# TRAITE DE L'EXCELLENCE DE LA RELIGION.

AVEC QUATRE DISCOURS,

I. Sur l'Amour de Dieu.
II. Sur l'Amour des Ennemis.
III. Sur le Martyre.
IV. Sur le Mensonge.

*Par JAQUES BERNARD,*

*Professeur en Philosophie & en Mathematique dans l'Université; & Pasteur de l'Eglise Wallonne; A Leide.*

NOUVELLE EDITION
Augmentée de la Vie de l'Auteur.

TOME PREMIER.



*A AMSTERDAM,*
Chez FRANÇOIS L'HONORÉ,
MDCCXXXII.

A MONSIEUR

# UNICO GUILLAUME

COMTE DE

# WASSENAER;

SEIGNEUR DE

TWICKELO, LENNEP, ET WULFRAHT.

*ONSIEUR*,

*CE n'eſt point pour briguer votre ſufrage en faveur du* Traité de

l'Excellence de la Religion, *que je prens la liberté de vous le dédier. Je m'estimerois, je l'avouë, fort heureux de pouvoir l'obtenir. Votre pénetration, votre bon gout, & la solidité de votre jugement, quoi que dans une grande jeunesse, me seroient de sûrs garants de la bonté de mon Ouvrage, s'il pouvoit mériter votre aprobation. Mais ce sont ces qualitez même qui me persuadent, que vous ne la donnerez jamais à la faveur, & qu'elle ne peut être le prix que du véritable mérite. Je n'ai d'autre vuë, que celle de rendre publics les sentimens de mon cœur sur votre sujet, & de vous dire ici ce que je ne me suis jamais lassé de dire* dans

*dans les converſations particuliéres des Perſonnes, qui ont l'honneur de vous connoitre. Je ne me ſuis point laiſſé éblouïr par votre illuſtre naiſſance. La naiſſance illuſtre peut donner de l'éclat au véritable mérite; mais elle ne le produit point. Elle lui eſt même quelquefois un obſtacle, dans un Siécle, où nous voyons ſouvent, que de jeunes gens, contens des vertus de leurs Ancêtres, ne croyent pas qu'il ſoit néceſſaire d'en aquérir, qui leur apartiennent en propre. Mais je n'ai pu refuſer toute mon eſtime & tout mon attachement à vos qualitez naturelles & aquiſes. Dans un âge où toutes les Paſſions ſe préſentent en foule pour nous aſ-*

*assujettir; vous êtes exemt de celles qui sont mauvaises par elles-mêmes, & vous savez retenir les autres dans les bornes que la droite Raison leur prescrit. Le jeu & la débauche, qui font tout le mérite de la plupart des Personnes de votre âge, sont des défauts pour lesquels non seulement vous avez de l'indifférence; mais même un parfait éloignement. Votre vie est réglée sans austérité; vous savez railler, & badiner même, quand il le faut, sans que ce soit aux dépens ou de la Religion ou de la Vertu. Vous avez cru que les Talens naturels, quelque excellens qu'ils soient, exigeoient des Talens aquis, pour faire le parfait honnête*

*nête Homme ; & vous ne vous êtes point piqué, comme tant d'autres, de mépriser les Sciences & ceux qui les professent. Nous vous avons vû, dans cette Académie, vous attacher à l'étude de l'Histoire, de la Philosophie, du Droit naturel & civil, pendant quelques années, & y faire des progrès considérables. Vous n'avez dans tout ce tems négligé aucune occasion de fréquenter les exercices publics de la Pieté ; & vous avez cru que la Liberté de la Jeunesse ne dispensoit point des devoirs du Christianisme. Je dois joindre à tout cela cette douceur charmante, cette affabilité, cette facilité de mœurs, qui sont les*

*Caractéres de la véritable Nobles-se, & qui sont si nécessaires à la Vertu pour se rendre la maîtresse des cœurs. Je sai,* MONSIEUR, *que ces veritez publiées vous seront quelque peine, parce que vous joignez à toutes vos vertus une grande modestie. Mais j'ai cru devoir passer par dessus tous ces scrupules, pour aprendre au Public, dans un Livre où je condamne toute sorte de mensonge, sans exception, qu'on trouve dans votre Personne une jeunesse sage, prudente, éclairée, douce, & modérée. Je justifie d'ailleurs par là la parfaite estime, &, si j'ose employer un terme trop familier, la sincére & respectueuse amitié que j'ai*

*conçuë*

*conçuë pour vous. Continuez,* MONSIEUR, *comme vous avez commencé, afin que nous voyions bien-tôt accorder avec empressement à votre mérite les premiéres Charges de la République, qu'on ne peut refuser à votre naissance. Je ne vous recommande point, lors que vous tiendrez en main les rénes du Gouvernement, ni mes intérêts, ni ceux de ma Famille: mais j'ose vous recommander ceux de la Religion. Ne les perdez jamais de vuë; puis que vous savez qu'il n'y a point de moyen plus sûr de rendre les Peuples heureux, que de leur inspirer l'amour de la Religion & de la Vertu. Puissiez-vous,* MONSIEUR, *jouïr longtems*

*des importantes Charges de la République, qui vous attendent, & contribuer au bonheur d'un Etat, dont la conservation doit être à cœur à tous ceux qui aiment la Religion & la Liberté. Je suis,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur,

J. BERNARD.

# PRÉFACE

*Sur cette Nouvelle Edition, contenant la* VIE *de* L'AUTEUR.

LE Traité de *l'Excellence de la Religion Chrétienne* eſt de tous les ouvrages que Mr. BERNARD a donnez au Public, celui qu'il a travaillé avec le plus de ſoin & d'application : il eſt également eſtimable, & par la matiere qui y eſt traitée, & par la netteté, & la ſolidité avec laquelle il manie ſon ſujet.

Cet ouvrage parut pour la premiere fois l'an 1714; & il fut reçu du public avec un applaudiſſement général. Le Journal Litteraire de cette année-là en parla avec éloge * & les

* *Journal Litter. Tom. V. Part. I. Art.* 13.

les Auteurs de ce Journal n'y trouverent qu'un défaut à relever, c'est le style un peu trop diffus dans lequel il est écrit, encore ont-ils soin de disculper en partie Mr. BERNARD de ce défaut, en reconnoissant qu'il ne devoit pas écrire autrement, puisqu'il écrivoit pour le Public (a). En effet ce savant Professeur avoit deja prévenu cette justification des Journalistes en disant que (b) *comme c'étoit principalement pour les plus simples qu'il écrivoit, il étoit bon de laisser peu de chose à leur meditation parce qu'ils sont peu capables de mediter :* & il est bien juste que les Savans passent quelque chose à un Auteur, qui cherche à se rendre intelligible au plus grand nombre de ses Lecteurs.

Des Traitez de la nature de celui-ci sont toujours d'une grande utilité, surtout dans un siecle comme le nôtre, qui fourmille de Libertins, &

(a) *ibid. p.* 208. (b) *p.* 679.

& de gens qui connoissent mal leur Religion, ou qui n'en ont jamais senti le prix ni l'excellence. Celui-ci commençant à devenir rare, on doit savoir gré au Libraire, qui nous en a procuré une nouvelle Edition, qui surpasse la premiere & par la beauté du papier, & par l'exactitude de la correction.

Il n'y a point de Chrétien qui ne doive être bien aise de voir sa Religion maintenue contre les attaques des Libertins & des Incredules, par conséquent il n'y en a point, qui ne doive se munir de ces sortes de Traitez, les lire & les relire avec attention. On peut assurer que Mr. BERNARD a parfaitement réussi à prouver dans cet ouvrage l'utilité, l'excellence de la Religion Chrétienne, les biens immenses qu'elle apporte à l'homme & à la Societé, ou pour me servir des termes de l'Auteur même, *que cette Religion est infiniment utile à l'homme, & dans cette vie & dans celle qui est à venir, & pour le tems & pour*

*pour l'éternité.* J'avoue qu'un Chrétien qui aura lu & médité avec attention cet excellent Traité, ne sera pas, pour cela, en état de repondre à quantité d'objections, de chicanes que les Incrédules sont toujours prêts à faire contre la Religion Chrétienne, mais j'ose assurer aussi que ces chicanes ne lui feront pas peur, parce qu'il resultera de cette lecture une persuasion si claire & si forte, que toutes les subtilitez du Deïsme, (personne n'y eût-il jamais repondu,) ne feront pas capables d'ébranler sa foi, ni de le faire douter un moment de la verité de sa Religion: il ne pourra s'empêcher d'être frappé de la justesse & de la force de cette conséquence qui suit necessairement de la lecture attentive de tout ce Traité c'est qu'une Religion si belle, si aimable, qui remedie à toutes nos miseres, qui satisfait à tous nos besoins, qui nous rend heureux ici bas, autant que nous pouvons l'être, & qui nous assure un bonheur éternel dans une vie à ve-

à venir, qu'une telle Religion ne peut venir que du Ciel, qu'elle ne peut avoir que Dieu seul pour Auteur, *parce qu'il n'y a que Dieu*, comme dit Mr. BERNARD dans sa Préface, *qui connoisse l'homme parfaitement, qui sache tous ses besoins, & qui soit assez puissant & assez riche*, (ajoutons assez bon,) *pour y remedier*: aussi il nous avertit que quoiqu'il se soit abstenu de tirer cette conséquence dans son Livre, elle suit naturellement de ces principes, & qu'il la considere, comme elle est en effet, pour une des preuves les plus fortes que nous ayons en faveur de la verité & de la Divinité de notre Religion.

Qu'on y prenne garde : tous les coups que les Incredules ont porté à la Religion Chrétienne jusques à present ne regardent que quelques parties détachées de cette Religion: c'est un défaut qui est commun à tous ces Ecrits scandaleux, qui se sont si fort multipliez de nos jours.

L'un lui reproche l'obscurité de

ses

ſes Propheties, l'autre s'efforce de rendre douteux ſes miracles, l'un en veut à la profondeur de ſes Myſtères, un autre attaque le ſtyle de l'Ecriture, un autre quelques faits qui y ſont rapportez, un autre encore lui conteſte ſon authenticité, ſon inſpiration. Mais tous ces coups portent en l'air: ce n'eſt pas la Religion Chrétienne priſe par lambeaux, qu'il faut renverſer: c'eſt la Religion Chrétienne priſe dans ſon tout, c'eſt ce corps complet de Doctrine, de Morale, de Promeſſes, & de menaces qui compoſe le ſyſtême de notre foi, dont il faut démontrer la fauſſeté & à quoi il faut ſubſtituer quelque choſe de meilleur. Juſques là les Incredules perdront leur tems & leur peine, & l'on ſera toujours en droit de leur appliquer ce que Mr. Bayle a dit quelque part (a) du fameux livre de Mr. Claude, *la Defenſe de la Re-*

(a) *Nouv. de la Republ. des Lettr.* Novemb. 1684.

*Reformation* : C'eſt que la Religion Chrétienne eſt pour les Incredules une fortereſſe à la ruïne de laquelle leur honneur eſt intereſſé : ils l'ont tâtée de tous les côtez imaginables, de tems en tems ils l'ont inſultée par les endroits qui leur paroiſſoient les plus foibles: mais juſqu'à preſent on peut dire qu'ils ne l'ont attaquée que par les girouettes.

Mr. BERNARD a trop bien merité de l'Egliſe & de la Republique des Lettres, pour que le Public n'approuve pas le deſſein que le Libraire a formé de mettre la Vie de ce ſavant Paſteur, à la tête de cette nouvelle Edition. On ne ſauroit trop faire connoitre à la Poſterité, ces Hommes illuſtres qui ſe ſont rendus recommandables, & par leurs talens & par leurs travaux: c'eſt un tribut que l'on doit à leur memoire, & au ſoin qu'ils ont pris, d'enrichir l'Egliſe & la Société de leurs ſavantes recherches. Les Ecrits qui nous reſtent d'eux prouvent leur ſavoir, leur péne-

netration, leur goût, leur ſtyle, leur application au travail : mais l'Hiſtoire de leur Vie nous dépeint leurs mœurs, leur caractere, leur conduite, & peut ſervir ſouvent à repandre quelque jour ſur leurs ouvrages en nous découvrant les circonſtances dans leſquelles ils ont écrit, & les motifs qui les ont pouſſez à écrire.

Ce n'eſt pas que nous ayons rien de nouveau à apprendre au Public touchant la Vie de ce celebre Profeſſeur : il étoit trop Ennemi de la vaine gloire pour avoir laiſſé après lui des Memoires qui puſſent ſervir à compoſer l'Hiſtoire de ſa Vie, & nous ſommes inſtruits de bonne part que l'on n'a rien trouvé dans ces manuſcrits qui puiſſe ſervir à cette fin. L'illuſtre & le ſavant Mr. LE CLERC a pris ſoin de ſuppléer à ce défaut. Mr. BERNARD étant mort à la fin d'Avril de l'année 1718, il laiſſa imparfait les mois de Mars & d'Avril de la *Republique des Lettres* à quoi il travailloit alors. Mr. LE CLERC fut prié

prié par le Libraire d'achever ce qui étoit resté imparfait, & d'y ajouter encore les mois de Mai & de Juin, pour faire un volume complet, qui est le 40 & le dernier de la Republique des Lettres à laquelle Mr. BERNARD avoit travaillé pendant plusieurs années. Mr. LE CLERC commença le mois de Mai par l'éloge de Mr. BERNARD. Cette tache lui appartenoit de droit, non seulement comme à un Parent & à un Ami du Defunt qui devoit être mieux instruit que personne des particularitez de sa Vie, mais encore comme à un bon connoisseur du vrai merite des Savans, dont les éloges ne sauroient être suspects, puisque Mr. LE CLERC, comme il l'insinue lui-même, a toujours été Ennemi de la flatterie, & de l'art de *louanger*, qui pour être peu estimé dans le monde, ne laisse pas d'avoir encore trop la vogue parmi les gens de Lettres.

C'est là le Guide que nous avons dessein de suivre dans la Vie que

nous donnons de l'illustre Mr. BERNARD: nous ne saurions en avoir de plus sûr ni de plus fidelle. Nous y joindrons quelques particularitez inserées dans le Tom. X. du *Journal Litteraire* pour l'année 1718, & si nous y ajoutons quelques traits de notre cru, c'est que nous en avons été instruits, ou par nous mêmes, ou par le rapport de gens dignes de foi qui ont eu des liaisons particulieres avec ce célèbre Professeur.

Il est vrai que nous aurions pu renvoyer le Lecteur à ces deux Articles de la *Republ. des Lettres*, & du *Journal Litteraire* que nous venons de citer. Mais ceux qui acheteront ce Traité de *l'Excellence de la Religion Chrét.* n'auront pas toujours en main ces deux Journaux : & quand ils les auroient, ils doivent nous savoir gré de leur avoir épargné la peine de chercher dans deux Journaux differens, ce qu'ils trouveront ici rassemblé en un & reduit dans un plus court espace.

LA

# LA VIE
## DE
# MR. BERNARD,

*Pasteur & Professeur en Philosophie & en Mathematiques dans l'Eglise & dans l'Université de Leiden.*

*Tiree des* Nouvelles de la Republique des Lettres & *du* Journal Litteraire.

JAQUES BERNARD naquit le 1. de Septembre MDCLVIII, à Nions en Dauphiné, de *Salomon Bernard* Ministre du S. E. & de *Madelaine Galatin* qu'il avoit épousée à Geneve, & qui étoit d'une des meilleures familles de cette ville. Après qu'il eut fait ses Classes à Die, Academie, que les Reformez avoient en Dauphiné, il fut envoyé pour faire sa Rhétorique dans la Patrie de sa Mere: il étoit alors accompagné d'un Frere ainé qui mourut quelque tems après. Ayant fini ses Humanitez, il

s'attacha à la Philoſophie ſous Mr. *Chouet*, alors Profeſſeur, & depuis Syndic de la Republique de Geneve. Quand il eut achevé ſon Cours de Philoſophie, il ſoutint des Theſes *de la Matiere* avec Mr. *le Clerc* ſon Parent & ſon Ami. Ils firent auſſi enſemble leur Théologie ſous Mrs. *Meſtrezat*, *Turrettin*, & *Tronchin* Profeſſeurs en Theologie, ſous leſquels Mr. *Bernard* s'aquitta de tous les exercices que l'on impoſe dans cette Academie à ceux qui étudient en cette Science ; c'eſt à dire qu'il ſoutint des Theſes, qu'il diſputa en public & en particulier, & qu'il rendit diverſes Propoſitions. Il s'appliqua auſſi à l'étude de la Langue Hebraïque qu'il apprit de Mr. *Michel Turrettin*, Miniſtre & Profeſſeur en Hebreu. Dans toutes ces études, & dans tous ces Exercices, Mr. *Bernard* parut avec diſtinction : il concevoit facilement ce que ſes Profeſſeurs lui enſeignoient, & il étoit capable de l'exprimer avec netteté & avec for-

force. Cette clarté se faisoit surtout remarquer dans ses Propositions, où il se piquoit bien plus de la solidité des pensées, du bon ordre, & de la justesse dans les expressions, que d'une Erudition recherchée, & d'une Eloquence pompeuse. Cet heureux talent a encore paru avec plus d'éclat, dans ses Sermons, depuis qu'il a été en Hollande, & dans les Ecrits que nous avons de lui. Il se plaignoit quelquefois de sa memoire, mais on n'a jamais remarqué qu'elle lui manquât, par rapport aux choses qu'il étoit necessaire de se rappeller & de dire. Il ne se piquoit pas d'une Litterature fort profonde, mais il lisoit avec application tous les bons livres qui lui tomboient entre les mains, & qui avoient rapport à la profession qu'il devoit embrasser, persuadé qu'il étoit que la vie de l'homme est trop courte, pour s'appliquer avec succès à un grand nombre de Sciences à la fois, & pour exceller dans chacune.

Quand il eut achevé sa Theologie à Geneve, il retourna en France & fut reçu Ministre en MDCLXXIX. à l'âge de vint & un an. Sa premiere Eglise fut Venterol, Bourg de Dauphiné, & la seconde Vinsobres dans la même Province, où il s'aquita des devoirs d'un bon Pasteur, à la satisfaction de son Troupeau. Depuis ce tems-là, le feu Roi Louïs XIV. travailloit à ruïner entierement les Eglises Reformées de France, en leur ôtant leurs Temples, par des chicaneries recherchées, comme s'ils les avoient usurpez, contre l'Edit de Nantes. Celles qui ne pouvoient pas produire des Documens tout à fait incontestables de la fondation de leurs Temples, selon l'Edit & par la permission du Roi, étoient condamnées à les perdre. Les Reformez voyoient bien depuis long-tems que la Cour avoit resolu leur ruïne, mais ils ne pouvoient voir qu'on leur ôtât leurs Temples, sous les moindres prétextes, sans beaucoup de douleur. Quelques-

ques-uns des plus zelez s'imaginoient qu'il falloit, malgré les défenses de la Cour, aller prêcher sur les ruïnes des Temples demolis, & ce fut le sentiment de la plûpart des Eglises de Dauphiné: dans la pensée que peut-être la Cour se laisseroit flechir par cette constance. Elle ne fit au contraire que s'en aigrir davantage, & elle envoya quelques troupes sur les lieux, pour dissiper ces Assemblées, qu'on traitoit de seditieuses. Quelques-uns de ceux qui s'assembloient, crurent devoir aller armez aux lieux des Assemblées, pour n'être pas assommez, par la populace, ou par les Soldats. Les troupes du Roi tirerent sur ces gens-là, qui leur repondirent, en quelques lieux, avec beaucoup de resolution; dans la pensée qu'il est autant permis, pour le moins, de se défendre que d'attaquer, en matiere d'exercice de Religion; quand on ne demande que cela, & qu'on n'inquiette personne. Il y eut bientôt après des prises de corps ordonnées

contre ceux qui s'étoient trouvez dans ces Aſſemblées; & comme Mr. *Bernard* avoit été du nombre de ceux qui avoient prêché, en des lieux interdits, il fallut qu'il penſât à ſe retirer de France en MDCLXXXIII. ſans quoi il auroit été mis en une priſon, dont il ne ſeroit pas facilement ſorti. Il s'en alla donc à Geneve, & enſuite pour plus grande ſureté à Lauſanne dans le Païs de Vaux, dépendant du Canton de Berne.

Il y demeura juſqu'après la revocation de l'Edit de Nantes, en MDCLXXXV. En ce tems-là, les Miniſtres exilez ayant été reçus, avec beaucoup de charité, en Hollande, Mr. *Bernard* y vint. Il alla à Amſterdam voir Mr. *le Clerc*, ſon ancien ami, qui bientôt après le recommanda à un Conſeiller de la Cour de Hollande, encore plein de vie; qui fit en ſorte que Mr. *Bernard* fut mis au nombre des Miniſtres Penſionaires de la Ville de Tergow.

Il s'étoit toûjours beaucoup attaché

ché à l'étude de la Philoſophie, & des Mathematiques, il s'étoit même accoutumé à l'enſeigner aux autres à meſure qu'il ſe perfectionnoit lui-même dans ces Sciences. Ce talent lui vint à point lorsqu'il ſe fut refugié en Hollande : car s'étant marié alors & ſe trouvant peu partagé des biens de la fortune il ſe vit reduit à enſeigner à la Jeuneſſe les Belles Lettres, la Philoſophie, & les premiers principes des Mathematiques. Mais la Ville de Tergow n'étant pas propre à lui fournir un grand nombre de Diſciples, il demanda, & il obtint du Magiſtrat la permiſſion de ſe transplanter ailleurs, ſans perdre la place de Miniſtre Penſionnaire dans leur Ville. Il vint alors s'établir à la Haye où il eut un grand nombre d'Ecoliers, & des Ecoliers de diſtinction qui devinrent enſuite ſes Amis & ſes Protecteurs : il partageoit ainſi ſon tems entre l'inſtruction de la Jeuneſſe, & les Sermons qu'il étoit obligé d'aller faire à Tergow à ſon tour &

ceux qu'il faifoit de tems en tems à la Haye.

Mais comme Mr. *Bernard* étoit extremement laborieux, ces occupations ne fuffifoient pas pour remplir tout fon tems, ni pour épuifer toute fon ardeur pour l'étude. En MDCXCI. Mr. *le Clerc* ayant ceffé de travailler à la *Bibliotheque Univerfelle* pour s'attacher à fon Commentaire fur la Bible, Mr. *Bernard* entreprit la continuation de cet Ouvrage, dont il fit la plus grande partie du Tome XX, & qu'il continua feul jufqu'au XXV. Volume que la mort du Libraire fit entierement difcontinuer cet Ouvrage en MDCXCIII.

Quelques années après il arriva que le Libraire qui avoit imprimé *les Nouvelles de la Republique des Lettres* qui avoient été interrompues depuis dix ans voulut recommencer cet ouvrage : il s'addreffa à Mr. *le Clerc* pour lui indiquer un Auteur : Mr. *le Clerc* propofa Mr. *Bernard* comme le plus propre à fournir cette ta-

tache. Le Libraire le crut, & s'en trouva bien. Mr. *Bernard* commença à travailler à *la Republique des Lettres* en MDCXCIX. & continua jusqu'au mois de Decembre MDCCX. que l'ouvrage ayant changé de Maitre fut encore interrompu pendant six ans. Il le reprit de nouveau en MDCCXVI. & il l'a continué jusqu'au mois de Mars & d'Avril de l'année MDCCXVIII. qui fut celle de sa mort, quoique dans ce tems-là il fût chargé d'un grand nombre d'occupations.

Il nous dit lui-même lorsqu'il reprit ce travail en MDCCXVI. qu'à peine avoit-il pris quelques mois de repos qu'il trouva à dire cet Ouvrage. „ Je n'avois plus, dit-il, ni „ commerce Litteraire, ni cette a- „ bondance de Livres que j'avois euë „ auparavant, & qui fait plaisir à un „ homme de Lettres. Il est vrai que „ je me trouvois assez occupé d'ail- „ leurs. Mais j'habite dans une Vil-

„ le, où je ſuis très-peu diſſipé ; je
„ n'ai ni ſocieté, ni grand commer-
„ ce avec les vivans: je ſors peu, &
„ lors que mes occupations ordinai-
„ res ceſſent, je n'ai d'autre parti
„ que celui de m'ennuyer. C'eſt,
„ dit-il, ce qui l'avoit engagé à ac-
„ cepter la propoſition du Sr. *David*
„ *Mortier*, Libraire à Amſterdam,
„ de reprendre les *Nouvelles de la*
„ *Republique des Lettres.*
„ Je regarde, continue-t-il, cette
„ occupation comme une eſpèce de
„ delaſſement pour moi, & voici
„ comment. Un homme de Lettres
„ ne peut preſque ſe diſpenſer de li-
„ re une partie des Livres nouveaux,
„ qui s'impriment, & de parcourir
„ les autres. Mais on ne lit pas ſim-
„ plement, pour lire; on lit pour a-
„ prendre, on fait reflexion ſur ce
„ qu'on lit. Il ne faut plus que met-
„ tre ſur le papier ce qu'on a apris,
„ & les reflexions que l'on a faites ;
„ c'eſt même le veritable moyen de
„ pro-

„ profiter de ses lectures. Voila ce „ que j'ai resolu de faire & que j'ai „ dessein de communiquer au Pu„ blic. Je lui rendrai compte de ce „ que j'aurai appris dans mes lectures „ & des reflexions que j'y aurai fai„ tes. Je dis expressément des Re„ flexions, car j'ai resolu d'en faire „ un peu plus, que je n'ai fait ci„ devant; à moins qu'on ne m'aver„ tisse qu'on ne les approuve pas ". Mr. *Bernard* a tenu sa parole, & l'on ne s'en est pas plaint. Ce n'est pas qu'il n'en eût fait auparavant, en quelques occasions, & même de fort étenduës; temoin celles qu'il fit sur deux Questions que Mr. *Bayle* avoit traitées dans sa *Continuation des Pensées sur les Cometes*, & dans ses *Reponses aux Questions d'un Provincial*. La 1. C'est que *le consentement des Peuples à croire l'Existence d'un Dieu ne prouve rien*. La 2. si *l'Atheïsme n'est pas preferable au Paganisme*. Mr. *Bernard* ayant attaqué Mr. *Bayle* sur ces deux Propositions, la dispute s'é-

chauffa entre ces deux Savans. Mr. *Des-Maizeaux* faiſant mention de cette diſpute dans la Vie de Mr. *Bayle* qu'il a miſe à la tête de la Nouvelle Edition de ſon Dictionnaire fait une Reflexion qui eſt peu honorable à la memoire de cet illuſtre Paſteur. *On pretend*, dit-il, *qu'il* (Mr. *Bernard*) *en uſa ainſi pour effacer les ſoupçons qu'on avoit eu de ſon Orthodoxie & pour faire ſa cour à Mr. Jurieu.* Voila une inſinuation bien odieuſe, ſur laquelle nous avons trois remarques à faire. La 1. C'eſt que les deux Queſtions qui faiſoient le ſujet de la Diſpute de ces deux Savans n'étoit nullement propre à faire preuve de l'Orthodoxie de Mr. *Bernard.* Quand il feroit vrai que Mr. *Bernard* auroit eu quelque panchant pour le ſyſtême des Arminiens & qu'il en auroit été ſoupçonné, quelle affinité y a-t-il entre ces ſentimens & les matieres qu'il traite dans ſa Diſpute avec Mr. *Bayle?* Comment des queſtions ſur l'Atheïſme pouvoient-elles

elles ſervir à diſſiper des ſoupçons ſur l'Arminianisme prétendu de Mr. *Bernard*.

2. Il n'eſt pas vrai que Mr. *Bernard* eût deſſein de *faire ſa cour à Mr. Jurieu* en attaquant Mr. *Bayle*. Le credit de ce Miniſtre étoit entierement tombé quand la Dispute commença. Mr. *Jurieu* n'étoit plus en état de faire ni bien, ni mal à perſonne, par conſéquent Mr. *Bernard* ne pouvoit pas avoir en vuë de plaire à Mr. *Jurieu* en relevant des propoſitions qui lui paroiſſoient dignes de cenſure.

3. Mr. *Bernard* s'eſt toujours montré fort éloigné de ces vuës baſſes qui ont produit tant de petits Auteurs. Si ſon Orthodoxie avoit été ſoupçonnée par quelques envieux, il y avoit deja du tems qu'ils avoient été reduits au ſilence, & le ſujet de la dispute étoit aſſez grave, pour faire croire que ce fut le ſeul motif qui mit la plume à la main de Mr. *Bernard*. Auſſi je ſuis perſuadé que Mr.

Mr. *Des-Maizeaux*, d'ailleurs ſi judicieux & ſi équitable dans les jugemens qu'il porte des Savans, ne ſe feroit pas permis une Reflexion ſi peu fondée, ſi le deſir de faire triompher ſon Heros par tout, ne l'avoit porté à adopter des bruits deſtituez de vraiſemblance, & qui n'avoient d'autre fondement que la malignité des Ennemis de Mr. *Bernard*.

Nous avons rapporté tout de ſuite ce qui regarde les Journaux & la part que Mr. *Bernard* y a eu: nous revenons à ſes autres occupations. Pendant qu'il étoit à la Haye, il eut ſoin de la diſpoſition des pieces contenues dans le *Recueil des Traitez de Paix* imprimez en 1700 en 4 volumes *in folio*. Il compoſa la Preface qui eſt à la tête de ce Recueil, & traduiſit quelques-unes des Pièces qui y ſont contenuës. Il travailla auſſi à *l'Hiſtoire abregée de l'Europe*, aux *Lettres Hiſtoriques*, dont il a fait les premieres années, enfin à un *Supplement au Dictionnaire de Moreri*, pour

le-

lequel il avoit fait un grand amas de materiaux, qui étant joints au Supplement de Paris formerent 2 volumes *in folio*, qui n'ont paru qu'en 1716. & dont il a parlé dans l'Article VII des mois de Mars & d'Avril de *la Repub. des Lettres* pour la même année.

Mr. *Bernard* s'étant fait connoitre & par ses Ouvrages & par ses Sermons, l'Eglise Walonne de Leyde souhaitta plus d'une fois de l'avoir pour Pasteur. Il fut même appellé en 1700. Mais sa vocation fut traversée alors par un puissant parti dans la Magistrature: Le Consistoire tint bon assez long-tems & aima mieux n'en point appeller d'autre que de se désister du choix qu'il avoit fait: mais enfin il fallut ceder à une Puissance superieure, & proceder à une nouvelle élection.

Cette vocation de Mr. *Bernard* ne fut que differée: une autre place étant venue à vaquer dans la même Eglise en 1705, & les oppositions

qui

qui avoient empêché la premiere ne ſubſiſtant plus, il fut élu preſque tout d'une voix. Dans le même tems Mr. *de Volder* Profeſſeur en Philoſophie ayant été déclaré Emeritus, & diſpenſé d'exercer ſa charge, Mr. *Bernard* fut choiſi pour remplir ces fonctions ſous le Titre de *Lecteur en Philoſophie dans l'Academie de Leyden*, dont il a fait les fonctions pendant ſix années de ſuite. Le célèbre Mr. *de Volder* étant mort enſuite, il fut jugé digne de remplir la place de ce Savant Profeſſeur, qu'il a occupée pendant ſix autres années. Il expliquoit à ſes Diſciples la *Logique de Port-Royal*, & la *Phyſique de Rohault:* il faiſoit auſſi des Leçons ſur les ſix premiers livres d'Euclide, & ſur l'Algebre; & dans tous ces Colleges il y apportoit beaucoup de netteté & d'exactitude: Comme il avoit naturellement beaucoup de feu, il s'animoit aſſez en faiſant ſes leçons, & par là il tenoit ſes Auditeurs attentifs. Quoiqu'il ne fût pas du nombre de ces Ma-

Mathematiciens de la premiere volée, qui ſe ſont diſtinguez par la profondeur de leurs recherches, il en ſavoit admirablement bien expliquer les Principes; & l'Ecolier, qui ne pouvoit pas les apprendre de lui, devoit déſeſperer de les apprendre jamais. Ses Leçons ſur la Phyſique étoient également claires, & propres à ſe faire jour dans les eſprits à moins qu'ils ne fuſſent entierement bouchez. Il a toujours ſuivi les ſentimens de *Deſcartes* en expliquant à ſes Diſciples le Syſtême de *Rohault*. Il eſt vrai pourtant que dans ces dernieres années, il avoit commencé à ſe déclarer en quelques occaſions pour la Philoſophie nouvelle, dont nous ſommes redevables au genie prodigieux du Chevalier *Newton*, & à douter de quelques ſentimens Carteſiens qui lui avoient paru évidens autrefois.

Si Mr. *Bernard* s'aquittoit avec ſoin de toutes les fonctions qui regardoient ſa charge de Profeſſeur en Phi-

Philosophie, il n'étoit pas moins assidu à remplir celle de Pasteur: Outre un grand nombre de Sermons qu'il étoit obligé de faire dans son Eglise, il s'attachoit encore à dresser pour la Chaire Chrétienne de jeunes Theologiens François, à qui il faisoit des Leçons, dont plusieurs ont parfaitement bien repondu à ses soins, ce qui doit rendre la Memoire de Mr. *Bernard* extremement chere à toutes les Eglises de ces Païs. Peut-être même que ce Professeur auroit été encore plus utile à la jeunesse & à l'Eglise, si on l'avoit honoré d'une Chaire en Theologie ; on peut dire que c'étoit là le fort de son habileté ; la justesse d'esprit qui lui étoit naturelle, & qu'il avoit augmentée par l'étude de la Géometrie, jointe à une grande connoissance des Langues Orientales, le rendoit extremement propre à pénétrer dans le sens des Livres facrez.

Sa methode de prêcher étoit également instructive & attachante & s'il

s'il ne charmoit pas par la beauté, & par l'élegance de son style on en étoit bien dédommagé par la justesse des pensées, par la solidité des reflexions, & par la netteté avec laquelle il savoit les exprimer : jamais il ne renvoyoit ses Auditeurs à vuide; on sortoit toujours de ses Sermons avec des idées neuves, ou mieux arrangées.

Quoiqu'habitué à prêcher depuis l'age de vingt & un an il ne laissoit pas d'écrire ses Sermons, & de les apprendre par cœur. Cela augmentoit considerablement son travail & ses occupations, mais son Troupeau en profitoit; parce que les Sermons écrits sont toujours plus exacts, & pour les choses & pour l'expression, que ceux qu'on ne fait que par meditation; quelque talent qu'on ait à ranger les choses dans son esprit & à l'exprimer sur le champ. Il n'en a point fait imprimer, mais on peut juger de ce que c'étoit que ces Sermons, par deux Ouvrages de Morale qu'il a publiez, & qui sont proprement

ment des Traitez composez de Sermons, qu'il avoit prononcez sur ces matieres.

Le premier est un Traité *sur la Repentance Tardive*, qui parut en MDCCXII. en un volume *in* 8. chez les Freres *Wetstein* à Amsterdam. Il y montre très-bien le danger qu'il y a à differer de se repentir à la fin de sa Vie, & la difficulté de savoir si cette Repentance pourra être recevable devant Dieu. Il satisfait aussi aux objections, que l'on fait souvent contre cette Doctrine; quelque important qu'il soit de l'inculquer aux Chrétiens, qui ne se portent que trop à differer de se corriger de leurs Vices, sans le faire jamais; sous l'esperance qu'ils auront toujours assez de tems, pour cela.

Les *Journalistes de Leipsic* ayant fait un Extrait tout à fait infidelle de ce Traité de Mr. *Bernard*, il s'en plaignit par une Lettre addressée aux Journalistes de la Haye, & imprimée dans le *Journal Litteraire* Tom.

Tom. III. art. 7. mois de Mars & d'Avril 1714.

La second Traité est en deux volumes in 8, & parut chez les mêmes Libraires en MDCCXIV. Il est intitulé *de l'Excellence de la Religion Chrétienne.* Le principal dessein de l'Ouvrage est de montrer que la Religion Chrétienne est utile à l'Homme, non seulement pour la vie à venir, mais encore pour la presente, & que mieux elle seroit observée, plus les Hommes seroient heureux ici bas: comme au contraire l'inobservation des Loix de l'Evangile est la cause d'une infinité de maux. Il s'applique à faire voir que la Religion, loin d'être tyrannique, & propre seulement à tourmenter les hommes & à leur inspirer de la peur, est au contraire *douce & aimable.* On trouvera que Mr. *Bernard* a fort bien prouvé à ses Lecteurs ce qu'il se proposoit de persuader à ses Auditeurs.

Le style de ces deux Ouvrages est plus vif, plus animé & plus étendu que

que n'est celui du même Auteur, dans les *Journaux*; soit à cause de l'importance de la matiere, soit parce qu'ils sont composez de Sermons mis en ordre selon la liaison des choses. Mais quoi qu'il y ait beaucoup de feu en divers endroits, ils sont pourtant d'un homme né plutôt pour raisonner que pour declamer, & ses Ouvrages n'en sont que meilleurs.

A la fin de ce dernier Ouvrage il a joint quatre petits Traitez. Le 1. roule *sur la distinction du vrai & du faux Amour de Dieu*. Le 2. *sur les Dispositions où un Chrétien doit être par raport à ses Ennemis*. Le 3. *sur les Caracteres du vrai & du faux Martyre*. Le 4. enfin *sur le Mensonge*, que Mr. *Bernard* condamne absolument, & qu'il soutient n'être jamais permis.

Par tout ce que nous avons dit de la vie de Mr. *Bernard* on peut aisément conclure qu'il doit avoir été extremement laborieux. L'Eglise & l'Université auroient pu jouïr plus long-

long-tems du fruit de ces veilles, si ses travaux immenses n'avoient pas abregé une vie si utile au Public : quoiqu'il fût d'un bon temperament il y a enfin succombé. Comme il lui falloit parler plusieurs fois le jour, & chaque fois près d'une heure, & qu'il parloit avec action, il étoit de tems en tems incommodé de la poitrine : un peu de repos le soulageoit, & le mettoit bien-tôt en état de reprendre ses occupations ordinaires. Mais au mois de Mars de l'année 1718. il fut attaqué d'une inflammation de poitrine, qui ne l'empêcha pas d'abord de travailler aux mois de Mars & d'Avril de sa *Republiq. des Lettres :* mais le mal empirant, il fut contraint de se mettre au lit, accablé d'une grosse fievre, d'une grande toux, d'une oppression de poitrine continuelle, & d'une insomnie qui ne cessa point ; il eut mauvaise opinion de sa maladie du moment qu'il se vit allité, & il déclara lui-même qu'il n'en releveroit point. On ne

laiſſa pas d'avoir quelque eſperance, pendant les douze premiers jours de ſa maladie, mais le mal ſurmontant tous les remedes l'emporta trois jours après le 27 d'Avril, au grand regret de tout ſon troupeau & de ſes Amis, dont il avoit toujours été extremement cheri & conſidéré. L'Univerſité de Leyde perdit en lui un de ſes principaux Ornemens, l'Egliſe un Paſteur vigilant, infatigable, dont elle reſſent encore aujourdhui la perte, & ſes Diſciples un maitre qui avoit tous les talens neceſſaires pour leur former l'eſprit & le cœur & qui leur ſervoit de modelle dans la veritable maniere de prêcher & d'inſtruire. Il a laiſſé trois enfans: Deux Filles & un Fils qui à l'exemple de ſon Pere s'eſt deſtiné au S. Miniſtere & qui eſt actuellement attaché à une des Egliſes Françoiſes de Londres.

PRE-



# PRÉFACE DE L'AUTEUR.

I. IL paroit assez par le Titre de mon Ouvrage, que je n'ai pas dessein de prouver la Vérité de la Religion. C'est ce qui a été si bien executé par plusieurs Auteurs du premier mérite, que je serois plus que téméraire, si je voulois courir après eux dans la même carriére. Je suppose dans tout mon Traité, que la Religion est véritable, & que les Livres dans lesquels nous la trouvons sont des Livres très-dignes de foi. Mon unique but, comme cela paroit dès le premier Chapitre, c'est de faire voir l'excellence de cette Religion, dans toutes ses parties, soit qu'elle enseigne, soit qu'elle commande, soit qu'elle promette, soit qu'elle menace. J'ai dessein de montrer qu'elle est parfaitement utile à l'Homme & dans cette vie & dans la vie avenir, & pour le tems & pour l'éternité. Que, par conséquent, loin d'avoir pour elle

*l'éloignement qu'en ont la plupart des Hommes, ils doivent l'aimer de tout leur cœur, s'abandonner entiérement à sa conduite, en suivre les directions en toutes choses, & en faire leurs Délices. Persuadé que, si les Hommes n'aiment pas la Religion, c'est parce qu'ils ne la connoissent pas bien, parce qu'ils s'en sont formez de fausses idées, parce qu'ils la regardent par de mauvais côtez, j'ai crû que je devois leur aprendre à la connoitre, la leur représenter telle qu'elle est; leur montrer les fruits excellens, qu'on en peut recueillir en tout tems.*

II. Je *suis bien assuré, que je n'ai point outré les choses, & que, pour faire aimer la Religion, je ne l'ai point représentée plus aimable qu'elle n'est en effet. Bien loin de là, tout mon Traité se reduit presque à tirer le rideau, qui couvre la Religion aux yeux des Hommes, à dissiper les ombres & les tenèbres, dont on l'envelope d'ordinaire; à lever de mauvaises difficultez, qu'on fait contr'elle, & à l'exposer au grand jour, telle qu'elle est. J'ai fait comme un Homme, qui auroit un Tableau excellent & parfait dans son genre; mais un Tableau négligé, laissé dans l'obscurité, couvert de poussiére & de toiles d'araignées: qui le tireroit, enfin, de l'obscurité où il est, en ôteroit la poussiére, l'exposeroit dans son vrai jour aux yeux des Spectateurs,*

*teurs, & leur laisseroit ensuite toute la liberté d'en juger.*

III. Pour *rendre la Religion aimable, je n'ai pas crû, que je dusse en parcourir généralement toutes les Parties. Je me suis attaché seulement à quelques-uns des Articles les plus essentiels; & j'ai choisi ceux dont toutes les Sectes Chrétiennes, qui se sont le moins écartées de la Vérité, conviennent; parce que j'ai voulu être utile à tout le Monde, autant que j'ai pû le faire, sans trahir les intérêts de la Vérité. Je laisse à d'autres le soin de faire voir l'excellence de la Religion Réformée, par dessus toutes les autres Religions, qui reçoivent la Révélation; ce qui, à mon sens, ne leur sera pas fort difficile. Je dirois, si je ne craignois d'être accusé de présomtion, que j'en ai ouvert un Chemin facile dans mon Traité. On se formeroit donc une fausse idée de ce Traité, si on le regardoit, ou, comme un Systême complet de la Religion Chrétienne, ou, comme un Recueil parfait de tout ce qu'on peut dire, pour en faire voir l'Excellence. J'ai omis plusieurs véritez qu'elle enseigne; je n'ai rien dit ni du culte extérieur qu'elle rend à la Divinité, ni de la Doctrine des Sacremens; quoi que tout cela eût pû servir, pour le but, que je me proposois. Je souhaite même qu'à l'égard des Matiéres, dont j'ai parlé, on ne regarde ce que j'en ai dit, que comme un essai de*

*ce qu'on en pourroit dire. Si je suis tombé dans quelques Repétitions, & s'il y a quelques endroits un peu étendus; un Lecteur intelligent verra bien, qu'il ne tenoit qu'à moi de m'étendre sur quelques autres, & que je ne l'aurois pû faire qu'à l'avantage de la Religion.*

IV. QUOI QUE *mon dessein n'ait nullement été de prouver la Vérité de la Religion Chrétienne, ou la divinité de son origine; je crois pourtant que ce que j'en ai dit l'établit d'une maniére incontestable. Car, s'il est vrai que l'Excellence de la Religion soit telle que je la représente, elle ne peut avoir, que Dieu seul pour Auteur. Il n'y a que lui qui connoisse l'Homme parfaitement, qui sache tous ses besoins, & qui soit assez puissant & assez riche pour pouvoir les remplir. On connoit l'Auteur par la nature de ses Ouvrages. Quand on voit un Tableau parfait dans toutes ses Parties, on juge que ce ne peut être, qu'un très-habile Peintre, qui en soit l'Auteur. Quand on voit un Palais magnifique, dans lequel toutes les règles de l'Art sont observées dans la derniére exactitude, on en conclut, qu'il doit avoir été construit par un habile Architecte. La preuve la plus sensible & en même tems la plus forte de l'Existence de Dieu c'est l'Univers tout entier. C'est un Ouvrage si parfait, dont toutes les parties ont tant de raport les unes aux autres, se soutiennent si parfai-*

*tement les unes les autres; qu'il faut être aveugle, pour ne pas reconnoitre, qu'il y a une Intelligence infinie, qui posséde toutes les Perfections, & qui en est l'Auteur.*

*On peut dire la même chose de la Religion. C'est un Ouvrage, où il paroit partout tant de grandeur, tant de sagesse; un Ouvrage si proportionné aux besoins de l'Homme, pour qui il a été fait; qu'il est impossible, qu'on ne reconnoisse, qu'il a pour Auteur, celui-là même, qui est l'Auteur de l'Homme, qui l'aime comme son Ouvrage, qui a compassion des malheurs dans lesquels il s'est plongé par son péché, & qui a voulu l'en retirer, par les moyens les plus puissans, les plus sages, les plus dignes de ses infinies perfections, & les plus proportionnez aux besoins & aux malheurs de l'Homme.*

V. MAIS *quoi que ce soit là une conséquence toute naturelle, qu'on peut tirer de tout ce que j'etablis dans ce Traité; c'est une conséquence que je n'ai tirée nulle part; parce que ce n'étoit pas là mon dessein. Je me contente de l'indiquer dans cette Préface. Je remarquerai seulement, que c'est là un des Argumens les plus forts, qu'on peut faire pour établir la Divinité de la Religion. La raison en est, qu'il n'est point tiré de preuves extérieures à cette Religion, qui, quoi que solides, ne lui apartiennent pourtant pas essentielle-*

*ment, & dont quelques-unes ne lui conviennent pas toujours. Au lieu, que l'Argument tiré de son excellence lui est essentiel, & lui apartient en propre, s'il est permis de parler ainsi. Par exemple, on établit la Vérité de la Religion, sur les Miracles incontestables des premiers Ministres, qui l'ont annoncée dans le Monde, & par la maniére admirable, dont elle s'y est établie. Ces Preuves sont très-solides. Mais si les premiers qui ont annoncé l'Evangile n'eussent point fait de Miracles, l'Evangile eu eût-il été une Doctrine moins véritable & moins divine? A l'égard des progrès de l'Evangile, cette Preuve est bonne pour nous, qui sommes témoins de ces progrès; mais elle ne pouvoit être d'usage près des premiers à qui l'Evangile a été annoncé; puis qu'il n'avoit point encore fait de progrès. Mais la Preuve de la Vérité & de la Divinité de la Religion tirée de son excellence, est une preuve de tous les tems. Quand les Apôtres & les autres premiers Prédicateurs de l'Evangile n'auroient point fait de Miracles, la Religion qu'ils enseignoient n'en eût pas moins été véritable & divine. Avant que leur Prédication eût fait aucun progrès, dès le premier moment, qu'ils l'annoncérent aux Hommes, son excellence faisoit voir invinciblement que c'étoit une Doctrine certaine & digne d'être entiérement reçuë.*

VI.

VI. Il y *avoit long-tems que j'avois achevé ce Traité, & j'étois occupé à le mettre au net, lors qu'en lisant le XL. Volume du* Journal des Savans *de Paris, de l'Edition d'Amsterdam, je vis qu'à la fin du Suplément du Mois d'Avril* 1708. *on avoit ajouté dans ladite Edition, le Titre suivant, pour remplir la page.* Lucrum Hominis præcipuum; sive de Religione Tractatus, dilucidè demonstrans Præceptorum Evangelicorum æquitatem, & quod multum conducat debita eorum Observatio ad Salutem & Felicitatem tam Societatum Publicarum, quàm Privatorum Hominum. 12. Oxoniæ. Typis Lichfieldianis. 1705. *C'est-à-dire*, le principal Gain de l'Homme: ou Traité sur la Religion, dans lequel on démontre la Justice des Préceptes de l'Evangile, & que leur exacte observation contribue beaucoup au Salut & au Bonheur tant des Societez, que des Particuliers. in 12. à Oxford, chez Lichfield. 1705.

*C'est tout ce que je sai de cet Ouvrage, je n'en connois point l'Auteur. Je ne sai si l'Edition, qu'on nous annonce dans l'endroit que j'ai cité, est la premiére; ou si c'est une nouvelle Edition, d'un Livre qui eût déja paru. Il est vrai que j'eusse pû m'en informer, & il semble que je le devois, puis que le dessein de l'Auteur a un grand raport au mien. Mais j'avouë que je n'ai pas voulu le chercher, pour* pou-

*pouvoir assurer que je ne l'ai jamais vû, & de peur qu'il ne confondît mes idées, & ne m'obligeât au fatiguant ennui de refondre tout mon Ouvrage. D'ailleurs, il y a deux raisons très-fortes, qui font que cet Ouvrage n'a pas dû me détourner de publier le mien. La premiére, c'est qu'il est écrit en Latin; qui ne peut être entendu que des Savans; au lieu que le mien est écrit en une Langue, qui est aujourdhui entenduë d'un beaucoup plus grand nombre de Personnes. La seconde c'est que, si l'Auteur s'en tient à son Titre, le plan qu'il se propose est beaucoup moins ample que le mien. Il ne parle que des Préceptes de l'Evangile; & je parle des Doctrines salutaires, des Préceptes, des Promesses, & des Menaces de la Religion. Du reste, je ne doute point, que ce Livre, dont je suppose que l'Auteur est Anglois, ne soit excellent; puis que, généralement parlant, tous les Ouvrages, qui nous viennent d'Angleterre sont achevez dans leur genre. J'avouë que, sans prétendre faire tort au mérite d'aucune autre Nation, c'est un fort préjugé pour moi en faveur d'un Livre, quand il a été composé par un Auteur Anglois. Ce n'est pas, peut-être, qu'il n'y aît en Angleterre de mauvais Auteurs, comme partout ailleurs; mais c'est que la Nation ayant généralement le gout fort bon, les Livres mediocres ne s'y débitent pas, & c'est ce qui ôte & aux Auteurs & surtout aux Libraires l'envie de les publier.* VII.

VII. J'AI *ajouté quatre Discours à la fin du Traité, parce que ce Traité étoit trop gros, pour ne faire qu'un Volume, & trop petit, pour en faire deux. Ils ne sont pas tout-à-fait étrangers à mon sujet principal; puis que l'Amour de Dieu, celui de nos Ennemis, l'Obligation de soufrir la Mort pour* Jesus-Christ, *quand on y est appellé, & l'éloignement que tout Chrétien doit avoir pour le Mensonge, sont des devoirs très importans de la Religion Chrétienne.*

*Peut-être, quelques personnes jugeront, que j'eusse dû suprimer le dernier, qui est sur le Mensonge, parce que j'y établis une Doctrine opposée au sentiment de quelques Savans d'un grand mérite. Il m'est même revenu de quelque part, que, si je m'avisois de publier mes pensées sur ce sujet, je devois m'attendre à être vigoureusement repoussé par des personnes du premier mérite, & qui ne sont pas de mon opinion. Mais je les prie de remarquer, que le sentiment que j'avance n'est rien moins que nouveau, que c'est l'opinion régnante du plus grand nombre de Savans dans toutes les Societez Chrétiennes. Or il semble, qu'il n'y a rien de si permis que de soutenir des sentimens généralement reçus, & que ceux qui le font ne sont point obligez aux mêmes égards, que ceux qui avancent des opinions nouvelles, qui ne sont point encore établies; quelque certaines qu'elles puissent être. J'étois, d'ailleurs, en quelque sorte en possession; puis*

*que*

*que ceux dont j'ai l'honneur d'être un peu connu ſavent, qu'il y a pluſieurs années, que je me ſuis expliqué & en public & en particulier & même par écrit, au ſujet du Menſonge. Quoi qu'il en ſoit, j'attendrai patiemment toutes les Réponſes qu'on pourra me faire. Si on me perſuade qu'il eſt permis de mentir, je me reſoudrai à le faire, comme tant d'autres. Si on ne me perſuade point, & que les raiſons qu'on m'alleguera ſoient de quelque poids je tâcherai d'y ſatisfaire. Si elles me paroiſſent foibles, je laiſſerai au Public à prononcer ſur ce différent.*

VIII. JE *n'ai plus qu'un Avis à donner avant que de finir cette Préface. C'eſt que je n'ai marqué que les paſſages de l'Ecriture, que j'ai raportez tout au long. Pour tous les autres dont je n'ai employé que quelques mots, ou auſquels je me ſuis contenté de faire alluſion; j'ai cru qu'il ſeroit inutile de les marquer à la marge. Ceux qui poſſédent l'Ecriture les reconnoitront facilement; & il n'y aura pas grand mal, quand les autres ne ſauront pas que c'eſt un paſſage de l'Ecriture. Ils doivent ſeulement le ſoupçonner, quand ils voyent que ce ſont des expreſſions, qui ne ſont pas en uſage dans le langage ordinaire.*

TRAI-



# TRAITÉ DE L'EXCELLENCE DE LA RELIGION.

## LIVRE I.

### REFLEXIONS GENERALES SUR LA RELIGION.

---

### CHAPITRE I.

*Dessein & division de tout l'Ouvrage.*

1. LA PLUPART des Hommes se font un portrait afreux de la Religion. Ils la regardent comme une espêce d'épouvantail, dont ils n'osent aprocher. Ils se la repré-

ſentent comme une diſcipline ſévère, qui ne parle que de ſoufrances & de croix; dont tous les préceptes tendent à obliger l'Homme à renoncer à ſoi-même, à crucifier ſa chair & ſes convoitiſes: qui promet à la vérité de grans biens, mais à de très-rudes & de très-fâcheuſes conditions, &, qui plus eſt, dans un avenir très-éloigné, & en paſſant par la mort: qui oppoſe à ces grans biens, qu'elle promet, des peines éternelles, capables d'épouvanter les plus intrépides, & de tenir les hommes dans des frayeurs continuelles, incertains, dans cette fâcheuſe alternative, s'ils feront ou éternellement heureux ou éternellement malheureux. On ſe repréſente un Homme, qui obſerve avec ſoin les préceptes de la Religion, comme un Homme tout-à-fait ſéqueſtré du Monde, qui a généralement renoncé à toutes ſortes de plaiſirs, qui s'aflige, & qui pleure nuit & jour, & qui, ingénieux à ſe tourmenter, eſt à ſoi-même ſon propre bourreau, qui ne penſe qu'à inventer tous les jours de nouveaux ſuplices, pour ſe rendre malheureux.

II. Il eſt impoſſible d'avoir une telle idée de la Religion, qu'on ne ſe repréſente Dieu, qui en eſt l'Auteur, comme un Maître dur & fâcheux, qui ſe plait à tourmenter les Hommes & à leur impoſer un

joug

joug rude & accablant; qui a beaucoup plus de penchant à la sévérité qu'à la douceur, qui a toujours le bras levé, pour punir les moindres fautes, & qui, comme le disoit le méchant serviteur de l'Evangile *, *moissonne où il n'a point semé, & assemble là où il n'a point répandu :* c'est-à-dire, qui non seulement ne diminuë jamais rien de ses droits; mais qui même exige plus qu'il n'a donné; qui, enfin, ne pensant qu'à soi-même, n'a nullement en vuë le bien & le repos de l'Homme dans la Religion, qu'il lui a donnée, & dans les Loix, qu'il lui a prescrites.

III. Il seroit bien difficile de faire une liste exacte de toutes les causes, qui ont contribué à donner de Dieu & de sa Religion des idées si fausses, si criminelles, si injurieuses à la bonté de ce même Dieu, & si capables de détourner l'Homme du dessein de se conformer à cette sainte Religion. L'ignorance, & les passions corrompues du cœur de l'Homme, qui lui font concevoir comme difficile & rude tout ce qui ne les accommode point, divers passages de l'Ecriture mal-entendus & pris trop à la lettre, ou appliquez à tous les tems, quoi qu'ils ne regardent que les tems de persécution; divers Livres de pieté composez



* Matth. XXV. 24.

posez surtout par quelques-uns de ceux de l'Eglise Romaine, ou par des Mystiques atrabilaires, qui ne contiennent que des préceptes outrez, & des pratiques ou impossibles, ou cruelles & inhumaines: tant de traditions des Hommes, tant de commandemens inventez par des Docteurs farouches, & substituez aux préceptes doux & humains de celui, qui s'apelle le débonnaire & l'humble de cœur; toutes ces Loix imposées à ces personnes de l'un & de l'autre Sexe, qui se confinent dans des Cloîtres: ce nombre prodigieux de controverses épineuses sur je ne sai combien de questions ou peu importantes ou même tout-à-fait inutiles: tant de recherches vaines & curieuses, qu'on a substituées au soin de faire comprendre l'excellence de toutes les parties de la Religion; ces raisons, dis-je, & un très-grand nombre d'autres, qu'on y pourroit ajouter, ont tellement ou altéré ou offusqué la Religion; qu'il n'est pas étonnant si on s'en forme de si fausses idées, des idées si contraires aux déclarations expresses de la Parole de Dieu.

Car cette Parole nous aprend, que Dieu aime tendrement les Hommes, qu'il veut leur bien & leur bonheur; que, s'il leur a donné une Religion & des Loix, ce n'est pas qu'il en prétende tirer aucun avantage,

ou

ou qu'il lui en revienne aucun bien; mais parce que cette Religion & ces Loix leur sont nécessaires pour les rendre heureux. C'est ce que représente divinement bien *Eliphas* à *Job* *, dans ces excellentes paroles, qui devroient être profondément gravées dans le cœur du véritable Chrétien. *L'Homme aportera-t-il quelque profit au Dieu fort? C'est plutôt à soi-même que l'Homme sage aporte du profit. Le Tout-puissant reçoit-il quelque profit si tu ès juste? ou quelque gain si tu marches dans l'intégrité? Te reprend-il & entre-t-il en jugement avec toi pour la crainte qu'il aît de toi?*

IV. J'AI dessein de refuter cette fausse idée, qu'on se fait de la Religion, & dont je viens de parler. Je veux tâcher de la faire voir telle qu'elle est, c'est-à-dire, parfaitement aimable. J'ai résolu de prouver que la Religion est toute digne de notre estime & de notre amour: ce que je n'entens pas seulement par raport à cette souveraine félicité, qu'elle promet après la mort. Je ne veux pas dire simplement, que la Religion est aimable, comme on peut aimer un rude travail après lequel on espére une récompense; ou, comme on peut aimer un reméde, quelque dégoutant, quelque difficile qu'il soit à prendre; par-



* Job XXII. 2. 3. 4.

ce qu'on eſt aſſuré qu'il procurera la guériſon. La Religion eſt aimable dans toutes ſes parties, parce qu'elle eſt par tout & toujours utile; elle eſt aimable dans tous les tems, dans toutes les occaſions de la vie, dans la mort, après la mort, au dernier jugement; elle eſt aimable dans les veritez qu'elle nous enſeigne; dans les commandemens, qu'elle nous donne; dans les promeſſes qu'elle nous fait; & même dans les maux, dont elle nous menace. Elle eſt aimable à tous les Hommes, aux grands & aux petits, aux jeunes & aux vieux; au Souverain & au Sujet; au riche & au pauvre; à ceux que les Hommes apellent heureux ſelon le Monde, & à ceux qu'ils apellent malheureux. C'eſt un fruit divin & précieux, utile & néceſſaire dans tous les tems & dans toutes les ſaiſons. C'eſt ce que j'ai deſſein de faire voir dans ce Traité. Voici l'ordre que je me propoſe de ſuivre.

V. COMME l'Amour a une rélation immédiate au bien, c'eſt-à-dire, comme on n'aime naturellement que ce qui eſt utile, & dont on croit tirer quelque avantage; pour montrer que la Religion eſt aimable, je n'ai qu'à faire voir qu'elle eſt parfaitement utile à l'Homme. Or je prouverai que la Religion eſt très-utile, premiére-

miérement par quelques réflexions générales, qui serviront à nous disposer favorablement à son égard, & à faire voir qu'elle doit avoir nécessairement la qualité, que je lui attribuë.

J'entrerai ensuite dans le détail, j'examinerai les principales parties de la Religion, & je ferai voir de chacune de ces parties en particulier, ce que j'aurai montré de la Religion en général.

VI. ELLE se peut toute rapporter à ces trois chefs principaux. Les Doctrines qu'elle enseigne; les Préceptes qu'elle donne; les Promesses & les Menaces qu'elle fait.

A l'égard des Doctrines, il y en a de trois sortes. 1. Il y en a, que la simple Raison, quelque afoiblie qu'elle soit par le péché, a enseignées aux Payens; quoi que d'une maniére moins claire & moins certaine, que la Religion ne les enseigne. Telles sont celles qui nous aprennent, qu'il y a un Dieu, que ce Dieu posséde toutes sortes de perfections, qu'il est tout-puissant, présent partout, qu'il fait tout, qu'il est infiniment sage, souverainement bon, parfaitement saint. 2. Il y en a que la Raison n'a pas découverts, ou qu'elle n'a fait qu'entrevoir; mais dont elle s'acommode très-bien, ou dont elle doit, du moins,

s'acommoder, dès que la Religion les lui ofre; telles sont l'immortalité de l'Ame, la corruption du cœur de l'Homme, la nécessité de la Grace, pour le sanctifier. 3. Enfin, il y en a, qui sont souverainement élevées au dessus de la Raison; tels sont le Mystére de la Trinité, celui de l'Incarnation, celui de la Redemtion, celui de la Résurrection des Morts, & quelques autres.

Pour ce qui concerne les Préceptes, il y en a de deux sortes. 1. Les uns semblent être dictez par la Nature même; & la Raison doit être bien corrompuë pour n'en pas approuver la justice. Telle est, par exemple, cette Loi immuable, qui règle toute notre conduite à l'égard du Prochain. * *Ce que vous voulez que les Hommes vous fassent faites-le leur aussi semblablement?* Il y en a d'autres ausquels il semble que la Raison repugne, & qui paroissent d'une si grande sévérité, qu'il n'est presque pas possible, que l'Homme s'y assujettisse. Tels sont les préceptes d'aimer ses Ennemis; de tendre la jouë gauche à celui qui nous frape à la droite; d'arracher notre œil, de couper notre main, si l'un ou l'autre nous est une occasion de scandale

* Matth. VII. 12.

le & de chute ; de renoncer au Monde ; de crucifier sa chair & ses convoitises.

Enfin, si les Promesses, que la Religion nous fait sont excellentes, elle a aussi des Menaces terribles. Si, pour faire sentir le prix de ces Promesses, la Religion se sert de tout ce que les Hommes estiment le plus: pour exprimer la grandeur des maux, dont elle menace, elle se sert de tout ce qui leur paroit le plus terrible.

Nous pouvons remarquer, qu'à des doctrines, que la Raison approuve, la Religion en ajoute ausquelles elle ne peut atteindre ; qu'à des préceptes, que la Raison ne sauroit condamner, la Religion en joint de rudes & de difficiles, ausquels la Raison a bien de la peine de donner son consentement ; qu'à des Promesses dont la Raison ne sauroit nier l'excellence, la Religion joint des Menaces, pour lesquelles la Raison a un éloignement infini.

VII. J'ESPE'RE faire voir, avec le secours de Dieu, l'excellence & l'utilité de la Religion à tous ces égards. Dans les Dogmes, que la Raison avoit découverts, avant que la Religion les lui aprît, dans ceux qu'elle aprouve après qu'elle les a connus ; & dans ceux qui sont si élevez au dessus de sa portée qu'elle n'y peut atteindre. Qu'elle n'est pas moins excellente &

utile dans ses préceptes ; tant dans ceux qui sont conformes à la Raison, que dans ceux ausquels elle repugne. Enfin, je ferai voir la même chose, & à l'égard des Promesses de la Religion, & même à l'égard de ses Menaces.

VIII. J'avoue que, pour produire plus de fruit, il seroit bon de faire considérer toutes ces choses tout d'une vuë, & de ramasser, s'il faut ainsi dire, dans un seul Groupe toutes les grandes & importantes véritez, que j'ai résolu de proposer. Mais je ne saurois le faire sans étrangler entierement les matiéres, & sans porter préjudice au but, que je me propose, qui est de faire aimer la Religion.

Je pourrai prévenir cet inconvénient, si, après avoir traité les principaux sujets, que je viens d'indiquer, & répondu à quelques Objections, je fais une espèce de recapitulation & d'abrégé de tout ce que j'aurai dit assez au long dans tout le corps de l'Ouvrage.

IX. On peut donc le reduire à dix Articles principaux. 1. Je considererai en premier lieu la Religion en général. 2. Je parlerai en second lieu des Dogmes de la Religion, que la Raison seule peut nous aprendre. 3. En troisiéme lieu de ceux qu'elle n'a pas découverts ; mais qu'elle doit

doit aprouver, quand on les lui enseigne; parce qu'ils sont accessibles à la Raison. 4. En quatriême lieu des Mystéres incomprehensibles, qu'enseigne la Religion. 5. En cinquiême lieu des Préceptes qu'elle donne, & dont la Raison ne sauroit desavouër l'équité. 6. En sixiême lieu des Préceptes, qui paroissent durs & difficiles. 7. En septiême lieu des Promesses de la Religion. 8. En huitiême lieu de ses Menaces. 9. Je répondrai en neuviême lieu à quelques Objections, que je n'aurai pas rencontrées dans mon chemin, en traitant les Articles précédens. 10. Et, enfin, en dixiême lieu, je ferai une espêce de récapitulation de tout ce que j'aurai dit sur châcun des autres Articles.

X. AU RESTE, j'ai trop bonne opinion de tous mes Lecteurs, pour oser soupçonner, qu'il y en ait aucun qui révoque en doute l'importance & l'utilité du sujet, dont je viens de donner le plan. Est-il nécessaire de connoître sa Religion? Je ne saurois remplir la tache, que je me suis prescrite, sans faire passer en revuë la plûpart des principaux Articles de cette Religion. Est-il nécessaire de porter efficacement les Hommes à la pratique de leurs Devoirs? On ne peut mieux le faire, qu'en en démontrant la justice & l'équité.

L'Homme s'aime néceſſairement, & il aime de plus ſa liberté. Il n'eſt point de moyen plus ſûr pour le porter à agir, que de faire en ſorte qu'il trouve ſon plaiſir dans ſon Devoir & ſon Devoir dans ſon plaiſir. Je ſai que la malice de l'Homme eſt quelquefois ſi grande, qu'il ne trouve du plaiſir à faire certaines choſes, que parce qu'elles lui ſont défenduës, & qu'il n'y auroit aucun penchant, ſi on les lui permettoit. Mais cela vient d'ordinaire faute de lumiere, & ces exemples ſont rares. Quel plaiſir n'auroit pas un homme débauché, qui n'a point entiérement étoufé les mouvemens de ſa conſcience, s'il pouvoit ſe perſuader, que s'abandonner aux voluptez & faire ſon devoir c'eſt abſolument la même choſe? Or je prétens prouver, que l'homme religieux doit trouver ſon plaiſir dans la pratique de ſes devoirs, & faire ſon devoir de ſon propre plaiſir.

XI. Le ſujet, que je me propoſe de traiter pourra auſſi plaire par ſa varieté; quoi que tout ce que je dirai tende à la même fin. Tantôt je parlerai des Dogmes, tantôt des Préceptes, puis des Promeſſes, & puis des Menaces. D'abord ce ſera ce qu'on appelle la Doctrine; enſuite ce ſera ce qu'on nomme la Morale.

Enfin; le dirai-je? quoi que ce que je me

me propose de dire ne soit rien moins que nouveau en lui-même, il le sera pourtant, peut-être, par raport à plusieurs de ceux qui liront ce Traité, & qui sont accoutumez à ne considérer la Religion, que par des côtez desagréables: Qui ne la regardent jamais que comme un joug pesant, comme un fardeau insuportable.

---

## CHAPITRE II.

*Dieu n'a donné la Religion à l'Homme pour aucun avantage, qui lui en revienne. Cela seul doit nous persuader qu'elle a été faite pour l'Homme.*

I. Les seules paroles d'*Eliphas*, que j'ai citées dans le Chapitre précédent, peuvent suffire pour nous persuader, que la Religion est toute faite pour le bien & pour l'avantage de l'Homme. J'avouë que, quoi que les Amis de *Job* disent souvent la vérité, ils ne la disent pas toujours, & débitent quelquefois des maximes très-fausses. On se tromperoit grossiérement, si on regardoit toutes leurs paroles, comme des paroles dictées par le S. Esprit. Ce divin Esprit a dicté à celui qui a écrit le Livre de *Job* les pensées de ces faux Amis, com-

me leurs propres ſentimens ; ſoit que ces ſentimens ayent été vrais, ſoit qu'ils ayent été faux. Ce ſeroit donc une bévuë impardonnable, que de recevoir tout ce qu'ils diſent comme des véritez conſtantes inſpirées par l'Eſprit de Dieu.

Par exemple, *Eliphas* qui parle dans les paroles, dont nous voulons nous ſervir, dit à *Job* dans les verſets 6. & 7. du même Chapitre XXII. d'où ſont tirées ces mêmes paroles. *Tu as pris des gages de tes Fréres ſans cauſe ; tu as ôté la robe à ceux qui étoient nuds. Tu n'as point donné d'eau à boire à celui qui étoit altéré du chemin ; tu as empêché que celui qui avoit faim n'eût du pain.* Il eſt bien certain que *Job* n'avoit rien fait de ſemblable ; puis que Dieu lui-même témoigne dès le commencement de ce Livre, que c'eſt un Homme entier & droit, craignant Dieu, & ſe détournant du mal. C'étoit donc là un jugement téméraire, faux, & précipité d'*Eliphas*, qui contenoit une calomnie atroce, & qui n'étoit fondé, que ſur ce faux raiſonnement, que *Job* ne ſeroit pas affligé & châtié auſſi ſévérement qu'il l'étoit, s'il n'avoit commis de grans crimes. Il eſt vrai pourtant que, d'ordinaire, la faute d'*Eliphas* & des autres Amis de *Job* ne conſiſte pas à avancer des maximes fauſſes ; mais à en faire de fauſ-

fausses aplications. Les principes sur lesquels ils bâtissent sont vrais ordinairement; mais ils en tirent de fausses conséquences.

II. ELIPHAS ne dit donc rien que de vrai dans les paroles, que j'en ai citées; quoi qu'il se trompe dans les versets suivans, par la fausse aplication qu'il en fait à son Ami. *Job* avoit étalé son innocence en présence de ses Amis. Parce qu'ils soupçonnoient que ses maux fussent les suites de quelques grans crimes qu'il eut commis, il proteste de son innocence; il fait son Apologie dans les formes. *Eliphas* l'en censure. Il lui fait comprendre qu'à l'entendre parler, on diroit qu'il prétend, que Dieu doit lui savoir gré de sa justice & de ce qu'il n'est pas vicieux; comme si sa vertu avoit procuré quelque avantage à Dieu; & qu'au contraire Dieu en eut soufert & reçu quelque grand préjudice, s'il eût été vicieux & méchant. Il lui aprend que Dieu ne peut recevoir ni avantage ni préjudice des Hommes, que, comme leur bien ne parvient pas jusques à Dieu, ainsi que dit *David* dans le Pseaume XVI. * aussi tout le mal qu'ils pourroient faire n'est pas capable de lui nuire. Que l'Homme sage profite seul de sa vertu; & que le Pécheur se fait du mal à soi-même

* Vers. 2.

même par ses crimes. Il exprime ces véritez d'une maniére si forte & si divine, qu'on ne sauroit assez faire d'attention aux paroles qu'il employe. *L'Homme aportera-t-il quelque profit au Dieu fort? C'est plutôt à soi-même que l'Homme sage aporte du profit. Le Tout-puissant reçoit-il quelque plaisir si tu ès juste, ou quelque gain si tu marches dans l'intégrité? Te reprend-il & entre-t-il en jugement avec toi, pour la crainte qu'il aît de toi?*

III. Tout ce que dit *Eliphas* dans ces excellentes Paroles se reduit à ces deux grandes véritez, qui se raportent toutes deux directement à notre sujet. La premiére, que Dieu ne reçoit aucun avantage de la justice de l'Homme, ni aucun dommage de ses crimes. La seconde, que tout l'avantage de la justice de l'Homme est pour l'Homme juste, & que tout le mal du péché de l'Homme retombe sur sa tête. Car quoi qu'*Eliphas* n'exprime pas nettement la seconde partie de cette seconde Proposition, il la donne assez à entendre: premiérement, quand il dit que c'est à soi-même, que l'Homme sage aporte du profit; car on peut tirer de là une conséquence légitime; que l'Homme, qui n'est pas sage, c'est-à-dire, le pécheur, attire sur lui tous les maux qui sont les suites nécessaires de son péché.

Mais

Mais cela se conclut encore plus clairement de ce qu'ajoute *Eliphas*; *Te reprend-il & entre-t-il en jugement avec toi pour la crainte qu'il aît de toi?* Car puis que ce n'est pas par la crainte que Dieu a des Hommes, qu'il les juge & qu'il les punit, ils doivent chercher en eux-mêmes la cause des jugemens, qu'il déploye sur eux, & des maux qu'il leur envoye. Commençons par établir cette premiére vérité, que Dieu ne peut recevoir de l'Homme ni du bien, ni du mal; que, comme l'Homme ne peut donner aucune atteinte à la félicité de Dieu, aussi n'est-il pas en son pouvoir de l'augmenter. Il sera facile d'en tirer la conséquence que nous nous proposons; c'est que la Religion est faite pour l'Homme; & que par conséquent elle est digne de tout son Amour. La Raison & l'Ecriture établissent si clairement cette vérité, que je ne crois point qu'aucune personne raisonnable en puisse douter.

IV. LA Raison nous aprend, que Dieu est éternel. Or constamment ce qui est éternel n'est sujet à aucun changement, à aucune révolution. On ne peut rien lui ajouter, on ne peut rien en diminuer. Ce qui est éternel possédant en lui-même la cause de son existence, & n'ayant rien reçu d'aucune cause hors de lui, il est im-

impossible qu'aucune cause lui aporte le moindre changement. Ce n'est pas la seule Ecriture, c'est aussi la lumiére de la Raison, qui nous aprend, que Dieu * *est le même hier & aujourd'hui & le sera éternellement.* Si Dieu pouvoit être plus heureux qu'il n'est, il pourroit recevoir un degré de perfection, qu'il n'a pas. Or il est tout-à-fait ridicule que ce qui est éternel ne soit pas souverainement parfait. Si la félicité de Dieu pouvoit diminuer, il ne seroit pas éternel, parce que ce qui est éternel, n'ayant point de cause hors de lui, ne peut être changé par quelque cause que ce soit. Cette raison est invincible; mais, peut-être, n'est elle pas à la portée de tout le monde, en voici une plus claire & qui n'est pas moins convaincante.

V. C'EST une maxime inconteſtable, que Dieu est l'Auteur de toutes choses. C'est lui qui les a toutes tirées du sein du Néant; c'est lui qui leur a donné la nature qu'elles possédent & toutes les perfections, dont elles jouïssent. Or le bon sens nous aprend, que Dieu n'auroit pû donner aux Créa-

* Heb. XIII. 8. On ne fait ici qu'allusion à ce passage, qui a tout un autre sens. Mais on ne dit rien de Dieu, qui ne soit établi sur un grand nombre d'autres passages de l'Ecriture.

Créatures les perfections, qu'elles possédent, s'il ne les avoit possédées lui-même d'une maniére éminente & plus parfaite, qu'elles ne se trouvent dans les Créatures. Les petits Enfans savent que personne ne peut donner ce qu'il n'a pas. Puis donc que Dieu a donné à toutes les Créatures toutes les perfections dont elles jouïssent, il faut qu'il les ait d'une maniere encore infiniment plus parfaite. Comment donc pourroit-on concevoir que la Créature pût donner quelque chose au Créateur? Comment pourroit-on s'imaginer qu'elle pût augmenter ou diminuer sa félicité? C'est aux fausses Divinitez du Paganisme de demander, „ qui fera fumer de l'encens sur „ nos Autels, si *Jupiter* entreprend de dé- „ truire le Genre humain? Le Maître de l'Univers ne se met en peine de rien de tel, lors que les péchez des Hommes l'obligent à prendre la résolution de les faire périr par le Déluge.

VI. QUE si des Créatures en général nous passons à l'Homme en particulier, il ne nous sera pas difficile de prouver, qu'il n'est pas au pouvoir de l'Homme, de procurer du bien ou du mal, de la joye ou de la tristesse au Maître de l'Univers. *L'Homme aporteroit-il quelque profit au Dieu fort?* L'Homme, cette Créature si foible, qui

eſt formée de la boüe, dans les narines de laquelle Dieu ſoufle reſpiration de vie, & qui ne ſubſiſte que par les influences perpétuelles, qu'il reçoit du Tout-puiſſant : l'Homme, qui a beſoin de toutes les Créatures pour ſe maintenir, qui, comme une belle fleur, paroît le matin & s'évanouit le ſoir ; l'Homme, qui, comme le dit le même *Eliphas* dans le Chapitre IV. de *Job*, * *habite dans des maiſons d'argile, duquel le fondement eſt dans la poudre, & qui eſt conſumé à la rencontre d'un vermiſſeau ; qui du matin au ſoir eſt briſé, & qui périt à jamais, ſans qu'on s'en aperçoive* ; l'Homme, qui, au milieu de toutes les Créatures, que Dieu a tirées du néant, eſt moins qu'un brin de pouſſiére dans le baſſin de la balance ; cet Homme, dis-je, ſeroit-il capable d'aporter quelque profit au Dieu fort, pourroit-il augmenter ou diminuer ſa félicité ? Cet Homme, qui a tout reçu de Dieu, pourroit-il lui donner quelque choſe ? Dieu, qui lui a tout donné, s'il avoit eu beſoin de quelque choſe ne ſe ſeroit-il pas donné à lui-même immédiatement, ce qu'on prétendroit, qu'il pourroit recevoir de l'Homme ?

Se repréſenter un Dieu, qui forme l'Homme, pour en eſpérer du bien ou pour en crain-

* ℣. 19, 20.

craindre du mal, c'eſt être infiniment plus inſenſé que les Idolatres, qui ſe formoient des Statues de bois & de pierre, & qui enſuite trembloient devant ces Statues, qu'ils avoient formées, & en attendoient toutes ſortes de biens. Car, du moins, ces Idolatres n'étoient pas les Auteurs de la matiére de ces Statues: ne leur ayant pas tout donné, peut-être, pouvoient-ils eſpérer quelque choſe de ce qu'ils ne leur avoient pas donné. Mais Dieu eſt l'Auteur de tout ce que poſſéde l'Homme; qu'a-t-il, qu'il ne l'ait reçu? Ces raiſons ſont génerales. Entrons dans quelque détail, qui ſe raporte directement à notre ſujet.

VII. Les devoirs de l'Homme ſe reduiſent à ces trois Chefs. Vivre ſobrement, juſtement, religieuſement. Commençons par ce dernier. Vivre religieuſement, c'eſt travailler à connoître Dieu, à eſtimer ſes divines perfections, à l'aimer, c'eſt-à-dire, à ſouhaiter d'être uni à lui, à ſe ſoumettre à ſa Providence, à l'invoquer dans ſes beſoins, & à lui témoigner ſa reconnoiſſance des biens qu'on en reçoit perpetuellement. Vivre d'une maniere irréligieuſe, c'eſt faire tout le contraire. Or peut-on s'imaginer que Dieu, cet Etre ſouverainement parfait, puiſſe recevoir quelque pro-

fit

fit ou quelque dommage, qu'on le connoisse, ou qu'on ne le connoisse point; qu'on estime ses divines perfections ou qu'on les méprise; qu'on cherche son bonheur en lui ou qu'on ne le cherche point; qu'on se soumette à sa Providence, ou que l'on tâche de s'en soustraire; qu'on l'invoque dans ses besoins ou qu'on ne l'invoque point; qu'on soit reconnoissant ou ingrat à toutes ses faveurs? Laissons aux Sociniens, qui attribuent à Dieu des passions à peu près semblables à celles qui se trouvent dans les Hommes, des idées si grossieres, & reconnoissons, que, comme Dieu est un Etre immuable & souverainement parfait, la Pieté de l'Homme ne peut augmenter son bonheur, ni l'impieté le troubler.

Il en est de même de la Justice, qui est la seconde partie des devoirs de l'Homme, & qui consiste à rendre à châcun ce qui lui apartient. Que l'Homme soit juste ou injuste, il en peut arriver du bien ou du mal à ses semblables; mais Dieu n'en peut recevoir ni profit, ni dommage. Quand il a créé les Hommes, il a prévu toutes les suites de cette Création; & s'il y en avoit quelcun, qui fût en état de renverser l'ordre de ses desseins, il pourroit par un seul acte de sa volonté, prévenir ce mal, en le faisant rentrer dans le Néant, d'où il l'a tiré.

En-

Enfin qu'importe-t-il à Dieu, que l'Homme soit tempérant ou intempérant; sobre ou débauché; chaste ou impur? Le bien & le mal de ces vertus & de ces vices ne rejaillissent-ils pas entierement sur celui en qui ils se trouvent; sans que la Nature Divine en reçoive la moindre atteinte, sans qu'elle en soit ou plus ou moins heureuse? *Eliphas* n'avoit donc qu'à consulter la simple Raison, pour avoir droit de demander à *Job*; *L'Homme aportera-t-il quelque profit au Dieu fort &c.?*

VIII. La Révélation est parfaitement d'acord sur cet Article avec la Raison. Elle nous aprend partout, que l'Homme est dans un perpétuel besoin par raport à Dieu: que les biens & les maux lui sont dispensez par sa Providence. *Les biens & les maux ne viennent-ils pas du mandement du très-haut?* dit *Jérémie* dans ses *Lamentations* *. Mais elle nous aprend en même tems, que Dieu n'a point besoin de l'Homme; que l'Homme ne peut lui faire ni bien, ni mal. L'Ecriture donne plusieurs noms à Dieu. Celui de *Schaddaï* est un des principaux, & ce nom signifie celui qui est suffisant à soi-même; c'est-à-dire, celui qui n'emprunte point d'ailleurs son bonheur, mais qui trouve dans soi-même la source de toutes sortes de

* Chap. III. ℣. 38.

de biens. Aussi est-ce le nom qu'*Eliphas* a employé, & que nous avons traduit par celui de *Tout-puissant. Celui qui est suffisant à soi-même reçoit-il quelque plaisir si tu ès juste, ou quelque gain si tu marches dans l'intégrité? Te reprend-il ou entre-t-il en jugement avec toi pour la crainte qu'il aît de toi?* Peut-on mieux faire sentir le ridicule d'un Homme, qui prétendroit que ses vertus ou ses vices procurassent quelque avantage ou causassent quelque chagrin au Maître de l'Univers? Celui qui n'a rien de lui-même, qui est dans une indigence de toutes choses, qui doit recevoir de Dieu les facultez, dont il se sert, pour faire le bien ou le mal; une telle Créature pourroit-elle aporter quelque profit ou causer quelque perte, à celui qui est suffisant à soi-même?

IX. D'ailleurs l'Epithète de *Bienheureux* est attribuée à Dieu expressément dans le premier & dans le sixiême Chapitre de la I. à *Timothée?* Et, quoi qu'il semble que ce soit de *Jesus-Christ* dont veut parler *S. Paul*; cependant, comme il est visible qu'il en parle en cet endroit en qualité de Dieu; il suit que l'Epithète de Bienheureux convient à cet Etre souverain. Or je demande, la qualité de Bien-heureux est-ce une qualité qu'il aît aquise depuis qu'il a créé le Monde & depuis qu'il y a des Hom-

Hommes sur la Terre; ou si c'est une qualité qu'il ait possédée de toute éternité? Il faudroit avoir perdu l'Esprit, pour oser nier que Dieu ait été bienheureux avant que le Monde fût fait & même de toute éternité. D'où il est aisé de conclurre, que, selon l'Ecriture, Dieu ne peut recevoir ni bien, ni mal des Hommes; que sa félicité est immuable, comme sa Nature.

X. DE PLUS Dieu déclare clairement par ses Prophètes, qu'il n'a nul besoin des Hommes, qu'il ne craint rien de leur part, qu'il n'en attend rien. *Si j'avois faim*, dit-il dans le Pseaume L *, *si j'avois faim, je ne t'en dirois rien, car la Terre habitable est à moi & tout ce qui est en elle; sacrifie loüange à Dieu & ren tes vœux au Souverain. Les Cieux sont mon Trône*, dit-il dans *Isaïe* †, *& la Terre est le marchepié de mes piés, quelle seroit la maison que vous me bâtiriez, & quel seroit le lieu de mon repos? Ma main n'a-t-elle pas fait toutes ces choses, toutes ces choses n'en ont-elles pas eu leur être, dit l'Eternel?* Ces paroles ne montrent-elles pas visiblement, que Dieu étant l'Auteur de toutes ces choses, il n'a besoin d'aucunes d'elles, & il n'est pas au pouvoir de l'Homme de lui donner quelque chose?

C'est

* Vers. 12. & 14. † Chap. LXVI. vers. 1, 2.

C'eſt ce que S. *Paul* exprime encore plus clairement dans le Chapitre XI. * de ſon Epître aux Romains. *Qui eſt-ce qui a connu la penſée du Seigneur, ou, qui a été ſon Conſeiller? Ou qui eſt-ce qui lui a donné le premier, & il lui ſera rendu? Car de lui & par lui & pour lui ſont toutes choſes? A lui ſoit gloire éternellement. Amen.* Nous avons déja raporté ce que dit *David* dans le Pſeaume XVI. que ſon bien ne parvient point juſques à Dieu, & c'eſt ce que doivent reconnoître tous les Fidelles, & même tous les Hommes du Monde, de même que *David*.

XI. MAIS, dira-t-on, l'Ecriture déclare poſitivement, que toutes choſes ont été faites pour la gloire de Dieu. *Salomon* aſſure dans le Livre des Proverbes †, que Dieu *a tout fait pour ſoi-même, & même le méchant pour le jour de la calamité.* D'ailleurs l'Ecriture nous dit par-tout, que Dieu prend plaiſir à l'obéiſſance, que les Hommes lui rendent, & qu'au contraire, leurs péchez l'irritent & l'afligent.

Je répons en général, que, de quelque maniére que s'exprime l'Ecriture, il faut toujours entendre figurément tous les endroits, qui ſemblent enſeigner, que Dieu a be-

* Verſ. 34-36. † Chap. XVI. ℣: 14.

a besoin de ses Créatures, & qu'elles lui causent ou de la joye ou du chagrin. La raison en est que la lumiére naturelle & l'Ecriture nous aprennent d'ailleurs, que Dieu est suffisant à soi-même, immuable, souverainement heureux, & n'ayant besoin d'aucune de ses Créatures. Il est bien visible, que, quand l'Ecriture parle de cette maniére, elle parle proprement & sans figure. Il faut donc nécessairement reconnoître un stile figuré, dans tous les endroits de cette même Ecriture, où elle semble nous insinuer, que Dieu a besoin de ses Créatures, & qu'elles peuvent lui causer ou quelque plaisir ou quelque chagrin. Elle nous dit si expressément dans les passages, que nous avons citez, que la vertu de l'Homme ne lui procure aucun avantage, que ses vices ne lui peuvent nuire, que c'est par ces endroits clairs & précis, qu'il faut expliquer les autres passages, qui ont quelque difficulté; & non ceux-ci, qui sont clairs, par les autres, qui sont obscurs.

En second lieu, je pourrois répondre avec quelques Savans, à l'égard du passage des Proverbes, en particulier, que ce passage est mal traduit. Il ne faut pas rendre, *Dieu a fait toutes choses à cause de lui-même, & le méchant pour le jour de l'adversité*; mais

mais *Dieu a disposé toutes choses en sorte qu'elles se répondent l'une à l'autre, & le méchant au jour de l'adversité*; c'est à-dire, que Dieu fait en sorte que par les Loix même qu'il a établies dans la Nature, le Méchant se trouve puni. L'Auteur du Livre de l'Ecclesiastique dit quelque chose de semblable dans son Chapitre XXXIII. * *Comme le bien est à l'opposite du mal*, dit-il, *& la vie à l'opposite de la mort, ainsi l'Homme craignant Dieu est à l'opposite de celui qui le méprise, & celui qui méprise Dieu à l'opposite de celui qui le craint. Regarde de même à toutes les Oeuvres du Souverain, elles sont acouplées deux à deux, l'une à l'opposite de l'autre.* Mais il n'est pas nécessaire d'en venir-là, & quand il faudroit traduire les paroles de *Salomon* comme on les traduit d'ordinaire, il s'ensuivroit tout au plus, qu'il n'y a aucune des Créatures de Dieu, dans laquelle ses perfections divines n'éclatent, & dont nous ne puissions & ne devions tirer un juste sujet de le glorifier; ce que non seulement nous avoüons, mais que nous soutenons même avec toute l'Ecriture. Mais de ce que toutes les Créatures fournissent un juste sujet de publier la gloire de Dieu, il ne s'ensuit nullement, que Dieu

* Vers. 14. 15. 16.

Dieu reçoive quelque avantage de la publication de cette gloire, ou quelque dommage, si on ne le glorifie point.

Pour ce qui concerne les passages de l'Ecriture, qui sont en grand nombre, & qui marquent, que Dieu se plait dans l'obéïssance des Hommes, & que leurs péchez l'irritent ou l'afligent, il faut être ou Socinien ou Anthropomorphite, pour les prendre à la lettre. Dieu se sert de ces expressions tendres & fortes, pour nous porter à l'obéïssance; & si nous voulons les reduire à un sens propre, elles signifieront seulement ces deux choses; la premiére, que la vertu est conforme à la nature de Dieu, & que le vice est opposé à cette même nature: & la seconde, que Dieu donne tellement son approbation à la vertu & condamne si fort le vice, que, s'il étoit capable de recevoir de la joye ou de la tristesse, la vertu des Hommes lui causeroit une sensible joye, & ses vices de très-sensibles chagrins. C'est une maxime constante dans la Théologie, que tout ce que l'Ecriture dit de Dieu d'une maniére humaine, & qui semble lui attribuer les passions des Hommes, doit être entendu d'une maniére digne de Dieu. Concluons donc que, & la Raison & l'Ecriture nous enseignent, que

 l'Hom-

l'Homme ne peut ni procurer du bien à Dieu, ni lui causer du mal.

XII. Qu'il me soit permis de tirer en passant de cette vérité, une conséquence contre le mérite des Oeuvres. Puisque, quoique nous fassions, Dieu n'en reçoit ni de la perte, ni du profit; comment pourrions-nous mériter quelque chose près de lui par toutes nos Oeuvres? Le bon sens dicte que, pour mériter quelque chose près d'une personne, il faut faire des actions, dont il lui revienne quelque avantage, de quelque nature que soit cet avantage, il n'importe. Or il ne revient aucun profit à Dieu de toutes nos bonnes œuvres; si elles produisent quelque fruit utile, ce fruit est pour nous-mêmes. En bonne foi, Dieu doit-il nous savoir gré de ce que nous avons travaillé efficacement à notre bonheur? Dieu peut dire à tous les Hommes & leur dire avec justice ce qu'il disoit à *Caïn*; „ *Si tu fais du bien*, *ne sera-t-il pas* „ *reçu*, ou, ne sera-t-il pas recompensé? „ *Mais si tu fais mal*, *le péché*, c'est-à-dire, „ la peine du péché, *est à la porte*; n'en „ seras-tu pas aussi-tôt puni? Loin de nous ces pensées superbes, qui égalent en quelque sorte la Créature au Créateur; qui veulent que Dieu sache gré à l'Homme, de ce que

que l'Homme a été aſſez ſage & aſſez prudent pour travailler d'une maniére ſûre à ſe rendre ſolidement heureux. Notre bonheur eſt attaché d'une maniére indiſſoluble à notre obéïſſance, cela eſt vrai. Mais notre obéïſſance, quand même elle ſeroit parfaite, ne mérite point notre bonheur.

Les Réformez ont en horreur la Doctrine du mérite des bonnes Oeuvres; les Catholiques R. modérez en ont eu quelque eſpêce de honte, & ont tâché de donner un ſens commode à ce qu'ils enſeignent ſur ce ſujet. Mais l'orgueil eſt ſi naturel à l'Homme, que je ne ſai ſi nous ne retombons pas tous dans la même erreur d'une maniére plus fine & par un chemin plus détourné. Nous regardons preſque toûjours la Religion, que Dieu nous a donnée comme un devoir; il eſt rare que nous nous aviſions de la conſidérer comme un avantage. De là vient que nous en prenons le moins que nous pouvons, s'il eſt permis de parler ainſi; & que, ſi nous avons encore un peu à cœur notre ſalut, nous obſervons de la Religion préciſément autant que nous en croyons néceſſaire, pour obtenir le ſalut, & point davantage. Nous en prendrions encore moins ſi nous croyions nous ſauver à moindre prix. Nous marchandons le Ciel, comme une piéce d'étoffe;

nous en donnons le moins que nous pouvons. Les Hommes font à l'égard de la Religion, ce qu'ils font à l'égard de la Médecine & des remédes. Il y en a qui s'en moquent toute leur vie; & qui n'y ont recours que lors que la maladie eſt déſeſpérée, & que les remédes ne ſont plus en état de produire aucun efiet. Quelques-uns, moins déraiſonnables, ſe contentent de conſulter les Médecins, ſans profiter de leurs avis. Il y en a qui payent & reçoivent les remédes, ſans en faire uſage; d'autres après les avoir goûtez n'en prennent plus, quelques-uns n'en prennent pas une doſe néceſſaire. Le plus petit nombre eſt de ceux qui ſuivent exactement les ordonnances de leur Médecin.

XIII. Quelle conſéquence peut-on tirer de tout cela? C'eſt que ceux qui veulent paſſer pour les plus raiſonnables regardent la Religion comme un mal; mais comme un mal néceſſaire, dont il faut faire uſage, mais le moins d'uſage qu'il eſt poſſible. Peu s'en faut, qu'on ne regarde Dieu, comme un Maître chagrin & ſévére, qui, ennemi du repos de ſes Domeſtiques en exige mille travaux inutiles, plutôt que de les laiſſer ſans rien faire un ſeul moment; & qui auroit bien pû leur donner la récompenſe, ſans les engager dans

un

un si grand nombre de fâcheuses corvées.

Qu'on se desabuse. La Religion est toute dirigée pour notre bien. Que les Hommes en pratiquent exactement les préceptes ou qu'ils les négligent tout-à-fait, il n'en arrivera à Dieu ni bien, ni mal. Mais cette Religion a les promesses de la vie présente & de la vie avenir; plus exactement en observe-t-on les préceptes, & plus est-on heureux, & dans la vie avenir & dans la vie présente. Moins est-on exact à faire ce qu'elle prescrit, & moins sera-t-on heureux dans l'une & dans l'autre vie. Dieu n'a pas besoin de nous. Mais nous ne saurions nous passer de lui. Exhorter les Hommes à être religieux, c'est les exhorter à vouloir être solidement & parfaitement heureux. On peut dire que les Prédicateurs ne montent jamais en chaire, que le salut & la félicité n'y montent avec eux. Ils ont ordre de l'offrir à tous de la part de Dieu au nom de qui ils parlent. Ils leur disent à tous ce que S. Paul disoit aux Corinthiens *, *nous sommes donc Ambassadeurs pour Christ, comme si Dieu exhortoit par nous, nous suplions pour Christ que vous soyez reconciliez à Dieu; car il a fait celui qui n'a point connu de péché être péché pour nous*

* II. Corinth. V. 20. 21.

*nous afin que nous fussions justice de Dieu en lui.* Toutes les Prédications solides, quel qu'en puisse être le sujet, de quelque nature qu'elles soient, tendent à rendre les Hommes heureux & pendant cette vie & durant toute l'éternité. Soit qu'on instruise, soit qu'on établisse la vérité, soit qu'on refute l'erreur, soit qu'on exhorte, soit que l'on console, soit que l'on épouvante, promesses, menaces, censures, tout cela tend au même but, qui est la felicité de l'Homme. Toute la Doctrine qu'on enseigne, tous les préceptes que l'on donne, tout cela peut être renfermé dans ce seul mot, *soyez heureux.* La Religion toute entiére dans toutes les parties qui la composent, est dirigée, est faite pour le bien de l'Homme. On peut dire d'elle, ce que l'Ecriture dit de son Auteur, *goutez & savourez, combien elle est bonne.*

XIV. CHRETIENS, qui que vous soyez, n'en croyez pas les gens du Monde sur le sujet de la Religion. Ils ne la connoissent point, ils ne peuvent en juger sainement. Ils ont même intérêt de faire semblant de la mépriser ou de la décrier. Comme ils n'en observent point les préceptes, ils veulent se justifier, en tâchant de faire voir, qu'ils n'ont pas intérêt de les observer. Etudiez-en avec soin toutes les véritez.

tez. Eſſayez d'en obſerver ſoigneuſement les devoirs; & alors jugez-en par votre propre expérience, nous vous le permettons. C'eſt une ſentence commune, que les Arts ſeroient heureux, s'il n'y avoit que les Maîtres, qui en portaſſent leur jugement. La Religion eſt l'Art d'être heureux. Il ſeroit à ſouhaiter, qu'il n'y eût que ceux qui la connoiſſent bien, & qui la mettent en pratique, qui entrepriſſent d'en juger. Mais tout le monde ſe mêle d'en parler, & preſque tout le monde en parle mal; parce que peu de gens la connoiſſent bien. Qu'on l'étudie ſoigneuſement; qu'on tâche de pénétrer les principales vuës, que Dieu s'eſt propoſées en la donnant aux Hommes; qu'on rempliſſe ſon eſprit de ſes divines vérıtez, qu'on nourriſſe ſon cœur de ſes excellentes promeſſes, que l'on conforme ſa vie à ſes ſaints préceptes: & alors on en connoîtra l'utilité & l'excellence. Qu'on ne s'imagine pas qu'elle n'eſt bonne que pour la vie avenir, qu'on en croye plutot S. *Paul*, qui aſſure qu'elle a auſſi les promeſſes de la vie préſente; & je ſuis perſuadé que cette ſainte Religion ſera la joye de notre vie, la conſolation de notre mort, & le ſujet de notre félicité pendant toute l'éternité.

## CHAPITRE III.

*On montre d'une maniére plus directe, que la Religion est faite pour le bien de l'Homme.*

I. JE CONVIENS, qu'on est presque toujours en danger de se tromper, quand on n'examine les choses que d'une maniére génerale; & qu'on n'en porte que des jugemens absolus, sans les considérer en détail, & sans asseoir son jugement sur la connoissance particuliere qu'on a de la nature & du prix de châcune des parties, dont ces choses sont composées. Mais cette règle n'est pas pourtant toujours sûre & infaillible. Il y a de certaines choses, dont les perfections sont si éclatantes, qu'elles se font apercevoir dès qu'on les considere. Elles n'ont, s'il faut ainsi dire, ni écorce ni envelope. Elles sont telles au dedans qu'elles paroissent au déhors. On juge de l'excellence des Diamans par leur éclat extérieur. Il ne faut pas examiner intérieurement la nature du Soleil, pour connoître qu'il est souverainement chaud & la source de la lumiére.

Il en est de même de la Religion. Je conviens que, pour en bien découvrir & en sentir toute l'excellence, il faut en étudier

dier chaque partie en détail, & travailler à en découvrir le prix & l'utilité. Il est vrai cependant, que, pourvû qu'on ne s'y méprenne point, & qu'on ne prenne point pour elle, quelque fantôme, qui ne lui ressemble point, elle se rendra recommandable par son propre éclat, & fera juger de son prix, par le seul extérieur, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans un examen particulier. La Religion est comme une Ville située sur une montagne, qui ne peut être cachée. C'est un édifice fait de main de Maître. La façade seule en est si riche, qu'elle fait juger de l'excellence de l'Ouvrage, sans qu'il soit nécessaire d'y entrer, d'en examiner tous les apartemens, & d'en étudier toutes les proportions.

C'est le Frontispice de ce Palais magnifique, dont Dieu même est l'Architecte, que j'ai dessein de faire considérer dans ce Chapitre & dans le suivant. J'ai fait voir dans le précédent, que Dieu ne recevoit aucun avantage de la piété & de la vertu de l'Homme; ni aucun desavantage de son impieté & de ses vices; d'où il est aisé de conclurre, que la Pieté & la Vertu que Dieu recommande à l'Homme est pour l'Homme même. Mais il est bon de faire voir la même chose d'une maniére plus directe. Je reduirai mes réflexions à deux chefs principaux. Les premiéres

me feront fournies par *Eliphas* dans les paroles que j'en ai déja citées plus d'une fois ; elles feront le fujet de ce Chapitre. Les fecondes feront tirées d'ailleurs, & tendront toutes à la confirmation des prémiéres ; elles feront la matiére du Chapitre fuivant.

II. ELIPHAS parle d'un Homme fage, *N'eft-ce pas plutôt à lui-même que l'Homme fage aporte du profit?* Les Philofophes Payens fe font formé des idées fort différentes du Sage felon leurs inclinations ou felon leurs préjugés. Les uns ont fait confifter la fageffe dans une certaine infenfibilité, qui rendoit l'Homme entiérement indifférent au bien & au mal, au plaifir & à la douleur. D'autres renfermant toutes les vuës de l'Homme dans les bornes étroites de cette vie, ont appellé Sage celui qui travailloit à fe procurer tous les plaifirs poffibles, & à éviter de tout fon pouvoir tous les maux temporels. Mais tous ces Sages de la Philofophie Payenne font autant de fous devant Dieu. Le véritable Sage eft celui qui, éclairé des lumiéres de la Religion, fe conduit conftamment felon ces lumiéres. Un Homme fage & un Homme véritablement & folidement religieux font abfolument la même chofe. Or que dit *Eliphas* de cet Homme fage? C'eft que c'eft

à

à soi-même qu'il aporte du profit. Apuyons sur cette vérité, en lui donnant un peu plus d'étenduë.

III. Nous l'avons déja dit dans un Chapitre précédent, *Job* proteste de son innocence en présence de ses Amis. *Eliphas* soupçonne que cet étalage des vertus de *Job* marque un Homme enflé de son mérite, qui semble croire que Dieu doive lui savoir bon gré de sa justice; comme si sa vertu avoit procuré quelque avantage à Dieu, & que Dieu, au contraire, en eût souffert, s'il s'étoit abandonné au péché. Il lui déclare, que Dieu ne reçoit aucun profit de sa vertu, ni aucun préjudice de ses vices. Que tout l'avantage de l'Homme sage rejaillit sur lui-même, que tout le mal de l'Homme pécheur retombe sur sa tête. Peut-on dire d'une maniére plus claire, que la Sagesse, c'est-à-dire, la Religion & la Pieté sont véritablement utiles aux personnes sages, c'est-à-dire, aux personnes, qui ont de la Religion & de la Pieté: que c'est à ces personnes, qu'en revient proprement le profit? Je conviens que la gloire de Dieu éclate d'une maniére particuliére dans l'obéïssance, que lui rend un Homme de bien. Mais tout l'avantage en est pour cet Homme de bien, tout

tour-

tourne à son profit, tout tend à le rendre parfaitement heureux.

IV. Quand donc il nous seroit impossible d'expliquer en particulier l'utilité de chaque partie de la Religion ; quand nous ne pourrions pas dire exactement, il nous revient un tel avantage d'un tel dogme, nous recevons un tel profit de l'observation d'un tel précepte particulier : il sufiroit que ce dogme & ce précepte fissent partie de la Religion, pour nous convaincre que l'un & l'autre sont utiles.

L'Homme mange & boit tous les jours, il prend divers alimens par la seule raison qu'il les trouve à son gout. Sait-il comment ces alimens lui sont utiles? Pourra-t-il m'expliquer comment ils se digérent dans son estomac, comment une partie se change en chyle, comment ce chyle devient sang, comment ce sang se répandant dans toutes les parties de son corps, s'unit à ces parties & repare les pertes qu'elles font tous les jours? Mais je suis sûr que la plûpart des Hommes ne comprendront pas même le sens de ces questions : ils ne savent, ou ils ne savent que superficiellement ce que c'est que digestion, que sang, que chyle, que particules. Hé ! je vous prie, pourquoi ne portons-nous pas le même ju-

gement de la Religion; quand même nous ne saurions pas l'usage de toutes les parties qui la composent! Notre Ame a besoin de cette Religion, c'est son aliment propre. Quand vous ne sauriez pas comment ses parties concourent à la vie de votre Ame; il vous doit suffire qu'elles composent la Religion, & que l'Ecriture assure que la Religion est faite pour l'Homme. *C'est à soi-même que l'Homme sage aporte du profit.*

V. IL Y a plus. Nous supposons ici que Dieu est l'Auteur de la Religion; car c'est à des Chrétiens que nous parlons. Nous savons d'ailleurs, que Dieu est souverainement sage, qu'il ne fait rien d'inutile. La Religion a un raport direct à l'Homme; elle est faite pour l'Homme. *Eliphas* nous aprend qu'il n'en revient point d'utilité à Dieu, la conséquence ne paroit-elle pas légitime, que tout le profit de la Religion est pour l'Homme? Un Etre souverainement sage doit nécessairement agir pour quelque fin. Cet Etre est l'Auteur de la Religion. Il nous déclare qu'il ne reçoit aucun avantage, que l'Homme en suive les lumiéres & qu'il en observe les préceptes, ou qu'il rejette les unes, & qu'il viole les autres. N'ai-je pas lieu de conclurre, que cette Religion est faite pour le bien de l'Homme; que c'est le but que cet

Etre

Etre souverainement sage s'est proposé, quand il a donné cette Religion à l'Homme?

J'ai tout lieu d'être confirmé dans cette pensée, quand je fais réflexion, que cet Etre n'est pas moins bon qu'il est sage, qu'il aime ses Créatures, qu'il a déclaré en particulier qu'il aimoit l'Homme, qu'il vouloit son bien, qu'il vouloit le rendre heureux.

VI. MAIS la même difficulté revient: je ne vois point l'utilité d'un tel dogme; je n'aperçois point l'avantage d'un tel précepte. Fions-nous-en à Dieu, qui est plus sage que nous. Il sait de quoi nous sommes faits, il connoit nos besoins; il ne nous a rien commandé d'entierement inutile; il ne nous a révelé aucune vérité, qui n'aît ses usages & ses utilitez. Vous avez choisi un Architecte habile, pour vous bâtir une Maison; vous lui marquez la place où vous la voulez construire. Le voila qu'il met la main à l'œuvre. Vous le voyez faire. Dites-moi, vous qui ne vous connoissez point en Architecture, voyez-vous les raisons de toutes ses démarches? Ne vous semble-t-il pas qu'il va tout renverser? Voyez-vous comment il bouleverse toute cette terre? Vous lui avez ordonné d'élever un bâtiment, & il bâtit dans la terre-même. Combien

bien de matériaux, qui vous paroissent inutiles? Combien d'échafaudages, qui vous semblent hors d'œuvre? Combien de pierres d'attente, dont vous ne savez point l'usage? Vous seriez tenté de croire, si vous ne connoissiez sa probité, & si vous ne lui aviez donné l'Ouvrage à prix fait, qu'il veut vous ruiner, qu'il fait cent pas inutiles, qu'il ne cherche qu'à prolonger le tems. Mais vous le connoissez, vous savez son habileté & sa sagesse. Vous êtes persuadé que tout ce qu'il fait est nécessaire : vous attendez patiemment l'effet de ses promesses. Enfin, il remplit votre attente. Il a même plus fait que vous n'exigiez de lui, & vous êtes plus content que vous ne l'aviez espéré.

VII. C'EST là une image de ce que Dieu fait par raport à nous en nous donnant la Religion. L'édifice qu'il veut nous construire c'est le Ciel. Il a dessein de nous mettre en état d'y être éternellement heureux. La Religion, ce sont les moyens qu'il employe pour la construction de cet édifice. Peut-être ne voyez-vous point l'utilité de toutes les parties de cette Religion. Attendez que tout l'édifice soit achevé. Peut-être alors le connoitrez-vous. Fiez-vous à la sagesse de cet Etre souverainement parfait; fiez-vous à son infinie bon-

bonté. Il peut vous dire en vous donnant sa Religion ce que *Jesus-Christ* disoit à S. *Pierre*, en lui lavant les piés, * *Tu ne sais pas maintenant ce que je fais, mais tu le sauras ci après.* Heureux celui qui, n'ayant pas assez de lumiére, pour comprendre l'excellence & l'utilité de toutes les parties de la Religion, a assez de docilité & assez de confiance en Dieu, pour être fortement persuadé, que toutes les parties de la Religion sont pour son avantage; qu'il n'y a rien qui ne tende à le rendre heureux & pour le tems & pour l'éternité.

VIII. On me dira, peut-être, que tous les exemples, que je viens d'alleguer, ne sont point à propos. Il n'en est pas, dira-t-on, de la Religion, ou comme des Alimens, qui agissent d'une maniére brute & méchanique sur nos corps; ou, comme d'un bâtiment, à la construction duquel nous ne connoissons rien. La Religion est une cause morale; ce sont des véritez qui éclairent, des raisons qui persuadent, des préceptes que la volonté aprouve, ou qui, du moins, sont de sa compétence. Comment ces préceptes, ces raisons, ces véritez peuvent-elles être utiles, sans que nous nous en apercevions? J'ai plusieurs choses à répondre à cette Objection. 1. En

* Jean XIII. 7.

1. En premier lieu, je ne prétens pas, qu'abſolument parlant nous ne puiſſions pas découvrir l'utilité de toutes les parties de la Religion. Je prétens, au contraire, faire voir cette utilité, quand dans la ſuite de l'exécution de mon Plan, j'entrerai dans le détail. Je prens ici les choſes au pis, & examinant ſeulement la Religion en gros, je me ſers de cette raiſon générale, pour diſpoſer favorablement les Chrétiens à ſon égard. C'eſt que, quand nous ne pourrions pas découvrir l'utilité de chaque partie de la Religion en particulier, nous devrions uniquement l'imputer à notre défaut de lumiére : & la ſeule raiſon de la Sageſſe & de la Bonté de Dieu, qui eſt l'Auteur de la Religion, & qui l'a donnée à l'Homme, devroit nous perſuader qu'elle eſt très-utile & en gros & en détail, & dans ſon tout & dans toutes ſes parties.

2. Je répons, en ſecond lieu, qu'il n'eſt pas vrai que toutes les cauſes morales agiſſent toûjours d'une telle maniére, que nous nous en apercevions, que nous ſentions leur action; que nous en voyions l'uſage & l'utilité. Tous les exemples agiſſent ſur nous preſque d'une maniére imperceptible. En frequentant les gens de bien on aprend à les imiter; en fréquentant les méchans, on

on devient ſcélérat comme eux, preſque ſans qu'on s'en aperçoive. On tire mille uſages de la lecture des Livres, qui ſont preſque imperceptibles; &, après en avoir lû un grand nombre, on met en œuv e ce qu'on y a apris, comme ſi on le tiroit de ſon propre fonds; & on jureroit que c'eſt un effet de la pénétration de notre eſprit, quand ce n'eſt qu'un effet de notre mémoire.

Il en eſt de même de la Religion. Je ſuis perſuadé, que cette divine Fille du Ciel procure divers avantages aux Hommes par les lumiéres, qu'elle leur fournit, par les préceptes qu'elle leur donne; avantages, dont ils jouïſſent actuellement, ſans ſavoir proprement à qui ils en ſont redevables. Il en eſt de la Religion comme de la Grace, ce moyen intérieur, dont elle ſe ſert pour la correction des Hommes. Ce n'eſt point un vent impétueux, qui fende les montagnes & qui briſe les rochers; ce n'eſt point un tremblement, qui ébranle les fondemens même de la Terre; ce n'eſt point un feu dévorant, qui conſume tout avec éclat: c'eſt un ſon coi & ſubtil, qui agit avec efficace; quoi qu'il agiſſe d'une maniére très-imperceptible.

5. Enfin, je répons que la Religion eſt la Science du Salut, & qu'il eſt de la nature

ture de toutes les Sciences qu'elles ayent de certains principes, dont on n'aperçoit point d'abord l'utilité; quoi qu'ils soient dans la suite d'une très-grande fécondité. Demandez à ces tendres Enfans, qui commencent à aprendre à lire, s'ils savent quel doit être l'usage de toutes ces lettres, qui ont châcune leur figure particuliere, & qu'ils aprennent à connoître avec tant de peine, de toutes ces syllabes détachées, qu'on leur fait repeter si souvent, pour leur faire connoitre la puissance des lettres. Demandez à ceux qui aprennent une Langue, s'ils comprennent d'abord l'utilité de toutes ces Règles épineuses, qui leur donnent tant de peine à retenir. Enfin, qui diroit que ces lignes droites & courbes, que ces angles & ces triangles, qu'on fait considérer à un Géomêtre sur le papier, dussent lui aprendre à augmenter les forces de l'Homme à l'infini pour remuer les masses les plus lourdes, à construire tous ces édifices, où il loge si commodément, à bâtir ces Vaisseaux, qui le ménent au bout du Monde, à se conduire au milieu de l'Ocean à la faveur des Astres & de la Boussole; à mésurer la distance des Etoiles, à fixer exactement le tems de leurs revolutions, & à faire passer, en un mot, la vie à l'Homme sur la Terre commodément &

agréablement. Il eſt donc vrai que la Religion & toutes les parties, qui la compoſent, peuvent avoir mille heureuſes influences, ſans que les Hommes aperçoivent la main libérale, qui leur donne tous ces biens, & les moyens ſecrets, qu'elle employe pour les leur procurer.

IX. Je ne dois pas oublier une autre réflexion, que nous fournit *Eliphas*, & qui eſt de la derniere conſéquence. Ce qui choque principalement dans la Religion, ce ſont ces châtimens pendant cette vie, ces peines dans la vie avenir, dont elle menace tous ceux qui deſobéïront aux ordres qu'elle donne. Il ſemble à l'Homme, que Dieu en eût uſé plus libéralement envers lui, s'il eût ſuprimé toutes ces menaces, tous ces châtimens, toutes ces peines. Nous examinerons toutes ces choſes dans la ſuite & en ferons voir l'utilité. Ce n'eſt pas de quoi il s'agit préſentement. *Eliphas* nous fournit une réflexion générale, qui ſufit pour nous faire comprendre, que toutes ces menaces nous ſont très-avantageuſes. *Te reprend-il*, dit-il à *Job*, *te reprend-il & entre-t-il en jugement avec toi pour la crainte qu'il aît de toi?* Il eſt bien certain, que, ſi toute la vertu de l'Homme ne peut procurer aucun avantage à Dieu, ſes crimes & toutes ſes rebellions ne ſont pas plus ca-

capables de lui nuire. D'où vient donc qu'il nous reprend? D'où vient qu'il nous menace? D'où vient qu'il nous châtie? Il n'est pas difficile d'en découvrir la raison. C'est parce que ces censures, ces menaces, ces châtimens nous sont très-avantageux. *Tout châtiment*, dit S. *Paul* dans son Epître aux Ebreux*, *sur l'heure ne semble point être de joye, mais de tristesse: mais puis après il rend un fruit paisible de justice à ceux qui sont ainsi exercez.*

Encore un coup, je n'entre point ici dans le détail; je regarde seulement les aflictions en gros, & je dis, que, puis que ce n'est point l'intérêt de Dieu, qui l'oblige à nous menacer, & à nous châtier, il faut que ce soit notre propre intérêt, qui l'y engage. Quand donc nous ne saurions point déveloper le mystère de tous ces endroits, qui nous paroissent fâcheux dans la Religion; quand nous ne saurions point apercevoir le fruit & l'utilité de ce qui nous y paroit pénible; il sufit que nous soyions pleinement convaincus, que ce n'est point pour ses intérêts particuliers, que Dieu a inséré dans la Religion ces choses, qui nous paroissent fâcheuses; pour nous faire conclure que c'est donc pour notre intérêt, comptant sur tout sur son infinie sa-

 gesse,

* Chap. XII. vers. 11.

geste, sur sa bonté, & sur l'amour qu'il a pour les Hommes.

X. EN EFFET, pourquoi ne rendrions-nous pas à Dieu dans cette rencontre la même justice, que nous rendons aux Hommes? Quand nous entrons dans un Jardin; que nous voyons un Homme, qui, la serpe à la main, taille des arbres fruitiers, quand nous jettons les yeux sur ces branches pleines de vie & de vigueur, qu'il retranche impitoyablement; si nous n'étions persuadez de son habileté, nous dirions, qu'il a dessein de tout gâter, & peut-être est-il arrivé à plusieurs de mes Lecteurs de regretter tout ce bois, qu'ils voyoient couper. Mais un Homme, qui est persuadé de l'habileté & de l'expérience de ce Jardinier, sait bien qu'il ne fait rien que de très à-propos; quoi qu'il ne sache pas la raison de ce qu'il voit faire. Il compte même si fort sur cette habileté, qu'il ne lui demande pas seulement la raison de ce qu'il fait.

Cette similitude n'est pas tirée de loin. *Jesus-Christ* lui-même nous la fournit dans l'Evangile selon S. *Jean* *. *Je suis*, dit-il, *le vrai sep, & mon Pére est le Vigneron. Il retranche tout sarment, qui ne porte point de*

* Chap. XV. ỷ. 1. 2.

*de fruit, & émonde celui qui porte du fruit, afin qu'il porte plus de fruit.*

Ceux qui n'entendent rien à la Chirurgie, appellent barbare & dénaturé un habile Chirurgien, qui coupe, qui déchiquéte, qui employe le fer & le feu dans une playe, qu'il veut guérir. Mais un Homme prudent se tait. Persuadé de l'habileté de ce Chirurgien, il sait qu'il ne fait rien d'inutile, quoi que, quant à lui, il ne sache pas la raison de ce qu'il voit faire. Ceux qui n'ont jamais eu d'enfans, & qui voyent un Pére, qui occupe les siens au travail, qui leur donne des tâches qui paroissent assez pénibles, qui les avertit, qui les menace, qui les châtie, quelquefois par le jeûne, quelquefois avec la Verge; ces personnes, dis-je, traitent ce Pére de dénaturé, les Enfans eux-mêmes l'apellent rude & cruel. Mais ceux qui pénétrent dans les intentions de ce Pére, ceux qui savent qu'il ne lui revient aucun avantage de cette rudesse, qu'il leur fait paroître, ceux, surtout, qui savent l'amour tendre, qu'il a pour eux, & les marques réelles, qu'il leur en donne en toutes occasions, en jugent tout autrement; & quoi que, peut-être, ils ne sussent pas expliquer toutes les raisons particuliéres de la conduite que ce Pére tient à l'égard de ses Enfans, ils ne laisse-

feront pas d'être perfuadez, que tout cela a fes ufages, que tout cela eft dirigé pour leur avantage.

XI. Je conclus donc de toutes ces Réflexions, en m'apuyant fur les principes d'*Eliphas*; que puis que Dieu ne reçoit aucun profit des foins, que prend l'Homme fage de vivre felon les Règles, qui lui font prefcrites par la Religion: qu'il ne lui vient aucun dommage du peu de foin, que prend le Pécheur de vivre conformément à ces Règles, il faut que la Religion toute entiére foit faite pour l'avantage de l'Homme. Que même, fi la Religion contient des cenfures, des menaces, des châtimens, & des peines, tout cela eft difpenfé pour la même fin, tout cela tend au même but; puis que, comme le dit *Eliphas*, ce n'eft pas pour la crainte que Dieu aît de l'Homme, qu'il le reprend & qu'il entre en jugement avec lui. Mais il eft tems de quitter le raifonnement d'*Eliphas*, & de prouver la même vérité par d'autres réflexions.

CHA-

## CHAPITRE IV.

### *Autres Réflexions générales, qui montrent que la Religion est faite pour le bien de l'Homme.*

I. JE remarque d'abord, que la Religion est si nécessaire à l'Homme, que presque partout où on trouve des Hommes, on trouve quelque principe de Religion. Lisez toutes les Rélations : parcourez toutes les Parties de l'Univers : allez à l'Orient, à l'Occident, au Midi, au Septentrion ; vous trouverez très-peu d'endroits où il y aît des Hommes, où il n'y aît quelque Religion. S'il y en a quelques-uns, en petit nombre, qui semblent en avoir éteint tous les Principes, on trouve aussi en eux de très-foibles restes de Raison ; & ils ressemblent bien plus à des Bêtes brutes, qu'à des Créatures faites à l'image de Dieu. Il est même bon de remarquer, qu'on a trouvé des Peuples entiers, qui se passoient des choses les plus nécessaires à la vie. Il y en a beaucoup qui n'ont point de pain, il y en a un grand nombre, qui se passent d'habits. Chose étrange ! on en a trouvé, qui n'avoient point l'usage du feu, cet Elé-

ment, qui nous paroit absolument nécessaire à la vie. On en a vû qui avoient pour tout aliment quelques petits Poissons, qu'ils recueilloient dans des creux qu'ils faisoient dans le sable, que la Mer remplissoit, lors qu'elle étoit haute, & où elle laissoit ces Poissons lors qu'elle se retiroit.

Mais la plûpart de ces Hommes, qui vivent ou sans pain, ou sans vêtemens, ou sans feu, ne sauroient vivre sans Religion. Elle paroit aussi essentielle à tous les Hommes pour la vie de l'Ame, que les Alimens leur sont nécessaires à tous pour la vie du Corps.

II. Je conviens, que la plûpart de ces Religions sont fausses, ou, même, tout-à-fait ridicules; mais cela ne fait rien contre moi. J'argumente du moins au plus. Si tous les Peuples du Monde ont senti, qu'ils avoient besoin d'une Religion; s'ils se sont occupez à chercher Dieu, comme en tâtonnant; si ne pouvant trouver le corps, ils se sont en quelque sorte contentez de quelques foibles ombres; si ne trouvant point la Vérité, ils ont mieux aimé croire le Mensonge, que de ne rien croire; si ne pouvant monter jusques à Dieu, ils ont fait descendre la Divinité jusques à eux; * *s'ils ont changé la gloire de Dieu incor-*

* Rom. I. 23.

*corruptible, à la ressemblance & image de l'Homme corruptible, & des oiseaux, & des bêtes à quatre piés & des reptiles*; que pouvons-nous conclurre en faveur de la véritable Religion, qui a Dieu pour Auteur, & que son Fils a aportée au Monde? La Conclusion, que nous pouvons tirer, c'est, sans contredit, que c'est le bien le plus précieux, le don le plus riche, que le Créateur pût faire à la Créature, qu'il avoit formée à son image; le Dieu tout-puissant à l'Homme foible & infirme.

III. AJOUTONS une seconde Réflexion à celle-là. Tous les sages Politiques de la Terre ont tous reconnu, que la Religion étoit l'apui le plus ferme de la Societé, que c'en étoit le fondement inébranlable, sans lequel tout l'édifice crouloit infailliblement. Or de cela même je tire deux conséquences très-avantageuses en faveur de la Religion.

1. La prémiére, c'est que la Religion est souverainement utile pour la Societé; qu'elle l'est par conséquent pour tout particulier par raport à cette vie; puis que le particulier trouve son bonheur, sa tranquilité, & son repos, dans le bonheur & dans le repos de la Societé.

Les plus grans Ennemis de la Religion n'ont pas de peine à accorder, que, si el-

le eſt vraye, elle eſt très-avantageuſe par raport à la vie avenir, par les biens qu'elle promet; mais ils ne conviennent pas de même qu'elle ſoit utile par raport à la vie préſente. Cependant, comment nier cette utilité; puis qu'elle eſt le plus ferme apui de la Societé civile, & qu'une Societé, qui n'auroit point de Religion, ne pourroit pas s'aſſurer de quelques années de durée? N'eſt-ce pas un grand avantage qu'on tire de la Religion; puiſque c'eſt elle, qui nous aſſure nos biens, notre vie, notre repos; puis que, ſans elle, la Societé civile deviendroit un vrai brigandage, & les Hommes, comme les Bêtes féroces, ſe déchireroient les uns les autres, ſans que toutes les Loix humaines puſſent les retenir dans leur devoir; puis que tous les ſages Politiques l'ont appellée à leur ſecours?

2. Une ſeconde conſéquence, que je tire de cette ſeconde Réflexion, c'eſt que puis que la Religion eſt l'apui le plus ferme de la Societé, le moyen le plus efficace pour porter l'Homme à ſon devoir, il faut qu'elle propoſe à l'Homme des avantages tout autrement conſidérables, que tous ceux que les Hommes peuvent ofrir, & des maux plus terribles, que tous ceux dont les Hommes puiſſent menacer. Les

Les Magiſtrats de la Terre peuvent promettre des biens, des honneurs, des dignitez, à ceux qui obſerveront les Loix de l'Etat. Ils ont des potences, des rouës, le feu même, contre ceux qui les violeront. Tout cela n'eſt pas capable de retenir l'Homme dans ſon devoir. Il faut que le Souverain appelle la Religion à ſon ſecours. Il faut donc que la Religion prenne l'Homme par des endroits tout autrement intéreſſans, que ceux par leſquels le prennent les Loix humaines. Il faut que la Religion propoſe des biens tout autrement précieux, qu'elle faſſe apercevoir des maux tout autrement terribles, que les biens & les maux, que propoſent les Loix humaines.

IV. JE vois bien l'objection, qu'on peut faire contre ce raiſonnement. Vous convenez, dira-t-on, que, ſi la Religion a ſes biens, elle a auſſi ſes maux: que, ſi ſes biens ſont infiniment eſtimables, ſes maux ſont infiniment terribles. La grandeur des maux récompenſe bien l'excellence des avantages.

Ce n'eſt pas ici le lieu de répondre à cette Objection. J'ai promis d'y ſatisfaire dans la ſuite, quand je ferai voir les avantages, qui reviennent à l'Homme de ces maux mêmes, que la Religion propoſe.

Je me contenterai de faire ici une ſeule remarque ; c'eſt que, comme on ne peut pas dire, que les avantages qu'on trouve dans une République bien policée ne ſoient très-conſidérables, ſous prétexte qu'il y a des peines très-ſévéres, contre ceux qui violeront les Loix, qui font le bonheur de l'Etat ; parce qu'il ne tient qu'aux particuliers d'éviter ces peines, en obſervant ces Loix ; que ces peines même font une partie du bonheur de la République ; puis qu'elles font la ſureté des gens de bien, & qu'elles retiennent les méchans, comme malgré eux, dans leur devoir. De même, on n'en doit pas moins eſtimer la Religion, pour tous les maux, dont elle menace ceux qui n'en obſerveront pas les préceptes ; parce qu'il ne tient qu'aux Hommes d'éviter ces peines, en obéïſſant à la Religion ; &, que ces peines même font un motif puiſſant, pour les porter à l'obéïſſance, & par l'obéïſſance à la ſouveraine félicité. Qui fera un peu d'attention ſur cette Réponſe, ſur cet uſage très-important, qu'on peut tirer des maux, dont la Religion menace, ne pourra s'empêcher de s'écrier avec *Aſaph* ; * *quoi qu'il en ſoit*, *oui*, *quoi qu'il en ſoit*, *Dieu eſt bon à ſon Iſraël*,

* Pſ. LXXIII. verſ. 1.

*Israël, savoir à ceux qui sont nets de cœur.* Passons à une troisiême Réflexion.

V. TOUTE l'Ecriture veut, que nous regardions la Religion, comme le bien le plus précieux, que Dieu aît pû faire à l'Homme. C'est à quoi tend le nom si avantageux d'Alliance, qui est donné en tant d'endroits à la Religion. Entrer dans les engagemens de la Religion, c'est faire Alliance avec Dieu. Que peut-on concevoir de plus utile pour l'Homme? Que peut-on augurer que de bon de l'Alliance de l'Homme avec Dieu? Y peut-il avoir quelque chose à perdre pour l'Homme dans un tel Traité? Est-ce pour recevoir quelque bien de nous? est-ce pour augmenter sa gloire & son bonheur, que le Maître de l'Univers daigne descendre de son Ciel pour traiter avec sa Créature? Ha! il n'y a qu'à gagner pour nous dans un tel contract; il ne sauroit rien y avoir à perdre & il y a tout à profiter. Dieu est tout-puissant; il est infiniment riche; il est parfaitement fidelle à tenir ses promesses; *les Cieux & la Terre passeront, ses paroles ne passeront point.* On ne doit craindre dans cette Alliance, ni surprise, ni supercherie, ni inconstance, comme dans toutes les Alliances du Monde. Encore un coup, il y a tout à gagner pour nous.

Je compare Dieu traitant Alliance avec nous, à un tendre Pére, qui entre en Traité avec son Fils, & qui lui promet une récompense considérable, s'il s'occupe à devenir honnête Homme, & à aquérir toutes les qualitez, qui puissent le rendre heureux. Car, qui entrera bien dans la nature des conditions, que Dieu exige de nous dans l'Alliance, qu'il traite avec nous, sentira que ces conditions sont pour nous un avantage aussi considérable, que les promesses même, qu'il nous y fait. Tout Homme, qui a quelque idée de la bonté de Dieu, connoitra, s'il y fait attention, que Dieu n'est pas moins bon, moins libéral dans ce qu'il exige de nous, que dans ce qu'il nous promet.

VI. Je puis ajouter à cela les éloges magnifiques, que l'Ecriture donne à la Loi de Dieu en une infinité d'endroits; & surtout dans les Pseaumes de *David*. *La Loi*, dit-il dans le *Pseaume* XIX *. *La Loi de l'Eternel est entiére restaurant l'Ame; le Témoignage de l'Eternel est assuré donnant sagesse au simple; les Mandemens de l'Eternel sont droits réjouïssant le cœur; le Commandement de l'Eternel est pur, faisant que les yeux voyent; la Crainte de l'Eternel est nette demeu-*

* Verf. 8--12.

*meurant à perpétuité; les Jugemens de l'Eternel ne sont que vérité & se trouvent pareillement justes: plus désirables qu'or, même que beaucoup de fin or; & plus doux que miel, même que ce qui distille des rayons de miel. Aussi ton Serviteur est rendu prudent par elle, & il y a grande récompense à les observer. Ta Parole*, lui dit le même Psalmiste dans le *Pseaume* CXIX *. *Ta Parole sert de Lampe pour mon pié, & de lumiére pour mon sentier.* † *Tes Témoignages sont des choses merveilleuses, pourtant mon Ame les a gardez.*

VII. C'EST parce qu'il n'y a rien de plus précieux, que la Religion, qui a Dieu pour Auteur, que l'Ecriture veut qu'on regarde le Peuple Juif, comme le plus heureux & le plus privilégié de tous les Peuples du Monde; parce que Dieu l'a instruit de sa volonté, & lui a donné sa Religion; pendant qu'il a laissé les autres Nations errer dans leurs voyes. ‡ *Il déclare ses Paroles à Jacob, ses Statuts & ses Ordonnances à Israel. Il n'a pas ainsi fait à toutes les Nations.* Que veulent dire ces Paroles, § *Heureux est le Peuple, de qui l'Eternel est le Dieu!* Ne signifient-elles pas qu'heu-

* Verf. 105. † Verf. 129.
‡ Pf. CXLVII, 19, 20. § Pf. XXXIII, 12.

qu'heureux eſt le Peuple, que Dieu a inſtruit de ſa vérité, à qui il a donné ſa Religion?

VIII. Mais ſi tout cela eſt dit de la Religion Moſaïque, qui ne contenoit la Religion de *Jeſus-Chriſt* qu'en ſemence, de cette Religion remplie d'ombres & de figures, de cette Religion chargée d'un fardeau accablant, d'un nombre infini de Cérémonies; que ne doit-on pas dire de la Religion de *Jeſus-Chriſt*, dont il s'agit principalement ici; de cette Religion, qui a mis en lumiére la vie & l'immortalité; de cette Religion, qui, comme une lumiére divine diſſipe toutes nos tenèbres, reſout tous nos doutes, & met dans la dernière évidence tous les ordres de notre Dieu; de cette Religion, que le Seigneur apelle un *joug aiſé* & un *fardeau leger*; de cette Religion, dont le culte eſt tout ſpirituel, & digne de la Créature intelligente, qui le rend, & du Créateur à qui il eſt rendu?

Auſſi eſt-ce cette Religion, qui eſt apellée l'*Evangile*, par excellence, c'eſt-à-dire, la bonne nouvelle. C'eſt cette Religion, qui eſt apellée une *Grace* * & une *Grace ſalutaire à tous Hommes*, qui *nous eſt* *clai-*

* Tite II. 11. 12.

*clairement aparuë* pour nous aprendre, *qu'en renonçant à l'impieté & aux Convoitises mondaines, nous vivions en ce présent siécle sobrement, justement, & réligieusement.* Je n'aurois jamais fait, si je voulois raporter toutes les preuves générales que l'Ecriture nous fournit, pour nous persuader, que la Religion est souverainement aimable. Je me contenterai d'ajouter une réflexion générale à toutes celles, que je viens de faire.

IX. Je prie donc le Lecteur de prendre garde, que la plûpart des Réflexions, que j'ai raportées, & qui concluent en faveur de la Religion en général, concluent en faveur de chacune de ses parties en particulier. Dieu est l'Auteur de la Religion. Il est souverainement sage; il est infiniment bon. La Religion est faite pour l'Homme. Dieu ne retire aucun avantage, si l'Homme en profite; ni aucune perte, s'il la néglige. Nous concluons de là, que la Religion est parfaitement utile à l'Homme. Nous devons conclurre la même chose, pour châque partie de la Religion en particulier; parce que la raison en est la même; parce que chaque partie est faite pour l'Homme; & que Dieu n'en retire aucun avantage. Il n'en est pas de Dieu comme des Hommes. Ceux-ci ne sont

pres-

presque jamais parfaitement libéraux. Les biens les plus purs qu'ils nous communiquent ne le sont pas parfaitement. Il y a toujours quelque endroit de fâcheux, si ce n'est dans la chose même, c'est, du moins, dans la maniére de la donner, ou dans les suites qu'ils en attendent. La Libéralité de Dieu est toûjours parfaitement desintéressée, sans mélange. Les biens, qu'il nous fait sont aussi purs, que notre foiblesse le peut porter. La Religion part de sa main. La Religion est donc un bien pur & parfait. Tout en est bon; tout en est utile; tout en est avantageux. C'est à cette conclusion, qu'ont abouti toutes les réflexions générales, que j'ai faites. Je crois l'avoir suffisamment prouvée.

---

## CHAPITRE V.

*Conclusion de ce premier Livre; & Introduction à ce qui sera dit dans les Livres suivans.*

I. JE puis diviser en quatre Classes toutes les Personnes, qui liront ce que je viens de dire dans les Chapitres précédens, & ce que je dirai dans les Livres qui suivront. Les premiers sont ceux, qui sont pré-

prévenus contre la Religion; & par malheur, il n'y a que trop de ces ſortes de gens dans le Monde. Quelque éclairez qu'ils ſoient, je ſuis perſuadé qu'ils ignorent la nature & le véritable but de la Religion. Ils s'en ſont formé une idée toute fauſſe. Ils ſe forgent des Monſtres, pour avoir le plaiſir de les combattre.

Je les prie inſtamment de penſer, qu'il eſt très injuſte de condamner, & encore plus de haïr ce qu'on ne connoit point. Si je n'ai pas eu le bonheur de les perſuader par tout ce que je viens de dire; peut-être m'avouëront-ils, que les Réflexions, que j'ai faites, préviennent facilement en faveur de la Religion. Ils croyent la Religion ennemie de l'Homme; je la crois le plus grand bien, dont l'Homme puiſſe jouïr ſur la Terre. Je leur accorde qu'ils ont de l'eſprit, de la pénétration, du jugement. Qu'ils me faſſent l'honneur de croire que j'ai le ſens commun. Nous voila dans des ſentimens tout oppoſez ſur le même ſujet; ſur un ſujet, qui ne ſauroit être plus important. Avoüons que cela mérite bien, qu'on ſe donne la peine d'un examen.

Mais, dites-vous, j'ai examiné. Je crois avoir examiné, tout comme vous. Hé! je vous prie; revenons à une nouvelle re-

vi-

vision. La chose en vaut bien la peine. Dans les moindres affaires de la vie, sur les moindres intérêts, dès qu'on craint d'être trompé, on revient à compte. Pourquoi n'y reviendrions-nous pas dans une chose, où je crois qu'il s'agit du repos de notre vie, & d'une félicité éternelle après la mort? Or je me flate, que, si les personnes, dont je parle, veulent bien lire ce que je dirai dans les Livres suivans, ils perdront toutes ces fausses idées, qu'ils ont conçuës de la Religion, & en prendront de très-avantageuses.

II. La seconde Classe des Personnes, qui liront ce que je viens de dire, est de celles qui ont peu de lumieres & peu de pénétration. Ces sortes de personnes sont naturellement peu capables de pénétrer dans un raisonnement suivi, & qui suppose souvent de certaines connoissances, qu'ils n'ont point. Or, quoi que j'aye résolu de me rendre aussi intelligible, que j'en serai capable; & que j'espére même, que tous pourront facilement comprendre ce que je dirai: cependant, s'il arrivoit, par malheur, qu'ils ne le comprissent point, & qu'ils ne pussent pas entrer dans mes vuës; s'il arrivoit, que, sur quelques Articles particuliers, ils ne comprissent pas l'utilité de la Religion; qu'ils en reviennent toujours

jours à ce que j'ai établi dans ce premier Livre. La Religion eſt faite pour l'Homme & pour l'Homme pécheur, c'eſt l'Ouvrage d'un Dieu, qui n'a point beſoin de l'Homme, qui ne le craint point; c'eſt le préſent d'un Dieu infiniment bon, qui ne fait jamais volontairement du mal aux hommes.

Que cette raiſon générale ſuffiſe, pour leur perſuader, que la Religion eſt utile dans toutes ſes parties: qu'il n'y en a aucune, qui n'ait d'heureuſes influences à leur égard, & dont ils ne retirent du profit, s'ils ſont aſſez ſages, pour ſe laiſſer conduire par ſes lumiéres, & pour ſe ſoumettre à ſes préceptes.

III. LA troiſiême Claſſe eſt des perſonnes éclairées, qui connoiſſent la Religion, qui ont de la pieté, & qui craignent Dieu. Il pourra fort bien arriver, que je ne les perſuaderai point également dans tout ce que je dirai dans la ſuite: Je ne ſuis rien moins qu'infaillible. Je puis, ou par précipitation, ou, par inadvertance, ou, par erreur, tomber de tems en tems dans de faux raiſonnemens; avoir de fauſſes vuës ſur de certains ſujets.

Si cela m'arrive, je prie ces perſonnes éclairées, dont je parle, de n'en tirer point de fauſſes conſéquences, préjudiciables à la

la Religion. Qu'ils m'imputent la faute à moi-même, & qu'ils en déchargent la Religion. Qu'ils méditent ; qu'ils étudient eux-mêmes avec soin. Ils trouveront, j'en suis sûr, ce que je n'aurai point trouvé. Ils découvriront dans de certaines parties de la Religion des utilitez & des avantages, qui me seront échapez.

Les raisons générales, que je viens d'alleguer, doivent, ce me semble, les avoir convaincus, qu'il n'y a aucune partie de la Religion, qui n'ait ses utilitez par raport à l'Homme. Cela étant, si je n'ai pas été assez heureux, pour découvrir les utilitez de certaines parties de la Religion, la Religion elle-même en doit-elle soufrir ! Un autre ne peut-il pas trouver ce que je n'ai pû découvrir ? Je consens qu'on ne regarde tout ce que j'ai dit & tout ce que je dirai dans ce Traité, que, comme une ébauche très-imparfaite, qui doit animer tous ceux qui ont à cœur les intérêts de la Religion, à faire mieux que je n'aurai fait.

IV. Enfin, la dernière Classe des personnes qui liront ce que j'écris, sera de celles que je serai, peut-être, assez heureux, pour persuader de toutes les utilitez de la Religion, que j'étalerai dans la suite de ce Traité. J'ai un avis à donner à ces

sor-

ſortes de perſonnes, par lequel je finirai ce premier Livre ; c'eſt de ſe bien ſouvenir que, quelque choſe que je puiſſe dire ſur un ſi riche ſujet, je ne l'épuiſerai jamais. Quelque utilité que je trouve dans la Religion, il y en aura toujours encore plus, dont je ne parlerai point. La Religion participe de la nature de ſon Auteur; les biens qu'elle communique ſont infinis, parce que la ſource, dont elle procéde eſt intariſſable.

La Religion eſt un Panacée univerſel, dont on peut faire uſage en tout tems, qui guérit toutes ſortes de maladies, & qui conſerve la ſanté. La Religion eſt le véritable Arbre de vie, dont celui du Jardin d'Eden n'étoit que la figure & le Sacrement. La Religion eſt une Manne céleſte, un pain deſcendu du Ciel, dont le gout s'accommode à tous, ſe proportionne à tous. La Religion eſt un Maître divin, qui remplit l'entendement de lumiéres, qui dirige la volonté, qui reprime la fougue des paſſions, qui dirige toutes les actions de l'Homme ſelon les règles de la droite Raiſon. Nourriſſons-nous de ce pain céleſte; puiſons inceſſamment dans cette ſource intariſſable de toutes ſortes de biens. Ne laiſſons pas écouler un ſeul jour de notre vie, ſans nourrir notre entendement de quel-

quelques-unes de ses véritez, sans amener quelques-unes de nos passions captives à son obéïssance, sans nous corriger de quelques vices, sans faire quelque progrès dans la vertu; en pratiquant ses divins préceptes. Je puis répondre, ou pour mieux dire, Dieu lui-même nous est garant, que nous trouverons dans cette conduite, une satisfaction, un repos, une joye, que les gens du Monde ne connoissent point, ne goutent point; & que cette Religion nous amenera par une vie pleine de douceur, à une mort tranquille, qui sera suivie d'une félicité éternelle. C'est ce dont nous assûre S. Paul, quand il nous dit, que *la pieté est profitable à toutes choses, ayant les promesses de la vie présente & de celle qui est avenir.*



DE



# DE L'EXCELLENCE DE LA RELIGION.

## *LIVRE SECOND.*

## DES DOGMES DE LA RELIGION.

### CHAPITRE I.

*Des Dogmes de la Religion, que la Raison seule peut nous aprendre.*

*Réflexions générales sur ces Dogmes.*

I. ON ne sauroit mieux réussir dans l'éducation des Enfans, qu'en étudiant avec soin les foibles lumiéres & les petites connoissances, qu'ils peuvent avoir, pour s'en servir comme d'autant de principes, afin de les mener plus loin, & de les élever ainsi par degrez jusques aux connoissances les plus sublimes & les plus necessaires. Combattre généralement toutes leurs pensées; s'opposer directement & de front

à

à tout ce qu'ils ont regardé jusques-là comme des véritez inconteſtables c'eſt en faire des ennemis plutôt que des Diſciples; des Eſprits contrediſans plutôt que des perſonnes, qui ſuivent le chemin qu'on veut leur marquer. En un mot, c'eſt le moyen de n'avoir aucun ſuccès de tous ſes travaux & de toutes ſes peines.

Mais, ſi cette maxime eſt certaine à l'égard des Enfans, qui ſont encore comme une cire molle, ſur laquelle on imprime tout ce qu'on veut, comme une branche tendre & ployable, à laquelle il n'eſt pas difficile de donner le pli, qu'on juge à propos de lui donner: elle eſt infiniment plus vraye à l'égard des perſonnes, qui ſont parvenuës à l'âge de perfection, qui ſe ſont confirmées dans leur ſentiment, & dont l'orgueil ne peut permettre, qu'on leur montre qu'elles ſe ſont trompées, dans les jugemens, qu'elles ont portez, & qu'elles regardoient comme ſûrs & évidens. Le ſeul moyen de les perſuader eſt de ſe ſervir du peu de vérité, qu'il peut y avoir dans leurs opinions, & de bâtir là-deſſus celles dont on veut les inſtruire, & qu'on ſouhaite de leur faire recevoir.

II. C'est ainſi que *Jeſus-Chriſt* en uſa preſque toujours avec les Juifs. Quoi qu'ils euſſent fort corrompu leur Religion par mil-

mille Traditions ou fausses ou incertaines, qui en offusquoient presque entiérement la vérité: quoi qu'ils donnassent à la plupart des Oracles de leurs Prophètes des sens tout-à-fait faux ou détournez: c'est pourtant d'ordinaire sur ces Oracles, pour lesquels les Juifs avoient beaucoup de respect qu'il fonde ce qu'il leur dit & touchant sa personne & touchant sa doctrine. *Si vous croyiez à* Moyse, leur dit-il, *vous croiriez aussi à moi; car il a écrit de moi:* * *Enquerez-vous diligemment des Ecritures, car vous estimez avoir par elles la Vie éternelle, ce sont elles qui rendent témoignage de moi* †.

Les Apôtres en ont usé de la même maniére envers les Payens. Parce que ces Payens ne recevoient point l'Ancien Testament pour un Livre divin, & qu'il étoit impossible de leur persuader par ce moyen la vérité de la Religion Chrétienne; les Apôtres se servent du peu de lumiéres, que la corruption avoit laissées dans l'esprit de ces Payens, ils employent adroitement ces lumiéres comme des fondemens sur lesquels ils bâtissent & élévent peu-à-peu les Dogmes importans du Christianisme.

III. C'EST ainsi en particulier qu'en u-se

* Jean V. 46. † Là-même vers. 39.

ſe S. *Paul* à l'égard des Athéniens. Ces Peuples, les plus ſavans, les plus éclairez, & les plus polis de la Gréce, ne laiſſoient pas d'adorer une infinité de fauſſes Divinitez, & de croupir dans une craſſe & criminelle Idolatrie. Mais parmi ces faux Dieux, qu'ils adoroient, il y en avoit un, qui ne pouvoit paſſer ni pour le vrai Dieu, ni pour une fauſſe Divinité; puis qu'ils avoüoient ingénument qu'ils ne le connoiſſoient point, & que c'étoit même l'Inſcription, qu'ils avoient miſe ſur l'Autel, qu'ils avoient bâti en ſon honneur, Au Dieu Inconnu. S. *Paul* ſe ſert adroitement de cet aveu des Athéniens. Il leur déclare qu'il vient pour leur annoncer ce Dieu qu'ils ont adoré juſques ici ſans le connoitre. Il leur aprend, que c'eſt celui qui a créé le Monde, & qui eſt le Maître de l'Univers; & il monte ainſi de degré en degré juſques à *Jeſus-Chriſt*, & juſques à la Religion, qu'il a enſeignée aux Hommes.

IV. Ce que S. *Paul* diſoit aux Athéniens, c'eſt ce par où tous les Prédicateurs de l'Evangile peuvent commencer leur Miniſtére près des Hommes, dans leur état naturel & de corruption. *Le Dieu que vous honorez, ſans le connoitre, c'eſt celui que*

*nous*

*nous vous annonçons* *. Ou les Hommes naiſſent naturellement avec l'idée d'une Divinité empreinte dans leur Eſprit, ou cette idée ſe forme bientôt en eux, dès qu'ils ont l'uſage de la Raiſon, & qu'ils font réflexion ſur eux-mêmes, & ſur cet Univers, qu'ils habitent.

La Religion Chrétienne ne détruit point cette idée : elle n'éteint point ces foibles lumiéres. Elle les étend, elle les amplifie, elle les perfectionne. Elle crie à tous les Hommes du Monde, *Ce Dieu que vous honorez ſans le connoitre, c'eſt celui que je vous annonce.* Les premiéres véritez qu'a enſeignées *Jeſus-Chriſt*, que ſes Apôtres ont enſeignées après lui, & qu'on doit regarder, comme les premiers fondemens de la Religion Chrétienne, ce ſont les mêmes véritez, que la Conſcience dicte à tout Homme pourvû qu'il la veuille écouter. Avant que ces Maîtres, qu'on appelle les Prédicateurs de l'Evangile, enſeignent aux Hommes les premiers Elemens de la Religion, ils ont un Maître intérieur, qui les leur á déja dictez. S'ils les ignorent avant que leurs Maîtres les leur annoncent; c'eſt parce qu'ils ne ſe ſont pas rendus attentifs a ce Maître intérieur, qui ne les quitte

 point,

* Act. XVII. 23.

point, qui leur parle la nuit & le jour, en public & en particulier, & qui ne cesse de leur repeter; „ Il y a un Dieu tout puissant, présent partout, qui fait tout, qui „ est tout sage, souverainement bon, par„ faitement saint.

V. C'est de ces Dogmes de la Religion, que la seule Raison nous aprend, que je veux parler présentement; pour faire voir que la Religion est très-aimable & très-utile à cet égard. Dans cette vuë je considererai d'abord ces Dogmes, en comparant ce que la Religion nous en dit, avec ce que la Raison pourroit nous en avoir apris; après quoi j'examinerai ces Dogmes en eux-mêmes; & j'espére faire voir qu'à l'un & à l'autre égard, la Religion est digne de toute notre estime.

VI. Mais je ne saurois m'empêcher de faire auparavant une réflexion, sur les paroles de S. *Paul*, que j'ai alleguées; parce que je m'en suis servi, & que je m'en servirai encore.

S. *Jerôme*, qui avec de grans talens avoit aussi de grans défauts, a été assez hardi pour censurer en quelque maniére S. *Paul*, au sujet des paroles, dont il s'agit. L'Inscription de cet Autel d'Athénes, dit-il, n'étoit pas telle que S. *Paul* la raporte. Mais on y lisoit, *aux Dieux de l'Asie, aux Dieux*

*Dieux Inconnus & Etrangers.* Il est étonnant que ce Pére de l'Eglise aît osé donner un tel démenti à un Apôtre. Qui peut, en effet, s'imaginer que S. *Paul*, qui étoit sur les lieux, qui parloit d'une chose, qu'il disoit être actuellement, qu'il assuroit avoir vuë & considérée attentivement de ses propres yeux, qui peut, dis-je, s'imaginer que S. *Paul*, cet Apôtre si sage, si prudent, &c, qui plus est, inspiré par le S. Esprit, aît osé falsifier une Inscription publique, qui pouvoit être luë à tous momens par tous ceux qui l'écoutoient & de tout le monde, & qu'il ait osé fonder sur une telle falsification tout ce qu'il dit de la Religion dans la suite ? S. *Jerôme* qui vivoit plus de trois cens ans après S. *Paul*, pouvoit-il mieux savoir l'Inscription de cet Autel, que S. *Paul* lui-même ? Je veux qu'il y eût à Athénes un Autel, qui portoit l'Inscription, dont parle ce Pére, *aux Dieux de l'Asie*, *aux Dieux Inconnus & Etrangers*; qui lui a dit qu'il n'y en eût que celui-là? Comment sait-il qu'il n'y en avoit pas un autre où l'on lisoit simplement *au Dieu Inconnu?* En vérité, quand nous n'aurions que le témoignage de S. *Paul*, qui parle de ce qu'il a vû, & qui étoit divinement inspiré, la Raison voudroit que nous le préférassions à un Auteur, qui s'est

 trom-

trompé mille fois & contredit tout autant, & qui parle de la même chose plus de trois cens ans après.

Mais nous avons, de plus, le témoignage de *Lucien* Auteur prophane, qui vivoit peu de tems après S. *Paul*, & qui, dans un de ses Dialogues, fait jurer un de ses Interlocuteurs par le Dieu inconnu des Athéniens.

VII. On ne sait pas trop bien, quel avoit été le dessein de ces Grecs, qui avoient bâti un Autel à un Dieu, qu'ils ne connoissoient point. On sait seulement, que, lors que les Payens avoient soufert quelque mal, ou reçu quelque bien, sans savoir à quelle Divinité l'atribuer; ils s'abstenoient en l'invoquant ou la remerciant de dire aucun nom, de peur d'offenser celle à qui ils en avoient l'obligation. Ce peut être là l'origine de l'Autel des Athéniens dédié à un Dieu inconnu.

Quoi qu'il en soit, la prudence & la sagesse de S. *Paul* paroissent merveilleusement bien dans cette occasion. Puis que les Athéniens avoüent que c'est un Dieu, il faut qu'ils lui atribuent les principales proprietez de la Divinité; & puis qu'ils confessent en même tems, qu'ils ne le connoissent point, ils ne peuvent trouver mauvais, qu'il le leur fasse connoître, en leur

leur parlant du ſeul & véritable Dieu, qui a créé le Ciel & la Terre. En voila aſſez ſur ce paſſage. Je paſſe à mon but principal.

VIII. QUELQUES ténèbres que le péché aît répanduës dans l'eſprit des Hommes; quoi qu'il en aît effacé diverſes connoiſſances, qui étoient comme autant de dogmes de la Religion naturelle; il n'a pû les en effacer tous. Quelque peu de réflexion qu'ils veuillent faire ſur eux-mêmes & ſur ce Monde viſible, ils ne peuvent s'empêcher de découvrir, quoi qu'en *tâtonnant*, comme dit S. *Paul*, un Dieu ſuprême & tout-puiſſant, qui gouverne le Monde, qui eſt parfaitement ſage, qui aime la vertu, & qui hait le vice. Parcourez toutes les Nations de l'Univers, comme nous l'avons déja remarqué ci-deſſus, partout, ou, preſque partout, vous trouverez des Hommes, qui reconnoiſſent quelque Etre ſuprême, qu'on doit adorer, parce qu'il recompenſe ceux qui l'adorent, & qu'il punit ceux qui le négligent.

La Religion révélée eſt donc très-aimable en ce point qu'elle ne travaille point à éteindre cette lumiére, qui éclaire naturellement l'Homme, pour en allumer une autre: mais qu'au contraire, elle s'en ſert, elle la met à profit, elle la pouſſe plus loin,

elle lui donne des forces, elle l'étend, elle l'augmente. La Religion naturelle étoit un merveilleux Edifice, que la droite Raison avoit élevé, & à la faveur duquel l'Homme pouvoit être parfaitement heureux. Le péché a jetté par terre cet Edifice; il n'en reste plus que les tristes masures & quelques fondemens. La Religion Chrétienne ne néglige ni ces masures, ni ces fondemens. Elle met tout à profit. Elle examine ce qu'il y a de bon & de solide dans ces fondemens. Elle bâtit dessus. Elle en ôte seulement les décombres, qui pourroient nuire à l'Edifice, qu'elle a dessein de construire, &, comme un sage Econome, elle ne néglige pas même les pierres, qui sont dans ces masures. Elle met habilement en œuvre celles qui peuvent encore servir.

IX. Nous l'avoüons sincérement, si la Religion révélée combattoit ces premiers Principes de la Religion naturelle, jamais elle ne pourroit obtenir notre consentement, ou, si quelcun l'embrassoit, ce ne pourroit être que par préjugé, & non point par de solides raisons; puis que toutes les preuves qui l'établissent ne pourroient pas avoir plus de force sur l'esprit, que ces Principes de la Religion naturelle, qui sont nez avec nous. Mais cette sainte Re-

Religion bâtit sur la lumiére naturelle. Elle nous dit qu'il y a un Dieu tout-puissant, bon, qui gouverne le Monde, qui aime la vertu, qui hait le vice: mais en tout cela elle ne nous dit rien, que notre conscience ne nous eût dit auparavant, que la Raison ne nous eût enseigné. Elle nous dit, comme S. *Paul* aux Athéniens, *Ce Dieu que vous honorez sans le connoitre, c'est celui que je vous annonce*; & nous pouvons lui dire avec plus de justice à l'égard de ces premiéres veritez, que le Jeune Homme de l'Evangile ne disoit à *Jesus-Christ* à l'égard des préceptes, *nous savons toutes ces choses dès notre jeunesse.* „ Nous avons aporté „ ces idées au Monde, elles sont nées, el- „ les ont cru avec nous ". Un Maître est facilement écouté, quand il ne dit rien à ses Disciples, que ce que ce Maître universel de tous les hommes, qui les éclaire tous; qui les instruit tous intérieurement, qui leur donne à tous les mêmes leçons, ne lui dise en même tems, que cet autre Maître.

Ceux-là font un très-grand tort à la Religion, qui la représentent, comme si elle étoit en tout & par tout en opposition avec la Raison. Un savant Auteur * en



* Pascal dans ses Pensées.

en parle bien plus judicieusement. *Si*, dit-il, *on choque les principes de la Raison, notre Religion sera absurde & ridicule.* Nous esperons faire voir dans toute la suite, que toutes les parties de la Religion Chrétienne sont très-raisonnables, sans en excepter les Mystéres les plus incompréhensibles; les préceptes, qui paroissent les plus rudes; les menaces, qui nous semblent les plus terribles. Il nous sufit de faire remarquer présentement, que, tant s'en faut que la Religion Chrétienne soit par tout en opposition avec la Raison, qu'au contraire, les premiers principes, les premiers fondemens qu'elle pose, & sans lesquels elle crouleroit entiérement, sont des principes, que la Raison dicte à tous les Hommes, pour peu qu'ils veuillent l'écouter.

X. MAIS ce qui fait encore mieux voir l'excellence de cette Partie de la Religion, c'est que les Hommes n'ont pû se passer des véritez, qu'elle enseigne. Ces Hommes pécheurs, charnels, sensuels, abrutis, ont pû oublier leur origine & de quels Ancêtres ils étoient descendus. Il y en a plusieurs, qui n'ont aucune lumiére sur cet Article. Ils ont pû oublier l'Histoire de tout ce qui s'étoit passé de plus considérable parmi eux, ils ont pû oublier l'Art de cultiver la Terre, & les autres

Arts

Arts les plus importans à la vie. Ils ont pû effacer de leur mémoire presque généralement toute sorte de lumiére & de connoissance; ils ont pû oublier les Traditions les plus importantes & les plus faciles à retenir: mais ils n'ont pû effacer le souvenir d'un premier Etre & des principales de ses perfections. Cette connoissance est si nécessaire à l'Homme, qu'elle lui est devenuë comme une seconde Nature; & ces Monstres même, qu'on apelle des Athées, qui combattent de tout leur pouvoir cette idée, qui, parce que s'il y a un Dieu, n'ont rien à espérer & ont tout à craindre, se disent mille fois le jour, *il n'y a point de Dieu*, ces Monstres, dis-je, ne peuvent s'empêcher d'entendre quelquefois la voix de la Nature, qui leur crie, *il est impossible qu'il n'y ait une Divinité.*

XI. DE quel prix ne doit donc pas être la Religion, quelle estime ne devons-nous pas en faire, combien ne la devons-nous pas aimer, elle qui vient nous confirmer cette voix de la Nature; qui vient nous assurer ces véritez, dont nous ne saurions nous passer: qui, à mille preuves, que la Raison nous en donne, au témoignage, que notre conscience nous en rend, ajoute mille autres argumens, qui nous en assurent la vérité? Vous ne vous pouvez passer

 d'un

d'un Dieu, ô Homme, & vous avez raison, votre Conſcience & la Nature vous aſſurent qu'il y a un Etre Souverain, maître de toutes choſes, qui les gouverne toutes ſagement. Ces véritez vous paroiſſent ſi importantes, que vous ne ſauriez les abandonner. Vous faites bien. La Révélation n'a garde de combattre ces lumiéres. Elle les aprouve. Elle les autoriſe. Le Ciel eſt d'accord ici avec la Terre. Les Témoins du Ciel dépoſent préciſément la même choſe, que les Témoins de la Terre.

XII. Mais ce qui relève infiniment le prix de la Religion ſur l'Article, que nous traitons; c'eſt qu'elle a mis dans la derniére évidence ces véritez fondamentales, dont l'Homme ne ſauroit ſe paſſer, & qu'il ne faiſoit qu'entrevoir. Il ne trouvoit Dieu qu'en tâtonnant; la Religion le lui fait voir clairement partout, dans les Cieux, ſur la Terre, dans les Abymes, dans les grandes choſes, dans les petites, dans les œuvres de la Nature, dans celles de la Grace. La connoiſſance des perfections divines étoit extrêmement affoiblie par le péché. La Raiſon naturelle, cette Lumiére qui éclaire tous les Hommes, dès qu'ils viennent dans le Monde, étoit une chandelle miſe ſous le boiſſeau de mille pré-

préjugez, de mille distractions, d'une infinité de passions tumultueuses & criminelles, qui empêchoient qu'on ne l'aperçût. Les ténèbres du Paganisme étoient si grandes sur ce sujet, que S. *Paul* * accuse les Payens d'être *devenus vains dans leurs discours*; *d'avoir leur cœur privé d'intelligence & rempli de ténèbres*; d'être *devenus fols*, pendant qu'ils se *disoient être sages*, & *d'avoir changé la gloire de Dieu incorruptible en la ressemblance & l'image de l'homme corruptible, & des oiseaux, & des bêtes à quatre piés & des reptiles.* Il va encore plus loin, il ne fait pas difficulté d'accuser les Ephésiens, d'avoir été, avant la manifestation de l'Evangile, *sans espérance & sans Dieu au Monde.*

XIII. LA Révélation est venuë à paroître dans ce Monde plein de ténèbres. Elle a dit à tous les Hommes ce que S. *Paul* dit aux Athéniens, *Ce Dieu que vous adorez sans le connoître, c'est celui que je vous annonce.* Elle a dissipé toutes les ténèbres du Paganisme. Elle a tiré tous ces voiles, qui cachoient le Maître de l'Univers, & elle a fait voir à découvert à tous ceux à qui elle est parvenuë cet Etre souverain & toutes ses divines perfections. Je compare les

* Rom. I. 21-23.

les Payens à un jeune Enfant, qui, ayant déja quelque usage de la Raison, sauroit bien qu'il ne s'est pas fait soi-même, qu'il est né d'un Pére & d'une Mére, à qui même on l'auroit dit plusieurs fois: à qui on auroit expliqué d'une maniére énigmatique & le nom & quelques-unes des qualitez de ceux à qui il doit la naissance. Cette légére idée ne serviroit presque qu'à exciter sa curiosité, & qu'à le jetter dans l'inquiétude & dans le trouble. Un Homme instruit du secret l'explique à cet Enfant. Il lui dit qu'il est Fils d'un tel & d'une telle, que ses parens sont pleins de vie, riches, puissans, qu'ils l'aiment tendrement. Concevez, quels doivent être les transports de cet Enfant. Ou, pour mieux dire, ne faites pas d'inutiles efforts pour les concevoir, cela est impossible.

Cet Homme charitable qui aprend à cet Enfant, qui sont ses Parens, c'est la Révélation qui nous a apris, qui étoit notre Pére commun; qui nous assûre que c'est un Etre éternel, infini, tout-puissant, qui posséde des richesses immenses, & qui nous aime tendrement. * *O que les piés de ceux qui annoncent la paix sont beaux, de ceux qui annoncent de bonnes choses!* Quel excès de joye

* Rom. X. 15.

joye ne doit pas produire dans un cœur ſenſible une ſi bonne nouvelle? Quel ſentiment de reconnoiſſance envers la Religion, qui nous aprend des véritez ſi utiles & ſi précieuſes? Mais nous avons aſſez conſidéré en général & en gros l'excellence de la Religion par raport à ces Dogmes, que la Raiſon nous dicte. Il eſt bon d'employer quelque tems à les examiner en détail.

---

## CHAPITRE II.

*Réflexions particuliéres ſur les Dogmes de la Religion, que la Raiſon ſeule peut nous aprendre.*

I. JE DOIS avant toutes choſes donner deux ou trois avis en deux mots. 1. En premier lieu, quand je parle des doctrines de la Religion, que la ſeule Raiſon nous enſeigne, je ne prétens pas que l'on regarde ce que je dirai, dans une ſi grande préciſion, qu'il ne puiſſe pas y avoir d'autres Dogmes, que la Religion enſeigne, & que la Raiſon pourroit découvrir. Comme ce n'eſt ici qu'une diſtinction de méthode, que je me ſuis faite, uniquement pour ſuivre quelque ordre, il eſt aſſez indif-

différent, qu'on regarde quelques-unes des véritez, dont je parlerai, comme des Doctrines, que la Raison seule nous enseigne, ou comme des Doctrines qu'elle n'a pas aperçuës, & qu'elle ne fait qu'aprouver, quand on les lui révéle. 2. Il faut remarquer en second lieu, qu'il ne s'agit ici que des Dogmes distinguez des Promesses & des Menaces de la Religion, & des Préceptes, qu'elle donne, qui sont des Articles, dont je dois parler dans la suite. 3. Enfin, il est nécessaire d'avertir, qu'à l'égard même de ces Dogmes, que la seule Raison peut découvrir, je n'ai nullement dessein de les parcourir tous. Je veux seulement faire faire attention à quelques-uns des principaux, laissant à mon Lecteur le soin d'apliquer les Réflexions que je ferai, aux autres, dont je ne dirai rien. Et je prie même qu'on se souvienne de cet avis, que je donne une fois pour toutes, & qui doit aussi s'entendre des autres Articles, que je parcourrai dans la suite. Je n'ai nullement dessein de parler de tout ce que la Religion nous enseigne. Je ne veux m'arrêter qu'aux Articles capitaux.

II. La premiere vérité, que nous enseigne la Religion, & qui est naturellement connuë, c'est qu'il y a un Dieu. Or cette vérité est si importante, si capitale, que

que nous ne faurions affez fentir les obligations que nous avons à la Religion, qui nous affure cette grande Vérité, qui nous la confirme par mille témoignages, qui nous l'inculque en toutes occafions. Que feroitce, en effet, que l'Homme, quel état pourroit-on concevoir plus pitoyable que le fien, s'il pouvoit fe perfuader, ou feulement foupçonner qu'il n'y a point de Dieu? Quelles ténèbres affreufes ne l'environnent-elles pas alors de partout ? Cette Raifon, ce précieux don du Ciel, qu'on ne fauroit affez eftimer, ne devient-elle pas alors fon propre bourreau, qui ne fert qu'à le tourmenter ? Les Créatures inanimées fuivent conftamment l'ordre de la Nature; les Bêtes brutes vont naturellement où leur penchant & leur inftinct les ménent. Mais l'Homme, qui a la Raifon, l'Homme qui eft capable de réflexion, que fera-t-il, que deviendra-t-il, s'il écarte de fon efprit l'idée de la Divinité ? Le Ciel, la Terre, toutes les Créatures, lui-même, les grandes, les petites chofes, tout lui devient une énigme inexplicable. Mille queftions fe préfentent en foule à fa penfée, fans qu'il puiffe répondre à une de ces queftions.

Suppofons, s'il eft poffible de le fuppofer, fuppofons pour un moment, qu'il n'y a point de Dieu. Quel Chaos, quel afreux

Chaos

Chaos n'eſt-ce pas que tout cet Univers ? Le Monde tout entier avec tout ce qu'il contient ne devient-il pas une énigme inexplicable, un Labyrinthe afreux, dont on ne ſauroit ſe tirer? D'où viennent ces Cieux qui roulent ſur ma tête, ces Aſtres qui brillent dans le Firmament; ce Soleil, qui m'éclaire, & qui m'échaufe pendant le jour; cette Lune qui me conſole de l'abſence du Soleil, par ſes foibles rayons, dans les afreuſes ténèbres de la nuit; cette Terre qui me porte & qui me nourrit ? Que ſuis-je moi-même? D'où viens-je ? Où vai-je? Qui m'a mis à la place où je ſuis? Que dois-je devenir? Autant de queſtions ſur leſquelles je n'ai pas la moindre réponſe. Ha! éloignons-nous au plutôt d'un ſi afreux abyme. Détournons-en la vuë & la penſée. Il ſeroit capable de nous faire perdre l'eſprit. Rentrons dans le chemin du Bon Sens. Ecoutons la Raiſon, écoutons la Religion, qui nous crient qu'il y a un Dieu.

III. L'EXISTENCE de la Divinité eſt le fil d'*Ariadne*, qui nous tire de ce Labyrinthe afreux. C'eſt une clé, qui explique tous ces Myſtéres. C'eſt un Maître ſûr & infaillible, qui répond à toutes ces queſtions, & à une infinité d'autres de la même nature, qu'on pourroit y ajouter.

Puis

Puis qu'il y a un Dieu, la Nature n'eſt plus une Enigme pour moi. Je ſai quelle eſt mon origine. Je ſai d'où je viens, où je vai, qui m'a placé où je ſuis, pourquoi j'ai été formé. Les vuës générales de ce Maître de l'Univers ne me peuvent être cachées, & ſi j'ignore pluſieurs de ſes vuës particuliéres, ce que j'en connois me fait concevoir de hautes idées de ce que je ne connois point. Je contemple avec plaiſir ces Créatures, que je ne voyois qu'avec une eſpêce d'horreur & de frayeur. Je dis avec un Prophète dans un ſaint raviſſement de joye. * *Les Cieux racontent la gloire du Dieu fort, l'Etenduë donne à connoître l'Ouvrage de ſes mains. Un jour dégorge propos à l'autre jour, une nuit montre la Science à l'autre nuit. Il n'y a point en eux de langage, & de parole, & cependant ſans cela leur voix eſt ouïe; leur alignement eſt allé par toute la Terre & leur parole juſques au bout du Monde.* † *O Eternel notre Dieu, que ton nom eſt magnifique par toute la Terre; puis que tu as mis ta Majeſté par deſſus les Cieux, de la bouche des Enfans & de ceux qui tettent tu as fondé ta force, à cauſe de tes Ennemis. Quand je regarde les Cieux, l'Ouvrage de tes doigts, la Lune & les Etoiles*

* Pſ. XIX. 2--5. † Pſ. VIII. 2--5.

*les, que tu as agencées, je dis, qu'est-ce que de l'Homme mortel, que tu te souviennes de lui, & du Fils de l'Homme que tu le visites?*

IV. On regarde avec une souveraine horreur ces malheureux, dirai-je, ou ces Monstres? qui font tous leurs efforts, pour effacer de leur cœur la persuasion de l'existence d'un Dieu; qui se disent à tout moment avec l'Insensé dont parle le Psalmiste *, *il n'y a point de Dieu.* Je ne veux point condamner un tel mouvement: je le sens en moi-même, avec tout ce qu'il y a d'hommes raisonnables dans le Monde. Mais, je dois l'avouër, je les regarde aussi souvent avec beaucoup de pitié. Leur malheur m'éfraye, j'en sens en quelque sorte le fâcheux contrecoup. Je ne fais nulle attention ici à ces peines, qui les attendent après une autre vie, à ces désespoirs afreux, dans lesquels ils seront, en sentant incessamment & éternellement comme leur Ennemi dans le profond des Enfers, celui qu'ils n'ont pas voulu reconnoitre pendant cette vie, comme leur Créateur, comme leur Conservateur, comme leur Pére, comme leur Bienfaiteur; je ne parle que de leur état présent. C'est cet état, qui me fait pitié. Ces incertitudes

* Ps. XIV. 1.

des perpétuelles dans lesquelles leur esprit flotte continuellement, ces ténèbres, qui les environnent de toutes parts, cette nuit afreuse, que leurs pensées criminelles répandent sur eux-mêmes & sur toute la Nature, me paroissent un Enfer anticipé. Je ne veux ni commercer avec eux, ni les interroger sur leur état. J'aurois peur qu'ils ne me découvrissent des pensées, qui me jetteroient dans une frayeur, dont je ne saurois revenir. Heureuse Religion! qui a comblé tous ces Abymes, & qui nous fait voir comme à l'œil, un Etre Souverain, l'Auteur & le Maître de l'Univers!

V. LA SECONDE vérité, que nous enseigne la Religion, & que la seule Raison pourroit nous aprendre, c'est que Dieu gouverne l'Univers par sa Providence, en sorte que rien n'échape ni à ses lumiéres, ni à sa conduite. La Doctrine de la Providence a paru si nécessaire à tous les Hommes raisonnables dans tous les siécles, qu'on n'a point mis de diférence essentielle entre les Athées & ceux qui nioient la Providence. En effet, il est bien vrai, que dès que je suis persuadé qu'il y a un Dieu, qui a produit l'Univers, je dois être persuadé, que cet Univers est un Chef-d'œuvre digne de l'Auteur, qui l'a produit. Mais cela seul

ſeul n'eſt pas capable de me raſſurer. La Raiſon m'aprend, que les Machines les plus excellentes ſe détraquent facilement, & qu'elles ont beſoin de tems en tems de la main de l'Ouvrier. Je vois tous les jours quelques parties de ce Monde qui périſſent; j'en vois d'autres, qui me paroiſſent ſortir de leur rang & de la place, qui leur avoit été aſſignée. Plus j'ai de lumiéres & de connoiſſances, & plus je vois d'exemples de ce dérangement. Le Soleil ne me paroit pas ſuivre conſtamment la même route; j'y aperçois des taches de tems en tems, qui en offuſquent la lumiére. Qui ſait, s'il ne viendra point un jour à s'éteindre? Le Tonnerre, les Eclairs, la Foudre, les Vens, les Tempêtes, les pluyes trop frequentes, les trop longues ſécheresſes, les Tremblemens de Terre, la Stérilité, la Peſte, la Guerre, la malice des Méchans, tout cela m'éfraye. Foible comme je ſuis, dans l'indigence de toutes choſes, toutes les Créatures peuvent me nuire; comment me raſſurerai-je?

VI. ECOUTONS encore ici la voix de la Religion & de la Raiſon. Elles nous aprennent que Dieu gouverne tout par ſa Providence, depuis les plus petites choſes juſques aux plus grandes: qu'il a toujours la main à l'œuvre pour la conſervation de

ſon

son Ouvrage, pour reparer les désordres, qui y arrivent, pour diriger tout aux fins, qu'il s'est proposées. (*a*) *Mon Pére*, dit *Jesus-Christ*, *mon Pére travaille jusques à maintenant & je travaille aussi.* Il (*b*) *a soin des Lis des champs*, *qui ne travaillent*, *ni ne filent*, *& des Oiseaux des Cieux*, *qui ne moissonnent ni n'assemblent dans des greniers*; tous (*c*) *les cheveux même de notre tête sont comptez. Il n'en tombe pas un seul à terre sans sa permission non plus que des Passereaux.* Quelle joye! quelle tranquilité! quel repos! pour un Homme, qui compte sur les assurances, que la Religion lui donne à cet égard? (*d*) *Le Seigneur*, dit-il, *est pour moi*, *je ne craindrai rien*, *que me feroit l'Homme?* *O Eternel* (*e*), *tu ès un bouclier autour de moi*; *ma gloire*, *& celui qui me fait lever la tête. Je me suis couché*, *je me suis endormi*, *je me suis réveillé*, *car l'Eternel me soutient. Je ne craindrai point plusieurs milliers de peuple*, *quand ils se rangeroient contre moi tout à l'entour.* (*f*) *L'Eternel est ma lumiére & ma délivrance*, *de qui aurai-je peur? L'Eternel est la force de ma vie*; *de qui aurai-je frayeur?*

VII.

(*a*) Jean V. 17. (*b*) Matth. VI. 26. 28. (*c*) Matth. X. 30. (*d*) Pseaum. CXVIII. 6. (*e*) Pseaum. III. 4. 6. 7. (*f*) Ps. XXVII. 1.

VII. Mais la Religion ne ſe contente pas de cela, elle va encore plus loin. Il ne ſuffit pas de ſavoir que nous avons un Maître, qui nous gouverne, pour vivre en repos. Il y a des Princes dans le Monde, qui gouvernent ſi mal, que, quoi que ce ſoit une maxime communément reçuë, qu'*il vaut mieux avoir un méchant Souverain, que de n'en avoir point*, on peut encore douter, s'il ne vaudroit point mieux pour ces Peuples, qui ſont ſi mal gouvernez, de ne l'être point du tout. La Religion & la Raiſon nous aprennent donc encore ici, que Dieu gouverne avec une ſouveraine ſageſſe, en ſorte que toutes choſes ne ſauroient pas être mieux conduites & plus ſagement qu'elles le ſont; il pourvoit à tout, il a ſoin de tout, rien n'échape à ſes lumiéres. C'eſt par ſes tendres ſoins, que les petits des Corbeaux ont leur nourriture dans leurs nids, & que la moindre Mouche, les moindres Vermiſſeaux ont & la nourriture & le logement conformément à leur nature. La Religion nous fait apercevoir & dans l'ordre de la Nature & dans l'ordre de la Grace mille exemples illuſtres de cette ſageſſe du Maître de l'Univers. Quelle conſolation, quelle joye ne doit-ce pas être, pour un Homme, qui eſt perſuadé de cette importante vérité de

la

la Religion? J'avouë qu'il me paroit certains desordres dans le Monde. Une Raison précipitée me tenteroit de croire, que les choses pourroient mieux aller, qu'elles ne vont. Mais dès que je rapelle dans ma mémoire la sagesse du Maître, qui gouverne tout, persuadé de l'imperfection de mes lumiéres, je soumets ma Raison à la sienne, & je m'écrie avec le Psalmiste*. *L'Eternel est juste en toutes ses voyes, & plein de gratuité en toutes ses œuvres.*

VIII. Une chose peut me faire de la peine. Je conçois la Majesté infinie du Maître de l'Univers, & je sens ma bassesse & mon infirmité. La seule Raison même me fait apercevoir de quelque désordre, qu'il y a dans ma conduite, & que je ne suis pas tel qu'une Créature intelligente devroit être par raport au Créateur. Ce Dieu Souverain veut-il bien jetter les yeux sur moi pour me procurer ces avantages, sur moi, dis-je, qui à ses yeux, & comparé au reste de ses Ouvrages, suis un brin de poussiére dans le bassin de la Balance, & quelque chose de moins? La Raison peut me donner quelques foibles lumiéres sur ce sujet. Il faut que Dieu aît quelque bonté pour

* Ps. CXLV. 17.

pour moi, malgré mon indignité; puis qu'il me laisse jouïr de la vie, qu'il pourroit m'ôter: puis qu'il permet que je participe aux richesses, qu'il a répandues sur la Terre, & aux biens, qu'il y communique à ses Créatures. Ces marques de sa bienveuillance me font bien comprendre la vérité de ce que dit S. *Paul*, que Dieu * *ne s'est point laissé sans témoignage en bienfaisant*, même à l'égard de ceux qu'il n'a point honorez de sa Révélation, puis qu'il leur a envoyé *des pluyes du Ciel & des saisons fertiles*, *& a rempli leur cœur de viande & de joye.*

IX. Mais ce que la Raison ne fait qu'entrevoir de la bonté de Dieu, c'est ce que la Religion explique d'une maniére très-claire, c'est ce qu'elle étend, qu'elle dévelope, & dont elle donne une infinité de preuves. Je ne parle point ici de la Miséricorde, que Dieu a manifestée dans l'envoi de son Fils, & des signalez bienfaits, qui sont les fruits de cet envoi. Cette Miséricorde est un Mystère pour la Raison, duquel, si elle a soupçonné quelque chose, c'est un soupçon bien leger, & qui, peut-être, même n'est

* Act. XIV. 17.

n'eſt pas bien fondé *. Il faudra que nous en parlions dans la ſuite. Je me renferme donc ici dans les ſeules bornes de la bonté de Dieu, dont la Religion nous donne mille preuves, dont elle nous parle partout. C'eſt elle qui nous aprend, & qui nous fait bien ſentir les tendres ſoins, que Dieu prend des Hommes, dans la maniére admirable, dont il pourvoit à leur conſervation, dans les moyens ſages, qu'il employe, pour les garentir de tous les maux qui les menacent & auſquels ils ſont continuellement expoſez; dans les avis perpétuels qu'il leur donne dans ſa parole, de ce qu'ils doivent faire & de ce qu'ils doivent éviter, pour procurer leur bonheur. En ſorte, qu'il n'y a pas un Homme ſage dans le Monde, qui ne doive dire avec *David* dans le ſentiment des bontez de notre Dieu, † *Mon Ame, beni l'Eternel, & tout ce qui eſt au dedans de moi beni le nom de ſa ſainteté, mon Ame, beni l'Eternel & n'oublie pas un de ſes bienfaits. C'eſt lui qui pardonne tous tes péchez, qui te guerit de toutes tes infirmitez, qui garentit ta vie de la foſſe, qui te couronne de gra-*

* C'eſt que la Raiſon n'a rien connu du fondement de cette Miſéricorde, qui eſt la ſatisfaction de *Jeſus-Chriſt.*

† Pſ CIII. 1-5.

*gratuité & de compaſſion, qui raſſaſie ta bouche de bien, & qui fait que ta jeuneſſe eſt renouvellée comme celle de l'Aigle.* * *L'Eternel Dieu nous eſt Soleil & Bouclier, l'Eternel donne grace & gloire & n'épargne aucun bien à ceux qui marchent dans l'integrité.*

X. Au reste, je ne ſai ſi je dois mettre, comme un avantage de la Religion, qui doit nous la rendre aimable, ou, comme une objection qu'on doit faire contre elle, une vérité qu'elle nous enſeigne, & que la Raiſon n'avoit pas entiérement cachée aux Payens, c'eſt que Dieu eſt parfaitement ſaint, qu'il aime la Vertu & qu'il hait le Vice; qu'il recompenſe l'une, & qu'il punit l'autre. Les Payens étoient ſi aſſurez que c'étoit là une perfection divine, que, parce qu'ils ne voyoient pas toujours la Vertu recompenſée & le Vice puni, ils étoient quelquefois tentez de croire, qu'il n'y avoit point de Dieu; aimant mieux douter de ſon exiſtence, que d'en admettre un, qui ne récompenſât pas la Vertu, & qui ne punît pas le Vice. Si nous conſultons la corruption de notre cœur, cette Vertu ſera incommode, & nous ne nous ſentirons point obligez à la Re-

* Pſ. LXXXIV. 12.

Religion, qui l'a mise dans une si grande évidence. Mais si nous consultons notre Conscience, ce Juge intérieur, qui nous accuse & qui nous excuse, ce reste de lumiére, qui aprouve le bien qu'on ne fait pas, & qui desaprouve le mal qu'on fait, nous avouërons, que nous sommes infiniment obligez à la Religion, qui lève une difficulté, que les Payens n'avoient pû, resoudre *: qui nous aprend, que Dieu aime nécessairement le bien & hait nécessairement le mal; que l'un sera infailliblement récompensé, & l'autre infailliblement puni. Je demande à ceux qui ont quelque équité, & qui ne courent pas encore à tout abandon de dissolution: Trouveroient-ils bon, que le Dieu, que nous servons, regardât avec des yeux indifférens le Vice & la Vertu, la pieté & l'impieté; que tout lui fût égal, & qu'il traitât tous les Hommes indifféremment & de la même maniére? Sans contredit, ces idées choquent si fort le bon sens, la conscience y repugne tellement, que je ne sai si des gens vicieux, mais qui ont encore quelque reste de conscience, s'accommoderoient d'une Religion, qui enseigneroit, que Dieu est indifferent au

* Ils ne parloient des peines & des récompenses de la vie avenir qu'en doutant.

au Vice & à la Vertu & regarde d'un même œil l'un & l'autre. Rendons justice à la véritable Religion, & avoüons qu'elle est parfaitement aimable dans cela même qu'elle nous aprend, que Dieu est parfaitement saint, qu'il aime la Vertu & qu'il hait le Vice; qu'il recompense l'une & qu'il punit l'autre.

XI. VOILA un échantillon des véritez, que la Religion nous aprend, & dont la Raison avoit instruit, ou pouvoit, du moins, instruire les Hommes. On voit combien ces véritez sont précieuses, combien elles sont utiles, combien elles sont nécessaires à l'Homme, & combien nous sommes redevables à la Religion, qui nous les a enseignées clairement, qui nous les a confirmées par un très-grand nombre de preuves, qui ne nous permettent pas d'en douter. Il y a un Dieu Souverain, qui gouverne le Monde par sa Providence, qui est parfaitement sage, souverainement bon, infiniment saint. Qu'on parcoure de même toutes les autres véritez de la même nature, on y trouvera les mêmes avantages. J'en laisse le soin à mes Lecteurs.

XII. MAIS après ces réflexions, on ne sauroit que déplorer le malheureux état d'un si grand nombre de Chrétiens, dans le sein même de la Réformation. Quoi

que

que les véritez, que je viens de parcourir, soient extrêmement claires & faciles, les premiers Rudimens, &, s'il faut ainsi dire, l'Alphabet de la Religion; il est pourtant vrai, qu'il y a je ne sai combien de personnes si abruties, qu'elles ignorent ces premiers principes. Quoi que Dieu les aît honorez d'une Ame raisonnable, ils n'ont jamais levé les yeux vers le Ciel, pour penser à l'Auteur de leur Etre: ils ne se sont jamais demandé sérieusement, quelle étoit leur origine, pourquoi ils étoient sur la Terre, ce qu'ils devoient devenir. Quelle honte! qu'au milieu des lumiéres de l'Evangile, malgré un si grand nombre de moyens qu'on a pour s'instruire, il y aît tant de gens, qui ne connoissent guéres mieux les premiers principes de la Religion que des Bêtes, & qui n'ont aucune idée de l'Auteur de leur Etre.

Outre les autres moyens qu'on employe, pour retirer le menu peuple de la crasse ignorance dans laquelle il vit, je crois qu'on pourroit faire usage d'un remêde particulier, qui ne seroit pas inutile. Il faut, sans doute, faire part de ses biens généralement à tous ceux qui en ont besoin; il ne faut pas qu'au milieu du Christianisme, personne meure de faim. Mais, après avoir exercé la *justice*, (l'Ecriture se sert souvent

de ce mot pour signifier l'aumône ;) il n'est pas defendu d'exercer la libéralité & de faire grace. Je souhaiterois que & ceux qui sont chargez du soin des pauvres, & ceux qui les soulagent en particulier fissent quelque libéralité de plus & quelque faveur à ceux de ces pauvres, qu'ils trouveroient mieux instruits, ou qu'ils verroient pleins du desir de s'instruire, afin que par là même, ils sentissent la vérité de ce que dit S. *Paul*, que * *la Pieté est profitable à toutes choses.* Je voudrois que ces personnes ignorantes & paresseuses à s'instruire, fussent informées de ces libéralitez & de ces graces, qu'on fait aux autres, & des raisons qu'on a de les distinguer : afin que, comme ils font leur Dieu de leur ventre ; & qu'ils ne connoissent guéres d'autre plaisir, que celui de manger & de boire, ils pensassent à s'instruire, pour avoir part à la même bénéficence. Ou je suis fort trompé, ou ce remêde auroit quelque efficace.

XIII. Mais n'y a-t-il donc que le commun Peuple & les plus pauvres des Chrétiens, qui ayent besoin de s'instruire de ces premiers & importans principes de la Religion ? Plût-à-Dieu que cela fût ! Mais

* I. Timoth. IV. 8.

Mais l'ignorance s'étend bien plus loin : & je ne suis que trop sûr, qu'il y a bien des gens, qui se croyent distinguez de la foule, & qui ne conçoivent guéres bien ces premiers Elémens de la Religion, dont nous venons de parler. La négligence des Péres & des Méres à cet égard ne sauroit guéres aller plus loin. Ils font instruire leurs Enfans pour la forme ; parce qu'une fois en sa vie il faut être reçu à la Communion ; & qu'on ne sauroit l'être, sans avoir passé par un leger examen. Mais cette Instruction commence le plus tard qu'on peut, & dure le moins qu'il est possible. Il en coute de l'argent pour payer des Maîtres, ou des soins pour les instruire nous-mêmes. Il faut épargner la délicatesse des Enfans, qui ne veulent pas être si longtems à l'Ecole, qui aiment bien mieux les Societez profanes, que la conversation d'un Maître, qui les instruit des Mystères du salut. Enfans malheureux ! qui n'avez point de gout pour la vérité ; qui n'avez point encore conçu d'amour pour cette sainte Religion ; qui n'avez point encore senti combien il est doux & consolant de connoitre votre Dieu & ses divines perfections ! Péres cruels ! qui négligeant l'instruction de vos Enfans, leur enviez barbarement le bien le plus précieux de la vie, la plus

grande consolation, qu'ils peuvent avoir à l'heure de la mort, & une vie éternelle & bienheureuse, où l'on n'arrive que par le chemin de l'instruction!

XIV. Pensez-y & pensez-y sérieusement. Retranchez chaque semaine quelques heures de ces Societez de plaisir, de ces divertissemens profanes, de ces jeux malheureux, de ces débauches scandaleuses; pour les employer à l'instruction de vos Enfans. Il n'est pas nécessaire que vous mangiez, que vous buviez, que vous vous divertissiez, que vous soyez tous les jours en partie de plaisir. Mais il est nécessaire que vos Enfans soient instruits. Il est nécessaire pour eux-mêmes, il est nécessaire pour vous; puis que vos Enfans périssant par votre faute, vous ne sauriez vous sauver. Veut-on abréger le chemin de l'instruction? Que l'on commence par leur faire aimer la Religion. Qu'on leur fasse comprendre, que c'est leur tout; le fondement d'une tranquilité parfaite pendant cette vie, la cause d'une félicité éternelle après la mort. On sait combien il est facile de leur faire aprendre le jeu, & mille autres occupations profanes; parce qu'ils aiment toutes ces choses. Qu'on leur fasse concevoir le même amour pour la Religion, qui est infiniment plus aimable.

Qu'on

Qu'on leur faſſe bien comprendre combien il eſt avantageux de connoître un Dieu Auteur & Conſervateur de l'Univers, qui dirige tout par une Providence infiniment ſage, qui a de la bonté pour tous les Hommes, qui les aime tous & qui aime ſurtout ceux qui prennent ſoin de lui obéïr. Mais afin que les préceptes, qu'on donnera aux Enfans ſoient utiles, que leurs Péres ne leur donnent point le pernicieux exemple de gens, qui regardent la Religion comme indifférente, qui en font le moindre de leurs ſoins: qui toujours diſſipez, toujours diſtraits par des choſes de néant, n'ont aucun gout pour la pieté, ni pour les véritez ſalutaires: & qu'on ſe ſouvienne bien, qu'on ne ſauroit être trop inſtruit ſur la Religion, & que ce n'eſt pas un défaut d'être pieux & homme de bien.

---

## CHAPITRE III.

### *Des Doctrines que la Raiſon n'a pas découvertes; mais qu'elle doit aprouver, quand on les lui révéle.*

I. * NOTRE *cœur ne brûloit-il pas en nous, quand il parloit à nous en che-*

* Luc XXIV. ℣. 32.

*chemin & nous déclaroit les Ecritures?* C'est ce que disoient les deux Disciples à qui *Jesus-Christ* se fit voir après sa Résurrection, sur le Chemin d'Emmaüs. Ces Disciples étoient, avant que le Seigneur les eût instruits, comme l'Aveugle, qu'il avoit guéri, & qui d'abord ne voyoit les Hommes, que comme des Arbres. Ils n'ignoroient pas les Prophéties de l'Ancien Testament, qui concernoient le Messie promis à *Israel*; car en général les Juifs s'attachoient beaucoup à la lecture de leurs Livres sacrez. Mais, ou ils ne comprenoient pas le sens de plusieurs de ces Oracles, ou ils ne le comprenoient que d'une maniére très-imparfaite. *Jesus-Christ* les leur expliqua très-clairement, & en comparant la Prophétie avec l'événement, il leur fit comprendre en même tems, & la sagesse de Dieu, qui avoit révélé tant d'événemens importans à ses Prophètes; & sa puissance & sa bonté, qui avoient dégagé si exactement sa parole, & envoyé à son Peuple si ponctuellement le Libérateur, qu'il lui avoit promis. A mesure que le Seigneur leur découvroit ces grandes véritez, leur cœur ne pouvoit s'empêcher de les aprouver, d'en sentir & la vérité & l'importance; & c'est ce qu'ils expriment après le départ de *Jesus-Christ*,

lors

lors qu'ils se disent l'un à l'autre, ***notre cœur ne brûloit-il pas en nous?***

II. Il en doit être de même de plusieurs véritez de la Religion, que, ou la simple Raison n'a pû découvrir, ou qu'elle a vuës à travers des nuages si épais, que c'est à peu près la même chose, que si elle ne les avoit point aperçuës du tout. Dès que *Jesus-Christ* ce Docteur céleste & divin les révèle aux Hommes, dès qu'il les leur fait connoitre, il est tout-à-fait impossible, qu'elle ne les aprouve, qu'elle ne les goute, & qu'elle n'en sente avec un souverain plaisir toute l'excellence; pourvû, du moins, qu'elle veuille être attentive & imposer silence à ses Préjugez. Le gout de ces Sergens, qui furent envoyez pour prendre *Jesus-Christ*, n'est pas un gout, qui leur fût particulier. Il n'y a point d'Homme raisonnable, qui, à l'ouïe des véritez Divines, qu'il a enseignées aux Hommes, ne doive dire avec eux, dans les transports d'une sainte joye, * *jamais Homme ne parla comme cet Homme.*

C'est de ces véritez, que les Hommes ignorent naturellement, mais qu'ils ne peuvent s'empêcher d'aprouver dès qu'on les leur enseigne, dont je dois parler présente-

ment,

* Jean VII. 46.

ment, pour en faire voir l'excellence, & pour faire comprendre, par conséquent, que la Religion est parfaitement aimable par cet endroit-là.

J'ai déja averti, & je ne saurois trop le repeter, que je n'ai pas dessein d'examiner tous les Dogmes de la Religion, sans en oublier aucun. Je ne veux parler que des principaux; parce que dès là il sera facile de juger de tous les autres. Et, quant à la distinction, que j'ai faite seulement pour l'ordre, si l'on veut regarder quelques-unes des véritez, dont je vai parler, &, que je dis, que la Raison doit aprouver, quand on les lui révèle, comme des véritez, qu'elle a découvertes avant la Révélation, & que la Révélation ne fait qu'éclaircir & que confirmer, je ne m'y opposerai pas non plus; pourvû que l'on convienne que ces véritez sont très-importantes & très-utiles, qu'elles doivent par conséquent rendre la Religion aimable aux Hommes, qui est le seul but que je me propose.

III. Pour n'embrasser pas trop de matiére, je reduirai à cinq chefs principaux ces véritez, que la Raison n'a point découvertes, ou qu'elle n'a fait qu'entrevoir, & qu'elle doit aprouver, dès qu'elles lui sont révelées. Le premier est la Création du Monde, qui contient l'origine de l'Homme.

me.

me. Le second est l'origine de la corruption de ce même Homme. Le troisiême est la Révélation de la Miséricorde de Dieu, qui trouve un moyen pour satisfaire à sa Justice. Le quatriême est la nécessité d'une Grace surnaturelle, pour retirer l'Homme de l'état de la Corruption, Grace, que la Religion promet ; &, enfin, le cinquiême est la doctrine de l'Immortalité de l'Ame.

On ne doit pas être surpris, si je ne parle point ici, ni du Dogme de la trés-sainte Trinité, ni de celui de l'Incarnation, ni de celui de la Résurrection. Ces Articles seront examinez dans la suite ; quand nous parlerons des Dogmes, qui sont souverainement élevez au dessus de la Raison ; & qui semblent d'abord faire plutôt une difficulté contre la Religion, que non pas un motif pour nous la rendre aimable. Parcourons ces cinq principaux Chefs, dont nous venons de parler.

IV. LES Payens n'ont pas tout-à-fait ignoré, que le Monde aît eu un commencement ; soit que le Dogme de la Création de l'Univers se fût conservé de Pére en Fils dans plusieurs Familles de la Postérité d'*Adam* ; soit qu'ils eussent eu quelque connoissance de ce que nous en aprend *Moyse* dans le Livre de la Genèse ; soit que tout

ce

ce qui les environnoit les avertît de la nouveauté du Monde. Les Histoires profanes les plus anciennes, celles, du moins, sur lesquelles on pouvoit faire quelque fonds, ne remontoient pas plus haut que la Guerre de Thèbes, ou le Siége de Troye. On savoit comment la plûpart des endroits de la Terre s'étoient peuplez, & quels avoient été leurs premiers Habitans; on connoissoit l'origine de la plûpart des Arts & des Sciences, on pouvoit en nommer les Inventeurs; &, pour peu que les Hommes fissent d'attention sur l'état où ils se trouvoient, ils pouvoient s'apercevoir, qu'il leur manquoit bien des choses, que leurs Descendans inventeroient, & que leurs Ancêtres auroient déja inventées, si le Monde étoit éternel. Tout cela & un très-grand nombre d'autres faits, qu'on y pourroit ajouter, étoient des caractéres bien sensibles de la nouveauté du Monde. Et *Aristote* avec un petit nombre d'autres Philosophes, qui en ont enseigné l'éternité, n'ont paru se jetter dans une erreur si grossiére, que parce qu'ils ne savoient pas expliquer par leur Philosophie, comment le Monde avoit pû se former.

V. Mais si les Payens n'avoient pû se cacher la nouveauté du Monde, il faut avouër qu'ils étoient très-ignorans sur la ma-

manière dont il s'étoit formé. Tout ce que les Philosophes ont imaginé, tout ce que les Poëtes ont feint, tout ce que le Peuple a soupçonné, tout cela a été très-ténebreux, & très-incertain. La Religion est venuë nous éclairer sur un Article si important, & *Moyse* nous en a apris d'une manière très-claire & dans deux Chapitres très-courts, infiniment plus, que tout ce que les Philosophes, les Poëtes, & les autres Auteurs Payens en avoient écrit dans de très gros Volumes.

En nous aprenant l'origine du Monde, le sage Historien inspiré par l'Esprit de Dieu nous a aussi apris la nôtre. Nous savons que ce sont les propres mains du Maître de l'Univers, qui nous ont formez. Nous savons que c'est lui-même, qui a souflé dans nos narines respiration de vie; qu'il nous a formez à son image; & que, parce que nous étions l'Image de notre Créateur, il nous a établis sur les Ouvrages de ses mains *.

VI.

* C'est, si je ne me trompe, le sens du Verset 26. du Chap. I. de la Genèse. *Faisons l'Homme à notre image, & qu'ils ayent Seigneurie*; c'est-à-dire, afin qu'il ait Seigneurie; &c. Ainsi cet Empire sur toutes les Créatures n'est ni toute l'image de Dieu, comme croyent faussement quelques-uns; ni même partie de cette Image; mais c'en est une suite. S'il n'y eût eu d'autre Créature que l'Homme, il eût pourtant été à l'image de Dieu.

VI. OR qui peut douter que ces véritez ne soient de la derniére importance ; si ce n'est des gens incapables de reflêchir sur quoi que ce soit, des gens, qui, comme les bêtes brutes, vont où leur Instinct les pousse, & qui ne se sont jamais demandé, d'où ils viennent, où ils vont, qui les a placez où ils sont, & pourquoi ils y sont? Dès que je sai que l'Univers est l'Ouvrage d'une Sagesse infinie, je suis porté plus fortement à en admirer les différentes parties & cet ordre que j'y remarque. J'impute à la foiblesse de mes lumiéres les prétendus désordres, qu'il me sembloit y apercevoir auparavant. La Sagesse qui me paroit dans les choses, où je puis découvrir quelques-unes des fins, que Dieu s'est proposées, me persuade qu'il n'y en a pas moins dans ce qui est encore pour moi une espèce de mystère, que je ne puis découvrir. La Sagesse de Dieu me persuade que, comme il est bon, il a un soin particulier de tout cet Univers, qu'il ne l'a pas produit pour l'abandonner à lui-même & aux règles aveugles & peu sûres du mouvement. L'Histoire de la Création me confirme, dans la persuasion d'une sage Providence, qui gouverne le Monde; & me porte à m'abandonner à ses soins, en obéïssant ponctuellement à ses ordres.

VII.

VII. La connoissance particuliére que j'ai, que c'est Dieu qui a formé l'Homme, & qu'il l'a formé à son image, me persuade de l'amour qu'il a pour l'Homme, & des soins particuliers qu'il prend de sa conservation. Car, si les Ouvriers aiment particuliérement leur Chef-d'œuvre, dans lequel ils ont fait paroître des marques particuliéres de leur adresse & de leur habileté dans leur Art, quel amour tendre ne doit pas avoir pour les Hommes, celui qui les a façonnez de ses propres mains, comme le Chef-d'œuvre de ses Créatures? Quel soin particulier ne doit-il pas en prendre? C'est, à peu près, le raisonnement de *Jesus-Christ* dans l'Evangile. * *Pourquoi*, dit-il à ses Apôtres, *pourquoi êtes-vous en peine pour votre vêtement? Aprenez bien comment croissent les Lis des champs; ils ne travaillent ni ne filent. Neanmoins je vous dis que Salomon même en toute sa gloire n'a point été revêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu revêt ainsi l'Herbe des champs, qui est aujourdhui & demain est mise au four, ne vous revêtira-t-il pas beaucoup plutôt, ô gens de petite foi?* Si Dieu a des soins si tendres des simples herbes, qui n'aprochent pas de l'excellence de l'Homme, s'il les revêt si magnifi-

* Matth. VI. 28–30.

gnifiquement, quel soin ne prendra-t-il pas d'une Créature, qu'il a formée à son image & façonnée de ses propres mains? Avoüons donc que nous avons des obligations infinies à la Religion, qui nous a apris d'une maniére si claire l'origine du Monde & la nôtre; qui par là léve tout d'un coup une infinité de doutes chagrinans, & nous fournit des motifs très-puissans pour nous porter à passer la vie dans une douce tranquilité, en nous reposant sur les soins de celui qui nous a formez.

On estimera les Livres des Payens tant qu'on voudra, on en fera les plus magnifiques éloges, à la bonne heure, je ne m'y oppose point. Mais je trouve plus excellens les deux premiers Chapitres de la Genèse, j'y trouve plus de solidité, plus de lumiére, plus de véritez utiles que dans tous les Volumes des Auteurs Payens, quelque nombreux qu'ils soient.

VIII. Je conviens que cette Histoire de la Création a encore ses difficultez, & qu'un Athée en pourra plus faire, qu'un Philosophe Chrétien n'en pourra resoudre. Mais en doit-on être surpris, si l'on considére d'un côté que cette Histoire est fort abrégée, & de l'autre, qu'il s'agit de la Création de l'Univers, c'est-à-dire, des effets merveilleux de la puissance & de la

sa-

sagesse de Dieu, que nous ne comprendrons jamais bien? Combien de difficultez ne peut-on pas faire sur toutes les Histoires anciennes, quoi qu'il s'agisse d'événemens communs, qui sont tout-à-fait à notre portée, & qu'ils soient raportez avec assez d'étenduë.

IX. On dira, peut-être, que, si la Religion est aimable par l'endroit que nous venons de marquer; si elle est très-utile dans ce qu'elle nous aprend, & de la Création du Monde & de notre origine; il faut avouër qu'immédiatement après, elle nous enseigne une chose bien mortifiante, c'est la chute du premier Homme; c'est la nécessité de naître dens la corruption naturelle, dans laquelle elle nous aprend, que nous naissons tous; par la raison qu'un *mauvais arbre ne peut produire de bons fruits*, & que *ce qui est né de la chair est chair.*

Pour répondre à cette difficulté, & pour faire voir que, même en ce point, la Religion est aimable, je prie que l'on fasse attention aux trois réflexions suivantes. En premier lieu ce n'est pas à la Religion, que nous devons imputer notre corruption, & la nécessité dans laquelle nous sommes tous de naître dans le péché. Ce n'est pas la Religion, qui produit le péché, elle le découvre: ce n'est pas elle, qui nous fait naî-

naître dans la corruption, elle nous aprend que nous y naiſſons. Ainſi ne chargeons pas la Religion d'un mal, qu'a produit notre premier Pére, & qui eſt une ſuite de ſa desobéïſſance. Doit-on imputer à un Médecin la maladie, dont on eſt afligé, parce qu'il en découvre la nature & la cauſe? Un Architecte eſt-il coupable, parce-qu'il nous aprend, que notre maiſon eſt prête à croûler? Ferez-vous un procès à votre Voiſin, parce qu'il vous éveille d'un profond ſommeil, pour vous aprendre, que le lieu où vous dormez eſt en feu, & que vous allez périr?

X. Mettons pour un moment la Religion a quartier. Suppoſons qu'il n'y en a point, & que jamais *Moyſe* n'écrivit rien de ſemblable à ce que nous liſons dans la Genèſe. En ſera-t-il moins vrai que nous naiſſons dans le péché; que nos Péres vicieux ont mis au Monde des Enfans vicieux comme eux, & que nous y en mettrons de ſemblables? Les Payens même, qui n'avoient jamais lû *Moyſe*, & qui ne ſavoient rien de l'origine du péché, n'ont pû s'empêcher de reconnoitre, qu'il y avoit du déſordre dans la Nature humaine; que ſi les Hommes avoient été formez de Dieu même, ils n'étoient plus tels, qu'ils étoient ſortis de ſes mains.

Il

Il n'y a rien de si téméraire & de si insensé, que l'erreur de *Pelage*, qui a osé nier la corruption originelle, & assurer, que les Hommes ne devenoient méchans que par imitation. Je ne dirai pas qu'il dément toute l'Ecriture. Les personnes qui osent avancer des erreurs si manifestement opposées aux déclarations formelles de ce saint Livre, ne marquent que trop le peu de respect, qu'ils ont pour lui. Mais *Pélage* dément l'expérience de tous les siécles; une expérience, qui revient tous les jours. Il dément ses propres sens, qui pouvoient lui aprendre qu'avant même que les Enfans soient en état de recevoir les mauvaises impressions de l'exemple de leurs Parens, ils donnent mille signes, qui ne sont nullement équivoques, de la corruption de leur cœur.

Mais ce qui prouve que la corruption est une suite de la Nature, & la sainteté l'effet d'une grace surnaturelle; c'est que les personnes, qui ont poussé la sanctification le plus loin, mettent au Monde des Enfans, qui ne participent point à leur vertu; mais qui sont corrompus, comme toute la Postérité d'*Adam*, & qui, abandonnez à eux-mêmes donneront infailliblement de tristes marques de la corruption de leur cœur. N'imputons donc point à la Religion

gion un malheur, dont elle n'eſt point la cauſe, & dont elle ne fait que nous découvrir l'origine.

XI. La ſeconde réflexion, que je dois faire, c'eſt qu'en général il eſt toujours avantageux de bien connoitre ſon état & l'origine de ſon mal. S'il eſt ſans remêde, on ſe détermine à le ſoufrir en patience; & on ne ſe tourmente point inutilement à chercher des remêdes, qui fatiguent le malade, & qui ne font qu'irriter ſon mal. S'il n'eſt pas incurable, le véritable moyen d'en guérir, c'eſt d'en connoitre la ſource, d'en ſavoir la véritable cauſe. Ceux qui ignorent que le péché eſt entré au Monde par la deſobéïſſance très-libre du premier Homme, pourroient facilement s'imaginer, que ce que nous apellons *péché*, n'eſt qu'une ſuite néceſſaire de la Nature, ſemblable aux ſenſations de la faim & de la ſoif, & ne ſe mettroient pas en peine d'y aporter du remêde. C'eſt auſſi ce qu'ont penſé certains impies, qui n'ont pas ſû, ou qui n'ont pas voulu croire ce que l'Ecriture nous enſeigne de l'origine du Péché. Si nous ne ſavions pas que la Corruption eſt née avec nous, & que pour m'exprimer avec *David*, * *nous avons été con-*

* Pſ. LI. 7.

*conçus en péché & échaufez en iniquité*; peut-être * ferions-nous tentez de croire avec *Pélage*, que notre penchant au mal n'eſt dû qu'au mauvais exemple des autres Hommes, & croyant notre mal beaucoup moindre qu'il n'eſt, nous ne ferions pas tous les efforts néceſſaires pour nous en guérir, & ſur tout nous ne penſerions point à recourir au puiſſant ſecours de celui, qui étant l'Auteur de la Nature, peut ſeul la changer par ſa force toute puiſſante; de celui qui ayant créé le premier Homme à ſon image, en peut ſeul rétablir tous les traits, que le péché a effacez.

XII. ENFIN, ce qui augmente infiniment l'utilité de la Religion à cet égard, c'eſt qu'elle ne ſe contente point de nous aprendre la grandeur & l'origine de notre mal; elle nous aprend en même tems, qu'il y a du remêde, & un remêde ſûr & infaillible. Le même Chapitre de la Genèſe, qui nous informe de la chute de nos premiers

* Car quoi que, comme on vient de le dire, on puiſſe connoître naturellement & ſans la Révélation, la corruption originelle, du moins en partie, on ſait aſſez que l'Homme eſt capable des plus grands égaremens, quand il n'a pas pour guide une lumiere infaillible. On connoît naturellement qu'il n'y a qu'un Dieu; cependant quels progrès n'a pas fait le Polythéïſme!

miers Parens, & par conséquent, de la fatale néceſſité où nous ſommes de naître dans la corruption, nous aprend en même tems le remêde infaillible à nos maux. A peine Dieu a-t-il déclaré à *Adam* & à *Eve* les triſtes ſuites de leur péché, qu'il relève leurs cœurs abattus, & rallume leurs eſpérances éteintes, par la promeſſe de la ſemence bénite * de la Femme, qui devoit briſer la tête du ſerpent, c'eſt-à-dire, détruire & abolir tous les funeſtes effets & toutes les malheureuſes ſuites de la tentation. Je n'entre point dans l'explication de ce remêde. Il faudra en parler dans la ſuite. Je me contente de faire remarquer ici en général, que la Religion n'eſt point comme ces Médecins ignorans, qui ſe contentent de dire à un malade, qu'il eſt malade, ou qui même ne lui donnent des remêdes, que pour augmenter ſon mal ou pour le fatiguer. En même tems, que la Religion découvre notre mal, elle nous montre le remêde; elle nous fait ſentir que nous ſommes malades, & elle nous fournit de quoi nous guérir. Ne diſons point, † *qui montera au Ciel*, pour aporter des remêdes à nos maux; ou *qui deſcendra dans les Abymes*, pour nous procurer quelque ſou-

* Genèſe III. 15. † Rom. X. 6. 7.

foulagement? Le remêde eſt près de nous, la Religion nous le montre, elle nous l'offre, elle nous le procure. Elle eſt donc parfaitement aimable dans ce qu'elle nous aprend, & du péché originel, & de la ſource, & de la cauſe de ce péché.

XIII. CETTE derniére réflexion nous améne naturellement au troiſiême Article, dont nous avons promis de parler; c'eſt la révélation de la Miléricorde de Dieu, qui a trouvé un moyen, pour apaiſer ſa colére. Je ne parle point encore de ce moyen, je le range parmi les Myſtères auxquels la Raiſon ne ſauroit atteindre, & dont je dois parler dans la ſuite. Je me renferme dans la Miſéricorde de Dieu, qui veut pardonner les péchez aux Hommes, & qui a trouvé un moyen pour apaiſer ſa Juſtice. Je l'ai dit ci-deſſus, la Raiſon nous fournit mille témoignages de la bonté de Dieu envers les Hommes; mais, ſi elle nous laiſſe ſoupçonner quelque choſe de l'inclination qu'il a de pardonner aux Pécheurs qui l'ont offenſé, ce qu'elle nous aprend ſur cet Article eſt très-peu conſidérable. Les Payens, qui n'ont pas ignoré qu'ils étoient pécheurs, & que Dieu étoit irrité par leurs crimes, ont auſſi conçu qu'ils devoient travailler à l'appaiſer; mais ils n'ont jamais pû s'aſſurer, que ce qu'ils faiſoient fût ca-

pable d'obtenir le pardon de leurs péchez & d'appaiſer la colére de la Divinité. De là vient ce nombre prodigieux de ſacrifices entaſſez les uns ſur les autres, qu'ils lui ont offert. De là vient qu'ils ont choiſi pour victime parmi les Bêtes, ce qu'il y avoit de plus excellent & de plus parfait. De là vient que, peu contens de tous ces ſacrifices, ils ſont venus juſques à lui immoler leurs propres Enfans; ſans pouvoir avec tout cela s'aſſurer de la Miſéricorde de Dieu.

XIV. Mais, Hommes foibles, Hommes ignorans, vous vous tourmentez, & vous vous travaillez en vain. Voici la Religion, qui vous aprend, & que Dieu veut vous faire reſſentir les effets de ſa Miſéricorde, & qu'il vous diſpenſe de tous ces ſoins, que vous vous êtes donnez inutilement, pour chercher à appaiſer ſa colére. Il s'eſt pourvû d'un moyen, que vous n'auriez jamais ſû trouver, d'une Victime digne de la grandeur de ſa Majeſté offenſée, & capable d'expier vos crimes. Ce qu'il exige de vous, c'eſt que vous acceptiez cette Victime, que vous déſiriez d'être rachetez par ſon ſang & de rentrer dans l'obéïſſance.

Ici nous n'avons pas beſoin de faire de grans efforts, pour perſuader du prix & de

de l'excellence de la Religion. Les plus préſomtueux & les plus aveugles ne peuvent s'empêcher de reconnoitre, qu'ils ont beſoin de la grace de Dieu; qu'il eſt néceſſaire, que Dieu uſe de Miſéricorde envers eux. Tout ce qu'ils peuvent craindre, c'eſt que Dieu ne veuille uſer de tous ſes droits. Il eſt le Maître; il le peut; la ſeule Raiſon ne nous raſſurera jamais ſur cet Article. Et pour peu de réflexion, que nous faſſions ſur la Juſtice de Dieu & ſur nos péchez, nous ne pourrons nous empêcher de nous écrier; *malheureux que nous ſommes, qui nous délivrera de ce corps mortel!* * Mais ce que la Raiſon ne fait point, la Religion l'exécute. Après nous avoir fait dire avec un Prophète †, *O Dieu, ſi tu prens garde aux iniquitez; qui eſt-ce qui ſubſiſtera?* Elle nous fait ajouter avec lui: *Mais il y a pardon par devers toi, afin que tu ſois craint.* Elle nous aprend, que Dieu eſt *miſéricordieux, tardif à colére, abondant en gratuité & en vérité.* Quel repos n'eſt-ce-pas pour l'Homme pécheur d'aprendre une ſi bonne nouvelle? Quelle tranquilité durant ſa vie, quelle conſolation à l'heure de ſa mort ne reçoit-il point d'une ſi précieuſe vérité?

XV.

* Rom. VII. 24. † Pſ. CXXX. 3. 4.

XV. La quatriême vérité, que la Raison n'a point aperçuë, mais qu'elle doit embrasser avec empressement, dès que la Religion la lui révèle, est la nécessité d'une Grace surnaturelle, pour retirer l'Homme de son état de corruption, grace qu'elle promet & qu'elle confére à ceux qui la demandent à Dieu sincérement & avec ardeur. Il est impossible, que l'Homme fasse réflexion sur son état, qu'il ne reconnoisse son péché, & l'impossibilité où il est de résister à la corruption & de rentrer dans son devoir. C'est la Nature corrompuë qui parle par la bouche de *Medée*, dans ces paroles, que personne n'ignore; *je vois ce qu'il y a de meilleur & je l'aprouve: mais je ne laisse pas de suivre ce qu'il y a de pire*. En vain assureroit-on le Pécheur de la Miséricorde de Dieu, & du penchant qu'il a à pardonner. „ Cela seul n'est pas „ capable de le rassurer. Il pardonne, *dira-t-il*, mais pardonnera-t-il toujours? „ Seroit-il digne de sa Miséricorde de ne „ se lasser point de pardonner à ceux qui „ ne se lassent point de l'offenser? Quel avantage puis-je recevoir de ce qu'il veut „ pardonner mes péchez passez, si je sens „ en moi-même, que je ne puis cesser de „ l'offenser & d'irriter sa colére? Sa Miséricorde ne se changera-t-elle point en „ fu-

„ fureur & ne ferai-je point d'autant plus „ malheureux que je l'aurai outragée? Le „ mépris que je ne puis m'empêcher de „ faire des richesses de la benignité, de la „ patience & de la longue attente de Dieu, „ n'amassera-t-il point sur moi la colere, „ pour le jour de la colére & de la déclaration du juste jugement de Dieu. Ha! „ laissez-moi sous l'œconomie de la Justice Divine, ne me parlez point de sa Miséricorde; puis que dans l'impossibilité „ où je me trouve de faire le bien, la connoissance que j'en aurai ne peut servir „ qu'à me rendre plus malheureux.

C'est là le langage, que peut tenir un Homme, qui n'est pas instruit de toutes les véritez salutaires de la Religion. On trouve dans la Religion de *Jesus-Christ* tous les secours nécessaires & efficaces tant extérieurs, qu'intérieurs, pour vaincre la corruption, pour rentrer dans le chemin de la Vertu, & pour y marcher d'un pas ferme & assuré. *Si quelcun*, dit S. *Jaques*, *a besoin de Sagesse*, *qu'il la demande à Dieu*, *qui la donne à tous benignement & ne la refuse point* *. On trouve dans la Religion tous les motifs extérieurs les plus puissans, pour nous porter à notre devoir; Loix parfaitement

* Chap. I. ℣. 5.

ment saintes & justes; Loix faciles à exécuter; Loix qui portent avec elles leur récompense; promesses excellentes dans la vie, dans la mort, après la mort: exemples parfaits; impunité pour le passé; espérance de pardon pour les foiblesses & les imperfections avenir. On trouve dans cette Religion une source vive, abondante, inépuisable de graces efficaces & intérieures toujours ouverte aux Pécheurs, qui vont y puiser par l'ardeur de leurs priéres. Il y a plus, le S. Esprit lui-même leur aprend à prier, il prie pour eux par des soupirs, qui ne se peuvent exprimer. La Religion crie à ceux qui veulent écouter sa voix, *Hola! vous tous qui êtes alterez, venez aux eaux, même vous qui n'avez point d'argent, venez, achetez, & mangez, venez, dis-je, achetez sans argent & sans aucun prix du vin & du lait. Pourquoi employez-vous l'argent à ce qui ne nourrit point, & votre travail pour ce qui ne rassasie point? Ecoutez-moi serieusement & vous mangerez ce qui est bon, & votre Ame jouïra à plaisir de la graisse. Enclinez votre oreille & venez à moi, & je traiterai avec vous une Alliance éternelle, savoir les gratuitez assurées faites à David* *. *Qui croit en moi*, crie J. C. *qui croit en moi*,

* Isaïe LV. 1. &c.

*moi, il découlera des fleuves d'eau vive de son ventre* *.

XVI. C'EST là une vérité entiérement inconnuë aux Payens, & de là vient que toute la Doctrine de leurs Sages n'a jamais fait un Homme de bien. En vain ont-ils représenté la Vertu avec une partie de ses charmes, en vain ont-ils parlé des avantages, qu'elle attiroit aprés elle, en vain ont-ils employé toute leur éloquence, pour porter les Hommes à la pratiquer; ils n'avoient pas la clé des Cœurs; ils ne pouvoient les ouvrir, ils ne pouvoient les persuader. La Religion, la seule Religion descenduë du Ciel nous a apris, que l'Esprit de celui qui sonde les cœurs & les reins, cet Esprit par lequel Dieu a créé le Monde & formé l'Homme, est plus fort que sa corruption, qu'il en triomphe, quand il veut, & que cet Esprit se trouve dans la Communion de J. C. Nous plaindrons-nous donc encore de ce que la Religion nous découvre la grandeur de notre corruption; ce péché originel, dont elle nous parle, nous empêchera-t-il de l'aimer? Mais en serons-nous moins corrompus; quoi que nous n'écoutions point la voix de la Religion? D'ailleurs cette Reli-

* Jean VII. 38.

ligion, qui découvre notre mal, y aporte le remêde. Elle nous aprend, que Dieu veut avoir pitié de nous, qu'il a trouvé le moyen d'appaiser sa Justice, & de nous faire grace, sans qu'il nous en coute rien. Elle nous ofre de sa part le pardon de tous nos péchez; elle nous ouvre une source vive & efficace de toutes sortes de secours & intérieurs & extérieurs, pour nous mettre en état de ne plus offenser notre Dieu. Elle nous promet même le pardon de tous les péchez d'infirmité dans lesquels nous tomberons, après que nous serons rentrez en grace avec lui.

Les Théologiens disent que la Religion se prouve par elle-même; que c'est un Bâtiment solide, qui n'a pas besoin d'apuis extérieurs; mais qui se soutient sur ses propres fondemens. Qui peut en douter, s'il considére les importantes véritez, que je viens de raporter, & l'admirable liaison qu'elles ont entr'elles? Oh l'Homme, la main de l'Homme n'est pas capable d'avoir construit un Edifice si merveilleux, *ceci a été fait par l'Eternel lui-même, & a été une chose merveilleuse devant nos yeux. C'est ici l'Ouvrage, que l'Eternel a fait, éjouïssons-nous & nous égayons en lui* *. Il reste à par-

* Ps. CXVIII. 23. 24. avec quelques changemens.

parler du dernier Article, que j'ai promis d'examiner, c'est la doctrine de l'Immortalité de l'Ame.

XVII. Je ne parle point ici de la Résurrection de nos Corps. Je mets cet Article au rang des Mystères ausquels la Raison n'a pû atteindre. J'en parlerai en son lieu. Je ne parle pas, non plus, des suites de l'Immortalité de l'Ame. Elles entreront dans l'Article des Promesses & des Menaces, que nous fait la Religion. Je m'arrête uniquement à ceci, c'est que la Religion nous aprend clairement & certainement, que l'Homme ne meurt pas tout entier; mais que son Ame la meilleure partie de lui-même, puis que c'est ce qui pense, qui veut, qui raisonne, qui sent le plaisir & la douleur, que son Ame, dis-je, est immortelle. Cette vérité est si clairement enseignée, sur-tout dans le N. Testament, que je ne puis comprendre, qu'il y aît des Hommes, qui, au milieu des lumiéres du Christianisme, ayent osé enseigner, ou le dormir des Ames, ou leur Mortalité. Nous avons, non seulement l'exemple *Jesus-Christ*, qui remet son Esprit entre les mains de Dieu son Pére *, & celui de S. *Paul*, qui désire de *déloger*, *pour être*

* Luc XXIII. 46.

*être avec Christ, ce qui* lui *est beaucoup meilleur* *, désir, qui marque visiblement que cet Apôtre espéroit être avec *Christ* immédiatement après sa mort : mais nous avons aussi la promesse, que fait *Jesus-Christ* au bon Brigand & en sa personne à tous ceux qui imitent la sincérité de sa repentance, *aujourdhui tu seras avec moi en Paradis* †. Nous avons le témoignage exprès du Seigneur, qui nous assure que les Hommes ne peuvent tuer que le Corps. *Ne craignez point*, dit-il à ses Disciples, *ne craignez point ceux qui tuent le Corps & ne peuvent tuer l'Ame; mais craignez plutôt celui qui peut détruire l'Ame & le Corps dans la gêne* ⸸. Nous avons, enfin, le témoignage de *Jesus-Christ*, qui nous assure la même vérité dans l'Apocalypse. *Heureux*, dit-il, *Heureux sont les Morts, qui meurent au Seigneur, oui pour certain, dit l'Esprit, car ils se reposent de leurs travaux & leurs œuvres les suivent* ‡. En vérité leurs œuvres les suivroient de bien loin, si leurs Ames endormies ou mortes avec eux, ou se réveilloient, ou ne ressuscitoient, qu'au dernier jour. L'Immortalité de l'Ame est donc une vérité certaine, & qu'on ne sauroit

* Philipp. I. 23. † Luc XXIII. 43. ⸸ Matth. X. 28. ‡ Apocalyp. XIV. 13.

roit nier, sans nier toute l'Ecriture.

XVIII. Je conviens, que cette Doctrine n'a pas été tout-à-fait inconnuë aux Payens. Mais plusieurs s'en sont moquez; d'autres l'ont envelopée de tant de Fables, & de tant de Mensonges, qu'ils l'ont renduë incroyable; & les plus sages n'en ont parlé, que d'une maniére très-douteuse. *C'est une Doctrine*, dit *Ciceron* dans un excellent Traité qu'il a fait sur la vieillesse, *c'est une doctrine, que nous avons reçuë de nos Ancêtres, que l'Ame subsiste après la mort; cette doctrine me plait, & si c'est une erreur, je souhaite que personne ne m'en guérisse.* On dit que *Phérécyde* contemporain de *Pythagore*, est le premier des Payens, qui a parlé nettement sur ce sujet. Mais qui examinera avec soin leurs Ecrits sur cette importante matiére, y trouvera tant d'incertitudes, tant d'erreurs, tant de contradictions, tant de Fables, qu'il sera contraint d'avouër, que c'est à la Religion révélée, que nous sommes redevables d'une vérité si importante. C'est l'Evangile, qui *a mis en lumiére la Vie & l'Immortalité.*

XIX. Or il n'est pas nécessaire de s'arrêter long-tems à faire voir, que la Religion est très-intéressante par cet endroit-là. L'Homme aime passionnément la Vie. Il trouve au dedans de lui un désir d'Immor-

talité, qu'il ne peut vaincre. Ce desir est né avec lui, il est crû avec lui : il ne l'abandonne jamais. Les Pauvres, les Riches; les Sains, les Malades; les plus malheureux de tous les Hommes, de même que les plus heureux, désirent de vivre éternellement. Cependant, ils ne peuvent pas se cacher qu'ils sont mortels; puis que tout ce qui les environne, tout ce qui se passe autour d'eux les en avertit. Ces Hommes de tout âge, en tous états, qui sont enlevez tous les jours devant leurs yeux; une Génération, qui vient, & l'autre qui passe; les Hommes qui se poussent, s'il faut ainsi dire, perpétuellement les uns les autres hors de la Vie; ceux qui naissent, & qui avertissent ceux qui ont déja vécu quelque tems de leur faire place; ces besoins perpétuels de reparer incessamment les pertes, que fait notre corps; les douleurs, qui nous tourmentent; les maladies, qui nous attaquent; la vieillesse qui s'avance à grands pas; tout nous crie, que nous sommes mortels; que la Mort, ce Roi des épouvantemens est inévitable, & qu'elle s'aproche de nous à tout moment.

XX. Que fera l'Homme dans cet état? Etudiera-t-il la Philosophie des Stoïciens ou celle d'*Epicure?* Fera-t-il usage des Préceptes, que ces Anciens prétendus sages lui

lui ont donnez? Ce sont tous des Consolateurs fâcheux, qui font, tout au plus, sentir le mal, sans y aporter aucun remêde. Ecoutons la Religion, cette Maîtresse descenduë du Ciel, pour nous instruire. Elle nous crie avec autant de vérité, que le Démon le disoit faussement à nos premiers Parens; „ *Vous ne mourrez point* *: la meil-
„ leure partie de vous-mêmes, tout ce qui
„ vit, tout ce qui sent en vous est immor-
„ tel. Vous désirez de vivre éternelle-
„ ment; vos désirs seront acomplis. Ce
„ n'est point en vain, que Dieu a mis en
„ vous ces désirs si vifs, & si insurmonta-
„ bles d'immortalité. Il veut les satisfai-
„ re. Rassurez-vous. La Mort n'a point
„ de domination absoluë sur vous. Votre
„ Ame est inaccessible à tous ses traits.

En voila assez sur les principaux Dogmes, que la Réligion nous révèle, & que la Raison doit gouter & aprouver, quoi qu'elle les ignorât avant qu'elle fût instruite par un si excellent Maître.

* Genèse III. 4.

CHA-

## CHAPITRE IV.

*Réflexions sur les Doctrines du Chapitre précédent.*

I. JE commencerai ce Chapitre par une Réflexion générale, sur ce que j'ai dit dans le Chapitre précedent. La Religion nous a enseigné clairement les véritez dont j'ai parlé : nous ne saurions en douter. Mais elle n'a prétendu, ni nous aprendre tout ce qu'on pourroit savoir sur ces Articles, ni encore moins lever toutes les difficultez, qu'on peut former contr'eux ; & qui sont d'ordinaire, ou des suites de notre ignorance, ou des effets de la malice de notre cœur. Les Incrédules & les Impies étalent avec pompe les dificultez, qui accompagnent ces doctrines salutaires. Il est facile de répondre à la plûpart, & de faire voir que les autres ne naissent que de notre ignorance & de la petitesse de nos lumiéres. Mais est-ce bien aux Incredules & aux Impies à nous faire des dificultez, eux qui n'ont aucuns principes, & qui marchent perpétuellement dans les ténèbres ; eux qui ne peuvent faire un pas, s'il faut ainsi dire, sans être arrê-

tez

tez par des difficultez effrayantes, & dont ils ne peuvent se tirer avec toute leur pénétration & toute la fertilité de leur imagination?

Niez l'Histoire, que *Moyse* nous donne de la Création de l'Univers, de l'origine de l'Homme, de la maniére dont le péché est entré dans le Monde; vous ne trouvez plus que des abîmes, vous vous rencontrez au milieu de plusieurs précipices, dans une nuit afreuse, que rien n'est capable de dissiper. Qu'on nous présente un Systême plus clair, plus facile, plus délivré de dificultez, que le Systême de *Moyse*, nous promettons de l'embrasser. Mais si, hors de son Histoire, on ne trouve rien de sûr, rien où l'on puisse, pour ainsi dire, placer le pié, avoüons que ce Systême est un Systême divin, & que nous ne saurions trop sentir les obligations, que nous avons à la Religion, qui nous en a instruits.

II. DEFIONS-NOUS de tous ces prétendus Esprits forts, qui sont toujours prêts à attaquer la Religion, toujours armez de méchantes difficultez contr'elle. Il n'y a pas de plus pernicieuse & de plus criminelle disposition d'esprit que celle-là. Sur quoi, je vous prie, sur quoi ne peut-on pas chicaner? Ces malheureux Impies, qui se sont fait un plaisir d'attaquer la Religion,

gion, ont été si aveuglez, que d'oser nier les choses les plus évidentes : ils ont défié qu'on pût leur prouver qu'il y eût du mouvement dans le Monde. Loüé soit Dieu, de ce qu'on ne peut combattre notre Religion, sans se rendre ridicule ; de ce qu'on n'en peut abandonner les principes, sans abandonner le sens commun. Est-ce un talent bien digne de loüange, que celui d'être fertile en mauvaises difficultez ; d'être toujours prêt à démolir, sans jamais rien édifier? Nous ne devons pas être fort surpris qu'il y aît des gens de ce caractere. Il est bien plus facile de former un Incendiaire, qu'un bon Architecte.

III. Pour les véritables Chrétiens ; qu'ils se nourrissent de ces véritez importantes, que j'ai mises devant leurs yeux dans le Chapitre précédent ; qu'ils en fassent le sujet de leur consolation, de leur joie, & de tout le bonheur de leur vie. Dieu a créé l'Univers. Il est en particulier l'Auteur de notre Etre. Quel sujet de joie ne doit-ce pas être pour nous, d'habiter un Monde, qui a été formé par celui à qui nous devons la naissance ? Sa Science parfaite, sa Sagesse infinie, sa Puissance sans bornes doivent nous assurer, qu'il a mis un si bel ordre dans toutes les Créatures, qu'il a formées, que tout doit ten-

dre à notre bien & à notre avantage; pourvû que nous en ſachions uſer.

Il n'en eſt pas de ce grand Maître comme des Hommes, dont les vuës ſont très-courtes & très-bornées, & qui, dès qu'i's ont à faire un Ouvrage un peu composé, prennent rarement des meſures aſſez juſtes, pour faire qu'il y aît une exacte proportion entre toutes les parties, qui le compoſent. Les vuës de Dieu ſont infinies; les moyens, qu'il employe, répondent toujours parfaitement aux fins, qu'il ſe propoſe. Le deſordre, qui nous paroit être dans le Monde, ne vient que de la foibleſſe de nos lumiéres. La ſageſſe de l'Ouvrier doit nous aſſurer de la perfection de l'Ouvrage; & nous devons adorer perpétuellement ſa Providence, & dans les choſes, où nous apercevons le but qu'il ſe propoſe & les moyens qu'il employe, pour parvenir à ce but; & dans celles même où nous ne connoiſſons ni ſes intentions, ni les raiſons de ſa conduite.

IV. Je ſai que la doctrine du Péché Originel fait de la peine à pluſieurs perſonnes, & on m'a ſouvent propoſé des difficultez ſur cet Article. Je n'ai point deſſein de traiter ici cette matiére. Je crois avoir levé la principale difficulté par raport à mon but, qui eſt de rendre la Religion

ligion aimable, c'eſt que la Religion ne fait que nous découvrir une vérité, qui ne laiſſeroit pas d'être telle, quand il n'y auroit point de Religion. Car, enfin, faiſons tout ce que nous voudrons, nous ne changerons point notre nature : qu'on regarde l'Hiſtoire de *Moyſe* comme vraye, ou qu'on ſoit aſſez impie pour la traiter de Fable ; il n'en ſera pas moins vrai, que nous naiſſons vicieux & corrompus ; & que les Peres tant ſoit peu attentifs découvriront dans leurs Enfans des ſemences de vices, un penchant au mal, qu'ils ne ſauroient aprouver, dès qu'ils découvriront en eux les moindres petites lueurs de connoiſſance.

D'ailleurs ſans nous mettre en peine de ceux qui ſont hors de l'Egliſe viſible de *Jeſus-Chriſt*, deſquels nous devons être aſſurez, que Dieu, qui eſt juſte & bon, n'exigera qu'à proportion de ce qu'ils auront reçû * ; nous devons nous perſuader, nous qui vivons dans cette Alliance, que nos En-

* On veut dire qu'il eſt bien ſûr qu'ils ſeront traitez plus tolérablement, que ſi au Péché originel, ils en avoient ajoûté d'actuels. Bien entendu que s'il y en avoit de ſauvez, ils ne pourroient l'être, que par le mérite de Jeſus-Chriſt & comme Membres de ſa véritable Egliſe.

Enfans ont été rachetez par le ſang de *Jeſus-Chriſt*, & qu'étant nous-mêmes véritablement Enfans de Dieu, le péché originel eſt pardonné à tous ceux de nos Enfans, qui meurent dans un bas âge. Et, quant à nous qui ſommes parvenus à un âge de connoiſſance, nous devons être convaincus, que le péché originel ne ſauroit nous nuire, ſi nous croyons ſincérement en *Jeſus-Chriſt*, & ſi nous nous repentons ſérieuſement de nos fautes; *car, comme en Adam tous meurent, en Jeſus-Chriſt tous ſont vivifiez* *. Si cette Corruption naturelle nous nuit, c'eſt notre propre faute; puis que nous trouvons dans la Religion du Sauveur & de quoi nous délivrer de la malédiction à laquelle toute la race corrompuë d'*Adam* eſt ſujette; & des ſecours intérieurs & extérieurs, pour nous guérir des maux ſpirituels, que le péché nous a faits. Il n'y a point de véritable Chrétien, qui ne puiſſe dire avec S. *Paul*, *je puis toutes choſes en Chriſt, qui me* † *fortifie.*

V. QUEL ſujet de joie ne trouvons-nous pas dans la manifeſtation de la Miſéricorde de Dieu en *Jeſus-Chriſt?* Pécheurs, vous plaindrez-vous encore du malheur de votre condition? Qu'avez-vous à déſirer? Etes-

* I. Corinth. XV. 22. † Philip. IV, 13.

Etes-vous en un état, qui doive naturellement irriter la colére de Dieu? Il vous ouvre les trésors de sa Misericorde; il vous déclare qu'il est prêt à vous faire grace. Sa Religion vous crie, qu'il ne *veut point la mort du pécheur, mais sa conversion & sa vie.* Etes-vous en peine d'une Victime, qui puisse expier vos péchez? Craignez-vous, qu'il ne faille lui ofrir votre premier-né? Dites-vous avec un Prophète *, *avec quoi préviendrai-je l'Eternel, & m'enclinerai-je devant le Dieu souverain? Le préviendrai-je avec des Holocaustes, avec des Veaux d'un an? L'Eternel prendra-t-il plaisir aux milliers de moutons ou à dix mille torrens d'huile? Donnerai-je mon premier-né pour mon forfait & le fruit de mon ventre pour le péché de mon Ame?* Ne soyez point en peine à cet égard. Le Dieu, que vous avez offensé, s'est trouvé soi-même une victime digne de lui; & admirez sa bonté à cet égard, tout ce qu'il exige de vous, c'est que vous daigniez l'accepter. Vous trouvez-vous hors d'état de triompher de votre corruption? Entrez dans la Communion de son Fils, vous y trouverez tous les secours, dont vous avez besoin, pour vous sanctifier. Il ne vous en coutera que des prié-

* Michée VI. 6. 7.

priéres ardentes, que le S. Esprit lui-même vous ſuggerera; c'eſt-à-dire, qu'il ne vous en coutera qu'un ſaint commerce avec votre Créateur; ou, pour parler autrement, le plus glorieux avantage que l'Homme pécheur puiſſe attendre ſur la Terre.

VI. MAIS, direz-vous, le péché d'*Adam* nous a aſſujettis à la cruelle néceſſité de mourir. Qu'il me ſoit permis de m'écrier ici avec S. *Auguſtin*, *heureuſe faute, qui nous a procuré un ſi grand ſalut*! Quoi! voudriez-vous toujours demeurer ſur cette Terre que le Seigneur a maudite? Voudriez-vous être éternellement dans un lieu, où, quoi qu'il en ſoit, vous offenſerez toujours votre Dieu? Eſt-ce donc un grand malheur de faire échange de la Terre pour le Ciel; d'avoir perdu une félicité naturelle, ſujette au changement, pour en obtenir une ſurnaturelle, éternelle, immuable? Toutes ces apréhenſions de la Mort ſont des marques de l'incrédulité des Chrétiens. Ils ne ſont pas bien perſuadez de l'immortalité de leurs Ames, & il n'y a point d'Article ſur lequel ils ſoient plus obligez de dire tous les jours à Dieu, *Seigneur*, *augmente-nous la Foi*. Veuille-t-il nous l'augmenter par ſa grace, & nous pardonner en attendant tant de reſtes d'incrédulité!

CHA-

## CHAPITRE V.

*Des Dogmes de la Religion, qui ſont inacceſſibles à la Raiſon. Ce qu'on entend par le mot de Myſtère. Réflexions générales ſur les Myſtères.*

I. JE l'ai remarqué dans le I. Chapitre de ce ſecond Livre; il eſt facile de recevoir les inſtructions d'un Maître, quand il ne nous dit rien que ce que la Raiſon, ce Maître intérieur, qui nous éclaire tous, nous a dit auparavant, ou, nous dit en même tems que lui. Mais on a bien de la peine de ſe ſoumettre à ſes leçons, quand il nous enſeigne des choſes, que la Raiſon ne nous aprend point, que nous ne concevons que très-imparfaitement & d'une maniére très-obſcure, & dont le principal motif de les admettre dépend uniquement de l'autorité de celui qui nous parle.

Cela eſt ſi certain, qu'il n'y a point de moyen plus propre à ſe faire obéir à ſes Enfans, que celui de leur faire comprendre l'équité & l'utilité des ordres, qu'on leur donne. Et lors que, ou leur peu d'intelligence, ou la tyrannie de leurs Précepteurs ou de leurs Péres, font qu'ils ne compren-

nent

nent point la raiſon de ce qu'on leur commande, qu'ils ne voyent point, pourquoi ils doivent obéir, & qu'ils croyent voir, au contraire, des raiſons de ne pas obéïr, il eſt très-difficile de les porter à l'obéïſſance.

La véritable raiſon de tout cela, c'eſt que l'Homme eſt né libre. Il aime naturellement la liberté. Elle n'eſt pas gênée cette Liberté, quand on lui fait comprendre la juſtice & l'utilité de ce qu'on lui commande. Il lui paroit alors, qu'on veut la perſuader, & non pas la contraindre. Au lieu que quand on entreprend par la ſeule autorité, ou de lui faire croire des choſes qu'elle ne comprend pas bien, ou de la faire obéïr à des ordres, dont elle ne comprend ni la juſtice, ni l'utilité, elle croit qu'on veut la tyranniſer, & on ne peut ni la perſuader, ni la faire obéïr.

II. C'EST ce qu'éprouva le Seigneur *Jeſus* à l égard des *Capharnaïtes*, & de pluſieurs de ſes Diſciples, c'eſt-à-dire, de pluſieurs perſonnes, qui le ſuivoient, & qui écoutoient avec plaiſir les véritez ſalutaires, qu'il leur enſeignoit. Tant qu'il ne leur dit que des véritez, qu'ils ſavoient déja en partie, ou qu'ils pouvoient facilement comprendre, il eut des Diſciples dociles,

qui l'écoutérent avec plaisir, & qui goûtérent sa doctrine. Mais, quand il leur dit, qu'il étoit descendu du Ciel, & qu'ils devoient manger sa chair & boire son sang; ne comprenant rien à tout cela, & trouvant même quelque chose de barbare & d'inhumain, à ce qu'il leur représentoit, comme un devoir nécessaire; son autorité, qu'il avoit confirmée par tant de miracles, dont ils avoient été les témoins, ne suffit pas pour les persuader. Ils témoignérent publiquement leur incrédulité, en s'écriant, * *cette parole est rude, qui la peut ouïr?* Ils firent quelque chose de plus. Après avoir témoigné ainsi leur surprise, ils le quittérent, & ne le suivirent plus; comme S. *Jean* nous l'aprend dans les versets, qui suivent immédiatement.

III. Je me flate, que, jusques ici, on aura goûté ce que j'ai dit au sujet de la Religion; pour faire comprendre, qu'elle est parfaitement aimable. Les Réflexions générales par où j'ai commencé; celles que j'ai faites sur les véritez, que la Religion nous enseigne, & que la Raison nous avoit déja aprises, & sur celles qu'elle ne connoissoit point; mais qu'elle aprouve, quand on les lui révèle, toutes ces Réflexions, dis-

* Jean VI. 60.

dis-je, ſont très-ſimples, très-naturelles, très-faciles à entendre, très-propres à faire comprendre l'excellence de la Religion. Mais cette même Religion a auſſi ſes Myſtères; des véritez ſublimes inacceſſibles à la Raiſon, qui ſemblent même la choquer, qu'elle ne conçoit point, ou qu'elle ne conçoit que très-imparfaitement, quand on les lui révèle. Comment peut-on dire, que la Religion eſt aimable par cet endroit-là? Ne faut-il pas plutôt faire un ſacrifice de ſa Raiſon à l'autorité divine? Ou ſi l'on écoute ſa Raiſon, ne s'écriera-t-elle pas avec quelques-uns des Diſciples de *Jeſus-Chriſt*, ***cette parole eſt rude, qui la peut ouïr?***

IV. C'EST cet important Article, que je dois examiner préſentement. Je dois faire voir, que, non ſeulement ces véritez ſublimes, inacceſſibles à la Raiſon, ne font pas une dificulté contre la Religion, qui la rende moins aimable; mais ſont même un nouveau motif, qui nous la doit faire aimer. Pour procéder avec ordre dans l'examen d'une ſi importante matiére, & qui mérite toute notre attention; je ferai d'abord quelques Réflexions générales, qui ſerviront à lever les obſtacles, que la Raiſon trouve à croire les Myſtères de la Religion; & en ſecond lieu j'examinerai quel-

ques-uns des principaux de ces Myſtères, pour en faire voir l'importance, & pour montrer que la Raiſon a tout ſujet de les recevoir. A l'égard des Réflexions générales, après avoir expliqué ce qu'on entend par un Myſtère en matiére de Religion, je refuterai quelques mauvaiſes maniéres de lever la dificulté que les matiéres incompréhenſibles de la Religion ſemblent faire naître contr'elle; & ce ſera le ſujet de ce Chapitre. Dans les ſuivans je ferai des Réflexions directes pour faciliter la Foi de ces Myſtères.

V. PUISQUE j'ai à parler des Myſtères de la Religion, il faut avant toutes choſes, en faveur des Lecteurs moins éclairez, expliquer ce qu'on entend par un *Myſtère.* Ce mot, ſoit que l'origine en ſoit Grecque, comme le croyent quelques-uns, ſoit qu'elle ſoit Hébraïque, comme quelques autres le penſent avec plus de fondement; ſignifie *une choſe cachée.* C'eſt S. *Paul* lui-même qui nous l'aprend dans la *I. aux Corinthiens* *. *Nous propoſons*, dit-il, *la Sageſſe de Dieu en Myſtère, c'eſt-à-dire, cachée, que Dieu avoit déja avant les ſiécles déterminée à notre gloire: que nul des Princes de ce ſiècle n'a connuë; car, s'ils l'euſſent con-*

* Chap. II. verſ. 7.

*connuë, jamais ils n'eussent crucifié le Seigneur de gloire. Mais, ainsi qu'il est écrit, ce sont les choses qu'œil n'a point vuës, ni oreille ouïes, ni qui ne sont point montées au cœur de l'Homme, que Dieu a préparées à ceux qu'il aime; mais Dieu nous les a révélées par son Esprit.*

Or les choses peuvent être cachées en deux maniéres; premiérement parce qu'on ne nous les a pas aprises, quoi que par elles-mêmes elles ne surpassent point la capacité de notre Esprit, & que nous les concevions, quand on nous les aprend. C'est en ce sens que la Vocation des Gentils est apellée un Mystère dans l'Epitre aux Ephésiens *. *Dieu*, dit S. *Paul*, *m'a donné à connoître le Mystère, qui n'a point été donné à connoître aux Enfans des Hommes aux autres âges, ainsi que maintenant il a été révélé par l'Esprit à ses saints Apôtres & Prophètes; savoir que les Gentils sont cohéritiers & d'un même corps & participent ensemble à la promesse de Dieu en* Jesus-Christ, *par l'Evangile.*

En second lieu les choses peuvent être cachées par raport à la foiblesse de notre Raison, qui ne peut les concevoir que d'une maniére très-imparfaite. C'est en ce sens

* Chap. III. vers. 3.4.5.

sens que la Manifestation en chair du Fils de Dieu & ses suites sont apellées un Mystère par S. *Paul* *. *Sans contredit le Mystère de pieté est grand, Dieu manifesté en chair, justifié en Esprit, vû des Anges, prêché aux Gentils, cru au Monde, & enlevé en gloire*. C'est en ce même sens, que le même Apôtre nomme l'union intime de *Jesus-Christ* avec son Eglise un *grand Mystère* †. *Ce Mystère est grand*, dit-il, *or je parle touchant Christ & l'Eglise*.

Il est vrai, que le mot de Mystère a quelquefois une signification plus étenduë, puis qu'on entend par là toutes les Véritez salutaires de l'Evangile, soit que la Raison les comprenne, soit qu'elle ne puisse les comprendre. Il paroît assez par tout ce que nous avons dit, que nous prenons ici le mot de Mystère au second sens, pour une vérité révélée, à laquelle la Raison ne peut atteindre, ou qu'elle ne conçoit, du moins, que d'une maniére très-superficielle & très-imparfaite.

VI. IL Y A une voye très-aisée & très-courte de lever tout d'un coup toutes les dificultez, que l'on fait contre la Religion, à cause des Mystères incomprehensibles, qu'elle impose la nécessité de croire. C'est celle

* 1. Timoth. III. 16. † Ephés. V. 32.

celle qu'ont ſuivie *Socin* & tous ſes Sectateurs. Elle conſiſte à faire main baſſe ſur tous ces Myſtères, & à les raſer rez pié rez terre, ſans en excepter un ſeul, pour mettre entiérement au niveau de la Raiſon, tout ce que la Révélation nous aprend. Ne peut-on comprendre la maniére dont le péché paſſe des Péres dans les Enfans? Il faut nier ſans façon le Péché originel, & dire, que les Enfans ne deviennent Pécheurs que par la ſuite du tems, en imitant le péché de leurs Péres. Ne peut-on concevoir le Myſtère de la Trinité, celui de l'Incarnation, celui de la Redemtion par la mort du Fils de Dieu? *Socin* ne s'embaraſſe point dans tous ces Labyrinthes, &, quoi que l'Ecriture enſeigne ces véritez en mille endroits, il aime mieux tordre l'Ecriture en mille endroits, que d'admettre ce que la Raiſon ne ſauroit comprendre.

La Réſurrection du même Corps fait-elle de la peine? Il faut ſe forger une certaine matiére céleſte dont Dieu bâtira des Corps au dernier jour aux véritables Fidelles; quoi que l'Ecriture ne diſe pas un ſeul petit mot de ces Corps fantaſtiques, & qu'elle ne fourniſſe pas même le moindre prétexte de concevoir une pareille opinion.

Les peines de l'Enfer paroiſſent-elles

trop dures à la Chair ? D'un seul coup de plume *Socin* a eu l'adresse d'effacer toutes ces peines infernales. C'est ainsi que cet habile Homme a fait une Religion de plain pié, s'il faut ainsi dire, où il n'y a, ni à monter, ni à descendre, rien d'incompréhensible, rien qui puisse choquer le moins du monde la foiblesse de la Raison humaine.

VII. Mais si cet expédient est commode, il n'est rien moins que sûr ; & *Socin* peut être justement comparé à un Incendiaire, qui mettroit le feu à tous les Edifices qu'il rencontreroit, pour éviter aux Architectes la peine de les entretenir ou de les réparer ; ou à ces Chirurgiens cruels & mal-habiles, qui mutilent les corps qu'ils traitent, qui coupent & qui brûlent partout, parce qu'ils ne sauroient guérir. *Socin* a pû nier hardiment tous les Dogmes, qui incommodoient sa foible Raison, parce que, malgré toutes ses protestations, il paroit assez, par la torture qu'il donne aux passages de l'Ecriture, qui l'incommodent, qu'il n'a pas eu un grand respect pour tous les Livres divinement inspirez.

Pour nous, qui respectons ces saints Livres, comme nous devons, qui les regardons comme la Règle infaillible de notre

Foi,

Foi, le parti qui nous reste à prendre, c'est de sonder les Ecritures avec soin, pour découvrir les véritez qu'elle nous enseigne, & de les croire sincérement, après les avoir découvertes, quelque difficiles à comprendre qu'elles nous paroissent. Cependant nous osons dire d'un autre côté à *Socin*, qu'il lui sied mal de rejetter les Mystères de la Religion, parce qu'il ne les comprend pas, lui qui s'amusa d'en manier les Dogmes au sortir de l'Ecole, où il s'étoit rempli la tête de mille Entitez chimériques encore plus difficiles à comprendre, que les Mystères les plus relevez de la Religion, & beaucoup moins fondez sur la Raison, que les Mystères ne le sont dans l'Ecriture:

Ajoutez à cela, que *Socin* a beau faire le fier & relever l'excellence & les droits de la Raison le plus qu'il lui est possible; nous ferons voir un peu plus bas, qu'il faut que cette fiére Raison rende les armes, & que *Socin* doit nier toute la Religion, & tomber dans le Pyrrhonisme le plus afreux dans les veritez naturelles, ou il faut qu'il reconnoisse que dans la Nature & dans la Religion il y a des véritez tout-à-fait incompréhensibles.

Il ne veut pas, par exemple, que Dieu soit partout par son Essence; parce qu'il

ne le peut comprendre; il le renferme dans le Ciel, à l'exemple d'*Epicure*, & il ne le fait présent sur la Terre, que par sa connoissance & par sa puissance : mais, malgré qu'il en aît, il faut qu'il reconnoisse, que Dieu est éternel; car une Divinité, qui auroit eu un commencement seroit un Mystère plus incompréhensible que celui de la Trinité. Mais comprenoit-il bien cette éternité, qu'il devoit nécessairement attribuer à Dieu? Sa Raison étoit-elle assez forte, pour atteindre jusques-là? Si cela étoit, il avoit une Raison tout autrement faite, que celle de tout le reste des Hommes; puis que tous les plus grands Philosophes, tant Anciens, que Modernes, ont avoüé, qu'on devoit nécessairement admettre une Eternité, quoi qu'on ne la pût comprendre.

Laissons donc là *Socin* avec sa fiére Raison. Plus humbles & plus modestes que lui, plus pleins de respect pour l'Ecriture, avoüons qu'il y a des Mystères dans la Religion, & des Mystères incompréhensibles; & cherchons une autre Voye, pour satisfaire la Raison au sujet de ces Mystères.

VIII. IL Y A des Théologiens, qui ont pris une Voye toute opposée à celle de *Socin :* qui, non seulement ont avoüé, que la Religion avoit des Mystères; mais qui en

en ont multiplié le nombre à l'infini; qui ont presque tout changé en Mystères, jusques aux Dogmes les plus clairs de la Religion, tels que sont ceux qui regardent les Sacremens. Ils ont soutenu, qu'en matiére de Religion, le Mystère étoit un caractère de vérité: comme si Dieu ne pouvoit pas révéler des véritez conformes à la Raison; & que l'incompréhensibilité d'un Dogme fût un caractère de Divinité & de Vérité.

Les Catholiques Romains sont un peu tombez dans ce défaut. Tout est Mystère à leur égard. Les choses les plus claires se métamorphosent en énigmes en passant par leurs mains. Leur Religion est une espêce de Labyrinthe d'où il est impossible de se tirer. Je ne veux pas accuser l'Eglise Romaine de s'adonner à de mauvaises œuvres; mais je sai bien qu'elle semble haïr la lumiére, comme ceux qui s'y adonnent. Elle ne parle que de ténèbres, de foi aveugle, de soumission aux Mystères, qu'on ne comprend point.

IX. Il est pourtant certain, que l'incompréhensibilité d'un dogme n'est point un caractère de sa Divinité. Qui ne sait que les Religions Payennes ont eu leurs Mystères, de même que la Religion Chrétienne, & des Mystères, qui n'étoient ni

moins obscurs, ni moins incompréhensibles? Qui ne sait qu'il y a des Mystère d'iniquité, comme il y a un Mystère de piété, & que l'Erreur a ses ténèbres & ses profondeurs, de même que la Vérité?

Comme Dieu peut nous avoir révélé des veritez très-claires & très-évidentes, le Démon peut aussi enseigner des erreurs très-obscures & très-difficiles à comprendre; & comme on n'a aucune raison de dire qu'une vérité n'a pas été enseignée de Dieu, parcequ'elle a été connuë par la seule Raison; on n'en a pas plus à soutenir, que Dieu est l'Auteur d'une Doctrine, parce qu'elle aproche du Mystère, & qu'elle a quelque chose d'incompréhensible. Voici donc deux Règles infaillibles, qu'on doit observer sur ce sujet. La premiére, c'est qu'il ne sufit pas qu'une certaine Doctrine soit incompréhensible, pour la reconnoitre pour Divine. La seconde, c'est que, lors qu'une Doctrine est clairement contenuë dans l'Ecriture, ce n'est pas une raison suffisante pour la rejetter, de ce que nous ne pouvons pas bien la comprendre. Si on n'observe pas la premiére Règle, on court risque de recevoir comme divines des Doctrines purement humaines, ou même Diaboliques. Si on n'ob-

serve

ſerve pas la ſeconde, on eſt en danger de rejetter comme des Doctrines humaines ou même Diaboliques, des Doctrines véritablement Divines. J'ajouterois une troiſiême Règle à ces deux-là, ſi elle ne trouvoit mieux ſa place dans le Chapitre ſuivant, où je vai faire des Réflexions directes, pour faciliter la foi des Myſtères de la Religion.

## CHAPITRE VI.

*Suite des Réflexions générales ſur les Myſtères.*

I. ON objecte à la Religion ſes Myſtères, ſes Doctrines incompréhenſibles. Elle eſt pénible, dit-on, parce qu'elle oblige à croire des Doctrines, qu'on ne comprend point. *Ces paroles*, dit-on, *ces paroles ſont rudes, qui les peut ouïr?*

Je demande d'abord, qui ſont ceux qui font cette Objection contre la Religion. Sont-ce des Savans? Sont-ce des Ignorans? Car, ſelon ces deux différens caractères, il faudra faire deux différentes réponſes. Ce ſont, dit-on, des Ignorans. Mais ces Ignorans peuvent-ils ſe vanter d'avoir une

idée diſtinĉte de quoi que ce ſoit ? Je ne leur demande pas, comment le Soleil tourne autour de la Terre ? Comment, puisqu'ils ne le conçoivent que d'un pié & demi de diamêtre, il peut être aperçu en même tems de tous les endroits du même Hémiſphére ? S'ils ſavent comment la Lune croît & décroît ? Comment ce nombre infini d'Etoiles, qu'on voit dans le Firmament, demeurent ſuſpenduës de la maniére, qu'elles le ſont ? Ils ne comprendroient pas même ce que je leur dirois. Mais je leur demande, s'ils ſavent comment ſe forment la moindre Plante, le moindre Arbriſſeau ? Comment les Alimens ſe digérent dans leur Eſtomac, comment ils ſe changent en ſang ? Comment ils s'en nourriſſent ? Comment eux-mêmes ſe ſont formez dans le ſein de leur Mére ? Ils croyent pourtant toutes ces choſes, qu'ils ne conçoivent point, & ils regarderoient comme des fous ceux qui ne les croiroient pas. Ce n'eſt pas donc aux Ignorans à faire des difficultez ſur les Myſtères de la Religion ; puis que tout eſt myſtère pour eux ; & que dans la Nature, comme dans la Grace, ils ſont obligez à recevoir comme certaines mille choſes, qu'ils ne conçoivent pas.

II. Mais le croira-t-on ? Les véritables

bles Savans sont infiniment moins en droit de nous objecter les Mystères incompréhensibles de la Religion, que les Ignorans. Ceux-ci ne connoissant rien dans les secrets de la Nature, s'imaginent pourtant qu'on les peut connoître & que les véritables Savans les connoissent. Mais les Savans ne peuvent ignorer, qu'il y a dans toutes les Sciences & dans tous les Arts une infinité de choses, qu'on ne connoît point, qu'on ne peut connoître, & qui ne laissent pas d'être très-certaines. On reproche à la Religion ses Mystères inexplicables; mais où est la Science, qui n'aît pas les siens? Le *Dédale* des Loix est passé en Proverbe, pour exprimer les embarras inexplicables de la Jurisprudence. La Médecine trouve & dans le Corps humain & dans les Maladies, qui l'affligent, & dans les effets des remêdes mille Mystères inexplicables.

La Physique, qui se vante d'expliquer la nature des choses naturelles, est arrêtée à chaque pas par les Mystères, qu'elle trouve partout dans la Nature. Les Métamorphoses de la Chymie sont aussi merveilleuses, & aussi difficiles à expliquer, que la Résurrection de nos Corps. Il est vrai que les Mathématiques ont un très-grand nombre de véritez claires & évidentes, & qu'el-

qu'elles marchent toujours le flambeau à la main. Mais je suis sûr, & je le pourrois prouver facilement, si je pouvois me rendre intelligible à ceux, qui ne connoissent point ces Sciences, qu'il n'y en a point qui puisse plus faciliter la persuasion des Mystères incompréhensibles de la Religion, que les Mathématiques. Elles nous aprennent ces Sciences, qu'on ne sauroit assez estimer, elles nous aprennent que toute la Nature est pleine de Mystères; qu'on ne sauroit faire un pas, sans trouver l'Infini, des Abymes sans fonds, qu'on ne peut sonder; des Mystères ainsi proprement dits actuellement inconcevables, non pas seulement à cause de la foiblesse de nos lumiéres; mais à cause de la nature de la chose même, qui est telle, que, quoi que certaine, elle ne peut pourtant être ni conçuë, ni connuë. Je suis sûr, qu'un Homme sincére, qui cherche la Vérité de bonne foi, sera plus persuadé, que l'incompréhensibilité des Mystères ne doit pas l'empêcher de les admettre, après qu'il aura aquis quelque connoissance des Mystères Mathématiques, qu'il ne l'étoit auparavant.

III. JE NE connois donc qu'une espêce de gens, qui puissent avec quelque aparence de raison nous objecter l'incompréhen-

henſibilité de nos Myſtères. Ce ſont les demi-Savans, tels qu'ont été, ſans contredit, *Socin* & ſes Sectateurs. J'entens par Demi-Savans, les Hommes ſuperficiels, qui n'ont fait qu'éfleurer les Sciences, qui n'en connoiſſent que l'écorce, & qui ont paſſé un vernis ſur leur véritable ignorance, pour la cacher aux autres, & pour ſe la cacher à eux-mêmes.

Comme ces Gens croyent tout ſavoir, tout connoître, que rien ne les embarraſſe, qu'ils croyent voir clair au milieu des plus épaiſſes ténèbres; nos Myſtères les incommodent, leur obſcurité les choque. Mais ils ſont peu équitables, ils font tort à leurs prétenduës lumiéres. Nous leur ſoutenons, que les Myſtères de la Religion ne ſont pas plus incompréhenſibles, que tant de Myſtères des autres Sciences, qu'ils croyent comprendre & pénétrer. Qu'ils avoüent donc, ou qu'ils comprennent véritablement nos Myſtères, ou qu'ils ne comprennent point les Myſtères des autres Sciences; comme ils s'en ſont vantez à faux. La vérité eſt que ces Demi-Savans ſont les gens du monde les plus préſomtueux & les plus inſuportables. Ils ſe vantent de comprendre ce qu'ils ne comprennent aſſurément point, & ils ne veulent pas admettre les Myſtères de la Religion,

parce

parce qu'ils ne les comprennent point.

Enfin, pour terminer cette premiére Réflexion, je m'en vai avancer un Paradoxe, qui surprendra, peut-être; mais qui ne laisse pas d'être très-véritable. Il a assez paru par ce que j'ai dit dans le Chapitre précédent, que j'admets des Mystères proprement dits dans la Religion; mais je soutiens à présent, que, de toutes les Sciences du Monde, il n'y en a point, qui aît moins de Mystères que la Théologie, qui est la Science de la Religion. Prenons, pour exemple, la Médecine. C'est une Science cultivée depuis bien des Siécles, & qui est parvenuë dans le nôtre à un très-grand degré de perfection. Elle a pour objet le Corps humain, qui est à la portée de tous les sens de l'Homme; qu'il peut toucher, manier, dissequer. S'il ne peut pas le voir tout en vie, il peut ouvrir des Animaux vivans, dont le corps est, à peu près, semblable à celui de l'Homme. Choisissez le plus habile Médecin du Monde, mais qui soit sincére, de bonne foi, & humble. Demandez-lui s'il n'y a point de Mystères inexplicables dans le Corps de l'Homme. Il vous répondra de bonne foi, qu'il en trouve à chaque pas. Il avouëra, qu'il ne sait point comment le Corps se forme dans le sein de la Mére. Qu'il y a en-

encore bien des Myſtères, pour ſavoir, pourquoi un Enfant vit ſans reſpirer, avant qu'il vienne au Monde, & pourquoi la Reſpiration lui eſt abſolument néceſſaire, dès qu'il y eſt venu. Il avouëra, qu'il ne ſait pas encore bien à quoi ſert cette reſpiration. Qu'on ſent bien le cœur qui bat; mais qu'on ne connoît pas bien la cauſe de ce battement. Qu'on ne ſait pas même, le dirai-je à la honte de l'eſprit de l'Homme? qu'on ne ſait pas clairement ce que c'eſt que le battement du poulx. Que la maniére, dont ſe fait la digeſtion dans l'eſtomac ou dans les inteſtins, eſt un autre Myſtère de la Médecine. Mais à quoi m'amuſé-je? Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois raporter tous les Myſtères de cet Art, qui s'ocupe d'un ſeul objet, qu'on a entre les mains, & qui eſt un de ceux, qu'on doit le mieux connoître.

Qu'on nous objecte après cela les Myſtères de la Religion, qui ne ſont pas, à beaucoup près en ſi grand nombre, que ceux d'une Science, qui paroit ſi aiſée, & que l'Homme croit avoir tant d'intérêt de bien connoître.

IV. ON m'objectera, peut-être, qu'il y a une grande différence entre les Myſtères de la Religion, & ce que j'apelle des Myſtères dans les autres Sciences. Que ceux-

ceux-ci ne ſont pas proprement des choſes, qui ſurpaſſent notre intelligence, ou qui ſemblent impliquer contradiction: mais des choſes qu'on ignore, ou parce qu'on a négligé de les connoître, ou parce qu'on n'a pas encore trouvé les moyens pour cela. Mais que les Myſtères de la Religion ou ſont tout-à-fait incompréhenſibles, ou ſemblent même renfermer des contradictions. Je répons en premier lieu, qu'il y a beaucoup de Myſtères de la Religion, qui ſont tels par notre propre ignorance, & non pas par la nature de la choſe même, de même que ceux que j'ai appellez Myſtères dans les Sciences humaines. Telle eſt, par exemple, l'union intime de *Jeſus-Chriſt* avec ſon Egliſe, que S. *Paul* apelle un *grand Myſtère*, la Doctrine de la Reſurrection, & quelques autres, qui ne ſont des Myſtères pour nous, que parce qu'il n'a pas plû à Dieu de nous en reveler davantage, que ce qu'il nous en a révélé ſur ces Articles.

Je répons en ſecond lieu, que les Sciences humaines elles-mêmes ont des Myſtères, qui ſont incompréhenſibles par eux-mêmes, & qui ne ſemblent pas moins impliquer contradiction, que les Myſtères de la Religion; je dis qu'ils ſemblent impliquer contradiction, & non pas qu'ils l'impliquent: puis que ni les uns, ni les autres

ne

ne renferment actuellement aucune contradiction. Je mets dans ce rang la divisibilité de la matiére à l'infini ; un mouvement qui peut augmenter ou diminuer à l'infini. Une ligne, qui est incommensurable à une autre ligne, & dont le quarré pourtant est précisément double du quarré de l'autre, & une infinité d'autres veritez semblables, que les Mathématiques présentent à châque pas.

Enfin, s'il est vrai que dans des sujets, qui sont finis ou qui nous le paroissent, on trouve tant de choses inexplicables ; doit-on être surpris, que dans un sujet veritablement infini tel qu'est la Divinité il y ait des Mystères, qui ne se peuvent expliquer, & qui ne sont pas même bien concevables ? Il est tout visible, qu'il n'y a nulle proportion entre nos facultez & cet objet. Loin donc que l'Objection soit contre moi elle favorise mon raisonnement. Vous ne comprenez pas bien nos Mystères, qui regardent l'Infini, dites-vous ; & vous, comprenez-vous bien les Mystères des Sciences humaines, entre lesquelles & vos facultez il semble y avoir quelque proportion ? Je reviens maintenant à mes Réflexions générales.

V. Je prie donc mon Lecteur de remarquer en second lieu, que les Mystères de la

Re-

Religion augmentent ou diminuent, à proportion de l'ignorance, ou de la connoissance de ceux qui en font profession. Tout est Mystère, pour un ignorant, qui n'a aucune idée, & qui ne veut rien aprofondir. Le commun peuple peu instruit regarde la Doctrine des Sacremens, comme une Doctrine remplie de Mystères incompréhensibles. C'est une idée, que nous avons empruntée des Catholiques R. & dont nous ne saurions encore bien nous défaire. Il est cependant certain, qu'il n'y a rien de si clair, que ce qui concerne les Sacremens, Saintes Cérémonies, qui ont été instituées principalement pour les plus simples; afin de leur rendre plus sensibles les Véritez de la Religion les plus importantes. Quand les *Capharnaïtes* eurent ouï *Jesus-Christ*, qui leur disoit, qu'il falloit manger sa Chair & boire son Sang, ils s'écriérent, * *cette parole est rude, qui la peut ouïr?* Ils regardérent cette Doctrine, comme un Mystère incompréhensible. Ce n'étoit point la faute de la Doctrine de *Jesus-Christ*, mais celle de leur ignorance. S'ils eussent aussi bien compris le sens des paroles du Seigneur, que nous le comprenons aujourdhui; ils n'eussent point trouvé là de

* Jean VI. 60.

de Myſtère incompréhenſible, ni de doctrine choquante : puis que le Seigneur ne vouloit dire autre choſe, ſi ce n'eſt, qu'il faloit entrer véritablement dans ſa Communion, & accepter par une vive Foi le mérite de ſon ſacrifice, pour obtenir la Vie éternelle. Ne chargeons donc point la Religion des prétendus Myſtères, qu'elle nous enſeigne, & qui ne ſont tels que par notre pareſſe & par notre ignorance criminelle. Etudions-la avec ſoin; nous en comprendrons bien des véritez, que nous ne comprenons point. Bien des Myſtères s'évanouïront à nos yeux; parce qu'ils deviendront des véritez claires & évidentes.

VI. EN troiſiême lieu, il eſt très-important de remarquer, que la Corruption originelle, dans laquelle nous naiſſons tous, comme une funeſte expérience ne nous en aſſure que trop, quand l'Ecriture ne nous l'aprendroit pas, la Corruption originelle, dis-je, a répandu de très-grandes ténèbres dans notre Eſprit; que les fruits funeſtes de cette Corruption, c'eſt-à-dire, les péchez que nous commettons tous les jours, accroiſſent conſidérablement. Notre Eſprit s'eſt, s'il faut ainſi dire, *matérialiſé.* C'eſt ce que S. *Paul* dit en termes formels dans ſa *I. Epître aux Corinthiens* *. *L'Homme ani-*

* Chap.II. vſ.14.15.

*animal ne comprend point les choses, qui sont de l'Esprit de Dieu : car elles lui sont folie, & il ne les peut entendre, parce qu'elles se discernent spirituellement ; mais l'Homme spirituel discerne toutes choses.*

Ce n'est pas donc la faute de la Religion, si elle nous aprend des choses, que nous ne pouvons comprendre ; c'est notre propre faute. Il est vrai, qu'elle nous éclaire par ses salutaires lumiéres, & par la Grace de l'Esprit, qu'elle nous communique ; mais elle ne dissipe pas toutes nos ténèbres, pendant que nous sommes ici bas ; * *Nous ne connoissons qu'en partie, nous ne voyons qu'à travers un miroir obscurément.* Nous faisons tort à la Religion, quand nous lui imputons des obscuritez, qui ne procédent que de nos propres ténèbres & de notre ignorance. Nous ressemblons à ceux qui ont la jaunisse, qui transportent sur tous les objets, qu'ils voyent, un jaune, qui n'est véritablement, que dans leurs propres yeux. Disons-le donc, *la Loi est spirituelle, mais nous sommes charnels.* La Religion est lumineuse ; mais nous avons de très-mauvais yeux.

VII. PLAÇONS ici, en quatriême lieu, la Remarque, que nous avons promise en fi-

* I. Corinth. XIII. 12.

finiſſant le Chapitre précédent. Il eſt bien vrai, que l'incompréhenſibilité d'un Dogme n'eſt pas la marque de ſa vérité. Mais il ſeroit inconcevable, qu'une Religion, qui a Dieu pour Auteur, ne fût pas incompréhenſible par quelque endroit. J'avouë que, parce que Dieu a parlé à des Hommes, il s'eſt accommodé à leur foible intelligence, il a begayé avec eux; il les a enſeignez *ligne après ligne, & ligne après ligne* *. Mais, parce que c'eſt Dieu qui parle, il eſt impoſſible, que les véritez, qu'il enſeigne, ne ſe reſſentent en quelques endroits de la ſublimité de ſon Eſſence. Il a ſouvent parlé à la maniére des Hommes, parce qu'il parloit à des Hommes; mais il a ſouvent parlé comme Dieu, parce qu'il eſt Dieu. Si la Religion n'enſeignoit que des véritez naturelles, claires, faciles; on ſeroit tenté de croire, qu'un ſimple Homme en ſeroit l'Auteur. On n'a beſoin ni de ſonges, ni de viſions, ni d'inſpirations immédiates de l'Eſprit de Dieu, pour ſavoir qu'il y a un Dieu; que nous devons honorer ceux à qui nous devons la naiſſance; qu'il faut être bienfaiſant. La Religion a des caractéres de Divinité dans ces véritez ſublimes, qui ſurpaſſent notre por-

* Iſaïe XXVIII. 10.

portée, & auxquelles notre Raiſon ne peut atteindre. J'avouë que ce ſeul caractére ne ſuffiroit pas pour nous la faire reconnoitre pour Divine; mais il a de la force, quand il eſt joint avec les autres.

VIII. Cette quatriême Réflexion nous conduit naturellement à une cinquiême, qui mérite une attention particuliére. Quel doit être le principal Objet de la Religion? Sur quoi doit-elle principalement nous inſtruire? Sur la Nature de Dieu, ſur ſa Volonté; puis que la Religion a pour but de nous aprendre à ſervir Dieu, comme nous devons: puis qu'elle doit nous inſtruire de ce que Dieu veut faire pour nous, & de ce qu'il veut que nous faſſions pour lui. Or doit-on être ſurpris que la Religion nous parlant partout d'un Etre éternel, infini, incompréhenſible, nous diſe des choſes, que nous ne ſaurions comprendre? Si tout ce que la Religion nous dit de Dieu étoit facile à entendre, nous pourrions ſoupçonner avec juſtice, qu'elle ne nous diroit pas la vérité; puis que le portrait reſſembleroit ſi mal à ſon Original. Nous avons vû que toutes les autres Sciences ont leurs Myſtères: mais quand la plûpart n'en auroient point, nous n'aurions pas lieu d'en être beaucoup ſurpris. La Philoſophie, la Médecine, la

Ju-

Jurisprudence, la plupart des autres Sciences humaines s'occupent d'Objets bornez, limitez, à la portée de notre Esprit. On doit être étonné que nous ne les comprenions pas mieux que nous faisons. Il est honteux à la Nature Humaine de connoître si peu des Objets, qu'il semble qu'il lui seroit si facile de connoître. Mais pour les véritez de la Religion, elles concernent la Nature Divine, ses Décrets, sa Providence, ses Intentions, sa Volonté, c'est-à-dire, des choses infinies, ou qui tiennent de l'Infini? Pourquoi sera-t-on surpris, si ces Doctrines ont leurs difficultez, leurs côtez incompréhensibles?

Il y a peu de gens, qui n'ayent ouï parler de la Réponse, que fit un ancien Poëte Payen, apellé *Simonide*, à *Hieron* Tyran de Sicile, qui lui demandoit la définition de Dieu. Il demanda d'abord un jour pour répondre. Ce jour étant passé, il en demanda deux, & puis quatre, & puis huit. Le Tyran lui ayant témoigné sa surprise de tant de délais; *Simonide* répondit; que plus il pensoit à cette matiére, plus il la trouvoit obscure. Il y avoit, sans doute, de l'impieté dans cette Réponse; puis que Dieu ne nous est pas entiérement inconnu. Mais on ne sauroit être surpris que la Religion, qui ne nous parle presque que de cet

Etre infini, ne soit pas partout parfaitement intelligible.

IX. Voici une sixième Réflexion encore plus importante, que la précédente. Je demande, pour qui est faite la Religion? Quel est le but qu'elle se propose? Elle est faite pour l'Homme pécheur, qu'il faut tirer de la Corruption & arracher à la Justice Divine. Elle se propose de procurer à l'Homme une félicité non sur la Terre, mais dans le Ciel; non naturelle, mais surnaturelle; car, depuis le péché, Dieu n'a pas voulu que l'Homme fût parfaitement heureux ici bas. Il est donc tout naturel, qu'une telle Religion aît des endroits obscurs; qu'elle enseigne des Mystères incompréhensibles.

Il est, en effet, bon de remarquer que la plûpart de nos Mystères ont un raport essentiel à cet état malheureux, où l'Homme s'est plongé par le péché, & à cette félicité surnaturelle, que la Religion lui veut procurer. Je ne sai si le Mystère de la sainte Trinité eût été révélé à *Adam*, pendant son séjour sur la Terre, s'il eût persévéré dans l'état d'innocence. Je connois des Théologiens, qui le soutiennent, d'autres le nient; le plus sûr est de dire, qu'on ne sauroit se déterminer sur cette Question.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce Mystère a une connexion nécessaire avec l'état de l'Homme pécheur; mais de l'Homme pécheur, que Dieu vouloit racheter. Le Mystère de l'Incarnation, celui de la Rédemtion, celui de la Resurrection des corps n'eussent point eu de lieu sans le péché de l'Homme. Ainsi nos plus grands Mystères ont un raport visible au péché de l'Homme, dont il a fallu le retirer, & à la félicité surnaturelle qu'il a fallu lui procurer. Or qui sera surpris qu'une Religion accommodée à l'Homme Pécheur, & qui se propose un tel but, forme un Systême plus composé, plus difficile à comprendre, que, si l'Homme ayant persévéré dans l'état d'innocence, toutes choses eussent suivi les Loix de la simple Nature, telle qu'elle étoit sortie de la main de Dieu? S'il ne s'agissoit que de conserver la santé de l'Homme; s'il ne faloit pas penser à ce nombre infini de maladies ausquelles il est sujet, on n'auroit pas besoin de tant de remêdes, & la Médecine seroit beaucoup plus simple. Il est facile d'apliquer cet exemple à la Religion.

X. Je me flate, que ces Réflexions serviront à dissiper entiérement l'Objection, qu'on fait contre la Religion, tirée de l'incompréhensibilité de ses Mystères. Mais

il faut dire quelque chose de plus. Il faut faire voir, que ces Mystères même sont un endroit, qui la rend aimable. J'ai déja montré que c'étoit un caractére de sa Divinité; & j'ai marqué en quel sens cette Proposition étoit véritable. Cette seule raison peut servir à nous la faire aimer & estimer. Mais nous devons ajouter à cela, que la Religion nous fait espérer de connoître dans une autre vie ces Mystères, qu'elle nous propose, beaucoup plus clairement, que nous ne les connoissons dans celle-ci. Il est sûr, qu'une partie de notre félicité consistera dans l'augmentation de nos connoissances. Je sai que cet Article ne touche point diverses personnes, qui ne se soucient pas beaucoup d'aquérir de nouvelles lumiéres. Mais c'est leur faute, ce que je viens de dire ne laisse pas d'être très-sûr.

Les Mystères, que la Religion nous propose, quoi que d'une maniére obscure, sont comme un échantillon d'une infinité de connoissances surnaturelles, que nous n'avons point, & que nous aquerrons dans la vie avenir. Ils sont comme un atrait, pour nous faire désirer ce tems heureux, où nous verrons Dieu tel qu'il est, & où nous le contemplerons à face découverte.

On

On sait ce que S. *Pierre* * dit des Anges & de nos Mystères. Ces saintes Intelligences, quoi que parfaitement heureuses, désirent d'y regarder jusques au fond. Le peu, que la Religion nous en aprend, ne suffit pas pour satisfaire notre curiosité; mais il sufit pour animer notre zèle, & pour nous faire désirer ces tems heureux, où, comme les Anges, nous nous occuperons à les pénétrer jusques au fond. En voila assez, pour faire voir en général, que, non seulement les Mystères, que la Religion nous propose, ne font point d'objection considérable contr'elle; mais qu'elle est même parfaitement aimable par cet endroit-là. Cependant cela paroitra plus clairement, quand je parlerai de quelques-uns de ces Mystères en particulier. Mais il faut auparavant, que je fasse deux courtes réflexions, sur ce que je viens de proposer dans les deux Chapitres précédens.

* I. Pierre I. 12.

## CHAPITRE VII.

*Réflexions sur ce qui à été dit dans les deux Chapitres précédens.*

I. MA premiére Réflexion concerne proprement ceux qui se piquent de connoître leur Religion & les Mystères, que l'Ecriture nous a revelez. Les Sociniens, les Déïstes, & les Impies ont fait à je ne sai quels * Théologiens, peu instruits de ces matiéres, une espêce d'Epouvantail de nos Mystères, & les ont presque obligez à les regarder, comme une partie foible de la Religion, qui avoit besoin de suport, & sur laquelle on devoit nous faire quelque espêce de grace. Nous entendons d'ailleurs assez souvent des Demi-Savans en matiére de Religion, nous dire que la Trinité, l'Incarnation, la Rédemtion, la Résurrection, sont des Articles difficiles à digérer. Peu s'en faut, qu'ils n'avouënt, qu'ils sont à peu près insoutenables. Ces gens me paroissent floter en quelque sorte en-

* Tels sont ces Catholiques Romains, qui ont cru qu'on ne pouvoit refuter les Sociniens par la seule Ecriture sans le secours de la Tradition.

entre la Foi & l'Incrédulité sur des Articles si capitaux, parce qu'ils ne peuvent bien les comprendre.

Je prie ces Personnes de répondre à ces deux Questions. La premiére si ces Dogmes ne sont pas clairement contenus dans l'Ecriture. Ils n'oseroient me dire le contraire. Ils y sont écrits en mille endroits, si j'ose ainsi le dire, avec les rayons du Soleil. Il faut donc de nécessité ou rayer l'Ecriture, & la regarder comme un Livre purement humain, où la Vérité est mêlée avec le Mensonge; ou bien il faut recevoir ces Mystères, comme des véritez certaines & incontestables.

Quelques Personnes regardent les Controverses Sociniennes, comme les plus difficiles. Ils sont devant *Socin*, comme les Israëlites en la présence de *Goliath*. Ils le regardent comme un Geant terrible, qui éfraye & défie au combat les batailles rangées de l'Eternel. Mais j'ose bien assurer que c'est un des plus foibles de nos Ennemis, à moins qu'on ne compte pour de la force une hardiesse mêlée avec beaucoup de présomption. Cet Héréſiarque convient, ou, du moins, il veut que nous croyions qu'il convient avec nous d'un principe commun, qui est la Vérité & la Divinité de l'Ecriture. Dès qu'il s'expose

à combattre sur ce champ de bataille, la victoire nous est sûre; il est obligé de ne se battre plus qu'en retraite. Autant de passages, que nous lui citons, sont autant de coups mortels, que nous lui portons.

II. La seconde Question, que je veux faire à ces personnes instruites de nos Mystères; mais qui les regardent comme l'endroit foible de la Religion; c'est qu'ils me disent, s'il y a une seule chose dans la Nature, qu'ils conçoivent parfaitement. Prenons la premiére, qui se rencontre. Nous remuons à notre volonté diverses parties de notre Corps. Je suppose qu'on le voit. Ma main, mes doigts obéïssent aux ordres de ma Volonté. Les personnes à qui je parle conçoivent-elles comment cela se fait? Ho! direz-vous, nous n'avons pas étudié. Les Medecins, les Philosophes le savent; & si vous qui êtes nos Docteurs & nos Maîtres nous disiez, que vous comprenez la Trinité, cela nous satisferoit; nous n'attribuerions plus nos ténèbres sur ce Mystère qu'à notre ignorance. Dites-vous que les Médecins, que les Philosophes savent comment se meuvent ma main, mes doigts; comment ces membres obéïssent aux ordres de ma Volonté? Ho! que vous êtes dans une grossiére erreur! Ils savent que nous avons des Muscles, des Esprits ani-

animaux, qui coulent dans de certains tuyaux, qu'ils appellent des Nerfs: mais voila tout. Tous ceux qui ſont ſincéres parmi eux avoüent, que les Règles de ce Méchaniſme ſont un Myſtère pour eux. Ils avoüent ſurtout, qu'ils ne voyent goute ſur la maniére, dont ces membres obéïſſent aux ordres de la Volonté? Quoi! vous ne ſavez pas comment cette main, ces doigts ſe remuent; quoi que ces mouvemens ſe faſſent devant vos yeux; que vous en ſoyez les Auteurs vous-mêmes; & vous vous étonnez de ce que vous n'avez pas d'entrée dans les Cabinets du Dieu fort, de ce que vous ne pénétrez pas le Myſtère de la Trinité; un Myſtère, qui regarde l'Infini entre lequel & votre Entendement vous devez avoüer qu'il n'y a aucune proportion. Votre témérité ne vous fait-elle point de honte? Voulez-vous arrêter tout d'un coup le plus ſubtil Socinien du monde, quand il vous dit que vos Myſtères ſont inexplicables? Priez-le, avant que de lui répondre directement, qu'il vous explique d'une maniére claire & préciſe, par quels reſſorts il remuë divers membres de ſon Corps quand il veut les remuer.

III. MA ſeconde Réflexion concerne les Ignorans. Je crois que s'ils liſent ce que j'ai dit dans les deux Chapitres précé-

dens, ils regarderont tout mon Discours comme une Piéce hors d'œuvre, & tout-à-fait inutile. Ces gens là ne s'embarrassent pas des Mystères de la Religion. Ils ne les connoissent point. Ils se sont, tout au plus, rompu la tête, pour retenir les mots de Trinité, de Personne, de Satisfaction, d'Incarnation, de Résurrection, sans comprendre en aucune maniére ce que ces mots signifient. Leur ignorance est si crasse & si générale sur ces importans Mystères de la Religion, que, quoi que, peut-être, dans le vaste plan, que nous nous sommes fait, il n'y aît rien de si essentiel, que ce que nous avons dit dans les deux Chapitres précédens, & que nous dirons dans les suivans sur ce sujet; rien que nous ayions médité avec plus de soin, peut-être, je le redis encore une fois, peut-être, n'y aura-t-il aucun endroit, que le plus grand nombre de mes Lecteurs regarde avec des yeux plus indifferens, & comme plus inutile.

Que l'on se souvienne, que c'est presque une faute également grande, d'être indifferent sur les Mystères de la Religion & de les combattre ouvertement. Les combattre marque plus de haine. Etre indifférent, marque plus de mépris. Celui qui les combat fait voir par là, qu'il les rece-

vra

vra difficilement : celui qui n'a que de l'indifférence pour eux, prouve qu'il ne se feroit pas une peine de les abandonner. Lequel vaut mieux ? Je n'en sai rien : on en jugera. Ce en quoi les Savans & les Ignorans s'accordent parfaitement parmi nous, c'est d'avoir une haine implacable contre les Dogmes Sociniens. Je n'ai garde de blâmer cette haine. Je voudrois seulement qu'elle fût bien fondée ; c'est-à-dire, que nous haïssions ces Dogmes par de bonnes raisons. Mais l'Ignorant les hait par préjugé & sans les connoître : le Savant les hait, parce qu'il les craint. Ces deux motifs sont également blâmables. Il faut les connoître & les haïr, sans les craindre. Le moyen de justifier notre haine, c'est de nous fournir de bonnes armes pour résister à toutes les attaques des Adversaires : c'est d'étudier perpétuellement l'Ecriture, pour avoir de quoi répondre à toutes leurs chicaneries ; & de ne se faire point de peine de l'incompréhensibilité de nos Mystères.

## CHAPITRE VIII.

*Réflexions particuliéres sur les Dogmes de la Religion inaccessibles à la Raison.*

*Du Mystére de la Trinité.*

I. Les Véritez, qu'on nous propose, peuvent être difficiles à comprendre pour deux raisons: ou, parce que celui qui nous les propose se sert à dessein ou autrement d'expressions obscures; quoi que les choses, dont il parle, n'ayent rien en elles-mêmes d'incompréhensible; ou, parce que, quoi qu'on nous les propose d'une maniére très-claire, elles sont si peu proportionnées à notre portée, qu'il nous est impossible d'en avoir une idée bien claire & bien distincte.

On peut mettre dans le premier rang la plupart des véritez, que le Seigneur enseignoit aux Juifs; & qu'il couvroit, d'ordinaire, du Voile des Paraboles; parce que, comme il le disoit lui-même, ils étoient indignes de connoître les Mystères du Royaume des Cieux. * *Il vous est donné,*

* Matth. XIII. 11-13.

*né*, disoit il à ses Disciples, *il vous est donné de connoitre les secrets du Royaume des Cieux*; *mais il ne leur est point donné. Pour cette cause je parle à eux par similitudes, afin qu'en voyant, ils ne voyent point, qu'en oyant, ils oyent, & n'entendent point.* Telle étoit encore la Doctrine qu'il proposa aux *Capharnaïtes*, & qui nous est raportée dans *le VI. de S. Jean.* Car quoi qu'il ne s'agît proprement que de l'union que les Fidelles doivent avoir avec *Jesus-Christ* par la Foi, & des fruits de cette union, le Seigneur, qui vouloit éprouver la Foi des Habitans de *Capharnaüm* & de quelques-uns de ses Disciples, se servit de termes si métaphoriques & si surprenans, que, plusieurs n'y comprenant rien & leur donnant un sens tout-à-fait absurde, en furent scandalisez, s'écriérent tout surpris, *cette parole est rude, qui la peut ouïr ?* &, quitterent, enfin, *Jesus-Christ*, principalement par la surprise, que sa doctrine leur avoit causée.

Mais la plûpart des Mystères de la Religion sont des véritez incompréhensibles par la seconde raison, que j'ai marquée. L'Ecriture nous les enseigne d'une maniére très-claire & très-précise, & c'est cette raison, qui nous les fait recevoir avec une pleine certitude de Foi, & qui nous porte à les défendre de toutes nos forces con-

contre ceux qui entreprennent de les combattre.

Mais ces Myſtères ſont incompréhenſibles par eux-mêmes, & parce qu'ils ſurpaſſent infiniment la foible portée de notre eſprit : en ſorte que, ſi nous ne faiſions un ſacrifice de notre foible Raiſon aux lumiéres de la Foi, nous nous écrierions avec les Capharnaïtes, *cette parole eſt rude, qui la peut ouir ?*

II. J'AI fait voir dans les Chapitres précédens par des réflexions générales, que, non ſeulement l'incompréhenſibilité de nos Myſtères, n'étoit pas une raiſon qui dût rendre la Religion moins aimable ; qu'au contraire c'étoit un motif particulier de nous la faire aimer ; parce que c'étoit un des caractéres de la Divinité ; étant impoſſible de s'imaginer, que Dieu fût l'Auteur de la Religion, & que cette Religion eût Dieu, c'eſt-à-dire, un Etre infini pour principal objet, & qu'elle n'enſeignât rien qui ne fût au niveau de la Raiſon, rien qui fût incompréhenſible à la foibleſſe & aux courtes lumiéres de cette Raiſon.

Cela pourroit ſuffire, ſans qu'il fût néceſſaire d'entrer dans aucun détail ; ſurtout puis que nous avons fait voir en même tems, qu'il n'y a point de Science, qui n'ait plus de Myſtères que la Religion ; quoi

quoi que la plûpart ne s'occupent que d'objets très-fimples, très-limitez, & qui paroiffent très-faciles à concevoir.

Cependant, nous voulons bien examiner, non tous les Myftères de la Religion, cela nous meneroit trop loin; mais feulement quelques-uns des principaux, des plus importans, & des plus difficiles, non pour en établir la vérité, ce n'eft pas de quoi il s'agit; nous les fuppofons clairement enfeignez dans l'Ecriture; mais pour faire voir que la difficulté qu'il y a de les comprendre, ne doit pas nous empêcher de les recevoir comme très-certains, ni nous rendre la Religion, qui nous les propofe, moins aimable. Nous nous renfermerons dans quatre principaux Myftères de la Religion, qui en font comme la bafe, & qui renferment ce qu'elle a de plus incompréhenfible. Le premier eft le Myftère de la Trinité. Le fecond eft le Myftère de l'Incarnation. Le troifiême eft le Myftère de la Redemtion; & le quatriême eft le Myftère de la Réfurrection de ces mêmes Corps, que les Hommes poffédent dans cette Vie. Nous allons faire quelques Réflexions fur châcun de ces Myftères en particulier.

III. A L'E'GARD du Myftère de la très-fainte Trinité, nous avoüons que c'eft le

le grand Myſtère de la Religion Chrétienne, auſſi incompréhenſible en lui-même, qu'il eſt clairement revelé dans l'Ecriture. En vain les Scholaſtiques, en vain les Myſtiques, en vain quelques Théologiens téméraires ont-ils entrepris de l'expliquer ou de le faire comprendre, ſoit par des idées Philoſophiques, ſoit par la maniére, dont Dieu ſe conçoit lui-même & s'aime néceſſairement, ſoit par des comparaiſons tirées ou du Soleil, ou de la Matiére, ou de quelque autre choſe, dont nous avons des idées: tout cela eſt entiérement inutile & ne peut que nous égarer. Il faut s'en tenir à l'Ecriture pour un Myſtère, que nous ne connoiſſons que par la Révélation; quoi que ce ſoit un faux ſcrupule, de ne vouloir parler de ce Myſtère, que dans les termes de l'Ecriture; ſurtout lors qu'il s'agit de déveloper & de faire connoître l'Erreur, qui ſe cache ſous ces termes de l'Ecriture, qu'elle explique, ou, pour mieux dire, qu'elle tord à ſa maniére.

Nous croyons, par exemple, que le mot de *Perſonne*, non en Grec *, car il eſt équivoque, comme cela paroit par les Ecrits des Péres; ni en Latin, de donner dans

* A moins qu'on n'en détermine le ſens d'une maniére claire & préciſe.

dans l'erreur des Sabelliens; mais dans notre Langue, par exemple, & dans quelques autres, est le plus propre, dont nous puissions nous servir, pour exprimer cette distinction essentielle, qu'il y a dans la Divinité, par laquelle nous y concevons le Pére, le Fils, & le S. Esprit.

En effet l'Ecriture nous parle de ces trois, comme de trois Personnes distinctes, & leur attribuë ce qui ne peut convenir qu'à une personne; comme de baptizer en leur nom, d'envoyer, d'être envoyé, d'être contristé.

Ainsi le mot de *Trinité*, quoi qu'il ne se trouve point dans l'Ecriture, est très-propre pour exprimer ces trois personnes, quand nous parlons de toutes trois; en sorte pourtant que nous voulons, que l'on conçoive la distinction qu'il y a entr'elles. Que si ces termes de *Personne* & de *Trinité* enferment quelque imperfection; nous en écartons toutes ces imperfections, quand nous nous en servons en parlant de cet auguste Mystère. Voici les raisons, qui nous en doivent faciliter la croyance, & nous le faire même aimer en même tems, que nous l'admirons & que nous l'adorons. On pourra en voir les preuves directes dans ceux qui ont traité expressément ou de la Religion en général, ou de ce Mystère en par-

particulier. Notre dessein est de nous en tenir dans des Réflexions générales, qui servent proprement à lever les obstacles, qui peuvent en empêcher la persuasion.

IV. En premier lieu, il n'y a point de Mystère si clairement établi dans l'Ecriture que celui-là. En sorte que, si nous sommes persuadez que l'Ecriture est divine, comme mille preuves & extérieures & intérieures nous en assurent; nous ne saurions douter de la vérité de ce Mystère. Dans le fond, on ne doit guéres mettre de différence entre ceux qui le nient, & les Deïstes, qui regardent l'Ecriture comme un Livre purement humain.

Nous sera-t-il donc permis de recevoir dans les mêmes Livres Divins, ce que notre foible Raison pourra nous faire concevoir, & de rejetter tout ce à quoi elle ne pourra atteindre? Ne devrions-nous pas plutot avoir l'équité qu'avoit un Ancien *, pour le Livre d'un Philosophe Payen †. „ Ce que j'en comprens, disoit-il, me paroît admirable; ce qui fait que je crois „ encore plus admirable ce que je n'en „ comprens point ". Nous trouvons dans l'Ecriture des véritez si excellentes, si conformes à nos besoins, & que nous conce-

* Socrate. † Héraclite.

cevons; que nous ne devons pas moins estimer celles que nous ne pouvons bien comprendre; puis que nous ſavons, qu'elles ont toutes la même origine, le même Auteur.

V. MAIS, dit-on, ce Dogme implique contradiction. Croire que trois ſont un & qu'un eſt trois, c'eſt, à parler proprement, ne rien croire; puis que cela eſt du nombre des choſes impoſſibles. Nous avoüons que, croire une choſe impoſſible & ne rien croire, c'eſt, à peu près, la même choſe. Puis que toute perſuaſion doit avoir un objet, & que ce qui ne peut pas être n'étant rien, ne peut être l'objet de rien: car le rien n'a aucunes proprietez. Mais nous nions formellement que la Trinité ſoit dans ce cas. Nous nions, que l'Ecriture nous oblige à croire qu'*un ſoit trois*, & que *trois ne ſoient qu'un*; qu'un Dieu ſoit trois Dieux, ou que trois Perſonnes ne ſoient qu'une Perſonne. Mais cette même Ecriture, qui nous aprend, qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, & qu'il n'y en peut avoir pluſieurs, nous aprend, que ce ſeul Dieu eſt le Pére, le Fils, & le S. Eſprit. Elle nous en parle comme de trois Perſonnes, &, quoi que nous ne le puiſſions pas comprendre, nous comprenons fort bien, qu'un ſeul Dieu en trois Perſon-

ſonnes, & trois Perſonnes en un ſeul Dieu, ne ſont pas une choſe contradictoire.

VI. En ſecond lieu, ce qui peut nous confirmer dans la perſuaſion de ce Myſtère, malgré ſon incompréhenſibilité, c'eſt que nous voyons bien, qu'il ne s'agit pas ici d'une choſe, qui ſoit à la portée de l'Eſprit humain. Si l'on nous parloit de quelque Créature bornée, limitée, que nous puſſions toucher, manier, apercevoir par les Sens & par la Raiſon, peut-être y auroit-il quelque lieu d'être ſurpris, que nous ne compriſſions pas ce qu'on nous en diroit. Mais il s'agit de la Nature Divine, qui eſt infinie, que nous ne pouvons, pour ainſi dire, apercevoir que par ſes œuvres, c'eſt-à-dire, par derriére; dont il n'y a aucune proprieté, que nous concevions autrement, que d'une maniére très-imparfaite. Nous ſavons, que Dieu eſt Tout-puiſſant; mais nous ne concevons ni ſa puiſſance, ni la maniére, dont il agit. Nous ſavons qu'il eſt éternel; mais nous ne concevons pas ſon éternité. Nous ſavons qu'il eſt partout; mais nous ne concevons pas ſon immenſité. Nous ſavons qu'il ſait tout, le paſſé, le préſent, l'avenir, tout ce qui dépend des cauſes néceſſaires, tout ce qui dépend des cauſes libres; mais nous ne ſaurions expliquer la maniére, dont il con-

connoit toutes choses. Disons de même; nous savons qu'en ce seul Dieu, il y a trois Personnes; mais nous ne concevons clairement, ni ces trois Personnes, ni la distinction qu'il y a entr'elles. Encore un coup, il n'est nullement surprenant, si dans un Etre infini, incompréhensible, il y a mille proprietez, que nous ne concevons pas.

VII. En troisiême lieu, je demande & aux Sociniens & à tous ceux, à qui ce Mystère fait de la peine, parce qu'il est incompréhensible; peuvent-ils se vanter d'avoir une idée si exacte de la Divinité, une idée si parfaite, qu'ils puissent dire, qu'ils conçoivent tout ce qu'il y a dans la Divinité, & qu'il n'y a que ce qu'ils conçoivent? Si un Homme osoit se vanter d'avoir une Idée parfaite, &, comme on parle dans les Ecoles, compléte de la Divinité, il ne faudroit pas se donner la peine de le refuter, comme un Homme sage, il faudroit le renfermer, comme un fou.

Nous soutenons, au contraire, & tout Homme sage doit le soutenir, que châque Perfection Divine est incompréhensible, c'est-à-dire, qu'il n'y en a aucune, que nous concevions parfaitement; & qu'il y a en Dieu un nombre infini de perfections, que nous ne concevons point. Quelle témérité n'est-ce pas donc, quel crime d'oser

ſer nier la très-ſainte Trinité, ou d'oſer ſeulement en douter ; parce qu'on ne la conçoit point? Qui peut aſſurer, qu'il n'y aît pas en Dieu des diſtinctions réeiles, qu'il ne conçoit pas, diſtinctions, qui établiſſent les trois Perſonnes de la Trinité? Si les Anges, ces Créatures, qui voyent Dieu de plus près que nous, qui le connoiſſent moins imparfaitement ſavoient les raiſonnemens, que nous faiſons tous les jours ſur la Divinité, ils auroient pitié de nos foibleſſes, de nos erreurs, de nos ignorances; comme nous avons pitié des Enfans, qui commencent ſeulement à bégayer ; quand ils veulent parler d'affaires ſérieuſes, & qui ſurpaſſent infiniment leur portée. Mais ils auroient en horreur ces Hommes téméraires, qui voulant méſurer la Divinité aux foibles lumiéres de leur Raiſon, nient hardiment, qu'il y aît dans la Divinité trois Perſonnes, parce qu'ils ne le peuvent concevoir.

Il eſt donc certain, que l'incompréhenſibilité de ce Dogme de la très-ſainte Trinité, ne doit point être un obſtacle, qui nous empêche de le recevoir; puis qu'il eſt ſi clairement établi dans toute l'Ecriture. Mais il ne ſufit pas de prouver, que c'eſt une Doctrine certaine & digne d'être entiérement reçuë. Il faut faire un pas de plus,

plus, & montrer en deux mots, que c'est une Doctrine très-excellente. Ici je ne me mets plus en peine des Sociniens, c'est à des Chrétiens, & à des Chrétiens Orthodoxes, que je parle.

VIII. TOUT Homme, qui se connoit un peu, & qui, de plus, a étudié ce que l'Ecriture nous dit de la Corruption de l'Homme, ne peut ignorer ces trois véritez. 1. Qu'il a offensé une Majesté infinie, dont les yeux sont trop purs, pour voir le mal, sans le punir. 2. Qu'il a besoin d'un Médiateur capable d'appaiser cette Divine Majesté offensée. 3. Et qu'il lui faut un secours d'une Vertu infinie, pour surmonter le poids de sa corruption & le faire rentrer dans son devoir. Qu'il cherche parmi toutes les Créatures, qu'il monte dans le Ciel, qu'il descende sur la Terre, qu'il pénétre dans les Abîmes, il ne trouvera rien qui puisse calmer sa conscience, rien qui soit digne d'apaiser la Divinité, rien qui aît la force de le faire rentrer dans son devoir. Il ne trouvera partout, que des roseaux cassez, qui lui perceront la main, s'il ose s'apuyer dessus.

L'Evangile, l'Evangile seul lui ouvre une source vive de remêdes infaillibles contre tous ses maux: lui aprend qu'il trouvera dans la Divinité même qu'il a offensée

tout ce qu'il faut pour le rétablir, non dans l'état d'où il eſt déchu par ſon péché; mais dans un état beaucoup plus excellent, dans un état ſurnaturel, où étant parfaitement ſaint, il ſera auſſi parfaitement heureux.

L'Evangile nous propoſe le Pére, qui ſoutient les droits de la Majeſté Divine. Le Fils ſe fait Homme, ſatisfait à la Juſtice Divine, expie nos péchez. Le S. Eſprit nous *recrée* de nouveau, & d'Enfans d'*Adam* Pécheurs & corrompus comme lui, il nous fait les Enfans de Dieu & les Freres de notre Sauveur. Ce grand Myſtère de la Trinité a un raport ſi viſible à nos beſoins; eſt ſi propre à confirmer notre Foi; que la Foi ſe doit faire un plaiſir de le reconnoître & de l'embraſſer.

Je ſai bien que l'utilité d'une choſe ne doit pas être un motif, pour nous porter à la croire; & que c'eſt très-mal raiſonner que de dire; *une telle choſe me ſeroit très-utile, donc elle eſt vraye.* Mais, quand on a des preuves, qui établiſſent clairement une certaine vérité, & qu'enſuite, on trouve que cette vérité eſt avantageuſe; on la reçoit avec empreſſement, & parce qu'elle eſt vraye, & parce qu'elle eſt utile. Or c'eſt ce qui ſe trouve dans le Dogme de la très-ſainte Trinité. Il eſt clairement en-

enseigné dans l'Ecriture, & il a un raport très-évident à nos besoins & à notre félicité; avec quels transports de joye ne devons-nous pas le recevoir? En voila assez sur la Trinité. Passons au Mystère de l'Incarnation.

---

## CHAPITRE IX.

### *Du Mystère de l'Incarnation.*

I. CHACUN sait ce que nous entendons par le Mystère de l'*Incarnation*. Il n'est pas nécessaire d'employer ici le tems à l'expliquer fort au long. Nous croyons que, quand le tems marqué par la Providence est arrivé, la seconde Personne de la Trinité s'est unie à la Nature Humaine, revêtuë de toutes ses innocentes infirmitez; en sorte que la Personne du Fils & cette Nature Humaine n'ont composé qu'une seule personne. D'où il suit que, comme toutes les actions d'un Homme sont attribuées à cette Personne composée d'un corps & d'une ame, ainsi toutes les actions de notre Redemteur sont attribuées à cette Personne, qui a pris à soi la Nature humaine; ce qui a donné lieu à cette Ex-

 pres-

pression de l'Ecriture, que * *Dieu a racheté l'Eglise par son sang*, & à plusieurs autres semblables.

Il y a deux extrémitez à éviter dans cette matiére. La premiére est celle de *Nestorius*, du moins, celle qu'on lui impute. C'est de croire qu'en *Jesus-Christ* il y aît deux Personnes, une Personne Divine & une Personne Humaine; deux *Christs*, l'un Dieu & l'autre Homme, ce qui détruit le mérite de la mort de *Jesus-Christ*. L'autre erreur est celle d'*Eutychès*, qui enseignoit, que la Nature Humaine avoit été confonduë dans la Divine, qu'elle en avoit été comme engloutie; ce qui est un Dogme absurde & contradictoire, auquel *Cyrille* d'Alexandrie ne donna que trop d'occasion, en voulant que la Vierge *Marie* fût appellée *la Mére de Dieu*. Car, quoi que cette expression puisse recevoir un bon sens, elle est sujette d'ailleurs à mille fâcheuses conséquences, & le plus sûr est de s'en abstenir, comme l'ont sagement remarqué quelques-uns de nos plus Savans Docteurs.

II. DU RESTE l'union Personnelle du Fils de Dieu avec notre Nature n'a rien en elle-même d'incompréhensible, rien de con-

* Actes XX. 28.

contraire à une bonne Philoſophie, & qui ne ſe puiſſe expliquer par elle; comme je pourrois le faire voir, ſi je n'étois obligé d'entrer, pour ce ſujet, dans des idées trop Métaphyſiques. Tout ce que je puis dire ici, c'eſt qu'il n'en eſt pas de ce Myſtère, comme de celui de la très-ſainte Trinité. Quant à celui-ci, nous ne trouvons rien dans la Nature, qui puiſſe ni nous le faire concevoir, ni en faciliter la croyance. Au lieu que, quant au Myſtère de l'Incarnation, nous en portons tous en nous-mêmes une eſpêce d'exemple, très-propre à nous faire comprendre qu'il n'eſt point impoſſible. C'eſt l'union de notre Ame avec notre Corps, de cette Ame, dis-je, qui eſt toute ſpirituelle, & que quelques Anciens ont apellée une partie de la Divinité, avec ce Corps ſenſible, matériel, étendu. Qui peut douter de cette union; puis qu'il n'y a pas un moment qu'on ne la ſente, & qu'on n'agiſſe en vertu de cette union? Qui comprendra les liens par leſquels notre Ame tient à notre Corps, comprendra ceux par leſquels le Fils de Dieu tient à notre Nature. Et qui ne la peut comprendre, ne peut pourtant en douter, puis qu'il la ſent; pourquoi douteroit-il de l'union du Fils de Dieu avec notre Nature; quoi qu'il ne le comprenne point; puis que l'E-

criture enſeigne clairement, que *la Parole a été faite Chair* *. Que, † *quand l'accompliſſement des tems eſt venu, Dieu a envoyé ſon Fils fait de Femme.*

III. Remarquez ſeulement, que l'Union qu'il y a entre le Fils de Dieu & notre Nature, eſt une Union infiniment plus intime, que celle qui ſe trouve entre notre Ame & notre Corps. Un Eſprit incréé ayant infiniment plus de proprietez qu'un Eſprit créé, il peut être uni par plus d'endroits. Ajoutez à cela qu'en nous, notre Ame ſeule eſt unie à notre Corps, au lieu qu'en *Jeſus-Chriſt* l'Eſprit éternel, je veux dire la Divinité, eſt uni en même tems & à un Eſprit fini, qui eſt l'Ame de *Jeſus-Chriſt*, & à ſon Corps. Or il eſt conſtant que deux Eſprits, peuvent être beaucoup plus intimement unis & par plus d'endroits, qu'un Corps ne peut être uni avec un autre Corps ou avec un Eſprit.

Non ſeulement donc, il n'y a aucune contradiction dans ce Myſtère; mais nous le concevons très-poſſible, quand même nous ne concevrions pas la maniére, dont cette union ſe fait.

IV. Cependant, ne diſſimulons rien, il y a ſur le Myſtère de l'Incarnation une

* Evang. Jean I. 14. † Galat. IV. 4.

une difficulté, qu'on ne rencontre point dans le Mystère de la Trinité, quoi qu'il soit le plus sublime & le plus incompréhensible de tous nos Mystères. Cette difficulté naît de la Majesté infinie de la Divinité, & de la bassesse infinie de notre Nature. Il n'y a personne, qui fasse quelque attention sur la grandeur de Dieu & sur le néant de l'Homme, qui ne doive s'écrier avec le Psalmiste dans des sentimens de respect & d'adoration; * *quand je regarde les Cieux l'Ouvrage de tes doigts, la Lune & les Etoiles, que tu as agencées, je dis, qu'est-ce que de l'Homme mortel, que tu te souviennes de lui, & du Fils de l'Homme que tu le visites?* Le moyen de concevoir que cet Etre infini aît voulu s'unir personnellement à notre Nature, s'unir avec elle pour toujours?

Heureuse dificulté! dificulté qui ne peut nous faire révoquer en doute ce Mystère, & qui doit nous le faire aimer infiniment. Ce Mystère est incroyable; parce qu'il marque une condescendance infinie de Dieu pour l'Homme, un amour inconcevable pour lui. Que seroit-ce, si la Religion nous enseignoit, que Dieu nous hait infiniment; parce que Pécheurs, comme nous som-

* Ps. VIII. 4. 5.

ſommes, nous ſommes infiniment dignes de haine. Croirions-nous plus facilement une vérité ſi terrible; parce qu'elle nous paroit plus probable? Qu'on eſt heureux! quand on ne trouve dans la Religion d'autre difficulté que celle-ci, c'eſt que ſi ce qu'elle nous enſeigne étoit véritable, Dieu auroit pouſſé l'Amour pour l'Homme ſi loin, qu'il en ſeroit devenu incroyable. Si ce que la Religion nous enſeigne de l'Incarnation eſt vrai, Dieu nous aime trop; ſon Amour devient un abyme pour nous, dont nous ne ſaurions ſonder le fond; ou, pour mieux dire, qui n'en a point. Oh! que la Religion eſt aimable par cet endroit-là, qu'elle eſt digne de toute notre eſtime & de tout notre attachement!

V. Je l'avouë, ſi les Sens, ſi la Raiſon, ſi les Sens & la Raiſon joints enſemble, rendoient témoignage à l'Incarnation, & que je n'en euſſe point d'autre preuve; je douterois, peut-être, du témoignage de mes Sens, qui me trompent ſi ſouvent; je n'en croirois, peut-être, point la dépoſition de la Raiſon, qui s'égare tant de fois. Mais c'eſt Dieu lui-même, qui rend témoignage à ce Myſtère; c'eſt Dieu lui-même, qui m'aſſure, qu'il m'a aſſez aimé, pour vouloir envoyer ſon Fils, pour élever ma Nature, à ce haut degré de dignité

que

que de l'unir personnellement à la sienne. Douterai-je de cette vérité, parce qu'elle m'est trop avantageuse ? Ferai-je tort à l'Amour infini, que Dieu a pour la vérité; parce que je ne puis comprendre l'Amour infini, qu'il a voulu témoigner aux Hommes? Ce seroit là un travers d'esprit bien singulier. Après tout, Dieu a pû s'unir à notre Nature, sans rien faire de contraire à sa gloire; quoi qu'il n'aït pû prendre notre Nature, sans faire à la Nature humaine un honneur infini. Ce Mystère est donc infiniment aimable; parce qu'il est infiniment glorieux à l'Homme.

VI. LE *Christianisme*, disoit un bel Esprit du Siécle passé *, *le Christianisme est étrange! Il ordonne à l'Homme de connoitre qu'il est vil & même abominable, & il lui ordonne en même tems de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contrepoids cette élévation le rendroit extrêmement vain, ou cet abaissement le rendroit horriblement abjet.* N'en déplaise à ce bel Esprit, le Christianisme paroit bien plus surprenant dans l'Incarnation du Fils de Dieu. On peut dire avec bien plus de raison sur ce sujet, „ le „ Christianisme est étrange! Il nous a„ prend l'infinie bassesse de l'Homme, & „ la

* Pascal dans ses Pensées.

„ la distance immense qu'il y a entre lui
„ & le Créateur, & ce même Christia-
„ nisme nous aprend, que le Créateur a
„ voulu descendre, jusques à s'unir per-
„ sonnellement avec l'Homme, & élever
„ l'Homme jusques à l'unir personnelle-
„ ment avec lui. Sans un tel contrepoids,
„ cette élévation le rendroit extrêmement
„ vain, ou, cet abaissement le rendroit
„ horriblement abjet.

A cet égard nous pouvons dire, non comme le Psalmiste, *tu as fait l'Homme un peu moindre que les Anges*; mais *tu l'as élevé infiniment au-dessus de ces Créatures intelligentes; puis que tu n'as point pris les Anges; mais tu, as pris la semence d'*Abraham †; la semence de la Femme, pour briser la tête du Serpent. Les Hommes prennent grand soin de s'allier dans des Familles illustres, distinguées par le rang, qu'elles tiennent dans le Monde, par leur naissance, par leurs titres, par les dignitez, qu'elles possédent. Nous sommes alliez à la Divinité même. Un Homme de notre Famille & de notre Race a été uni à la Divinité personnellement & d'une union indissoluble. Nous trouvons dans notre Famille, non des Princes, ou des Rois de la Terre; mais un

* Pf. VIII. 6. † Hebr. II. 16.

un Dieu même. Le Fils de Dieu éternel eſt devenu notre Frére. Il n'y a que la Religion Chrétienne, que la ſeule véritable Religion, qui rehauſſe d'une maniére ſi ſublime la dignité de l'Homme, qui l'éléve à un degré ſi éminent.

## CHAPITRE X.

### *De la Rédemtion.*

I. LE troiſiême Myſtère de la Religion Chrétienne, dont j'ai réſolu de parler, c'eſt celui de la Rédemtion. Elle nous aprend cette Religion, que ce même Fils de Dieu, qui a pris à ſoi notre Nature, a ſatisfait pour nous à la Juſtice Divine, en portant la peine, qui étoit dûë à nos péchez, en s'ofrant lui-même en ſacrifice, pour apaiſer la Juſtice de Dieu, & nous délivrer de la malédiction, que nous avions méritée.

Ce Dogme eſt clairement enſeigné dans l'Ecriture, en des termes ſi formels & ſi précis, que l'Erreur n'a rien pû y répondre juſques ici, qui ſoit ſeulement tant ſoit peu plauſible. Non ſeulement elle nous enſeigne, que *Chriſt* eſt mort pour nous,

elle nous parle (*a*) d'*Achat*, de (*b*) *Rédemption*, de (*c*) *Prix* payé: elle nous dit, que Christ (*d*) *a été fait malédiction pour nous*, qu'il (*e*) *a porté nos péchez en son corps sur le bois*; qu'il (*f*) *a été fait péché pour nous, afin que nous fussions justice de Dieu en lui*. Elle nous parle de la mort de *Jesus-Christ*, comme d'un véritable sacrifice expiatoire pour nos péchez, où la Victime est mise à la place de celui pour qui elle est offerte. Elle oppose ce sacrifice à ceux de l'ancienne Loi, qui n'ont pû expier que des péchez typiques, des péchez, qui n'étoient proprement péchez, que parce qu'ils étoient des types des péchez réels & véritables, qui, par conséquent, pouvoient être expiez par des sacrifices, qui étoient aussi des Types. Péchez typiques, expiez par des sacrifices typiques: péchez véritables expiez par un véritable sacrifice.

II. A L'EGARD des Objections tirées de la Raison contre ce Mystère, elles ne sont de nulle conséquence. Puis que l'Ecriture nous enseigne clairement la vérité de ce Mystère; est-ce aux Hommes à dire, que cette Satisfaction n'étoit pas néces-

(*a*) I. Corinth. VI. 20. (*b*) Ephes. I. 7. & ailleurs. (*c*) I. Corinth. VII. 23. (*d*) Galat. II. 13. (*e*) I. Pier. II. 24. (*f*) II. Corinth. V. 21.

cessaire; parce que nos péchez ne méritoient pas une peine infinie? qu'elle est injuste, parce qu'elle fait soufrir l'innocent pour le coupable? Qui est-ce, je vous prie, qui est-ce qui déterminera mieux les droits de Dieu, ou Dieu lui-même, ou l'Homme pécheur? Qui est-ce qui saura mieux nous dire ce que méritent nos péchez; ou Dieu, qui est infiniment juste; ou les Hommes, qui ne tiennent presque jamais la balance égale, lors qu'il s'agit de leurs intérêts? Qui est-ce d'ailleurs, qui doit mieux connoitre, s'il étoit juste ou injuste de faire porter à *Jesus-Christ* innocent la peine, que nous avions méritée; ou Dieu, qui est la règle de l'équité, ou l'Homme pécheur, qui, par son crime, a extrêmement terni les idées de la Justice, qui lui étoient comme naturelles? Ou *Jesus-Christ* lui-même, qui a bien voulu porter la peine, qui nous étoit duë, & qui nous assûre, qu'il donne sa vie de lui-même; que personne ne la lui ôte; mais qu'il la donne lui-même, qu'il a puissance de la donner & puissance de la reprendre; ou des Hommes ingrats, qui ne veulent point reconnoitre *Jesus-Christ* pour leur Rédemteur, des Hommes fiers, qui croyent n'avoir pas besoin de Rédemtion?

III. On ne peut faire contre ce Divin

Myſtère, que la même difficulté, que nous avons propoſée contre l'Incarnation. Il eſt difficile d'avoir une juſte idée du Néant, de l'indignité de l'Homme pécheur, & de la grandeur du Fils de Dieu, & de pouvoir ſe perſuader, que ce Fils éternel aît voulu mourir à la place de l'Homme pécheur. Mais je répons ici, ce que j'ai déja répondu ſur l'Article précédent. Heureuſe difficulté, qui doit nous rendre ce dogme infiniment aimable, puis qu'il nous eſt ſi clairement révelé ! Ne méſurons point l'Amour de Dieu au nôtre. Parce que notre Amour eſt toujours très-limité; parce que, dans le fond, ce n'eſt d'ordinaire qu'un Amour propre déguiſé; & que, lors que nous aimons le plus fortement, c'eſt moins les autres, que nous-mêmes que nous aimons, ne jugeons pas de même de l'Amour du Fils de Dieu. Infini dans ſa Nature, il l'eſt auſſi dans ſon Amour; parfaitement ſuffiſant à ſoi-même, & notre bien ne pouvant jamais arriver juſques à lui, l'Amour qu'il nous a témoigné dans la Rédemtion, eſt un Amour parfaitement desintéreſſé, qui tend uniquement à notre avantage.

IV. Du reste, il n'eſt pas néceſſaire de s'arrêter beaucoup à faire voir, combien la Religion eſt aimable par raport à

cette

cette importante vérité. L'Homme a beau faire le fier ; il a beau chicaner sur les droits de Dieu ; on peut dire qu'à cet égard le Cœur est meilleur que l'Esprit. Il sent en lui même une partie de son indignité, & l'impuissance dans laquelle il est, de satisfaire à Dieu pour ses crimes par lui-même, ou de trouver ailleurs une victime digne d'être offerte à Dieu. Il cherche partout un Médiateur ; il n'en trouve point d'assez digne de la Majesté infinie, qu'il a offensée. Il voudroit, que toutes les Créatures de l'Univers lui apartinssent, il lui en feroit un sacrifice. Montera-t-il au Ciel ? Mais il n'y trouvera rien de mortel, & il ne peut être délivré de la mort qu'il a méritée, que par la mort. Descendra-t-il dans les abymes ? Mais il n'y trouvera rien que de criminel. Remontera-t-il sur la Terre ? Mais quand Dieu par sa Providence feroit naître de la Masse corrompuë des Hommes, un Homme parfaitement innocent ; il ne trouveroit rien dans cet Homme, que de fini ; rien qui put satisfaire une Majesté infinie. La Religion, la Religion Chrétienne seule fournit une victime digne d'être offerte au Juge souverain, que nous avons offensé. Dieu l'Auteur de cette Religion a trouvé ce que l'Homme n'auroit pas seulement soupçonné. Il a joint en-

ensemble le Ciel & la Terre. Réunissant les trésors de l'un & de l'autre, il en a composé un Médiateur seul digne de lui être ofert, seul capable d'expier le crime & d'apaiser sa Justice. Le Ciel fournit le mérite; la Terre fournit la Mortalité. La Terre donne une Nature humaine, qui peut mourir; le Ciel fournit une Personne Divine, qui unie intimement à cette Nature humaine, donne à cette mort un prix infini. Et veut-on savoir la conséquence que l'Ecriture tire de cette importante vérité? S. *Paul* nous l'aprendra. * *Puis que nous avons un souverain & grand Sacrificateur, Jesus fils de Dieu, qui est entré dans les Cieux, tenons ferme la profession. Car nous n'avons pas un souverain Sacrificateur, qui ne puisse avoir compassion de nos infirmitez: mais nous avons celui, qui a été tenté de même que nous en toutes choses, hormis le péché. Allons donc avec assurance au Thrône de grace, afin que nous obtenions grace, pour être aidez en tems convenable.*

V. QUE l'Homme écoute sa Raison; qu'il consulte tous les Philosophes du Monde; qu'il étudie toutes les Religions, qui ont jamais paru dans l'Univers; il ne trouvera que la Religion Chrétienne seule, qui four-

* Hebr. IV. 14-16.

fournisse à l'Homme un Médiateur suffisant, pour expier ses péchez; & par conséquent un apui ferme & solide, un remêde sûr, qui apaise tous les troubles de sa Conscience, & qui puisse le faire jouïr d'un repos & d'une tranquilité parfaite. Tout le reste n'est que des Consolateurs fâcheux, des roseaux cassez, qui percent la main de ceux qui s'y apuyent. Ce seul endroit de la Religion est capable de nous la rendre parfaitement aimable. Ce seul Article, je n'en dis pas trop, ce seul Article la rend digne de tous nos attachemens, & doit nous porter efficacement à obéïr à tous ses divins préceptes.

## CHAPITRE XI.

### *De la Résurrection.*

I. IL NOUS reste à dire un mot de la Résurrection de nos Corps; qui est le quatriême Mystère, par lequel nous avons promis de considérer la Religion. Il est certain que, quelque merveilleux que soit ce Dogme, quelque incroyable qu'il paroisse, il n'est nullement impossible. Je ne raporterai point ici, pour le rendre vraisemblable, l'exemple de divers Insectes,

tes, qui subissent des Métamorphoses merveilleuses; & qui, aprés avoir passé par une espéce de mort, reprennent une nouvelle vie, sous une forme bien différente de celle sous laquelle ils avoient paru auparavant. Qu'il me soit permis de dire, avec tout le respect que je dois à ceux qui aportent ces sortes d'exemples, qu'ils ne me paroissent point à propos. Car ces Insectes ne sont point actuellement morts dans le tems qui s'écoule depuis la fin de leur premier état, jusques à ce qu'ils paroissent sous une nouvelle forme. Qu'on ouvre la Coque d'un Ver à soye, qu'on le touche, on y sentira du mouvement, & on y découvrira des principes de Vie. Mais quand ces Insectes seroient véritablement morts, leur exemple ne me paroitroit pas encore fort propre à rendre la Résurrection vrai-semblable. La raison, c'est que toutes les Parties de leur corps sont encore unies entr'elles, & composent encore un seul Tout; au lieu que les Corps des Hommes, quelques siécles, ou seulement quelques années après leur mort, sont entiérement dissipez, & les parties qui les composoient divisées les unes des autres & dispersées dans tous les coins de l'Univers. Mais voici quelque chose, qui me paroit plus solide.

II.

II. LA ſeule Raiſon nous aprend, que la Matiére reçoit perpétuellement divers changemens; mais qu'il n'en périt pas un ſeul atome. Ce qui eſt viſible à nos yeux peut devenir inviſible; parce qu'il peut être diviſé en tant de petites parties, qu'elles échaperont, enfin, à nos ſens. Mais ces petites parties peuvent ſe réunir & ſe réuniſſent ſouvent, pour paroître de nouveau de la même maniére qu'elles avoient paru auparavant.

La Raiſon nous aprend d'ailleurs deux autres véritez inconteſtables. La premiére, que rien n'échape à la connoiſſance de Dieu, & que, quand toutes les parties, dont mon Corps eſt compoſé, reduites dans la plus fine pouſſiére, ſeroient répanduës dans tous les coins de l'Univers, il ne les connoîtroit pas moins, qu'il les connoit aujourdhui, que, réunies enſemble, elles compoſent mon Corps. La ſeconde, que Dieu eſt tout-puiſſant, qu'il peut ramaſſer les parties les plus ſéparées, & les ranimer, comme elles l'étoient auparavant.

Il ne reſte qu'une difficulté, c'eſt que Dieu veuille le faire; car nous ſavons, qu'il ne fait pas tout ce qu'il peut. Mais il nous a déclaré là-deſſus ſa volonté dans l'Ecriture. La Réſurrection des Corps eſt

est une vérité capitale de la Religion, enseignée & promise en mille endroits des saints Livres, & surtout du N. Testament.

II. C'est, sans doute, un excès très-blâmable, de compter son Corps pour tout, & son Ame pour rien, comme font les gens du Monde. L'Ame est, sans contredit, la partie principale de l'Homme, c'est principalement, à l'égard de son Ame, qu'il a été créé à l'image de Dieu. Mais ce seroit un excès presque aussi grand de compter l'Ame pour tout, & de ne faire aucune attention au Corps. Une Ame humaine n'est pas un Homme. Le Corps a ses avantages & ses perfections; & je ne doute point qu'il ne serve après la Résurrection à la félicité de l'Ame & de tout le Composé. C'est aussi ainsi qu'en jugent tous ceux qui ne s'attachent point à une Métaphysique quintessentiée inconnuë à l'Ecriture. J'en laisse juge le commun des Chrétiens, ceux qui savent leur Religion; mais qui ne sont point Métaphysiciens. Seroient-ils bien contens de la Religion, si leur promettant une éternité bienheureuse pour leur Ame, elle ne promettoit rien pour le Corps, mais si elle enseignoit, au contrai-

re,

re, qu'il demeurera éternellement dans la poudre dans laquelle il ſera reduit ?

Dieu connoit infiniment mieux ce qui eſt néceſſaire à notre félicité, que nous-mêmes & que tous les Philoſophes du Monde. Il nous promet la Réſurrection comme un avantage très-conſidérable de la Religion. Nous devons le regarder comme tel. Et là-deſſus je n'ai point d'exhortation à faire, point de leçon à donner. Je ſuis ſûr que les Hommes ne ſeroient point contens de la Religion, ſi elle ne les aſſuroit de la Réſurrection de leur Corps, & ils auroient raiſon. Quelles obligations ne lui avons-nous pas donc encore par cet endroit-là ; puis qu'elle nous donne mille témoignages aſſurez ſur un Article ſi important ; & qu'à ces témoignages, elle ajoute l'exemple même de notre Rédemteur ; qui a été fait les prémices des Dormans & le Chef de la Réſurrection, & qui eſt monté dans les Cieux, pour nous y aller préparer place, ſelon la promeſſe, qu'il en fit autrefois à ſes Apôtres *. Je conclus donc, & je crois être en droit de conclurre, & des Réflexions générales ſur les Myſtères, & des Réflexions particuliéres ſur les quatre principaux

* Jean XIV. 2.

paux Mystères de la Religion, que cette Religion est très-excellente & très-aimable par raport à ces Dogmes, qui surpassent la capacité de notre Raison, & auxquels elle ne peut atteindre.

---

## CHAPITRE XII.

*Quelques Réflexions sur les quatre Chapitres précédens.*

I. JE NE saurois m'empêcher de déplorer le malheur de certains Théologiens, qui, après avoir solidement prouvé la Divinité du Fils de Dieu, Dogme, qui * entraîne nécessairement après soi celui de la Trinité, ont osé avancer, que ce Dogme n'étoit pas essentiel à la Religion: qu'il n'étoit pas nécessaire de savoir ou de croire, que *Jesus-Christ* est Dieu, & de le connoître comme tel; pourvû qu'on reconnoisse ses Charges de Roi, de Sacrificateur, & de Prophète. Il n'y a rien, à mon sens, de si monstrueux qu'une telle Doc-

* On veut dire, que dès qu'on a prouvé qu'il y a deux Personnes dans la Divinité, on ne doit point se faire de peine d'y en admettre trois; puis que l'Ecriture dit, qu'il y en a autant.

Doctrine; & j'aimerois autant qu'on dît à des Sujets : „ Votre Roi est un véritable „ Homme; mais il vous importe peu de „ savoir si c'est un Ange, un Homme, „ ou une Bête. Contentez-vous de sa- „ voir qu'il est votre Roi ". Quoi! l'honneur, qu'on doit rendre à ce Roi ne doit-il pas être proportionné au mérite de sa Personne; &, si je m'imagine, que c'est un Chien, tel que les Voyageurs ont dit faussement qu'étoit un Roi des Tartares, dois-je lui rendre le même respect, que si je crois que c'est un Homme? Dois-je avoir la même confiance en lui; dois-je m'assurer, qu'il me gouvernera avec la même sagesse, avec la même prudence, que si je croyois que ce fût un Homme raisonnable? L'Ecriture, dit-on, enseigne que *Jesus-Christ* est le propre Fils de Dieu, le vrai Dieu. Peut-il donc être indifférent de le regarder comme un Dieu, ou comme un Homme? Si je ne le regarde que comme un Homme, puis-je l'adorer de l'adoration souveraine, qu'il mérite, comme Dieu? Puis-je avoir la même confiance en lui?

II. AVONS donc une sainte jalousie, pour ces Dogmes importans, qui établissent notre Foi, & qui sont le fondement de nos espérances. Travaillons à nous en instrui-

ſtruire; plus nous les connoîtrons, & plus nous en verrons l'importance, & plus nous ſentirons-nous obligez à la Religion, qui nous les a revelez. Je ne veux pas, à la vérité, qu'on s'attache à tout ce qu'une Raiſon évaporée pourroit nous dicter ſur ces Myſtères. Ils ne ſont point de ſa compétence. * *A la Loi & au témoignage.* Mais on doit avoir un ardent déſir de connoître parfaitement, tout ce que la Révélation nous en a enſeigné dans l'Ecriture; & je puis dire qu'à cet égard, les plus avancez n'en ſavent pas encore aſſez; parce qu'ils n'ont pas aſſez médité ces ſaints Livres.

A l'égard de la Trinité, on peut dire que pluſieurs Savans donnant trop à leur Imagination & ne donnant pas aſſez à l'Ecriture, ſe forment de très-fauſſes idées de ce Myſtère, & tels ſont en particulier les Théologiens, qu'on apelle Myſtiques.

A l'égard de ceux, dont la profeſſion n'eſt pas proprement l'étude de la Théologie; on peut les diviſer en deux Claſſes. Les uns ne ſavent rien de ce Myſtère, & ſauroient à peine dire combien il y a de Perſonnes dans la Divinité; ou, s'ils le diſent,

* Iſaïe VIII. 20.

sent, ils le disent comme des Perroquets, sans rien comprendre à ce qu'ils disent. D'autres, & dont le nombre est très-grand, sont Trithéïtes sans le savoir. Parce qu'on leur parle de trois Personnes, ils s'imaginent trois Dieux, de même que *Pierre*, *Paul*, & *Jean* sont trois Hommes. Ils ne veulent pas prendre garde, qu'on ne parle presque jamais du Mystère de la Trinité, qu'on n'avertisse en même tems, que le Pére, le Fils, & le S. Esprit ne sont qu'un seul & même Dieu, & que ce Mystère est incompréhensible.

III. QUANT au Mystère de la Rédemtion, cette importante, cette capitale vérité de la Religion devroit être le sujet de toute notre consolation, la matiére d'une joye solide, & l'objet ordinaire de notre méditation. Nous devrions nous repeter tous les jours ces excellentes paroles de l'Apôtre S. *Jean* *, *si nous avons péché, nous avons un Avocat envers le Pére, savoir* Jesus-Christ *le Juste, car c'est lui qui est la propitiation pour nos péchez, & non seulement pour les nôtres; mais aussi pour ceux de tout le Monde.* Quelle joye! quelle consolation infinie, pour une personne, qui ne peut ignorer, qu'elle est née d'une race cor-

* I. Epit. Jean II. 1. 2.

corrompuë, sujette à la malédiction, qu'elle offense Dieu plusieurs fois tous les jours, que d'être bien persuadé, qu'en vertu du mérite de *Jesus-Christ* cette corruption naturelle ne lui est point imputée; qu'en entrant dans la Communion du Rédemteur des Hommes, on obtient une abolition entiére & de cette corruption, & de tous les péchez précédens, & même une espérance certaine du pardon de toutes les fautes qu'on pourra commettre dans la suite par infirmité ou par surprise!

Que ceux qui ne sentent pas l'horreur du péché; que ceux qui sont assez fiers, pour trouver quelque proportion entre la Créature & le Créateur; que ceux qui ne savent pas ce que c'est que d'offenser une Majesté infinie, un Dieu souverainement bon & bienfaisant, comptent pour rien la Rédemtion aquise par *Jesus-Christ*, à la bonne heure. Mais pour nous, pour nous, qui enseignez dans l'Ecole du Seigneur, sommes fortement persuadez, qu'il est *le* * *chemin*, *la vérité*, *& la vie*, † qu'*il n'y a point de salut en aucun autre*, ni d'autre *nom par lequel on puisse être sauvé que le* sien seul, nous ne saurions assez estimer le prix

* Jean XIV. 6. † Actes IV. 12.

prix infini, qu'il a ofert à Dieu pour nos péchez. C'eſt ſur ce ſeul prix infini, que nous comptons uniquement. C'eſt dans des tranſports d'une ſainte joye, que nous lui diſons avec le Prophète, * *quel autre ai-je au Ciel que toi? je n'ai pris plaiſir en la Terre en d'autre qu'en toi. Tu ès le Rocher de mon cœur & mon partage à toujours.*

IV. QUANT à notre Réſurrection; il me ſemble, que nous n'y penſons pas aſſez. C'eſt une vérité, que nous mettons à quartier, & c'eſt ce qui fait que nous apréhendons la Mort. C'eſt la Foi de cette glorieuſe Réſurrection, qui peut ſeule calmer toutes nos inquiétudes. On ne peut nous conſoler de cet Arrêt fatal, *vous mourrez de mort*, qu'en nous diſant, *vous ne mourrez point*. C'eſt ce que la Religion nous crie à tout moment, c'eſt ce que la Révélation nous enſeigne partout. Mais nous ſommes ſourds à ſa voix. Semblable à ceux qui habitent près des Cataractes du Nil, que le trop grand bruit, que font les eaux, aſſourdit; nous ne penſons plus à la Réſurrection, parce qu'on nous en parle trop ſouvent. Nourriſſons-nous d'une ſi con-

* Pſ. LXXIII. 25. 26.

consolante vérité. C'étoit ce qui relevoit les espérances de *Job* dans le plus fort de ses aflictions; c'est ce qui doit relever les nôtres, & dans la vie & dans la mort. Nous devons dire incessamment avec ce saint Homme: * *Quant à moi, je sai que mon Rédemteur est vivant, & qu'il demeurera le dernier sur la Terre. Et encore qu'après ma peau on aît rongé ceci, je verrai Dieu de ma chair. Lequel je verrai pour moi, & mes yeux le verront, & non autre.* Dieu veuille nous confirmer dans la Foi d'une si excellente vérité, & nous amener, enfin, à cette glorieuse Résurrection, Amen.

* Job XIX. 25-27.

DE

# DE L'EXCELLENCE DE LA RELIGION.

## LIVRE III.

## DES PRE'CEPTES DE LA RELIGION.

### CHAPITRE I.

*Dessein de ce troisiême Livre. Difficultez de ce Dessein.*

I. J'Ai toujours admiré ces paroles excellentes de S. *Augustin*, qu'on peut lire dans le premier Livre de ses *Confessions. Qui suis-je, mon Dieu, pour que vous me commandiez de vous aimer; & que vous me menaciez des plus grandes misêres, si j'y manque? N'en est-ce point une assez grande, que de ne vous point aimer?* Il est certain, que l'Amour de Dieu, qui consiste

dans l'obéïssance à ses commandemens, est le plus grand avantage, dont l'Homme puisse jouïr pendant qu'il est sur la Terre; & qu'il ne sauroit être plus malheureux, même dès cette vie, qu'en ne prenant point de soin d'aimer Dieu & d'obéïr à ses Commandemens.

Il est vrai que c'est un sentiment outré, que celui de ces Philosophes, qui vouloient que la Vertu fût sa propre récompense, qu'un Homme vertueux n'en cherchât point d'autre, & qu'en quelque état qu'il se trouvât, il s'estimât parfaitement heureux, par cela seul qu'il suivoit exactement les préceptes de la Vertu. Mais ce seroit un sentiment & plus outré & plus faux, que de croire, ou que la Vertu rendît par elle-même les Hommes malheureux, ou que, toutes choses étant d'ailleurs égales, le Vice fût plus utile à rendre l'Homme heureux sur la Terre, que la Vertu. * *Un même accident*, je l'avouë, *arrive souvent à tous, au juste & au méchant, au bon, au net & au souillé*; mais l'Homme vertueux évite des maux, que le méchant ne sauroit éviter. La Vertu est bonne pour tous les tems. Pour le passé, par la satisfaction qu'elle cause, & par les heureux fruits, qu'el-

* Ecclésiaste IX. ℣. 2.

qu'elle a produits. Pour le présent, par un plaisir secret & inexprimable, qui l'accompagne toujours ; & pour l'avenir, par l'abondante moisson, qu'elle prépare, & qu'on ne manque jamais de recueillir. C'est donc avec beaucoup de justice, que S. *Augustin* admire la bonté de Dieu, qui nous ordonne de l'aimer & de lui obéïr, & qui nous menace de grands maux, si nous y manquons ; puis que nous ne saurions ne l'aimer point & lui desobéïr, sans nous priver d'un très-précieux avantage, & nous rendre par là-même malheureux. C'est ce que la tâche, que nous nous sommes imposée, nous oblige de prouver présentement.

II. DANS le dessein, que j'ai formé, de prouver que la Religion est très-excellente & très-aimable dans toutes ses Parties ; je l'ai d'abord considérée en général ; j'ai passé, ensuite, aux véritez, qu'elle nous enseigne ; & après quelques réflexions générales sur ces véritez, j'ai examiné en particulier, & celles que la seule Raison avoit découvertes, & celles qu'elle ne connoissoit point, mais qu'elle n'a pû s'empêcher d'aprouver, quand on les lui a révélées, & celles, qui lui sont inaccessibles, & que nous apellons proprement les Mystères. J'ai fait voir qu'à tous ces é-

gards la Religion portoit de vifs caractéres de celui qui en eſt l'Auteur. Que, comme Dieu, qui l'a donnée à l'Homme, eſt infiniment aimable ; auſſi cette Religion eſt digne de tout notre Amour, par raport à toutes les véritez, qu'elle nous a révélées. Il eſt tems, que nous paſſions aux Devoirs que cette Religion nous preſcrit, & que nous tâchions de la faire aimer par cet endroit-là. Et c'eſt, peut-être, ici la partie la plus difficile de la tâche, que je me ſuis impoſée.

III. Il eſt vrai, que les Doctrines ſalutaires trouvent des Incredules, dans l'eſprit deſquels elles ont bien de la peine de s'inſinuer. Mais après tout, l'Incrédulité eſt un défaut particulier, dont tous les Hommes ne ſont pas également coupables. C'eſt là proprement le défaut de ceux qu'on apelle les beaux Eſprits, les Eſprits forts ; & tout le monde ne prétend pas à cette qualité. Il y a, au contraire, une infinité de gens crédules, qui, bien loin de rejetter les véritez, qu'on leur annonce, ſont diſpoſez à recevoir ſans examen toutes les Doctrines, qu'on leur propoſe, pourvû qu'elles ne les engagent à aucun devoir. Aujourdhui même, dans un ſiécle ſi éclairé, combien y a-t-il de gens dans le ſein de l'Egliſe Romaine, qui pouſ-

poussent la crédulité jusques à recevoir comme vrayes les choses les plus absurdes & les plus impertinentes? Combien y a-t-il de gens dans toutes les Religions, qui admettent comme certain, tout ce qui les frape, ou par sa nouveauté, ou par son extraordinaire, ou, même, par sa bizarrerie; quelque extravagant qu'il soit en lui-même? Combien y en a-t-il qui reçoivent comme de l'or, ou comme des pierres précieuses, un faux clinquant & de vrayes happelourdes?

IV. MAIS il n'en est pas ainsi des préceptes purs & saints de l'Evangile. Ils trouvent tout autant de contredisans, qu'ils trouvent de pécheurs, c'est-à-dire, tout autant qu'il y a d'hommes; ce n'est pas seulement quelque péché particulier, qui empêche de les recevoir & de les aprouver; c'est le péché en général, c'est toute sorte de péché. Il est vrai qu'ils trouvent dans tous les Hommes sans en excepter les plus vicieux, un Avocat, qui plaide leur cause, & qui défend leurs intérêts. C'est la Conscience, ce Principe intérieur, qui accuse & qui excuse, & que les plus scélérats de tous les Hommes ont bien de la peine d'étoufer entierement. Cette Conscience parle en faveur des préceptes de l'Evangile, il est vrai, elle en fait voir la

justice, l'utilité, & les fruits; mais les Passions parlent beaucoup plus haut que la Conscience: leur bruit tumultueux empêche, qu'on n'entende ce Maître intérieur, & qu'on ne profite de ses leçons.

„ Que la Religion soit aimable par les „ doctrines, qu'elle nous enseigne, *disent* „ *les Pécheurs*, nous ne nous y opposons „ point. Qu'elle le soit surtout par les „ excellentes promesses qu'elle nous fait „ après cette Vie; nous ne saurions en „ douter. Nous avouërons même, si on „ le veut, que, quelque pénibles que soient „ les devoirs qu'elle nous impose, le parti „ le plus sûr & le plus avantageux, c'est „ de les observer exactement, en vuë des „ récompenses éternelles, qui suivent cet„ te observation. Mais prétendre, que la „ Religion soit aimable par ces préceptes „ même, qu'elle nous donne; vouloir „ soutenir qu'elle seroit moins digne de „ notre amour, si, contente des véritez, „ qu'elle nous enseigne, & des précieuses „ promesses, qu'elle nous fait dans une „ autre vie, elle ne nous génoit en rien, „ & nous laissoit les Maîtres de notre con„ duite, c'est là enseigner des Paradoxes, „ qui soûlévent l'esprit & le cœur, & „ qu'on ne persuadera jamais.

„ Qui doute que la Religion ne fût in-

„ fi-

„ finiment plus aimable, ſi, contente de
„ ces véritez excellentes, qu'elle nous ré-
„ véle, & des Thréſors infinis, qu'elle
„ nous promet, elle nous permettoit de
„ vivre à notre fantaiſie ſur la Terre, d'ê-
„ tre à nous-mêmes nos propres Légiſla-
„ teurs, ſans nous contraindre par toutes
„ ces Loix gênantes, qui renferment nos
„ déſirs dans des bornes ſi étroites, & qui
„ nous font paſſer toute notre vie dans
„ une très-dure ſervitude?

V. C'EST ainſi que raiſonne la Chair corrompuë, l'Homme animal & vicieux, qui ne comprend point les choſes qui ſont de l'Eſprit de Dieu; parce qu'elles ſe diſcernent ſpirituellement. Mais toutes ces dificultez nées du ſein de la corruption ne nous embarraſſent point. Elles ne nous obligeront point à rien rabattre de nos prétenſions; & nous ſoutenons toujours, que la Religion eſt aimable par les devoirs, qu'elle nous preſcrit, & qu'elle le ſeroit moins, ſi ſe contentant de nous inſtruire de ce qu'on apelle les *Dogmes*, & de nous faire les riches promeſſes, qu'elle nous fait pour une autre vie, elle nous abandonnoit entiérement dans celle-ci le ſoin de notre conduite.

Je dois même dire, que c'eſt ſur cet Article, que j'ai réſolu de faire mes plus

grands efforts, & que c'est principalement cet Article, qui m'a fait prendre le dessein de faire voir combien la Religion est aimable; parce que c'est sur cet Article, qu'on rend moins de justice à la Religion, & qu'on s'en forme de plus fausses idées.

Je prétens faire voir, avec l'aide de Dieu, que la Religion est tellement accommodée à nos besoins & à notre état, que non seulement elle nous améne à une félicité sûre après cette vie; mais que l'observation de ses préceptes procure des avantages très-réels & très-grands dès cette vie: en sorte qu'un véritable Chrétien doit être regardé, comme un Homme, qui a pris le parti le plus sûr, pour jouïr de la vie la plus heureuse, dont un Homme raisonnable puisse esperer de jouïr sur la Terre.

VI. MAIS j'avertis, que je ne prétens parler, qu'à des personnes raisonnables & desintéressées; ou, du moins, à des personnes assez équitables, pour imposer silence, pour quelques momens, à ces Passions injustes, qui parlent d'ordinaire si haut, & qui ne disent jamais la vérité; à des personnes, qui examinent la chose de sang froid, & avec toute l'équité, dont elles peuvent être capables.

Un Avare, qui s'est faussement préve-

nu, que le souverain bien consiste à entasser trésors sur trésors, à quelque prix que ce soit, n'est pas juge compétent, pour décider sur l'excellence du desintéressement. Un Voluptueux de profession, abandonné sans retenuë à toutes sortes de plaisirs, ne doit pas être écouté sur les avantages de la Tempérance. Et j'avouë que, si je n'ai affaire qu'à ces sortes de gens, je perdrai ma cause; ou plutot la Religion la perdra.

Mais seroit-il juste qu'on nommât pour juger de la Religion ceux qui en sont les mortels Ennemis? ceux qui n'ont ni gout, ni attention pour la Vérité, qui ferment l'oreille à la Raison, & qui n'écoutent que leurs Passions? C'est à des gens équitables que je veux parler, ce sont ces sortes de gens, que je veux éclairer & persuader.

VII. VOICI la méthode, que je me propose de suivre. Je ferai premiérement quelques réflexions générales sur les Préceptes de la Religion. Je parlerai en second lieu des Préceptes, dont la Raison ne sauroit méconnoître l'équité, & en troisiéme lieu de ceux qui paroissent durs & difficiles.

A l'égard des Réflexions générales, je m'en vai prouver que les Préceptes, que la Religion prescrit la rendent aimable aux

Hommes par trois sortes de preuves. Les premiéres seront tirées de *Jesus-Christ* même, qui est l'Auteur de la Religion; les secondes de l'Homme à qui elle a été donnée; & les troisiêmes des témoignages authentiques, que l'Ecriture rend à la Loi de Dieu, & des Eloges magnifiques qu'elle en fait. J'ose dire que cette matiére est digne de toute notre attention, & que nous n'en saurions traiter aucune qui pût nous porter plus efficacement à obéir & à obéir avec joye, à ce que la Religion exige de nous.

## CHAPITRE II.

*La Religion est aimable par ses Préceptes; parce que c'est Jesus-Christ qui les a donnez.*

I. L'AUTEUR de notre Religion c'est *Jesus-Christ*. Par quelque endroit, que nous le considérions, nous en pouvons conclurre avec justice, que les Préceptes, qu'il nous a donnez ne peuvent que nous être avantageux. Considerez-le en qualité de Dieu. Vous trouverez d'abord en lui ces deux perfections. 1. Il est infini-

niment bon. 2. Il est souverainement miséricordieux. Pouvons-nous seulement nous imaginer qu'un Dieu si bon eût voulu donner une Religion aux Hommes, qui, renvoyant tout leur bonheur à une autre vie, non seulement les laissât en proye aux miséres de celle-ci; mais leur donnât même des Loix gênantes, qui ne tendissent qu'à les rendre malheureux dans cette vie? Quoi! ce même Dieu, dont la bonté est si grande, qu'il veut rendre l'Homme parfaitement heureux dans la vie avenir, se fera plû à lui donner des préceptes, pour le tourmenter dans celle-ci. * *La bénédiction & la malediction sortiront-elles ainsi de la même bouche? Une même Fontaine jettera-t-elle ainsi le doux & l'amer par le même tuyau?*

Cette vie est courte, je l'avouë; ce n'est qu'un point, si vous la comparez à la Vie éternelle, qui lui doit succeder. Mais courte, tant que vous voudrez, un point, tant qu'il vous plairra; je ne saurois accorder avec la bonté infinie de notre Sauveur, des préceptes faits pour tourmenter, ou, pour gêner l'Homme; des préceptes, qui ne seroient pas parfaitement conformes & à sa nature & à son état.

II.

* Jaques III. 10. 11. avec quelques changemens.

II. MAIS, dira-t-on, peut-être, l'Homme a mérité, que *Jesus-Christ* en usât ainsi avec lui. C'est un Pécheur & un Rebelle, qui ne mérite pas d'être heureux. Il est juste que, puis que le Législateur est assez bon, pour lui promettre une Vie éternelle, il la lui fasse acheter par une obéïssance dure & pénible. N'est-ce pas beaucoup, qu'il n'exige de lui que quelques années d'une telle obéïssance, pour le rendre éternellement heureux? J'avouë que l'Homme ne mérite près de Dieu, que des châtimens & des peines. Je conviens même, que la seule idée de sa bonté ne peut rien faire espérer pour un ingrat & pour un rebelle.

Mais l'Ecriture me représente ce même Dieu comme * *miséricordieux*, *pitoyable*, *tardif à colere*, *abondant en gratuité & en vérité*. Cette idée de Miséricorde ne peut s'accorder avec des préceptes durs & gênans, tels qu'on représente ceux de l'Evangile. L'Ecriture ne me dit rien de ces prétendues compensations, d'une obéïssance dure & pénible pour une félicité éternelle. Elle me représente la Miséricorde de Dieu, comme se répandant sur tous les tems; sur la Vie présente & sur la Vie a-



* Exode XXXIV. 6.

venir; sur le Tems & sur l'Eternité. L'Ecriture me dit, non que Dieu sera miséricordieux; mais qu'il l'est. La Raison m'aprend, que celui qui fait le plus fait le moins; que celui qui veut m'aimer dans l'éternité m'aime aussi dans le tems: & que, par conséquent, les préceptes qu'il me donne dans le tems, me doivent être avantageux pour le tems; de même que pour l'éternité. * *Il sait de quoi nous sommes faits. Il sait que nous ne sommes que poudre*; & comme ce n'est point pour son intérêt, qu'il nous a donné une Loi, ce doit être nécessairement pour le nôtre; je dis pour notre intérêt présent; puis que Dieu ne fait rien d'inutile.

III. L'ECRITURE donne une autre Epithéte à *Jesus-Christ*, qui doit nous persuader de la même vérité. Elle l'apelle un Pére; mais un Pére tendre, plein de compassion: † *de telle compassion, qu'un Pére est émû envers des Enfans, de telle compassion est émû l'Eternel envers ceux qui le révérent.* Je sai qu'il y a des Péres durs, qui, sans avoir égard au bien de leurs Enfans & n'ayant en vuë que leur propre intérêt, raportent à eux-mêmes tous les préceptes qu'ils leur donnent, n'ont aucun soin de pro-

* Ps. CIII. 14. † Ps. CIII. 13.

procurer leur avantage, renvoyent après leur mort à leur faire sentir la tendresse paternelle, & à leur permettre de jouïr d'un héritage, qu'ils ne peuvent emporter. Mais il n'en est pas de même de Dieu. L'amour, qu'il a pour ses Enfans, est parfaitement desintéressé. La rélation de Pére ne soufre chez lui aucune interruption; les douces influences de cette rélation ne sont sujettes à aucune Eclipse.

Il est donc impossible, que les ordres qu'il nous donne ne tendent qu'à nous rendre heureux dans la Vie avenir; sans avoir aucun soin des intérêts de la vie présente. *Jesus-Christ* veut que nous aprenions de lui *parce qu'il est débonnaire & humble de cœur* *. Il déclare, qu'il n'est point venu † *apeller les Justes, mais les Pécheurs à la répentance*. Il s'opose à ces Maîtres fiers & superbes de la Loi, qui lioient sur les épaules des Hommes des fardeaux, qu'ils n'eussent pas voulu remuer du bout de leur doigt. Tout cela ne nous aprend-il pas, que nous devons trouver dans ce Divin Législateur, un Pére tendre & doux, qui connoit les in-

* C'est ainsi que je crois qu'il faut traduire Matth. XI 29. & non *aprenez de moi, que je suis debonnaire & humble de cœur.*

† Matth. IX. 13.

infirmitez de ses Enfans, qui les ménage, qui les choye, qui proportionne ses ordres à leurs foiblesses, & qui ne leur prescrit rien que pour leur avantage, & pour leur bien.

IV. C'EST, surtout, ce dont nous ne saurions douter, si nous faisons attention à tout ce que ce Divin Sauveur a soufert pour nous, & qui est la marque d'une Charité infinie, & d'un amour, qui n'a point de bornes. * *Dieu*, dit S. *Paul*, *recommande du tout sa Charité envers nous, en ce que lors que nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous.* Comment pouvons-nous nous imaginer, que ce même Sauveur, qui a voulu mourir pour nous lors que nous étions ses Ennemis en mauvaises œuvres, qui a voulu nous racheter par sa mort des peines éternelles, que nous avions méritées, & nous aquerir des biens éternels, que nous ne méritions point; comment, dis-je, pouvons-nous nous imaginer, que ce même Sauveur aît voulu en même tems nous donner des Loix dures & pénibles, qui ayant tout leur raport à une vie avenir, nous laissent en proye au chagrin & à la douleur dans la vie présente, sans que nous trouvions aucun avantage

* Rom. V. 8.

ge pour le présent dans leur observation ? Dira-t-on que *Jesus-Christ* n'a pas pû faire autrement ; lui qui connoit parfaitement & notre nature & notre cœur & nos besoins? C'est faire tort à sa connoissance, à sa sagesse & à sa puissance infinies. Dira-t-on qu'il ne l'a pas voulu? C'est faire tort à sa bonté, à son infinie misericorde. Il ne peut rien partir que de bon de cette source de tout bien. Ses présens sont purs & sans mélange, ses douceurs sont sans amertume.

---

## CHAPITRE III.

*On prouve par la considération de l'Homme même, que les Préceptes de la Religion doivent nous la rendre aimable.*

I. SI NOUS considérons l'Homme en lui-même, il nous aprendra la même vérité. Il rendra témoignage, comme malgré lui, à l'excellence des Préceptes de l'Evangile. Les termes de *Loi*, de *Commandement*, de *Préceptes*, d'*Ordonnances*, ont quelque chose qui choque, & qui éfarouche. Mais examinons la chose de plus près, & tous ces vains fantômes, qui effrayent

frayent, s'évanouïront. Consultez tous les sages Législateurs de l'Univers, les *Lycurgues*, les *Solons*, ceux qui ont compilé le Droit Romain, & tous les autres. Vous verrez, qu'ils vous diront tous tout d'une voix; qu'ils n'ont point eu en vuë dans les Loix, qu'ils ont données, ni leur intérêt particulier, ni de gêner les Peuples à qui ils ont donné ces Loix, ni de faire de la peine à aucun des Particuliers desquels ils en ont exigé l'observation. Leur unique but a été de procurer l'avantage & du Public & du Particulier; premiérement du Public, tant parce que c'est dans l'avantage Public, que le Particulier trouve le sien; que parce qu'il faut & qu'il est juste, que l'intérêt particulier le céde au public; & ensuite aussi l'avantage du Particulier; parce que le Public ne peut être heureux, si le Particulier ne l'est aussi.

C'est là ce qu'on apelle des *Loix*, des *Commandemens*, des *Préceptes*; & qu'on auroit pû apeller des *Conseils* & des *Leçons*, s'il n'avoit fallu munir ces Conseils de menaces & de promesses, pour reprimer ceux qui, ne connoissant pas leurs véritables intérêts, seroient plus portez à écouter leurs Passions, que leur Raison; & pour animer ceux qui, ne connoissant pas assez ces intérêts, ne seroient portez que foiblement

à sui-

à suivre les conseils, qu'on leur donneroit. Ainsi toute la différence qu'il y a entre les Loix d'un Souverain éclairé & qui aime ses Sujets, & les Avis d'un tendre Ami; c'est que ces Avis ne sont accompagnez ni de promesses ni de menaces; au lieu que les Loix du Souverain sont animées par ces deux motifs.

II. IL EN est de même des Préceptes de la Religion. Que ces termes de *Loix*, de *Commandemens*, de *Préceptes* ne nous épouvantent point. Si nous ne pouvons nous familiariser avec eux, regardons-les comme des Conseils avantageux & salutaires, nous ne nous y tromperons point. Il est encore plus vrai des Loix de Dieu, que des Loix humaines, que ce sont de tendres Avis, d'un Ami charitable, qui a la bonté de nous aprendre ce qui nous est avantageux, ce qui nous est desavantageux; de nous conseiller l'un, & de nous déconseiller l'autre.

Il y a peu de Législateurs, quelque desintéressez qu'ils soient, qui ne fassent quelque réflexion sur eux-mêmes & sur leur propre intérêt, dans les Loix, qu'ils donnent Mais, comme Dieu n'a point besoin de l'Homme, toutes les Loix qu'il lui prescrit ne peuvent être, que pour l'intérêt de l'Homme.

Quel-

Quelque éclairé que soit un Législateur, il peut se tromper dans les Loix qu'il établit, & en donner de préjudiciables, quelque bonnes que soient d'ailleurs ses intentions; témoin *Lycurgue* ce sage Législateur de *Lacédémone*, dont les Loix étoient telles, qu'il étoit impossible, qu'un Etat, qui les observeroit exactement, pût longtems subsister. Aussi *Sparte* fut-elle bientôt obligée de les changer. Mais notre Législateur est celui-là même, qui nous a faits, qui dans le vaste Plan, qu'il s'est formé, en créant l'Univers, a aperçu tout d'une vuë & la nature & les besoins de tous les Etres, qu'il a créez. Ayant mis sur la Terre une Créature raisonnable, il lui a donné des Loix proportionnées à sa nature & à ses besoins; des Loix par lesquelles il vivroit; moins parce que cette Vie seroit la recompense, que parce qu'elle seroit la suite de son obéïssance.

III. J'AVOUE que l'Homme a abandonné sa premiére origine, & qu'il est tombé dans le péché. Mais le Fils de Dieu, qui est venu pour nous sauver, pour réparer le désordre, que le péché avoit introduit dans le Monde, nous a donné en même tems une Loi conforme à l'état, où il nous a trouvé. Il nous traite, non comme des sains, mais comme des malades. Nous trou-

trouvons dans ses Loix & les Alimens & les remedes propres à des personnes, qui se portent mal. La Loi qu'il a donnée aux Hommes n'est pas moins conforme à la Nature de l'Homme pécheur, que l'étoit la Loi, que Dieu donna à *Adam*, à l'Homme innocent. On peut apeller l'Evangile, la Loi naturelle acommodée à l'Homme pécheur. S'il eût été possible à Dieu, de créer l'Homme Pécheur, comme il le créa Innocent; il n'eût pû lui donner d'autres Loix, pour le rendre heureux, & dans le tems & dans l'éternité, que les Loix de l'Evangile.

IV. C'est, ce me semble, une chose à quoi on ne prend pas assez garde, quand on se plaint de la sévérité des Loix de l'Evangile. Je dois traiter plus amplement cette matiére dans la suite; mais je ne saurois m'empêcher d'en dire quelque chose à présent, pour ôter au plutot de l'Esprit du Lecteur un Préjugé, qui pourroit détruire toute l'efficace de ce que j'établis ici. Avant que de nous plaindre des Loix de l'Evangile, il faut voir qui nous sommes, à qui ces Loix ont été données. Nous ne sommes pas des personnes saines, à qui il ne faille que conserver la santé; nous sommes des malades, qui allons à grands pas à la mort, si nous ne sommes secourus. Nous

ne ſommes rien moins, que des Hommes parfaitement juſtes, qui feroient le bien naturellement & ſans contrainte. Nous ſommes des Pécheurs, qu'il faut dégager de la corruption. Eſt-il étonnant, ſi dans les Loix, que Dieu nous donne, il y a des remêdes, qui ont quelque amertume; qu'il nous preſcrive des Diètes & des Abſtinences, qui nous paroiſſent pénibles? Traitet-on les Malades comme les Sains? Leur permet-on les mêmes Alimens & dans la même quantité? Les Remêdes, qui leur ſont néceſſaires peuvent-ils avoir le même goût, que les Alimens, qu'on donne aux perſonnes, qui ſe portent bien. Penſez à cela, vous Chrétiens, qui vous plaignez de la ſévérité des préceptes de votre Sauveur, qui gémiſſez ſous la rigueur de ſa Diſcipline. Travaillez à vous guérir parfaitement par les remêdes, que l'Evangile vous preſcrit, & un grand nombre de ſes préceptes ne feront plus pour vous; par la raiſon, que ceux qui ſont en ſanté n'ont point beſoin de remêdes.

V. ENFIN, j'apelle à témoin la Conſcience de cet Homme même, qui ne veut pas convenir, que la Religion eſt aimable dans les préceptes même, qu'elle nous donne. Car je ſoutiens que, dans le fond, l'Evangile ne preſcrit rien à l'Homme,

que sa Conscience ne lui aît prescrit avant l'Evangile. Ce Maître exterieur n'aprend rien, en matiére de devoirs, qu'un Maître intérieur n'aît dicté à chaque Homme, avant que le premier parlât. Avoüons-le à l'honneur de la Religion, & avoüons-le de bonne foi. Dans le tems même qu'on est sollicité le plus fortement par ses Passions à desobéïr aux Loix de l'Evangile, on sent au dedans de soi la * *Loi de l'Entendement*, c'est le nom que S. *Paul* donne à la Conscience, on entend au dedans de soi cette Loi de l'Entendement, qui prescrit à l'Homme son devoir, qui en fait sentir la justice & l'utilité. Quand on a été assez heureux pour résister aux sollicitations injustes des Passions, & pour obéïr à sa Conscience, on sent au dedans de soi une paix, une satisfaction, une joye inexprimables. Quand, au contraire, on a été assez malheureux, pour résister aux mouvemens de sa Conscience, pour se laisser emporter au Torrent des Passions, cette Conscience fait des reproches secrets, qui inquiétent, & qui tourmentent. On a au dedans de soi un ver, qui ne meurt point, & qui ronge incessamment; un feu qui ne s'éteint point & qui dévore; un Bour-

* Rom. VII. 23.

Bourreau, qui met incessamment à la gêne, & qui fait soufrir des tourmens inexprimables.

VI. Les Payens eux-mêmes, dans les afreuses ténébres, dont ils étoient envelopez, ont senti par leur propre expérience la joye secréte, qu'il y avoit à suivre les Loix de son devoir; & les peines afreuses, qui tourmentoient ceux qui avoient assez de courage pour les violer. *Pourquoi vous imaginer*, dit l'un de leurs Poëtes *, *que ces gens sans foi, sans probité ne sont point punis de leurs crimes? Oui, ce méchant Homme se condamne soi-même à tout moment. Il est saisi d'une secréte horreur. Il se persécute, il se tourmente, il est lui-même son bourreau. Les peines qu'il endure ne se peuvent exprimer. Elles sont plus terribles, que les plus afreux Arrêts de* Cæditius; *plus cruelles que celles que* Rhadamante *prononce dans les Enfers. Quoi! avoir dans le fond de son Ame jour & nuit un secret témoin de son crime. Ah! quel tourment! Ne croyez pas*, dit l'Orateur Romain †, *que ceux qui ont commis quelque crime soient tourmentez par des Furies & par des Torches ardentes, comme*

* Juvenal. Satyr. XIII. On suit la Traduction du P. Tarteron.

† Cicer. pro Roscio Am. cap. IV.

*me vous le voyez souvent représenté dans les Piéces de Theatre. Châcun est tourmenté, par sa propre faute; c'est le crime d'un scélérat, qui l'agite, & qui le jette dans une espêce de démence. Ce sont ses pensées & les remords de sa Conscience qui l'éfrayent. Ce sont là les Furies domestiques, qui accompagnent perpétuellement les Impies; qui vengent nuit & jour les Péres malheureux de la Scélératesse de leurs Enfans.* * *Ne pensez pas*, dit le même en un autre endroit, *que les Scélérats soient tourmentez par des Furies par l'ordre des Dieux, comme vous le voyez sur le Théatre. La fraude, le crime, la hardiesse criminelle sont les véritables Furies, qui font perdre l'Esprit aux Scélérats. Ce sont là les Furies, les Flammes, les Torches des Impies.*

VII. Je tire de là deux Conséquences en faveur des Préceptes de la Religion. La premiére que, puis que l'observation de ces Préceptes remplit dès le moment même l'Ame d'une joye & d'une satisfaction inexprimables: puis qu'on ne sauroit violer ces Préceptes, sans sentir de cruels remords, sans en être puni sur le champ, par les sanglants reproches, que fait la Con-

* Cicer. *in Pison.* c. 20. Voyez aussi la Harang. pour Milon. c. 3.

Conſcience; ces Préceptes doivent être infiniment aimables par eux-mêmes. La ſeconde que, puis que cette Conſcience eſt née avec nous, puis que Dieu nous l'a donnée pour la direction de nos actions, & que, d'ailleurs nous ſavons, que Dieu eſt bon, qu'il veut notre bien & pour le tems & pour l'éternité; il ſuit néceſſairement, que les devoirs, que cette Conſcience nous preſcrit, qui ſont préciſément les mêmes, que ceux de l'Evangile, nous ſont avantageux & pour le préſent, & pour l'éternité. C'eſt auſſi à quoi tendent tous ces éloges magnifiques, qui ſont donnez à la Loi de Dieu dans l'Ecriture, & que nous allons raporter dans le Chapitre ſuivant.

---

## CHAPITRE IV.

*On prouve l'utilité des Préceptes de la Religion par les Eloges, que l'Ecriture donne à la Loi de Dieu.*

I. IL faut d'abord poſer pour principe, que la Loi & l'Evangile ſont dans le fond, & pour ce qu'il y a d'eſſentiel, la même Doctrine. Les Préceptes eſſentiels de l'un & de l'autre ſont les mêmes. *Jeſus-*

*Christ* n'a fait qu'éclaircir, étendre, & expliquer la Loi Morale, sans y rien ajouter, sans en rien diminuer. Ainsi nous pouvons unir ensemble tous les éloges, qui sont faits de l'une & de l'autre; parce qu'on ne peut rien dire de la Loi Morale enseignée par *Moyse*, qui ne soit vrai de la Loi Evangelique enseignée par *Jesus-Christ*.

II. Cela supposé, je commence par le magnifique Eloge, que le Psalmiste fait de cette Loi dans le *Pseaume* XIX *, & sur lequel j'insisterai un peu; parce que celui-là seul en vaut beaucoup d'autres. *La Loi de l'Eternel est entiére, restaurant l'Ame. Le Témoignage de l'Eternel est assuré, donnant sagesse au simple. Les Mandemens de l'Eternel sont droits réjouïssant le cœur: le Commandement de l'Eternel est pur, faisant que les yeux voyent. La Crainte de l'Eternel est nette, permanente à perpétuité: les Jugemens de l'Eternel ne sont que vérité & se trouvent pareillement justes: plus désirables qu'or, & même que beaucoup de fin or: & plus doux que miel, même que ce qui distille des rayons de miel. Aussi ton Serviteur est rendu prudent par eux & il y a grande récompense à les observer.*

II.

* Vers. 8-12.

Il est certain, que tous les termes différens, de *Loi*, de *Témoignage*, de *Commandement*, de *Crainte de l'Eternel*, de *Jugement de l'Eternel*; il est, dis-je, certain, que tous ces termes ne signifient que la même chose considerée sous des idées un peu différentes, & cette chose c'est la Loi de Dieu. Cela paroit, tant par les éloges magnifiques, que *David* donne à cette Loi, & par les effets merveilleux, qu'il lui attribue, & qui ne conviennent qu'à elle; que par le soin qu'il a pris de marquer le Décalogue par le nombre de mots qui se trouvent, dans les trois premiers versets, que je viens de citer. Car, comme le Décalogue est composé de dix Commandemens, qu'on nomme les dix Paroles, le Psalmiste a voulu, que châcun des trois versets où il fait mention de cette Loi, fût composé de dix mots dans le Texte Hébreu. Ceux qui ont étudié les Pseaumes & les autres Saints Poëmes de l'Ecriture, savent que les Prophètes, qui en sont les Auteurs, se sont souvent astreints à de semblables Loix, pour l'ornement de leurs Ouvrages.

III. C'EST donc de la Loi de Dieu & de la Loi de Dieu uniquement, que parle *David* dans les paroles, que nous avons ci-

tées. Cette Loi est entiére ou parfaite, parce qu'elle contient généralement tous les devoirs de l'Homme, tout ce qu'il doit faire pour être heureux & dans le tems & dans l'éternité: parce qu'elle règle parfaitement toutes ses pensées, toutes ses paroles, & toutes ses actions. Ou, cette Loi est pure; parce qu'elle n'enseigne rien que de juste, d'équitable, d'utile, rien qui ne tende à la perfection & à l'usage de l'Homme. Cette Loi restaure l'Ame; parce que son observation la remplit d'une satisfaction & d'une joye inexprimables. C'est elle, qui l'éclaire dans ses ténèbres, qui resout tous ses doutes, qui lui fait éviter tous les écueils de la vie, & qui lui fournit des remèdes contre tous les maux qui le menacent; qui lui aprend ou à les éviter, ou à les soufrir.

*David* apelle cette même Loi un *Témoignage*, soit parce que Dieu apella les Cieux & la Terre à témoin de l'Alliance, qu'il traita avec *Israël*, lors qu'il lui donna cette Loi; soit parce qu'il a sollicité, pressé, insisté sur l'observation de cette Loi près de son Peuple, par tous les Prophètes, qu'il lui a envoyez; soit, enfin, parce que cette Loi est un témoignage assuré de l'Amour, que Dieu a eu pour son Peuple;

se-

sélon que dit ailleurs le Psalmiste, * *il a établi le Témoignage en* Jacob, *& a mis la Loi en* Israël. Ce Témoignage de Dieu est *assuré*; parce que c'est le moyen sûr & infaillible, pour se procurer les plus grands avantages, dont on puisse jouïr & pour le tems & pour l'éternité.

Il est vrai, qu'il n'y a que les personnes simples, ces personnes, qui n'ont ni malice, ni duplicité, qui ne cherchent pas à éluder les commandemens de Dieu, dès qu'ils ne s'acordent pas avec leurs passions, qui puissent retirer de cette Loi ces précieux avantages. Mais pour ces personnes simples comme des Colombes, elles aprendront dans cette Loi à devenir prudentes, comme des Serpens. Elles y trouveront les Loix les plus sûres, pour se conduire dans toutes les occasions de la vie, quelque difficiles, qu'elles puissent être. *Le Témoignage*, dit *David*, *le Témoignage de l'Eternel est assuré, donnant sagesse au simple.*

IV. MAIS le troisiême éloge, que *David* donne à la Loi de Dieu, établit encore mieux, que les précédens, la vérité que j'ai dessein de prouver. *Les Mandemens de l'Eternel sont droits, réjouïssant le cœur.* Ils sont

* Ps. LXXVIII. ℣. 5.

ſont ſi conformes à notre nature, la juſtice & l'équité en ſont ſi évidentes, on en ſent ſi bien l'utilité dès qu'on les obſerve, qu'il eſt impoſſible qu'on n'aît le cœur rempli d'une ſatisfaction & d'une joye inexprimables. Plus l'exactitude avec laquelle on les obſerve eſt grande, & plus les fruits, qu'on en recueille, ſont excellens. Cette Loi de Dieu n'eſt pas ſemblable à la plûpart des Loix des Hommes. Quelque abſoluë que ſoit l'autorité, que Dieu a ſur nous, quoi qu'il eut pû à plus juſte tître qu'aucun Prince de la Terre, appoſer cette clauſe aux Loix, qu'il nous a données; *tel eſt notre bonplaiſir*, *nous voulons & il nous plait*; il n'a pas voulu uſer de cette autorité abſoluë. Dans les Loix, qu'il nous a données, il a voulu que nous en aperçuſſions nous-mêmes l'équité. Il nous conduit; mais c'eſt en nous éclairant; il nous guide, mais c'eſt en faiſant luire à nos yeux l'équité de ſes préceptes. C'eſt encore ce que dit ailleurs le Pſalmiſte. * *Ta Parole ſert de Lampe à mon pié*, *& de lumière pour mon ſentier. Le Commandement de l'Eternel eſt pur*, dit *David*, *faiſant*, *que les yeux voyent.*

V. Il eſt vrai que cette Loi ne produit
ces

* Pſ. CXIX. 105.

ces heureux effets, qu'entant qu'on en observe soigneusement les préceptes; * *car ce ne sont point ceux qui oyent la Loi, qui sont justes devant Dieu; mais ceux qui mettent en effet la Loi seront justifiez.* De-là vient que *David* dans la suite de l'éloge, qu'il fait de la Loi de Dieu, apelle la *Crainte de l'Eternel* ce qu'il avoit apellé auparavant ses *Mandemens*, sa *Loi*, ses *Témoignages*. L'Ecriture renferme toute l'obéïssance, que l'on rend à Dieu sous le nom de crainte; parce qu'on ne sauroit lui obéïr sans l'aimer, & qu'on ne sauroit l'aimer sans craindre de lui déplaire. Cette Crainte de l'Eternel est pure, parce qu'elle est la source, la cause, & la matiére de la pureté & de la sainteté de l'Homme. L'Homme n'est pur & saint qu'autant qu'il obéït exactement à cette Loi.

Cette *Crainte*, dit *David*, *est permanente à perpétuité*, ce qui peut signifier deux choses. Premiérement, que la Loi de Dieu n'est point inconstante, comme les Loix humaines; qui n'étant fondées d'ordinaire que sur le caprice des Hommes, changent selon les tems & les lieux : ce qu'un bel Esprit † du siécle passé a si heureusement exprimé, que je ne saurois m'empêcher de le

* Rom. II. 13. † Pascal dans ses Pensées.

le raporter. *On ne voit*, dit il, *presque rien de juste & d'injuste, qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrez d'élévation du Pole renversent toute la Jurisprudence; un Méridien décide de la vérité ou peu d'années de possession. Les Loix fondamentales changent, le Droit a ses Epoques. Plaisante justice qu'une riviére ou une montagne borne! Vérité au deça des Pyrenées, erreur au delà.* La Loi de Dieu, au contraire, est permanente à toujours, parce qu'elle est fondée sur l'immutabilité de sa Nature & sur celle de l'Homme, qui, quant à l'essentiel, est invariable. Et c'est celamême, qui fait voir l'excellence de cette Loi: car peut-elle n'être pas infiniment utile à l'Homme, puis qu'elle est parfaitement conforme à sa Nature, & établie sur la Nature même de Dieu, qui est la source de tout bien? Ou cela peut signifier, que cette Loi entraîne après soi sa récompense & pour le tems & pour l'éternité.

VI. Le dernier nom, que le Psalmiste donne à la Loi de Dieu, c'est celui de *Jugement*. Je sai que ce nom est donné en particulier aux Loix particuliéres, que Dieu ajouta au Décalogue, soit pour l'expliquer, soit pour déterminer la peine, qu'on infligeroit à ceux qui en violeroient les Préceptes. C'est ce qu'on peut voir au

XXI.

XXI. de l'*Exode*, où on lit, *ce sont ici les Jugemens, que tu leur proposeras*, car c'est ainsi, qu'il faut traduire mot à mot selon l'Original, quoi que nos Interprêtes ayent traduit, *ce sont ici les Loix*, ayant plus eu d'égard au sens, qu'au mot. Mais cela n'empêche pas que toute la Loi de Dieu ne puisse porter le nom de *Jugement*, parce que c'est par cette Loi que Dieu juge les Hommes dans cette vie, & qu'il les jugera encore dans la vie avenir. *Ces Jugemens ne sont que vérité & se trouvent pareillement justes*; c'est-à-dire, qu'il n'y a aucune de ces Loix, qui ne soit fondée sur l'équité naturelle, & qui dépende uniquement de la volonté du Législateur.

VII. MAIS ce qu'ajoute le Psalmiste met dans la derniére évidence la vérité que je veux établir. Il compare la Loi de Dieu à ce que les Hommes estiment le plus, savoir à l'Or le plus pur; & à ce que les Orientaux regardoient comme le plus agréable pour le gout, savoir le Miel & les rayons de Miel. *Ce sont des choses plus désirables que l'Or, & même que beaucoup de fin Or; plus douces que le Miel, & même que ce qui distille des rayons de miel.* Celui qui possède une grande abondance d'Or n'est pas riche en espérance, il est riche en effet. Celui qui mange du Miel,

& à qui cette douceur plait, n'attend pas un plaisir avenir, il en jouït, il le goute. Il en est de même de celui qui observe la Loi de Dieu. Il est vrai qu'il attend une felicité parfaite pour l'avenir; mais il est actuellement aussi heureux, que l'Homme pécheur le peut être sur une Terre, que Dieu a maudite. L'état d'un Homme de bien, & qui tâche à faire son devoir, est l'état le plus heureux auquel on puisse aspirer ici bas. Il peut dire avec *David*: * *Plusieurs disent, qui nous fera jouïr de biens? Fai lever sur nous la clarté de ta face, ô Eternel. Tu as mis plus de joye dans mon cœur, qu'ils n'en ont au tems, que leur froment & leur meilleur vin ont abondé.*

VIII. Au reste, non seulement *David* donnoit ces magnifiques éloges à la Loi de Dieu, en qualité de Prophète inspiré par le S. Esprit. Il en parloit par sa propre expérience. Il fut heureux, lors qu'il prit soin d'observer cette Loi, dont il fait un si bel éloge; & ce ne fut que parce qu'il n'en fut pas toujours exact observateur, qu'il s'attira divers maux. *Ton serviteur*, dit-il sur la fin des paroles, que nous avons raportées en parlant de lui-même, *ton serviteur est rendu prudent par eux.* La Prudence

* Ps. IV. 7. 8.

dence eſt le guide le plus aſſuré de l'Homme pendant cette vie. Les Payens en faiſoient ſi grand cas, qu'ils diſoient qu'un Homme prudent avoit Dieu pour lui, qu'il étoit le Maître de la Fortune, qu'il pouvoit l'aſſujettir ou s'en moquer. Or c'eſt dans la ſeule Loi de Dieu, qu'on peut trouver la véritable prudence. Toutes les maximes humaines ſe trouvent courtes dans mille occaſions ; elles trompent en mille rencontres. La Loi de Dieu eſt une règle infaillible, qui éclaire dans les ténèbres les plus obſcures, qui fournit des reſſources dans tous les cas les plus difficiles. Enfin, le Prophète ajoute, qu'on trouve une grande récompenſe à obſerver les préceptes de cette Loi; non ſeulement parce qu'elle nous aſſure de biens infinis après cette vie, mais auſſi parce qu'elle porte la récompenſe avec elle. C'eſt un Arbre, qui a des fruits dans toutes les ſaiſons, dans tous les mois de l'année.

IX. VOILA une aſſez courte paraphraſe des paroles de *David*, & en même tems un témoignage inconteſtable de la vérité, que je veux établir, que la Religion eſt aimable par les Loix même qu'elle nous preſcrit. Je n'ai pû donner le ſens de ces paroles, ſans citer quelques autres endroits de l'Ecriture, qui prouvent la même choſe. Si

Si on veut avoir une juste idée des avantages, qu'on retire des préceptes de la Religion, on n'a qu'à lire tout le Pseaume CXIX. mais en particulier, la Partie de cet excellent Cantique, qui est marquée de la lettre *Mem*, & on n'aura plus, je pense, nul doute sur ce sujet.

Le N. Testament ne nous donne pas d'autres idées de la Loi de Dieu, que l'Ancien. Que veut dire *Jesus-Christ*, quand il assure, * que ceux qui entreront dans sa Communion trouveront *du repos dans leur Ame*, parce que *son joug est aisé & son fardeau leger?* Que veut nous aprendre S. *Jean*, quand il nous assure que les *Commandemens* du Seigneur *ne sont point pénibles* †; si ce n'est cette même vérité, que la Religion est aimable par les ordres même qu'elle nous donne, par les devoirs, qu'elle nous prescrit? Je pourrois ajouter plusieurs autres passages à ceux que je viens d'alleguer. J'aime mieux finir ce Chapitre, par quelques réflexions sur ce que j'y ai établi.

X. Ce dont je veux avertir les Chrétiens, c'est qu'ils ne feront jamais portez efficacement à obéïr à Dieu, à moins qu'ils ne parviennent jusques à ce point, de fai-

re

* Matth. XI. 29. 30. † I. Jean V. 3.

re de leur devoir leur plaisir, & de leur plaisir leur devoir. En vain, Chrétiens, concevrez-vous clairement l'équité des Loix de Dieu, en vain comprendrez-vous la justice qu'il y a que la Créature obéïsse au Créateur; en vain même serez vous bien convaincus que, sans cette obéïssance on ne peut éviter l'Enfer, ni obtenir la vie éternelle; tout cela seul n'est pas capable de vous porter efficacement à votre devoir. L'équité des Loix de Dieu, la justice de l'obéïssance, qu'il exige de nous, ne peuvent toucher, que des Ames généreuses & tout-à-fait desintéressées; & on n'en trouve point de telles parmi les Ames pécheresses des Hommes. On ne voit l'Enfer & le Paradis, que par une espêce de Perspective, qui nous les font voir dans un très-grand éloignement. Au lieu que les Passions, qui s'opposent à la Loi de Dieu, sont présentes; elles insistent, elles sollicitent, elles pressent; & tous les motifs, dont je viens de parler, ne sont pas d'ordinaire assez forts, pour résister à des sollicitations pressantes, & qui promettent de payer content.

Ces motifs, surtout la crainte de l'Enfer & l'espérance du Paradis, peuvent suspendre par leur présence la pratique du crime, lors que la fougue de la passion est un peu

ap-

appaisée; mais dès que ces motifs disparoissent, les Passions reprennent souvent tout leur empire, & replongent le Pécheur dans toutes sortes de vices. Le cœur de l'Homme est comme une pierre, que la peur des peines éternelles, l'espérance d'une vie bienheureuse élévent quelquefois de la Terre; mais la corruption, qui est son propre poids, le rentraine bientot, & le fait même descendre quelquefois plus bas, que le lieu où il avoit été pris. J'en reviens donc encore là, que jamais nous ne travaillerons efficacement à notre sanctification, tant que nous regarderons cette tache comme pénible, tant que nous ne nous y occuperons qu'avec regret, & uniquement parce qu'il le faut faire.

XI. AVANCEZ de quelques pas, Chrétiens, * *savourez & voyez que le Seigneur est bon.* Que la nature de *Jesus-Christ*, sa bonté infinie, sa miséricorde sans bornes, que ce qu'il a fait pour vous; que les témoignages de votre propre Conscience, qui vous aprouve; lors que vous obéïssez à *Jesus-Christ*, qui vous condamne, lors que vous violez sa Loi; que tant de témoignages avantageux, que l'Ecriture nous donne de la Loi de Dieu, tant de magni-

fi-

* Ps. XXXIV. 9.

fiques éloges, qu'elle en fait, nous assurent, qu'outre les récompenses d'une autre vie, elle traîne sa propre récompense après elle J'avouë, que les commencemens sont pénibles. L'Observation de la Loi a cela de commun avec toutes les autres occupations des Hommes: mais dès qu'on y est accoutumé, on sent une joye inexprimable dans sa pratique. Où est, je vous prie, la profession, où est le métier, où est le jeu même, où est l'espêce de débauche, qui n'aît ses peines dans ses commencemens? Si on prenoit pour s'acoutumer à observer la Loi de Dieu, la même peine qu'on a prise pour aprendre certains jeux, ou pour s'acoutumer à certaines débauches; qu'on auroit sujet d'être content de soi-même! qu'on feroit le bien avec plaisir! Mais quel compte (cette seule pensée fait frayeur) quel compte n'aurons-nous pas à rendre à notre Dieu, quand il nous reprochera de n'avoir pas pris autant de peine, pour nous accoutumer à lui obéir avec plaisir; que nous en avons pris à aprendre un jeu d'Echecs, ou de Cartes, à fumer ou à boire avec excès, sans nous faire du mal. Allez, lâches Chrétiens, Chrétiens indignes de ce glorieux nom, allez, & plaignez-vous après cela de la difficulté qu'il y a d'obéir à votre Dieu.

CHA-

## CHAPITRE V.

*Les Commandemens, qui ont Dieu pour objet. On prouve par le témoignage d'Asaph, que ces Commandemens sont très-avantageux à l'Homme.*

I. JE ne veux point pénétrer dans les intentions ſecrétes de ces Théologiens Myſtiques, qui ont recommandé avec tant d'empreſſement l'Amour desintéreſſé. La Charité n'eſt point ſoupçonneuſe. Je veux croire, qu'ils n'en ont eu que de bonnes; mais j'oſe bien aſſurer, que leur Doctrine tend directement à la ruine de la pieté & de toute la Religion. L'Homme a été créé avec un déſir ardent d'être heureux. Il ne lui eſt pas poſſible d'éteindre ou de reprimer ce mouvement naturel. Dès qu'on exigera de lui qu'il y renonce, ou qu'il agiſſe, ſans avoir en vuë ſa félicité, on n'en obtiendra rien du tout. Ce ſera même le moyen de faire, qu'il n'obéïſſe plus qu'avec repugnance, ou qu'il refuſe même entiérement d'obéïr à des ordres, dont il apercevoit la juſtice, & pour l'exécution deſquels il ſe ſentoit un penchant naturel. Les Philoſophes Stoïciens, c'eſt-à-

à-dire, ceux de tous les Payens, qui ont eu des idées plus pures de la vertu, ont été d'un sentiment bien différent de celui de ces Théologiens Mystiques. Un *Epictéte* nous assure nettement, qu'on trouve la Pieté, où l'on trouve l'Utilité; & un de ses Commentateurs enseigne, que, quelques motifs qu'on puisse proposer à l'Homme, il est impossible qu'il se resolve à aimer, à honorer, & à adorer une Divinité, s'il la conçoit mal-faisante, ou, s'il croit n'en pouvoir recevoir aucun avantage; parce que toute Créature vivante fuit naturellement ce qui lui est nuisible, & aime & recherche ce qui lui est profitable. L'Ecriture est parfaitement d'acord avec les Philosophes sur cet Article. Infiniment plus humaine, que nos Théologiens Mystiques, elle nous anime à notre devoir, en nous faisant comprendre, que nous avons intérêt de nous en aquitter. Elle ne nous défend point de rechercher notre bien; mais elle nous défend de le chercher, où nous ne saurions le trouver. Elle nous montre le lieu où il est; elle nous marque le chemin, qu'il faut tenir, pour y arriver. Nous ne saurions nous égarer en suivant un si bon guide.

II. LAISSANT donc aux Théologiens Mystiques leur Amour desintéressé, & que

je

je suis bien sûr, que nous ne trouverons que dans leurs Livres & dans leur imagination, sans qu'il ait jamais pénétré jusques à leur cœur, nous suivrons un guide plus sûr. Nous tâcherons d'animer les Chrétiens à leur devoir, en leur montrant, qu'ils trouveront de grands avantages, non seulement pour la vie avenir, mais même pour la vie présente, dans l'exacte observation des préceptes, que la Religion nous donne, & que, par conséquent, elle est parfaitement aimable par cet endroit-là. Nous avons déja fourni des Préjugez favorables aux Préceptes de la Religion, en faisant faire attention à la main de qui nous les tenons; c'est *Jésus-Christ*, c'est-à-dire, un Maître parfaitement bon, infiniment miséricordieux, un tendre Pére, & qui a bien voulu mourir, pour nous procurer le salut; sur la conscience de l'Homme même, qui ne sauroit s'empêcher d'aprouver ces préceptes; & sur les Eloges magnifiques, que l'Ecriture donne à la Loi de Dieu.

III. Mais cela ne sufit pas. Il n'en est pas de cette divine Loi, comme de ces Edifices trompeurs, qui ont une belle façade, un frontispice, qui en impose; mais dont l'intérieur mal entendu n'a rien, qui ne choque & qui ne déplaise. La Religion est un édifice fait de main de Maître, dont

dont toutes les Parties ont leur utilité & leur usage particulier. Ne nous arrêtons donc plus sur le seuil de cet Edifice, entrons-y & examinons-en sérieusement toutes les Parties. Connoissons-en l'utilité, & ravis en admiration pour toutes les bontez de notre Dieu, écrions-nous avec le Psalmiste. * *Quoi qu'il en soit, Dieu est bon à son Israel, savoir à ceux qui sont nets de cœur.* † *Quant-à-moi d'aprocher de Dieu c'est mon bien.*

IV. LES Devoirs, que la Loi de Dieu exige de nous se reduisent naturellement à ces trois Chefs. Les premiers nous aprennent ce que nous devons à Dieu même; les seconds réglent ce que nous devons à notre Prochain; & les troisiêmes nous prescrivent ce que nous nous devons à nous-mêmes. *Asaph* ou *David*, si vous voulez, exprime les premiers de ces devoirs en peu de mots; mais d'une maniére très-élégante, ‡ *quant-à-moi d'aprocher de Dieu c'est mon bien.* J'ai résolu de faire quelques réflexions sur ces Paroles, avant que d'entrer dans le détail de ces devoirs.

V. IL EST bien certain, qu'à parler exactement & à la rigueur, on ne peut ni s'é-

* Ps. LXXIII. 1. † Là-même ✠. 28.
‡ Ps. LXXIII. 28.

s'éloigner, ni s'aprocher de Dieu. Le plus méchant de tous les Hommes, le Démon même en est aussi près, que le plus saint des Chrétiens, qu'un Fidelle glorifié. *En lui nous avons* tous *la vie, le mouvement, & l'être.* Ce n'est pas là un privilége particulier aux gens de bien. Où iroit l'Homme loin de l'Esprit de Dieu, où fuiroit-il loin de sa face? Mais on dit que l'Homme s'aproche de Dieu, lors qu'il travaille à s'aquitter de tout ce qu'il lui doit, à devenir Saint comme Dieu est Saint. Et, peut-être, cette expression est-elle venuë de ce que lors que les Juifs vouloient ofrir quelque chose à Dieu, & s'aquitter de quelques-uns des devoirs extérieurs de son service, ils devoient se rendre ou au Tabernacle, lors qu'il étoit sur pié; ou au Temple de Jérusalem, lors qu'il eut été bâti; & parce que c'étoit là, où Dieu donnoit des marques particuliéres de sa présence sur la Terre. En sorte qu'on disoit qu'on s'aprochoit de lui, lors qu'on s'aprochoit de ces Saints lieux. Quoi qu'il en soit, il est très-certain, que dans le stile de l'Écriture, s'aprocher de Dieu, aller à lui, ou près de lui, c'est s'aquitter des devoirs, que la pieté exige de l'Homme; & surtout des devoirs, qui regardent Dieu d'une façon particuliére. On en a une preu-

preuve de la derniére évidence, dans la plainte que Dieu fait de son Peuple dans *Isaie* *. *Ce Peuple s'aproche de moi de sa bouche & m'honore de ses lèvres; mais il a éloigné son cœur loin de moi, & leur crainte envers moi est un commandement humain enseigné par des Hommes.* Qui ne voit que dans ces paroles, s'aprocher de Dieu de sa bouche, l'honorer de ses lèvres, le craindre, ne sont qu'une même chose; c'est à savoir lui rendre tout le service extérieur, que les Hypocrites rendent à Dieu, de même que les gens de bien? S'aprocher donc de Dieu du cœur, ce seroit lui rendre tout le service, qu'il exige actuellement de l'Homme, tout le service, que l'Homme est nécessairement obligé de lui rendre.

VI. CETTE maniére de parler n'est pas même si particuliére à l'Ancien Testament, qu'on ne la trouve aussi dans le Nouveau. S. *Jaques* § nous ordonne de nous aprocher de Dieu, si nous voulons qu'il s'aproche de nous. S. *Paul* nous assure, qu'il faut que † *celui qui vient à Dieu*, c'est-à-dire, qui a résolu de lui obéïr, croye que Dieu est, & qu'il récompense ceux qui l'invoquent. Il nous dit dans la même E-

* Chap. XXIX. ℣. 13.
§ Chap. IV. vs. 8. † Ebr. XI. 6.

Epître, que *Jesus-Christ* peut toujours sauver ceux qui s'aprochent de Dieu par lui; & il nous exhorte de nous aprocher de Dieu avec un cœur sincére, avec une pleine foi, ayant nos Ames nétoyées d'une mauvaise conscience par l'aspersion du Sang de Christ, & nos Corps lavez d'eau nette. J'avouë, que dans quelques-uns de ces passages & dans plusieurs autres, s'aprocher de Dieu signifie particuliérement l'action de la priére, parce que c'est un des devoirs les plus essentiels de la pieté. Mais la Priére elle-même se prend très-souvent dans l'Ecriture pour tout le service Divin; parce que c'en est la premiére & la plus excellente partie.

VII. Apres tout, quand l'expression *aprocher de Dieu*, ne signifieroit pas dans les autres endroits de l'Ecriture, rendre à Dieu tout le service, qui lui est dû, nous devrions lui donner ce sens dans les paroles d'*Asaph*. Cela paroit par le but, qu'il se propose dans tout le Pseaume. Il nous y représente les doutes & les embarras qu'a produits dans son esprit la conduite, que Dieu tient souvent avec les Hommes. Les Gens de bien sont souvent sur la Terre exposez à divers maux. Ils ont souvent à combattre contre la pauvreté, les maladies, les aflictions & les persécutions des

Mé-

Méchans ; pendant que ceux-ci vivent à leur aise, comblez de biens, & à l'abri de toutes sortes de maux. Cette différence, qui paroit si desavantageuse aux gens de bien, & si avantageuse aux méchans, lui avoit fait naître de fâcheux doutes sur la Providence. Il avoit été tenté de croire, ou que Dieu ne prenoit point de soin des choses humaines ; ou que la vertu & le vice lui étoient indifférens, & que, par conséquent, il étoit assez inutile d'être homme de bien & vertueux.

Mais il nous aprend qu'après avoir examiné plus à fond la conduite de Dieu, il a reconnu qu'il gouvernoit le Monde, & qu'il le gouvernoit sagement : que les Méchans n'étoient heureux qu'en aparence, & qu'ils étoient malheureux en effet ; & que les Bons, tout au contraire, quelque malheureux qu'ils parussent, avoient pris le bon parti, le parti sûr ; puis qu'ils avoient mis Dieu dans leurs intérêts, ce qui les assuroit d'une félicité solide & de durée. C'est ce qu'*Asaph* exprime dans les Paroles, qui précédent celles qui sont le sujet de nos réflexions & dans celles-là même. Voici ce qu'il pense des Méchans. * *Voila ceux qui s'éloignent de toi périront, tu*

* Ps. LXXIII. 27.

*tu retrancheras tous ceux qui se débauchent de toi.* Qui ne voit que s'éloigner de Dieu, se débaucher de lui, c'est abandonner son service, ne prendre plus aucun soin de lui obéïr, sous prétexte que souvent les gens de bien paroissent malheureux sur la Terre? Et voici la pensée, qu'il a des gens de bien, car ce qu'il ne dit que de lui-même doit être dit de tous ceux qui imitent sa pieté. *Mais quant à moi, d'aprocher de Dieu c'est mon bien; j'ai assis ma retraite sur le Seigneur Eternel, afin que je raconte tous ses Ouvrages.* N'est-il pas visible, que s'aprocher de Dieu, c'est s'aquitter avec exactitude de tous les devoirs, qu'on est obligé de lui rendre?

VIII. Le Prophète fait consister son bonheur à s'aquitter de ces Devoirs. *Quant à moi, d'aprocher de Dieu c'est mon bien.* Je ne doute point qu'en parlant ainsi, ce saint Homme n'aït porté sa vuë jusques à la récompense, qui est promise à la Pieté après cette vie. Sans cette espérance, l'Homme ne peut joüir d'aucun solide repos dans celle-ci. Mais il ne faut pas douter, qu'il n'aït aussi en vuë les heureux fruits, que la Pieté recueille dès cette vie, non seulement, parce qu'il parle au tems présent, *quant à moi d'aprocher de Dieu, c'est mon bien;* mais aussi & principalement,

ment, parce qu'il a dessein de justifier la Providence dans la maniére, dont elle en use envers les Méchans & les Gens de bien dans cette vie; & de faire voir que, quelque jugement, que la Chair porte des gens de bien, ils sont pourtant plus heureux que les Méchans. Je parlerai dans la suite du bonheur, que la Religion fait espérer aux gens de bien après cette vie, quand j'en serai venu aux promesses, qu'elle nous fait. Il s'agit présentement de montrer les précieux avantages, dont jouïssent actuellement ceux qui s'aquittent envers Dieu de tous les devoirs de la Pieté. C'est ce que je vai exécuter, en parcourant la plupart de ces devoirs.

---

## CHAPITRE VI.

*Examen particulier des Commandemens, qui ont Dieu pour Objet.*

I. LE premier Devoir auquel nous sommes obligez envers Dieu, c'est de travailler à le connoître. Ce devoir est si essentiel, qu'on ne sauroit s'aquitter d'aucun des autres sans celui-là. Le Christianisme ne dresse point d'Autel au Dieu inconnu. Il n'en est pas du Maître de l'Uni-

nivers, comme des Divinitez du Paganisme. Comme celles-ci n'avoient point de véritables Perfections, il ne falloit que les bien connoître, pour ne les point adorer. Mais notre Dieu est une source inépuisable de perfections; plus on le connoit, & plus est-on porté à l'adorer & à lui rendre ses homages. Aussi l'Ecriture renferme-t-elle très-souvent le Culte de Dieu dans sa connoissance. *Mon Serviteur Juste en justifiera plusieurs par la connoissance, qu'ils auront de lui* *. *En ce tems-là chacun n'enseignera plus son prochain, ni chacun son Frére, disant, connoissez l'Eternel; car ils me connoitront tous, depuis le plus petit d'entr'eux jusques au plus grand, dit l'Eternel* †. Je ne m'arrêterai pas longtems à montrer l'excellence & l'utilité de ce devoir. Je l'ai déja fait, en parlant des véritez salutaires, que la Religion nous révèle, & sur tout de celles qui concernent les perfections divines; la Connoissance infinie de Dieu, sa Puissance sans bornes, sa parfaite Sagesse, sa Bonté, sa Miséricorde.

II. TOUT ce que je prie de remarquer sur cet Article important, c'est que les Hommes, qui naissent naturellement ignorans, naissent tous aussi avec un désir naturel

* Isaïe LIII. 11. † Jérémie XXXI. 34.

rel de ſavoir, & d'aprendre; avec un certain eſprit de curioſité de ce qu'on ne ſait point, & dont il eſt bien difficile de ſe défaire. Ce déſir, je l'avouë, eſt ſouvent comme étoufé par les beſoins dont on eſt preſſé & auxquels il faut pourvoir; par les divers maux de la vie auxquels on eſt exposé, & qu'il faut prévenir, ou dont il faut ſe défaire; par l'amour des voluptez, qui s'empare de toutes les facultez de notre Ame, & par la peine qu'il y a de s'inſtruire. Mais une preuve, que ce déſir naturel de ſavoir n'eſt pas tout-à-fait éteint; c'eſt qu'il n'y a pas un Homme au Monde, je n'en excepte pas le plus abruti & le plus ſenſuel, qui ne fût bien-aiſe que Dieu lui donnât une Science infuſe, qui lui fît connoître toutes choſes, ſans les avoir apriſes; que Dieu lui enſeignât toutes les Véritez de la Religion, comme il les enſeigna autrefois aux Apôtres, par l'effuſion miraculeuſe du S. Eſprit. C'eſt une choſe certaine, que la Vérité eſt la nourriture de l'Ame; que la Connoiſſance eſt à l'Ame ce que la Lumiére eſt au Corps. Que ſeroit ce Monde corporel ſans la Lumiére? Un afreux Chaos, où les Hommes ſe ſeroient à charge à eux-mêmes; où ils ſeroient remplis de beſoins, ſans pouvoir y pourvoir, ni ſe ſécourir les uns les autres?

Le Monde des Esprits ſans Connoiſſance, ſeroit un Chaos infiniment plus afreux. L'Ignorance eſt ſi inſuportable à l'eſprit, elle eſt ſi honteuſe à l'Homme, que les plus Ignorans ſe cachent ce défaut à eux-mêmes, & tâchent de le cacher aux autres. Ils n'ont aucun repos, qu'ils ne ſe ſoient perſuadez, quoi que fauſſement, qu'ils ne ſont pas parfaitement ignorans.

III. Mais quelle Connoiſſance doit-on eſtimer la plus digne de l'Homme, la plus capable de le ſatisfaire? Eſt-ce de ſavoir le raport que les Nombres ont entr'eux; ou la nature & les proprietez des Triangles? Eſt-ce de ſavoir méſurer un Champ, ou déterminer en combien de tems le Soleil & la Lune achévent leur cours? Eſt-ce de connoître ce que la Terre renferme dans ſon ſein, ou ce que la Mer cache dans ſes Abymes? Ces Connoiſſances ont leur utilité, je n'en doute point; mais la principale, c'eſt qu'elles nous ménent à la connoiſſance du Créateur. Sans contredit, il n'y en a point qui ſoit plus digne de nous, plus conſolante, plus pleine de fruits, que la connoiſſance de celui qui nous a faits. Elle eſt ſeule capable de ſatisfaire notre curioſité. C'eſt la grande Clé, qui nous ouvre tous les Myſtères de l'Univers; par elle nous aprenons ce que

nous

nous ſommes, d'où nous venons, ce que nous devons devenir. C'eſt elle qui nous fait paſſer la vie dans la tranquilité; c'eſt elle qui nous empêche de faire un mauvais uſage de la proſpérité, & de nous déſeſpérer dans l'adverſité; parce qu'elle nous aprend qu'un Etre infiniment bon, & qui aime les Hommes gouverne toutes choſes & dirige tous les événemens avec une Sageſſe infinie. Un Enfant placé ſeul au milieu d'un déſert, ſans ſavoir qui l'y a mis; ſans voir, ſans connoître ceux à qui il doit la naiſſance, eſt moins malheureux, qu'un Homme placé dans l'Univers, qui ne connoit pas celui qui l'y a mis. La Religion nous fait-elle donc un grand tort, de nous commander de travailler à connoître Dieu; ſurtout puis qu'elle s'ofre en même tems d'être notre Docteur & notre Maître, ou, pour m'exprimer en des termes plus forts, pouvons-nous aſſez ſentir les obligations, que nous lui avons, de nous recommander ſi fortement d'aquérir une connoiſſance, qui doit faire le principal fondement de notre bonheur, & ſans laquelle nous ne pouvons être que très-malheureux.

IV. LE ſecond Devoir, que la Religion exige de nous par raport à Dieu, c'eſt que nous l'aimions, & que nous l'aimions par deſſus toutes choſes. Mais peut-on con-

noître Dieu & ne le point aimer? Peut on ſavoir qu'on tient de lui tout ce qu'on poſſède, que c'eſt de lui qu'on doit recevoir tout ce qu'on eſpére, qu'il eſt la ſource de tout bien, que c'eſt dans ſa Communion, dans ſa poſſeſſion, que réſide la ſouveraine félicité, & ne le point aimer? On a dit que, ſi les Hommes voyoient la Vertu toute telle qu'elle eſt, ils ſeroient enflammez d'un ardent amour pour elle. Mais cela eſt encore plus vrai de Dieu même, qui eſt la ſource, le premier original, & le premier modelle de la Vertu. On ne peut bien le connoître, ſans l'aimer ſouverainement.

Ainſi à parler proprement, il ne s'agit point de recommander aux Hommes d'aimer Dieu, il ne s'agit que de le leur faire connoître. Montrez Dieu à l'Homme tel qu'il eſt, comme un Etre Sage, Bon, Miſéricordieux, tout-Puiſſant, comme l'unique ſource de tout bien, cela ſufit. Quand, après lui avoir préſenté un tel objet, vous lui défendriez de l'aimer, vous ne feriez point obéï; commander à un Homme, qui connoit Dieu de l'aimer; c'eſt commander à un Avare d'aimer l'argent, à un Voluptueux d'aimer les plaiſirs, à un Ambitieux d'aimer les honneurs. Quand la Religion nous dit, *aimez le Seigneur de tout va-*

*votre cœur & de toute votre ame*; c'eſt comme ſi elle nous diſoit, *aimez le ſouverain bien, ſouhaitez fortement d'être heureux, & travaillez fortement à le devenir.* Et nous pouvons répondre à la Religion avec raiſon ce que *Philippe* * répondit autrefois à *Jeſus-Chriſt. Divine Fille du Ciel, montrez-nous le Pére, & cela nous ſufit. Enſeignez-nous à connoître Dieu & nous vous promettons de l'aimer.* La Religion eſt donc très-aimable, en ce qu'elle nous recommande d'aimer Dieu par deſſus toutes choſes; puis que l'aimer & être parfaitement heureux n'eſt que la même choſe exprimé en des termes différens.

V. Le troiſiême Devoir auquel nous oblige la Religion par raport à Dieu, c'eſt de l'adorer. Je ſai que l'on comprend ſouvent ſous ce terme tout le ſervice, que l'on rend à Dieu. Mais, pour ne pas confondre les choſes & pour ne pas parler des mêmes devoirs ſous des termes différens, je prens ici le mot d'Adoration dans la ſignification la plus reſſerrée & la plus propre; & j'en diſtingue de deux ſortes L'une, que j'apelle Adoration habituelle, & l'autre Adoration actuelle. J'apelle Adoration habituelle, cette connoiſſance, qu'a l'Hom-

* Jean XIV. 8.

l'Homme pieux de la dépendance dans laquelle il est par raport à cet Etre Souverain, & de la distance infinie qu'il y a entre la grandeur de Dieu & la bassesse de l'Homme. Celui qui a une sincére Pieté adore toujours Dieu de cette maniére; parce que cette connoissance ne s'efface jamais de son esprit, & c'est dans ce sens que Dieu lui donne l'Epithéte de *vrai Adorateur* *. Comme un Philosophe est toujours Philosophe, qu'il dorme ou qu'il veille, qu'il fasse attention sur les connoissances qu'il a ou qu'il pense à d'autres choses : ainsi un Homme véritablement pieux est toujours Adorateur du vrai Dieu, soit qu'il pense à Dieu actuellement, soit qu'il n'y pense point; parce que la connoissance qu'il a de la grandeur de Dieu & de sa propre bassesse ne l'efface jamais de son esprit. J'apelle Adoration actuelle, lors qu'on pense actuellement à la grandeur de Dieu & à sa propre bassesse, à la dépendance dans laquelle on est à son égard; comme j'y pense dans le moment que j'écris ceci.

VI. Or, s'il est vrai que la Vérité soit la nourriture de l'Ame, ne sommes-nous pas obligez à la Religion, qui nous enseigne des véritez si excellentes, & qui nous recommande d'y faire souvent attention.

* Evang. Jean IV. 23.

tion. D'ailleurs, que nous y penſions, ou que nous n'y penſions pas ; que nous le croyïons ou que nous en doutions, ou même, que nous le rejettions comme faux, il n'en ſera pas moins vrai, que Dieu eſt un Etre ſouverainement excellent, qui poſſède toutes les perfections & que nous ſommes des Créatures fragiles, remplies de beſoins, & qui ne pouvons ni être heureux, ni ſubſiſter même un ſeul moment, ſans le ſecours puiſſant de notre Dieu. Les Sages du Paganiſme ont recommandé aux Hommes, comme le devoir le plus utile, de ſe connoître ſoi-même. Or ſe bien connoître & adorer Dieu, c'eſt à peu près la même choſe. Car, comme on ne peut bien connoître un Domeſtique, ſi on ne connoit les rélations & les engagemens, qu'il a avec ſon Maître ; on ne peut de même bien connoître l'Homme, ſans connoître les Rélations, qu'il a avec ſon Créateur.

Enfin, la principale cauſe des malheurs de l'Homme dans cette vie ; c'eſt de ne ſe pas bien connoître, d'entreprendre des choſes au deſſus de ſes forces, de trop s'apuyer ſur les cauſes ſecondes, de prendre de fauſſes méſures, pour faire réuſſir ſes deſſeins. Or, s'il ſe connoit bien ; s'il ſent, comme il doit, la dépendance dans

laquelle il est par raport à Dieu ; il ne formera jamais que de justes desseins, & il employera toujours les moyens les plus sûrs pour les faire réussir. Quand donc la Religion nous commande d'adorer Dieu, elle nous commande de nourrir notre Ame des véritez les plus certaines, les plus utiles, dont nous puissions la nourrir. C'est nous ordonner de jetter les fondemens de la Prudence la plus consommée & la plus sûre.

VII. Et il faut rendre justice à l'Homme à cet égard. Il s'est trompé un million de fois en adorant de fausses Divinitez pour le Maître de l'Univers. Mais, dès qu'on lui fait connoître le vrai Dieu, dès qu'on le lui représente tel qu'il est, dès qu'on le peint à ses yeux environné de toute sa Majesté ; il n'a pas de peine de reconnoître la grandeur de Dieu, de sentir sa propre bassesse, & les besoins perpétuels qu'il a de cet Etre tout-puissant. Quoi que Dieu n'aît pas voulu adopter tous les honneurs excessifs, que les Idolatres ont rendus dans tous les siécles à leurs Idoles, il est pourtant certain, que tous ces honneurs se raportoient, quoi qu'indirectement, au vrai Dieu. Je veux dire que les Payens n'ont adoré les Idoles & les fausses Divinitez, & ne leur ont rendu le

cul-

culte, qui eſt dû au vrai Dieu, que parce que, par une erreur groſſiére, ayant naturellement l'idée du vrai Dieu imprimée dans leur cœur, ils ont attribué aux fauſſes Divinitez, les perfections, qui n'apartiennent qu'au vrai Dieu. La Religion ne nous ordonne donc en ce point, que ce à quoi la Nature même nous porte, lors qu'elle nous ordonne d'adorer Dieu ; & il eſt certain qu'encore par cet endroit, elle eſt parfaitement aimable, elle eſt digne de tout notre Amour.

VIII. LE quatriême Devoir, qu'elle exige de nous par raport à Dieu c'eſt la Priére. C'eſt là, pour ainſi dire, la Moëlle & l'Eſſence du Culte Religieux. * *Invoque-moi*, dit Dieu, *au jour de la détreſſe, je t'en tirerai hors, & tu m'en glorifieras.* † *Demandez & vous recevrez, heurtez & il vous ſera ouvert*, dit *Jeſus-Chriſt.* ‡ *Priez ſans ceſſe*, dit S. *Paul.* Et *David* voulant mettre la derniére main au portrait, qu'il fait des Méchans dans le *Pſeaume* XIV ‡. dit, qu'*ils n'invoquent point l'Eternel.*

Or qui ne ſent, combien la Religion eſt aimable par le précepte, qu'elle nous donne, d'invoquer & d'invoquer ſouvent le

* Pſ. L. 15. † Matth. VII. 7. ‡ I. Theſſal. V. 17. ‡ verſ. 4.

le Seigneur ? Quoi ! Chrétiens, en auriez-vous meilleure opinion, si elle vous dispensoit du devoir d'invoquer Dieu ? Exposez, comme vous êtes à tant de maux, que vous ne sauriez prévenir ou dont vous ne sauriez vous délivrer, remplis de tant de besoins, auxquels vous ne sauriez pourvoir ; environnez de tant d'infirmitez, dont vous ne pouvez vous garentir, & dont vous ne pouvez que vous plaindre, au milieu d'un nombre infini de dangers, contre lesquels il n'y a aucun lieu où vous puissiez vous mettre sûrement à couvert, vous vous plaindriez de ce que la Religion vous fournit l'unique remêde à tant de maux ; de ce qu'elle veut, que vous recouriez à celui qui vous a faits, & que vous imploriez son secours ?

Dites-moi donc, ce que vous vouliez que la Religion fît de plus avantageux pour vous ? Eussiez-vous voulu qu'elle vous eût abandonnez en proye à ce nombre infini de dangers, qui vous environnent de toutes parts ? Quelle obligation ne lui avez-vous pas de vous montrer un port si assuré contre la tempête ? Dans nos plus grands maux ce nous est une très-grande consolation d'avoir un tendre Ami, qui recueille nos Larmes, dans le sein duquel nous puissions nous décharger de nos ennuis ;

nuis; quoi que cet Ami ne puiſſe pas y aporter des remêdes efficaces; & qu'il n'aît à nous ofrir que ſes Larmes, & la compaſſion qu'il a pour notre état. Et voici la Religion, qui nous ofre Dieu-même, comme un tendre Ami, dans le ſein duquel elle nous ordonne de nous décharger de tous nos ennuis; un Ami, qui, non ſeulement compatit à tous nos beſoins; mais qui nous promet d'y remédier; un Ami, que jamais perſonne ne pria inutilement, que jamais perſonne n'invoqua ſans ſuccès.

Ayez tous les biens du Monde en votre pouvoir, diſpoſez à votre gré de la faveur des Grands, de l'Amitié & des bons offices de vos Egaux, des ſervices & des peines de tous vos Inférieurs, vous ne pouvez vous aſſurer d'un ſeul moment de véritable repos. Tout l'Univers ne peut vous garentir des maladies, qui vous menacent, de ces fleaux publics de la colére de Dieu, qui triomphent de toute la force & de toute la conſtance des Hommes. L'Univers tout entier ne peut conſerver la Vie à un Epoux ou à une Epouſe, que vous aimez tendrement, à un Fils unique, que vous chériſſez, à un Ami qui fait toute votre conſolation; pour ne rien dire ici de la paix de la Conſcience, des ſecours néceſſaires à faire ſon devoir, & de toutes les gra-

graces spirituelles, dont nous avons perpétuellement besoin, & que nous ne pouvons obtenir que par la priére.

IX. MAIS, dira-t-on, peut-être, pourquoi nous faire demander tous ces secours? La Religion n'en eût-elle pas usé plus libéralement avec nous, si elle nous eût promis tous les biens & tous les secours, dont nous avons besoin, sans nous les faire demander? Ne sait-on pas qu'il n'y a rien de si cher, que ce qui s'achette par des priéres?

Je répons, que cette Maxime n'est vraye que lors qu'il s'agit de demander aux Hommes. Notre orgueil soufre de sentir qu'il a besoin de recourir au secours de nos égaux. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu. Il est si élevé au dessus de nous, que ce ne doit pas nous être une peine, que de lui déclarer nos besoins & de le prier d'y pourvoir. D'ailleurs, s'il est permis de répondre à un Proverbe par un autre Proverbe, on peut dire à plus forte raison des graces de Dieu, qu'on ne le peut dire de celles, que les Hommes nous font, qu'elles valent bien peu, si elles ne valent pas la peine de les demander; surtout, puisque nous sommes toujours sûrs de les obtenir.

Ajoutez à cela que, si nous sommes remplis

plis de besoins, si le secours de Dieu nous est nécessaire dans tous les momens de notre vie, si nous devons incessamment le demander, ce n'est pas à la Religion, que nous devons nous en prendre; & c'est une réponse, que nous serons souvent obligez de faire, dans l'exécution du plan, que nous nous sommes proposé. La Religion ne nous rend pas indigens, elle nous aprend, que nous le sommes: elle ne nous rend pas nécessaire le secours de Dieu, elle nous aprend, que nous ne pouvons pas nous en passer: elle n'établit pas même la nécessité de la Priére, elle la montre. Elle nous aprend, que Dieu veut que nous l'invoquions, si nous voulons qu'il aît soin de nous.

X. MAIS, enfin, supposez que la Religion nous dispensât du devoir de prier Dieu; que la nécessité de la Priére fût effacée de la Confession de Foi, qu'elle nous propose; supposé qu'elle nous promît, que Dieu nous accordera tout ce dont nous avons besoin, sans que nous prenions le soin de le prier, le voudrions-nous bien nous-mêmes, ou, du moins, le devrions-nous vouloir? * *Tandis que nous logeons dans ce corps, nous sommes absens du Seigneur*, dit un

* II. Corinth. V. 6.

un Apôtre. Quoi ! voudrions-nous bien être privez de ce saint, de ce consolant commerce, durant cette absence ? Voyez avec combien de soin les Sujets recherchent un moment d'audience de leur Souverain. Combien de sollicitations ne faut-il pas faire, combien d'Amis ne faut-il pas souvent employer, pour avoir acces près de leur personne, pour leur demander quelque grace, & souvent même pour en être refusé ? Et nous avons près de Dieu, le Souverain des Hommes, le Maître de l'Univers, un accès facile, sans avoir besoin d'autres Médiateurs que de *Jesus-Christ*. Nous pouvons en tout tems, en tout lieu, dans toutes occasions, en public, en particulier, dans la pauvreté, dans l'abondance, dans la santé, dans la maladie, dans la vie, dans la mort, nous pouvons toujours nous adresser à lui ; non pour lui demander une seule grace ; mais pour lui demander généralement tout ce dont nous avons besoin, graces spirituelles, biens temporels ; pour le corps, pour l'esprit, pour le tems, pour l'éternité ; nous sommes toujours sûrs d'être reçus favorablement, pourvû que nous le priions au nom de *Jesus-Christ*, car tout ce que nous demanderons à son Pére en son nom, nous l'obtiendrons. Ce Pére tendre & benin, riche en miséricorde & en compas-

passions, n'a point égard à l'aparence des personnes; le Monarque & le Berger; le Souverain & le Sujet; le riche & le pauvre; le sain & le malade sont également exaucez dans leurs besoins. Après cela, n'aurions-nous point honte de nous plaindre de la Religion, qui nous recommande expressément la Priére? Parlons plus fortement, ne lui avons-nous pas des obligations infinies, de ce qu'elle nous propose un remêde si facile, si promt, si efficace à tous nos maux?

XI. Le cinquiême Devoir, que la Religion exige de nous, c'est la Reconnoissance, cette Vertu, par laquelle nous sentons vivement les obligations infinies, que nous avons à Dieu, pour tous les biens, que nous avons reçus, & que nous recevons continuellement de lui, & en général & en particulier. * *Invoque-moi au jour de ta détresse, je t'en tirerai, & tu m'en glorifieras.* Un Cœur honnête & bon, un cœur généreux, peut-il se plaindre de ce qu'on lui recommande la Reconnoissance? Ne prévient-il pas les ordres, qu'il en reçoit; ne seroit-il pas même porté à desobéïr, quand on lui ordonneroit expressément d'être ingrat & méconnoissant? Non, je

* Ps. L. ỷ. 15.

je ne crains point que les Cœurs généreux & qui sentent, comme ils le doivent, les infinies obligations, qu'ils ont à Dieu, puissent se plaindre de ce que la Religion leur recommande d'avoir de la Reconnoissance. Ils seront ravis que leur devoir s'acommode si bien avec leurs inclinations. Ils se sentiront infiniment obligez à cette Religion, qui vient par ses ordres les confirmer dans le penchant, qu'ils ont à reconnoître les bienfaits de Dieu.

Pour ces Cœurs insensibles & ingrats, sur lesquels le souvenir des bienfaits se grave avec autant de peine, que l'on grave sur le Bronze, & dont ils s'efacent plus vite, que les traces qu'un Vaisseau a marquées sur les ondes, on ne doit pas se donner la peine de justifier près d'eux la Religion, qui leur recommande la Reconnoissance. Semblables à des pourceaux, qui mangent le gland, sans élever les yeux, pour regarder l'arbre, d'où il tombe, ils sont privez de raison comme ces vils animaux; ce seroit perdre sa peine, que d'entreprendre de les persuader.

XII. Cependant, s'ils pouvoient faire quelque attention aux raisons, qu'on leur allegueroit, il ne seroit, peut-être, pas difficile de leur prouver, qu'il y va de leur intérêt d'avoir de la Reconnoissance,

&

& qu'ils sont obligez à la Religion, qui la leur recommande avec tant de soin. Ils n'ont qu'à penser, que la Reconnoissance leur fait faire attention à la source d'où procédent les biens, dont ils jouïssent, & leur aprend, par conséquent, à qui ils doivent s'adresser, pour en avoir la continuation, ou, pour en recevoir de nouveaux. On ne sauroit avoir de la Reconnoissance pour les bienfaits de Dieu, sans savoir que c'est lui qui les communique, & que c'est à lui qu'il faut s'adresser, pour les obtenir. Un Mondain, qui ne pense qu'aux Causes secondes, qui croit que ce sont elles seules, qui lui procurent tous les avantages, dont il jouït, n'a recours qu'à ces Causes secondes; toutes ses pensées tournent de ce côté-là; & comme ces Causes secondes sont de foibles instrumens dans la main de Dieu, qui ne peuvent rien sans son secours & sa bénédiction, il se trouve souvent trompé dans les mesures, qu'il a prises. *Telle voye lui semble juste, dont les issuës tendent à la mort* *. Mais l'Homme reconnoissant ne peut ignorer la véritable cause des biens, dont il jouït. Ayant toujours les yeux ouverts sur cette source divine, il sait où il doit s'adresser dans ses nouveaux besoins.

XIII.

* Proverb. XIV. 12.

XIII. D'ailleurs, la Religion nous aprend, que la Reconnoissance des Bienfaits passez, est un moyen assuré, pour en recevoir de nouveaux. Chez les Hommes, quelque Reconnoissance, que l'on aît d'un Bienfait reçu, il n'est pas sûr qu'on s'en attire par là un second. Bien loin de là, comme il n'y a point d'occupation, qui lasse tant les Hommes, que de faire du bien, un Bienfait reçu est d'ordinaire un avis de n'en pas attendre, & de n'en pas demander un second. Mais la libéralité de Dieu ne s'épuise jamais. Son penchant à faire du bien ne se lasse point; en reconnoissant un Bienfait passé, on le dispose nécessairement à en accorder un nouveau. En sorte que la Religion, en recommandant la Reconnoissance à l'Homme, lui aprend un moyen infaillible d'obtenir de nouvelles faveurs. *Reconnoitre le Bienfait de Dieu*, a très-bien dit un de nos Théologiens François *, *Reconnoitre le Bienfait de Dieu, & travailler à notre propre salut, n'est qu'une seule & même chose. En rendant à Dieu le fruit de sa culture, on séme pour une nouvelle moisson.*

XIV. Le sixiéme Devoir, que la Reli-

* Claude dans ses Sermons sur la Parabole des Noces.

ligion exige de l'Homme par raport à Dieu, c'eſt de ſe ſoumettre aux ordres de la Providence dans tous les événemens & dans toutes les circonſtances de la vie. Or il eſt impoſſible de bien faire ſentir les obligations, que nous avons à la Religion à cet égard. Qui ne ſait une partie des accidens auxquels l'Homme eſt expoſé, pendant qu'il eſt ſur la Terre, tous les beſoins, qui le preſſent, tous les dangers qui l'environnent, tous les maux qui le font ſouffrir ? Toute la Philoſophie Payenne n'a trouvé aucun remêde, ni aucune ſolide conſolation contre ces maux. La Religion, la ſeule Religion Chrétienne nous aprend, que les choſes n'arrivent ni par une néceſſité fatale & brute, à laquelle la Divinité même ſoit aſſujettie, & qui ne peut produire que le déſeſpoir, ni par un hazard incertain & inconſtant, qui agit ſans raiſon & ſans règle: mais par une Providence ſage, qui ne fait rien ſans raiſon, ou, pour parler plus juſte, qui ne fait rien que par des motifs dignes de ſa Sageſſe; & qui plus eſt qui aime les Hommes, & particuliérement les gens de bien; qui par conſéquent ne fait rien que pour leur avantage; * *toutes choſes concourent enſemble en bien,*

* Rom. VIII. 27.

*bien, pour ceux qui aiment Dieu.* C'est là la grande Maxime de la Religion, c'est là le grand remêde qu'elle propose contre les accidens de la vie. C'est cette vérité constante, qui a soutenu *Job* dans tous ses malheurs, & qui lui a fait dire, (*a*) *l'Eternel l'a donné, l'Eternel l'a ôté, que le nom de l'Eternel soit bénit.* C'est cette vérité, qui a fait dire à *David* dans ses plus grandes épreuves, (*b*) *il a été bon que j'aye été afligé; auparavant je courois à travers champs; mais maintenant j'observe sa parole.* C'est cette vérité, qui a fait que S. *Paul* & les autres premiers Chrétiens se réjouïssoient au milieu même de leurs afflictions (*c*); persuadez que l'*afliction produit la patience; la patience l'épreuve; l'épreuve l'espérance; & que l'espérance ne confond point.*

J'ose le dire, c'est là le grand, l'unique Remêde, mais le Remêde infaillible, que propose la Religion contre toutes les aflictions de la Vie. Il faudroit être insensé pour espérer de n'être jamais exposé à ces divers accidens de la vie humaine. Les Richesses périssent & nous sont enlevées par des cas imprévus, dans le tems, que nous y pensions le moins; les Amis sont inconstans;

(*a*) Chap. I. 21. (*b*) Pseaum. CXIX. 71.
(*c*) Rom. V. 3. 4.

tans; nos Domestiques peuvent devenir nos Ennemis; nos parens nous manquent ou nous sont enlevez; les maladies nous attaquent & nous minent; la Mort nous menace & s'aproche de nous à grands pas. Montez dans les Cieux, parcourez la Terre, fouillez dans ses entrailles, pénétrez jusques dans les abîmes. Tout cela vous sera entiérement inutile. Le seul Remêde est celui, que vous propose la Religion; qui est de vous soumettre aux ordres d'une sage Providence, qui gouverne le Monde, qui aime les Hommes, qui sait le nombre de nos cheveux, en sorte qu'il n'en tombe pas un seul en terre, sans sa permission; & qui constamment dirige tout pour le plus grand avantage de ceux qui s'attachent à lui plaire, en obéïssant à ses Commandemens.

XV. MAIS il y a un septiême & dernier Devoir, que la Religion exige de nous par raport à Dieu; & à l'égard duquel il sera, peut-être, bien difficile de faire voir qu'elle soit aimable par cet endroit-là. C'est qu'elle nous oblige à le craindre. * *Il y a pardon par devers toi*, dit le Psalmiste, *afin que tu sois craint*. Si je suis Seigneur, dit Dieu dans *Malachie* †, *si je suis Seigneur*,

* Ps. CXXX. 4. † Chap. I. 6.

*gneur, où est la crainte, que vous me devez?* Or la Crainte est une passion triste & fâcheuse, & nous ne saurions aimer ceux qui veulent nous l'inspirer, & qui nous la recommandent comme une Vertu.

Mais il y a ici de l'équivoque & du malentendu. La Religion, qui nous commande d'aimer Dieu souverainement, ne sauroit nous recommander en même tems de le craindre. Le parfait Amour & la Crainte de la personne, que l'on aime, sont deux passions incompatibles. * *Il n'y a point de peur*, ou, *de crainte*, *dans la Charité*, ou, *dans* l'*Amour*, dit S. *Jean*, *mais la parfaite Charité chasse dehors la peur.* A parler donc proprement, la Religion ne nous commande pas de craindre Dieu en prenant ce mot à la rigueur. *Craindre Dieu* signifie souvent dans l'Ecriture, avoir pour lui le respect, l'obéïssance, & la soumission, qu'il mérite; devoirs qui sont renfermez dans l'adoration, dont nous avons parlé. Mais la Religion veut que nous craignions de déplaire à Dieu & de l'ofenser; & je soutiens qu'elle est aimable par cet endroit-là; parce que ce devoir nous est très-utile.

XVI. Pendant que nous sommes sur

* I. Jean IV. 18.

ſur la Terre, nous ne ſommes point parfaitement ſanctifiez. Dans les plus régénérez * *la Chair convoite* encore ſouvent *contre l'Eſprit*, & *l'Eſprit contre la Chair*: Souvent ils ne font point le bien qu'ils voudroient, & ils font le mal qu'ils ne voudroient point. Il eſt abſolument néceſſaire à l'Homme, je dis même à celui qui a porté la ſanctification le plus loin, de ſe défier de ces reſtes de corruption, qui ſont encore en lui. La Religion vient à notre ſecours à cet égard, en nous avertiſſant du danger où nous ſommes, en nous recommandant d'être toujours ſur nos gardes, de peur d'être ſurpris. La Crainte qu'elle nous inſpire eſt une eſpêce de ſentinelle, s'il faut ainſi dire, qui nous avertit de l'aproche de l'Ennemi, qui nous réveille, qui nous porte à prendre ſoin de notre conſervation. Si nous étions parfaitement ſaints, comme nous le ſerons dans l'autre Vie; j'avouë que ce ſeroit un commandement fâcheux, que celui de nous exhorter à la crainte. Alors n'ayant plus d'Ennemis à combattre, nous n'aurons plus rien à apréhender. Mais étant toujours expoſez à quelque danger ſur la Terre, nous ne ſaurions qu'aimer la Religion, qui nous a-ver-

* Galat. V. 17.

vertit de prendre garde à nous, & qui nous crie avec le Sage, * *heureux est l'Homme, qui se donne frayeur continuellement; mais celui qui endurcit son cœur tombera dans la calamité.* Concluons donc de toutes ces Réflexions; que la Religion est parfaitement aimable, dans tous les devoirs, qu'elle nous prescrit par raport à Dieu; & que le Psalmiste a raison de dire dans la vuë de tous ces devoirs, *quant à moi, d'aprocher de Dieu c'est mon bien.*

On ne me fera pas, au reste, une affaire à ce que je pense, de ce que je n'ai pas mis l'obéïssance à tous les Commandemens de Dieu, dans le nombre des Devoirs auxquels nous sommes obligez envers lui. Ce Devoir est un Devoir général; & en montrant, que la Religion est aimable dans tous les Devoirs qu'elle nous prescrit, je prouve par là-même qu'elle l'est dans ce Devoir général.

* Proverb. XXVIII. 14.

CHA-

## CHAPITRE VII.

*Réflexions sur ce qui a été dit dans le Chapitre précédent.*

I. JE VIENS de parcourir les principaux Devoirs auxquels la Religion nous oblige par raport à Dieu, & je prétens avoir démontré, que ces Devoirs nous sont avantageux, même pour la vie présente, & que, par conséquent, nous sommes très-obligez à la Religion, qui nous les recommande. Je puis en avoir oublié quelques-uns: mais ou ils se peuvent commodément raporter à quelcun de ceux que j'ai marquez; ou les Réflexions, que j'ai faites, peuvent donner des ouvertures, pour faire apercevoir leur utilité; quoi que je n'en aye rien dit. Si l'on a fait quelque attention sur ce que j'ai dit, je crois qu'on aura été convaincu, que la Religion est toute aimable, du moins par raport aux devoirs qu'elle veut que nous rendions à Dieu; parce qu'il n'y a aucun de ces devoirs, qui ne nous soit très-utile, même par raport à la Vie présente.

Qu'on efface donc de son esprit toutes ces idées fausses, qu'on peut en avoir con-

çuës, qui sont si ordinaires aux Hommes, & si injurieuses à Dieu & à sa Religion. Quel tort ne fait-on pas à cette divine Fille du Ciel, de se la représenter comme un Spectre afreux, qui n'est fait que pour épouvanter les Hommes; comme une Marâtre cruelle, qui ne se plait qu'à faire du mal à ses Enfans; comme une *Mégére* épouvantable, qui ne parle que de peines & de suplices?

II. CE n'est point là la Religion; ce n'est point, du moins, la Religion Chrétienne. Cette divine Doctrine a tous les caractéres de celui qui en est l'Auteur, & qui nous aprend lui-même, qu'il est *débonnaire* & *humble de cœur*. Ayant en vuë l'intérêt des Hommes, & connoissant parfaitement & leur naturel & leurs besoins, il a proportionné tous ses préceptes & à ces besoins & à leur nature. Oui, j'ose l'assurer, l'Homme n'est malheureux sur la Terre, qu'autant qu'il desobéït aux préceptes de l'Evangile. Ces divins Préceptes tendent tous à lui faire éviter ces maux de la Vie, ou à lui aprendre à les soufrir avec patience. D'où vient qu'il y a tant de gens malheureux dans le Monde, qui ne peuvent trouver aucun remêde à leurs maux? La premiére, la principale source en est la crasse ignorance dans laquelle ils vi-

vivent des Perfections infinies du Maître de l'Univers. Il y en a dans le sein même du Christianisme, qui vivent, en quelque sorte, sans espérance & sans Dieu au Monde. A peine ont-ils fait réflexion une seule fois en leur vie sur ce Maître Souverain, qui conduit, qui gouverne tout par sa Providence. Or il est bien sûr que, quand l'Homme ne regardera qu'aux causes secondes, il est impossible qu'il jouïsse d'aucun repos solide sur la Terre, qu'il y goûte aucune véritable consolation.

III. CEUX qui pensent quelquefois à Dieu & à leur devoir, se le représentent comme un Maître rude, qui exige de ceux qui lui doivent jusques au dernier double; qui met sur le dos des Hommes des fardeaux insuportables. *Jesus-Christ* a beau déclarer, que son * *joug est aisé* & son *fardeau leger*; S. *Jean* a beau assurer que les Commandemens de Dieu ne sont point pénibles: on est tout prêt à lui dire comme ce mauvais Serviteur de l'Evangile, † *Je savois que tu ès un Maître rude, qui moissonnes là où tu n'as point semé, qui assembles là où tu n'as point répandu.* Loin de se familiariser avec les préceptes de la Pieté, loin de s'en rendre la pratique facile, en s'acou-

* Matth. XI. 30. † Matth. XXV. 24.

coutumant à leur observation ; on la regarde comme un Géant terrible ; comme les Israëlites regardoient autrefois un *Goliath*, dont ils n'osoient aprocher. Loin de charger le joug de *Jesus-Christ*, on le regarde comme un fardeau insuportable, qu'on ne voudroit pas toucher du bout du doigt. Combien y a-t-il de Chrétiens, dont presque toute la Religion consiste à reconnoitre, qu'ils ne peuvent pas faire ce que Dieu exige d'eux, à s'écrier sur tous les commandemens de la Loi de Dieu, * *qui est suffisant pour ces choses?* Il y a plusieurs sources de ce malheureux préjugé, que tant de gens ont conçu contre la Religion. Je me contenterai d'en marquer trois des principales.

IV. LA premiére est qu'on ne connoit pas bien cette Religion, dont on juge d'une maniére si desavantageuse. Au lieu d'examiner la nature & des doctrines qu'elle enseigne & des préceptes qu'elle nous prescrit, au lieu d'en voir les salutaires effets, on s'amuse à mille spéculations inutiles, à mille recherches infructueuses, à mil-

* Nous ne condamnons pas ceux qui parlent ainsi, C'est le premier pas qu'il faut faire. Mais nous condamnons ceux qui font consister tout leur devoir à reconnoître leur impuissance.

mille controverſes épineuſes & tout-à-fait ſtériles. Un bon Religionaire eſt un Homme, qui ſait bien diſputer, & non pas un Homme qui ſait bien vivre. Nous avons des Cours entiers de Théologie, où toutes les Doctrines ſont converties en procès & en controverſes. On diroit que c'eſt un ſac de papiers, qu'un Procureur porte à une Cour de Juſtice, & non un bon Commentaire ſur l'Ecriture. Peut-être qu'il y en aura pluſieurs qui liront mon Livre, qui n'ont jamais penſé une ſeule fois ſérieuſement aux douces influences de nos Devoirs envers Dieu par raport à la vie préſente; & qui n'auroient pas cru que le moyen le plus ſûr pour rendre un Homme auſſi heureux qu'il peut l'être ici bas, c'eſt de s'aquitter avec exactitude de tous les Devoirs de la Pieté. Cependant ce que nous avons dit n'eſt rien moins que nouveau; les Conſéquences, que nous avons tirées de nos devoirs ne ſont pas des Conſéquences tirées de loin. Ce ſont des Conſéquences claires, naturelles; il ne faut qu'ouvrir les yeux & avoir une médiocre attention pour les apercevoir. Il eſt pourtant très-certain, que la plûpart des Chrétiens n'y ont jamais penſé, & qu'ils croyent, au contraire, que presque tous les

les fruits de la Pieté sont renvoyez après la mort.

V. La seconde source du Préjugé desavantageux, qu'on a contre la Religion ; c'est qu'on s'est rempli l'esprit & le cœur de toutes les vanitez du Siécle. * *L'Homme animal*, l'Homme abruti *ne comprend point les choses, qui sont de l'Esprit de Dieu ; parce qu'elles se discernent spirituellement*. Il faut quelque méditation, & quelque attention, pour apercevoir les doux fruits de la Pieté ; & un Homme enseveli dans les vanitez du Siécle ne peut ni être attentif, ni méditer. Un quart d'heure, un demi quart d'heure de méditation lui rompt la tête. Il ne sauroit la suporter. Il y a de certaines gens, qui ont l'esprit & le cœur tellement fascinez de toutes les affaires de la vie, qu'il n'y a qu'un miracle de la Providence, qui puisse leur donner du gout pour la Pieté. Heureux ceux, qui, dès leur enfance, avant que le Monde s'emparât de leur cœur, se sont familiarisez avec la pieté, l'ont succée avec le lait ; se sont nourris de ce précieux lait d'intelligence, qui est sans fraude ! Si parmi ceux qui liront ceci, il y en a de tels, comme je l'espére, ils auront, j'en suis sûr, ils auront goû-

* I. Corinth. II. 14.

goûté ce que j'ai dit; ils auront été animez à s'aquitter de tous ces importans devoirs de la Pieté, dont j'ai représenté les précieux avantages; & auront dit *Amen* de tout leur cœur à cette sentence du Prophète, *quant à moi, d'aprocher de Dieu c'est mon bien.*

VI. La derniére cause du Préjugé contre la Religion, que je dois marquer, c'est qu'on ne fait pas attention, que, si les préceptes qu'elle donne sont véritablement pénibles, à cause de notre corruption, Dieu nous a promis le secours de sa grace pour les observer, pourvû que nous le lui demandions par des priéres ardentes & fréquentes. La maxime d'un Poëte Payen, *possunt quia posse videntur*; „ ils le „ peuvent, parce qu'ils croyent le pou- „ voir ", n'a pas de lieu ici. Au contraire, il faut commencer par bien sentir qu'on ne peut rien sans le secours de Dieu. Ce vif sentiment, joint aux Promesses que Dieu nous a faites, nous portera à lui demander son secours avec persévérance, & jusques à ce que nous l'ayons obtenu; & alors, changeant de langage, nous dirons avec un grand Apôtre, nous pouvons toutes choses en *Jesus-Christ*, qui nous fortifie.

## CHAPITRE VIII.

*Des Devoirs envers le Prochain. Explication de ces Devoirs, compris dans le 12. Verset du Chapitre VII. de S. Matthieu.*

I. C'Est une Règle & de l'Equité naturelle & de la Jurisprudence, que personne ne doit être Juge dans sa propre cause. Les Passions & l'Intérêt en imposent, & souvent d'une maniére si imperceptible, aux Hommes même, qui paroissent avoir le plus d'amour pour l'équité, qu'ils prononceroient presque toujours en leur faveur dans les démêlez, qu'ils auroient avec les autres Hommes, si on leur permettoit d'en être les Juges. Mais il y auroit un moyen infaillible de le leur permettre, sans craindre, qu'ils violassent les Loix de l'Equité, pour faire pencher la balance de leur côté. Il faudroit les prier de regarder les intérêts de leur Prochain, comme si c'étoit les leurs, & les leurs, comme si c'étoit les intérêts de leur Prochain; les prier après cela d'examiner mûrement l'affaire, & leur permettre ensuite de décider Je suis sûr que, si les Hommes pouvoient se resoudre à en user de cet-

te

te maniére, on n'auroit besoin ni d'Avocats ni de Juges pour terminer les Procès. Les Parties intéressées les termineroient elles-mêmes de la maniére la plus équitable, ou, pour mieux dire, il n'y auroit plus de procès dans le Monde. L'équité naturelle les préviendroit tous. Dans toutes les difficultez, qui surviendroient, les Parties intéressées se mettant à la place l'une de l'autre, se feroient bientôt rendu la plus exacte justice. Aussi *Jesus-Christ* renferme-t-il tous les Devoirs auxquels nous sommes obligez envers notre Prochain, dans le Précepte qu'il nous donne de le mettre à notre place, de nous mettre à la sienne, & de le traiter précisément, comme nous voudrions qu'il nous traitât. * *Toutes les choses*, dit-il, *que vous voulez que les Hommes vous fassent, faites-le leur aussi semblablement, car c'est là la Loi & les Prophètes.*

II. APRÈS avoir parlé de nos Devoirs envers Dieu, & montré combien la Religion est aimable par cet endroit-là; l'ordre veut que je parle de ceux auxquels elle nous oblige envers notre Prochain, & que je fasse voir qu'en cela elle est aussi parfaitement aimable. Pour exécuter ce dessein, je

* Matth. VII. 12.

je parlerai de ces Devoirs dans ce Chapitre, & j'en ferai voir l'utilité dans le suivant. Pour connoitre ces Devoirs, il ne faut que faire quelques Réflexions sur les paroles de *Jesus-Christ*, que je viens de citer.

III. Chacun sait ce qu'on dit d'ordinaire des Commandemens de la Loi. C'est que ceux qui nous défendent un Vice, nous commandent par là même la Vertu, qui lui est opposée; & que ceux qui nous commandent une Vertu, nous défendent le Vice qui lui est contraire. En sorte que, quoi qu'on distingue les Commandemens de Dieu en négatifs & en positifs; on peut dire en un bon sens, qu'ils sont tous & négatifs & positifs en même tems. La Loi ne commande jamais qu'elle ne défende, & elle ne défend jamais, sans commander. Ma premiére Remarque est fondée sur cette maxime. *Jesus-Christ* en nous commandant de faire à autrui, ce que nous voulons qui nous soit fait à nous-mêmes; nous laisse tirer cette conséquence si naturelle & si facile, que nous ne devons point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait à nous-mêmes. Cette Maxime conçuë en ces derniers termes n'est pas une Maxime particuliére à l'Evangile. L'Auteur du Livre

vre de *Tobie*, quel qu'il ait été, a exprimé la même chose presque dans les mêmes termes. * *Prenez garde de ne faire jamais à un autre, ce que vous seriez fâché qu'on vous fit*; ou, comme a traduit la Version de Genéve, *ne fais à personne ce que tu hais*. Ce qui marque que les Juifs n'ignoroient pas ce Précepte avant la venuë de *Jesus-Christ*. Les Payens même en connoissoient l'équité. Un célébre Orateur Grec, qui vivoit 340. ans avant *Jesus-Christ*, parmi un grand nombre de préceptes excellens, qu'il donne à un Prince, lui recommande expressément de ne point faire à autrui, ce qu'il ne pourroit soufrir sans colére qu'on lui fît à lui-même; & la Devise de l'Empereur *Sévére*, quoi que Payen, étoit, *ne faites point à autrui ce que vous ne voulez point qui vous soit fait*.

IV. MAIS le Seigneur, en exprimant son Précepte d'une maniére affirmative, nous recommande quelque chose de plus. Il y a dans le Monde bien des gens, qui n'ont pas poussé le crime jusques à faire tort au Prochain; qui, semblables au Pharisien de l'Evangile, ne sont *ni ravisseurs, ni injustes*, qui, pour tout dire en un mot, ne font du mal à personne. Mais, quand on n'en est venu que jusques-là, on n'est pas

* Tobie IV. 16.

pas encore véritable Disciple de *Jesus-Christ*. Celui qui est instruit dans l'Ecole de ce grand Maître, ne se contente pas de ne pas faire du mal ; il fait du bien. Il n'est pas content de ne faire jamais à autrui ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fit à lui-même. Il rend à son Prochain tous les bons offices, qu'il voudroit qu'on lui rendit à lui-même, s'il étoit dans la même situation que son Prochain. Il ne se contente pas, par exemple, de ne point médire de son Prochain; il le défend contre la médisance; il publie avec plaisir le bien qu'il en sait; il se plait à étaler ses talens; parce qu'il souhaite que son Prochain en use de même envers lui. On voit par là la raison pourquoi *Jesus-Christ* s'est exprimé d'une maniére positive & non pas négative; pourquoi il a dit, non, *ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez point qu'on vous fit*; mais, *tout ce que vous voulez que les Hommes vous fassent faites-le leur aussi semblablement*. Le second de ces Préceptes contient nécessairement le premier; le premier ne renferme pas si clairement le second. Ne faire point à autrui le mal, que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, le Paganisme peut aller jusques-là. Faire à autrui tout le bien, que nous voudrions, qu'on nous fît, c'est jusques où le Christianisme

nisme pousse la perfection. Faisons une seconde Remarque.

V. PUISQUE ce Commandement de *Jesus-Christ* est l'Abrégé de ce que la Loi & les Prophètes nous dictent par raport à notre Prochain, & que la Loi nous recommande la Charité & la Justice, il est visible, que, dans l'observation de ce commandement de *Jesus-Christ*, il faut regarder, non ce que la Passion pourroit nous dicter; mais ce que la Charité & la Justice nous recommandent. L'Empire des Passions est un Empire tyrannique, où presque toutes les Loix sont injustes. On ne sauroit en observer aucun précepte, sans courir risque de commettre quelque injustice. Parce qu'un grand nombre de Pauvres souhaiteroient que les Riches se dépouillassent en leur faveur, ou qu'ils les nourrissent, du moins, sans les obliger à travailler, & que, si nous étions pauvres, peut-être souhaiterions-nous la même chose; s'ensuit-il qu'étant riches, nous devions nous dépouiller en faveur du Pauvre pour l'enrichir, ou le nourrir grassement dans l'oisiveté? Ce seroit la derniére de toutes les absurditez; car, étant devenus Pauvres, pour enrichir celui qui l'est; il faudroit qu'il fit de même à son tour; ce qui seroit une vicissitude continuelle de

de pauvreté & de richesses, qui ne finiroit jamais.

Il suffit que, comme, si nous étions pauvres, nous pourrions exiger avec justice, qu'on travaillât à nous faire trouver les moyens de gagner notre vie; ou que, si nous ne la pouvions gagner, on nous soulageât dans notre misére; étant Riches nous en devons user de même envers les Pauvres.

Aportons encore un autre exemple. Combien voit-on d'Enfans tous les jours, qui souhaiteroient que leurs Péres se dépouillassent en leur faveur; & que, leur laissant entiérement le soin de leur conduite, ils ne leur prescrivissent rien, ni n'en exigeassent aucune obéïssance? Peut-être, si nous étions enfans, aurions-nous les mêmes inclinations. Devons-nous, à cause de cela, étant Péres, nous dépouiller de tous nos biens en faveur de nos Enfans, & les laisser sans règle & sans discipline? Je ne crois pas qu'une telle pensée aît jamais pû venir dans l'esprit d'un Homme. Il suffit que, comme, lors que nous étions Enfans, nous souhaitions, ou, si nous l'étions encore, nous souhaiterions, que nos Péres nous fournissent libéralement ce qui nous est nécessaire, ne nous donnassent que des commandemens justes, nous pardonnas-

naſſent les imperfections de notre obéïſſance, & épargnaſſent les châtimens, autant que cela ſe pourroit accorder avec notre avantage, nous en uſions auſſi de même avec nos Enfans. Quand donc *Jeſus-Chriſt* nous dit, *tout ce que vous voulez que les Hommes vous faſſent faites-le leur auſſi ſemblablement*, il faut l'entendre avec cette reſtriction, „ tout ce que la Juſtice & la „ Charité, vous font exiger de vos Fré- „ res, rendez-le leur auſſi ſemblablement; „ ſoyez auſſi juſtes & auſſi charitables en- „ vers eux, que vous voulez, qu'ils ſoient „ juſtes & charitables envers vous.

VI. POUR comprendre notre troiſiême Réflexion, & qui eſt de la derniére importance, pour bien entendre le précepte de *Jeſus-Chriſt*, il faut ſe ſouvenir, qu'il y a de deux ſortes de devoirs à l'égard du Prochain. Il y en a qui regardent tous les Hommes, qui ſont de tous les tems & de tous les lieux. Tels ſont ceux de ne pas médire du Prochain, de ne point lui mentir, de ne le tromper jamais; de ne lui faire aucun tort, ni dans ſon honneur, ni dans ſa perſonne, ni dans ſes biens; de procurer ſon avantage, autant qu'il eſt en notre pouvoir. Ce ſont là des devoirs, qui regardent tous les Hommes en toutes occaſions. Mais il y en a d'autres,

tres, qui sont particuliers à certains états & à certaines occasions. Autre est le devoir d'un Souverain, autre est celui d'un Sujet. Le devoir d'un Maître n'est pas le même que celui d'un Domestique; celui d'un Précepteur, que celui d'un Disciple, celui d'un Epoux, que celui d'une Epouse; celui d'un Pére & d'une Mére, que celui d'un Enfant; celui d'un Homme qui vend, que celui d'un Homme qui achéte; celui du Noble, que celui du Roturier; celui du Pauvre, que celui du Riche; celui du Sain, que celui du Malade. Il en est de même de ce nombre infini d'autres Rélations, qui se trouvent parmi les Hommes.

Or ce seroit se tromper bien grossiérement, que de croire, que la Règle prescrite par *Jesus-Christ* ne regarde, que ces préceptes généraux, qui obligent tous les Hommes seulement parce qu'ils sont Hommes. Nous pouvons par cette même Loi règler tous les devoirs, auxquels nous sommes obligez, dans tous les Etats particuliers, auxquels nous pouvons nous trouver, & quelque rélation que nous ayons avec les autres Hommes. Nous n'avons qu'à voir ce que nous pourrions exiger avec justice des autres Hommes, si nous étions

tions ce qu'ils font, & s'ils étoient ce que nous sommes.

Les Enfans veulent-ils savoir ce qu'ils doivent à leurs Péres & à leurs Méres? Qu'ils se mettent à leur place; qu'ils voyent de bonne foi ce qu'ils exigeroient des personnes, qui leur devroient la naissance, qu'ils auroient élevées avec soin & avec tendresse; pour le bien desquelles ils se donneroient tous les jours mille peines & mille soins. Les Péres veulent-ils savoir aussi ce qu'ils doivent à leurs Enfans? Qu'ils se souviennent de ce qu'à cet age ils ont exigé de leurs Péres; la tendresse, les soins, l'indulgence, la bonté, qu'ils en attendoient, & qu'ils s'aquittent des mêmes devoirs envers leurs Enfans.

La Loi de *Jesus-Christ* est donc une Loi universelle, qui règle tous les Devoirs particuliers des Hommes, de même que les généraux. Il ne faut pour cela, que changer la rélation, que nous avons avec les autres Hommes; supposer, que nous sommes ce qu'ils sont, & qu'ils sont ce que nous sommes: voir ce que nous exigerions d'eux, & leur rendre précisément les mêmes Devoirs.

VII. REMARQUONS en troisiême lieu, que, quoi que la Loi de *Jesus-Christ* ne parle que de faire, *ce que vous voulez que*

*que les Hommes vous fassent*, *faites-le leur aussi semblablement*, elle ne s'étend pas pourtant uniquement à ce qu'on apelle des actions extérieures. Mais elle règle généralement & nos pensées & nos paroles & nos actions. Nos pensées & nos jugemens sont les actions de notre Ame; les paroles sont les actions de notre Langue; de même que les aumônes & les secours réels, que nous rendons à notre Prochain sont les actions de nos mains. Nous ne devons donc avoir aucunes pensées du Prochain, en porter aucuns jugemens, en dire quoi que ce soit, que ce que dans de semblables circonstances nous voudrions qu'il pensât, qu'il jugeât, & qu'il dît de nous.

Nous nous plaignons, quand on forme contre nous des soupçons sans fondement; quand on n'a pas pour nous les sentimens d'estime, que nous croyons mériter. Nous trouvons fort mauvais qu'on juge mal de notre conduite, lors qu'on ne la connoit pas bien, qu'on n'en sait ni les principes ni les motifs. Nous regardons la calomnie comme une injure atroce: &, quand il nous est arrivé par malheur d'avoir commis quelque faute, nous trouvons mauvais qu'on la publie. Nous nous sentons, au contraire, très-obligez à ceux qui la connoissent, lors qu'ils ont la charité & la dis-

discrétion de la cacher. Voila précisément nos devoirs envers notre Prochain. Nos désirs en sont la règle. Ne pensons, ne jugeons, ne parlons jamais de lui, que comme nous voudrions, si nous étions à sa place, qu'il pensât, qu'il jugeât, & qu'il parlât de nous. Estimons-le, expliquons favorablement, autant qu'il nous est possible, toutes ses actions. Loin de le calomnier, faisons-nous un devoir de cacher ses fautes véritables; puis qu'il est sûr, qu'il n'y a personne, qui n'exige de son Prochain les mêmes devoirs par raport à soi.

VIII. ENFIN, pour connoître toute l'étenduë du commandement de *Jesus-Christ*, il y a une derniére Remarque à faire, qui est encore plus importante, que toutes les précédentes, par raport à la situation, où se trouvent les choses humaines. On ne peut ignorer, que l'Homme n'est plus tel qu'il a été créé. Il est corrompu, il est vicieux, il est méchant. C'est ce qui a beaucoup augmenté les devoirs des Hommes les uns envers les autres. Ils ont besoin non seulement de justice, mais aussi de charité. Il faut non seulement leur rendre ce qui leur est dû; on est même souvent obligé de leur faire grace. Ce ne sont pas des personnes saines, qui ayent besoin seulement d'alimens; ce sont

des malades à qui il faut des remêdes.

Le Précepte de *Jesus-Christ* veut donc, que nous nous souvenions, que nous sommes sujets a commettre diverses fautes, à offenser notre prochain en plusieurs maniéres; ou en ne lui rendant pas ce à quoi nous sommes obligez envers lui; ou même en commettant contre lui diverses injustices réelles. Que, par consequent, il arrive souvent que nous avons besoin que notre Prochain nous pardonne, nous suporte, nous fasse grace. D'où il suit, que nous devons de même suporter notre Prochain, lui pardonner les fautes, qu'il commet contre nous, & lui faire grace. Il ne suffit pas même, si nous voulons nous aquitter exactement de ce devoir, de suporter dans notre Prochain, les défauts, dont nous nous sentons actuellement atteints; de lui pardonner des fautes semblables à celles, que nous avons actuellement commises. Nous devons même le suporter dans les défauts, ausquels nous sentons bien, que nous ne serons jamais sujets; lui pardonner des fautes, dont nous savons bien que nous ne nous rendrons jamais coupables. La raison en est, que, si nous n'avons pas ces défauts, nous en avons d'autres, qui sont, peut-être, plus grands: que, si nous n'avons pas commis de sembla-

blables fautes, peut-être en avons-nous commis, qui sont moins suportables. Mais, surtout, parce que, dans toutes ces occasions, nous devons revêtir le personnage de notre Prochain & lui faire revêtir le nôtre, & le traiter précisément, comme nous voudrions, qu'il nous traitât, si nous étions ce qu'il est, & qu'il fût ce que nous sommes.

IX. JE conclus de toutes ces Remarques, pour les reduire en abrégé; que *Jesus-Christ* veut que, non seulement nous ne fassions jamais à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait à nous-mêmes. Mais que nous pensions de notre Prochain, que nous parlions de lui, & que nous agissions par raport à lui, comme nous voudrions, qu'il pensât de nous, qu'il parlât de nous, & qu'il agît par raport à nous, dans des principes d'équité & de charité. Que, pour cet effet, dans toutes occasions, nous revêtions son personnage & nous le revêtions du nôtre; pour savoir ce que nous exigerions de lui, pour règler là-dessus nos devoirs envers lui. Qu'enfin, nous nous souvenions, que nous sommes pécheurs, & que nous avons affaire à des pécheurs; que nous avons tous besoin, non seulement qu'on observe avec nous les règles de la Justice; mais aussi celles de la

 Cha-

Charité, du ſuport, de l'indulgence. C'eſt là la Loi, ce ſont là les Prophètes. C'eſt là une Règle Royale, le fondement le plus ſolide de la Societé, & du bonheur des Hommes ſur la Terre; en ſorte que nous ne ſaurions nous ſentir trop obligez à la Religion, qui nous en recommande l'obſervation avec tant de ſoin. C'eſt ce qu'il faut faire voir un peu au long dans le Chapitre ſuivant.

---

## CHAPITRE IX.

### *Utilité des Devoirs envers le Prochain.*

I. JE NE ſuivrai point ici la méthode, que j'ai ſuivie en parlant de nos Devoirs envers Dieu. Je ne parcourrai point tous les Devoirs particuliers, auxquels la Loi de *Jeſus-Chriſt* nous oblige envers le Prochain, pour faire voir la néceſſité & l'utilité particuliére de châcun de ces Devoirs. Outre que cela me meneroit trop loin; il n'en eſt pas des Devoirs envers notre Prochain, comme de nos Devoirs envers Dieu. Chacun de ceux-ci en particulier a des fruits différens & des avantages, qui lui ſont propres; au lieu qu'il y a pluſieurs des Devoirs envers notre Prochain, qui n'ont

n'ont qu'une utilité commune. On ne sauroit en parler en particulier par raport à leurs usages, sans s'engager dans des redites. Je me contenterai d'établir quelques principes & de faire quelques réflexions générales, qui serviront à prouver la nécessité & l'utilité du précepte de *Jesus-Christ*. Si je parle de quelques Devoirs particuliers, ce ne sera que comme d'exemples, dont je me servirai, pour faire mieux comprendre les maximes générales, que j'établirai.

II. JE POSE d'abord comme un Principe incontestable, que l'Homme est né pour la Societé; c'est-à-dire, que les Hommes ont été faits pour habiter les uns avec les autres. C'est ce qui paroit par l'usage de la Parole, dont Dieu les a honorez, & qui leur seroit absolument inutile, s'ils étoient nez pour habiter séparez les uns des autres, sans Societé, sans commerce reciproque. De là vient, qu'il n'y a presque pas un Homme, qui puisse suporter une longue solitude: ce qui a fait dire à un Payen, qu'il faloit être une Bête ou un Ange, pour pouvoir se resoudre à passer toute sa vie seul & séquestré de tout le reste des Hommes. C'est pour cela même, que Dieu a formé les Hommes d'un sexe différent, afin que, comme le dit l'Ecri-

ture *, chaque Mari eût sa Femme, & chaque Femme son Mari. De là vient cet ardent désir qu'ont presque tous les Hommes d'avoir des Descendans, de composer une Famille, afin de pouvoir commercer avec des Personnes, qui soient unies à eux par des liens plus étroits, que ceux de la simple Humanité des Personnes avec qui ils puissent être à tout moment, dans une parfaite liberté, sans gêne & sans contrainte.

III. UN second Principe, que je pose, C'est que les Hommes sont remplis de besoins, ausquels ils ne pourroient pourvoir sans le secours mutuel, qu'ils se prêtent les uns aux autres. Tous les âges ont leurs besoins particuliers. Que deviendroit un Enfant mis au Monde, sans le secours de ceux qui l'environnent? Le jour qui l'a vû naître ne le verroit-il pas périr? Les dix premiéres années de sa vie peut-il se défendre? peut-il prévenir tous les dangers, qui le menacent? peut-il pourvoir à tous ses besoins? Parvenu à un âge capable d'instruction, seroit-il bien différent de la Bête, s'il n'y avoit des personnes, qui prissent soin de l'instruire? Etant devenu Homme parfait, peut-il bien se passer des secours de

* I. Corinth. VII. 2.

de ses semblables? Peut-il lui seul se bâtir une maison pour être à l'abri des injures de l'Air? Peut-il seul cultiver la Terre, nourrir des Troupeaux & en avoir soin; pour fournir à sa nourriture? Peut-il seul se faire les habits, qui lui sont nécessaires pour se couvrir? Peut-il seul se défendre contre les Brigands, contre des personnes injustes, qui veulent lui ravir son bien? Peut-il se garder soi-même contre ceux qui se déclareront ses Ennemis? S'il veut joindre l'agréable au nécessaire, équipera-t-il seul des Vaisseaux pour aller querir au fond de l'Orient toutes ces choses précieuses, qui nous font passer notre vie dans l'agrément & dans le plaisir? Conduira-t-il tout seul ces Vaisseaux? Pourra-t-il seul les garantir ou du naufrage ou des Pirates? Et supposé qu'il arrivât heureusement dans ces lieux reculez, n'aura-t-il pas besoin des Habitans, qui y sont, pour se pourvoir des choses, qui ont été le sujet de son Voyage? Cet Homme, qui voudroit se passer du secours de tous ses semblables, a-t-il fait accord avec toutes les Maladies? Lui ont-elles promis de ne l'attaquer jamais? Et sans cela, peut-il se promettre que le moment qui suit ne le couchera pas dans un lit, où, sans le secours des autres Hommes, il sera très-malheureux? Aprés

tout, quand un Homme pourroit se promettre de n'être jamais malade, que pour mourir, peut-il se flatter qu'il ne mourra point, & dans un lit de mort, qu'y a-t-il de plus afreux que d'être abandonné généralement de tous les Hommes?

IV. Il est donc constant que tous les Hommes ont besoin les uns des autres, dans tous les tems, dans tous les âges, dans toutes les circonstances de la vie; toutes les Conditions, sans en excepter les Têtes couronnées. Chrétien, vous méprisez ce Pauvre dénué de toutes choses, qui n'a ni pain pour se nourrir, ni vêtemens pour se couvrir. Vous refusez de le sécourir dans sa misére. Mais savez-vous bien qu'au milieu de votre abondance, vous avez pour le moins autant besoin de ce Pauvre, que ce Pauvre a besoin de vous? Où trouveriez-vous des gens pour cultiver la Terre, des Domestiques pour vous servir, des Personnes occupées aux Arts les plus méchaniques & les plus vils, mais en même tems les plus nécessaires à la vie; où trouveriez-vous des Personnes, qui voulussent nettoyer les immondices de votre Ville, dont un séjour trop long causeroit nécessairement diverses maladies contagieuses; où trouveriez-vous tant de simples Soldats, qui vont à une mort comme assurée,

rée, pour vous garentir d'un rédoutable Ennemi; où, dis-je, trouveriez-vous tant de Personnes du service desquelles vous ne sauriez vous passer, s'il n'y avoit point de Pauvres?

Pour les Pauvres, ils n'ont pas besoin d'être servis, ils savent se servir eux-mêmes. Ils peuvent labourer la Terre, se faire des habits. Les occupations les plus viles & les plus rebutantes ne les rebutent point. Encore un coup, vous avez plus de besoin d'eux, qu'ils n'ont besoin de vous.

V. Le troisième Principe, que je pose, c'est que les Hommes naissent naturellement libres & indépendans. Je ne m'amuserai pas à établir ce Principe. D'habiles Gens l'ont fait avant moi. Supposé qu'il tombât du Ciel un Homme tout semblable à nous, & que, dès qu'il seroit sur la Terre, il se retirât dans quelque Désert, sans exiger ni secours, ni devoirs d'aucun autre Homme, il ne seroit non plus obligé à leur en rendre aucun. Je conclus de là qu'ayant tous une même origine, & le Genre Humain s'étant provigné de Pére en Fils, depuis *Adam* jusqu'à présent, nos devoirs sont réciproques. En qualité d'Hommes & d'Hommes simplement, il n'y en a aucun sur la Terre, depuis le premier jusques au dernier, depuis le Monarque assis

fur le Thrône le plus éclatant & le plus élevé de l'Univers, jusques à celui, qui, semblable au *Lazare* de l'Evangile, est couché sur la poussiére, il n'y en a, dis-je, aucun, qui soit en droit d'exiger aucun devoir d'humanité d'un autre Homme, que celui-ci n'en puisse exiger de lui. Si ce Monarque veut que ce Pauvre couché sur la poussiére l'aime; le Pauvre a droit d'exiger du Monarque, qu'il aît de l'Amour pour lui. Il en est de même de tous les autres Devoirs auxquels les Hommes sont obligez les uns envers les autres en qualité d'Hommes.

IV. DISONS en tout autant de toutes les Rélations particuliéres. Il n'y en a aucune, quelle qu'elle soit, qui n'aît ses devoirs réciproques. Si le Sujet doit au Souverain du respect & de l'obéïssance, le Souverain doit au Sujet, de l'Amour, de la Justice, de la Protection, de la Tendresse. Si un Epoux doit à son Epouse un Amour tendre, la protection, le suport, l'entretien; l'Epouse doit à son Epoux ce même Amour, le respect & la soumission. Si les Enfans doivent honorer leurs Péres, & leur obéïr; les Péres doivent à leurs Enfans la nourriture, l'éducation, la tendresse. Si un Domestique est obligé de servir son Maître avec fidélité; le Maître doit

doit à son Domestique la douceur, le salaire, dont il est convenu; la bienveillance, le suport. Si le Riche doit au pauvre la Charité, l'Aumône; le Pauvre doit au Riche le respect, la reconnoissance, la soumission. Si celui qui achete est obligé de payer exactement & en bonne monnoye ce qu'on lui vend; celui qui vend est obligé de vendre fidellement, de donner exactement ce qu'on lui demande, de faire le poids & la mesure.

V. ENFIN, je pose, non comme un Principe, mais comme un Fait incontestable, que les Hommes étant vicieux & corrompus, comme ils le sont, ayant un Amour propre, dont ils ne se déferont jamais, il est absolument impossible, qu'ils nous rendent les Devoirs, auxquels nous croyons qu'ils sont obligez envers nous, si nous prétendons nous dispenser de ceux auxquels nous sommes obligez envers eux. Qu'un Roi soit grand, puissant, & indépendant, tant qu'il lui plairra; jamais il n'obtiendra de ses Sujets l'amour & l'obéïssance, qu'ils lui doivent; s'il croit n'être obligé à rien à leur égard; s'il néglige de les protéger; s'il ne leur rend pas justice dans les occasions; si, au lieu de les traiter en Pére, il les traite en tyran. Qu'on fasse voir à un Enfant avec la der-

niére évidence la justice des devoirs auxquels il est obligé envers son Pére, le crime qu'il y a à ne pas s'en aquitter, la peine à laquelle il s'expose en ne les remplissant pas; on ne le portera jamais efficacement à s'aquitter de ces Devoirs, si son Pére n'a pas pour lui la tendresse & les soins auxquels il est obligé. Si un Marchand croit être dispensé des règles de fidélité, que Dieu exige de lui dans le négoce, s'il trompe, autant qu'il peut, ceux qui négocient avec lui; il ne doit s'attendre à aucune fidélité de leur part, ils le tromperont quand ils pourront. Ils jouëront, comme on le dit d'ordinaire, au plus fin, ou, pour parler plus juste, au plus fripon.

Remarquez que, quand je parle ainsi, je ne prétens pas que, parce que notre Prochain croit pouvoir se dispenser des devoirs auxquels il est obligé envers nous, nous soyons dispensez de ceux auxquels nous sommes obligez envers lui. Je ne parle que de ce qui arrive presque toujours infailliblement; parce que les Hommes sont corrompus, & que les plus Régénérez ne se déferont jamais entiérement de l'Amour propre. L'infidélité des Epoux a plus rendu d'Epouses infidelles, que l'Amour de la Volupté & les plus violentes tentations

tions auxquelles elles ayent pû être exposées.

VI. JE CONCLUS de tous ces Principes, qu'il n'y a point de Règle plus néceſſaire, plus indispenſablement néceſſaire, pour paſſer la vie dans la tranquilité & dans le repos, que celle qui nous ordonne de nous aquitter avec la derniére exactitude de
16 tous les Devoirs, auxquels nous ſommes obligez envers les autres Hommes, ou, pour parler avec *Jeſus-Chriſt*, de faire exactement aux autres, ce que nous voulons, qui nous ſoit fait à nous-mêmes. Sans cela il eſt impoſſible que la Societé civile ſubſiſte, & les Hommes ne ſauroient vivre ſans Societé. Qui voudroit, je vous prie, qui voudroit converſer avec un Homme, qui ſe croyant dispenſé de toutes ſortes de devoirs à l'égard des autres, les exigeroit pourtant d'eux à la rigueur? *Celui qui a beſoin de la Lampe*, diſoit un Ancien à un de ſes Amis, qui l'avoit négligé, *celui qui a beſoin de la Lampe, y verſe de l'huile*. Si vous croyez mon commerce néceſſaire à votre bonheur, il faut que vous le payiez par vos ſoins. N'attendez pas tout de moi, ſi vous ne voulez rien me donner. Si vous voulez profiter dans mon Commerce, faites en ſorte que je profite

dans le vôtre. Si vous voulez, par exemple, que dans la Conversation, je vous pardonne vos discours longs & ennuyans, pardonnez-moi mes distractions.

VII. D'ailleurs, puis que nous avons établi, que tous les Hommes ont besoin les uns des autres, ne s'ensuit-il pas qu'il n'y a rien de si nécessaire, rien de si avantageux aux Hommes que la Loi, qui nous ordonne de nous aquitter avec soin de tous les devoirs auxquels nous sommes obligez envers le Prochain; de faire exactement à autrui ce que nous voulons, qui nous soit fait à nous-mêmes? Vous comptez dans le Négoce sur la fidélité d'un Homme intégre, & qui ne trompa jamais personne; sur ce pié vous le trompez le plus que vous pouvez; vous outrez l'infidélité à son égard; parce que vous croyez sa fidélité à toute épreuve. Craignez qu'il ne se lasse d'être Homme de bien avec un Fripon; & que pour vous punir de toutes vos fraudes, il ne vous trompe enfin d'autant plus cruellement, que vous vous êtes moins défié de lui. Vous exigez la fidélité d'un Domestique, & vous lui témoignez à tout moment, que vous vous défiez de lui. Votre défiance l'a rendu infidelle: ne vous en prenez qu'à vous-même. Vous avez des Commerces crimi-

nels,

nels, & vous exigez la Chasteté de votre Epouse; craignez que vos infidélitez perpétuelles ne la jettent dans le Crime malgré elle. Disons-le à l'honneur de la Religion; il n'y a point de moyen plus sûr d'obtenir des autres Hommes tous les secours, dont on a besoin & dont on ne sauroit se passer, qu'en travaillant avec soin à s'aquitter de ce qu'on leur doit. C'est une sentence très-certaine; qui fait mal à autrui se fait mal à soi-même; qui fait du bien à autrui se fait du bien à soi-même.

VIII. Il n'y a donc qu'un seul moyen de pouvoir se dispenser de tous les devoirs auxquels on est obligé envers les autres Hommes. C'est de quitter entiérement leur commerce; de se resoudre à vivre tout seul, isolé, & séparé de tout le reste des Hommes. Leur Societé ne vous plaît pas. Vous ne vous acommodez point de leurs Loix, ou plutôt des Loix de l'Evangile. Il y a un moyen infaillible, pour vous en dispenser. Quittez ces Lieux habitez où vous demeurez. Retirez-vous dans quelque Isle Déserte. Là vous vivrez indépendant. Là il n'y aura plus de devoirs réciproques. Mais je me trompe, il y en aura de très-importans, & dont vous ne saurez vous dispenser. Si vous vou-

voulez qu'une Lampe vous ſerve durant les ténèbres de la nuit, il faudra, que vous y verſiez de l'huile. Si vous voulez que la Terre vous produiſe des fruits néceſſaires à votre vie, il faudra que vous la cultiviez. Si vous voulez avoir ſes fruits pendant l'hiver, il faudra que vous les ramaſſiez, que vous les conſerviez avec ſoin. Si vous voulez avoir des Troupeaux, qui vous revêtent de leur laine, qui vous nourriſſent de leur chair; il faudra que vous les nourriſſiez, que vous les paiſſiez, que vous les éleviez.

IX. MAIS, peut-être, que cette grande ſolitude vous ennuyera enfin. Etre ſeul, éloigné pour toute ſa vie de tout commerce avec les autres Hommes, étrange condition! Nous liſons dans une Rélation nouvelle, qu'un certain nombre d'Hommes ayant été mis dans une Iſle déſerte, rien ne les éfraya tant, que de penſer, qu'il y en auroit un qui reſteroit le dernier, après que tous ſes Compagnons ſeroient morts, les uns plutot, les autres plus tard, & qu'il mourroit ſans conſolation & ſans ſecours. Cette penſée les éfraioit tous; mais plus encore les plus jeunes que les autres; parce que naturellement l'un d'eux devoit reſter le dernier. Ce fut cette frayeur, qui leur fit prendre une réſolu-

tion

tion la plus extraordinaire du monde, pour quitter cette Isle déserte, & se remettre dans le Commerce des Hommes.

Je reviens à celui qui, lassé de sa solitude, voudroit avoir, du moins, une seule personne, pour le consoler dans ses ennuis. Nous voulons bien vous en accorder une: choisissez. Mais prenez garde que, quelque personne que vous choisissiez, ces devoirs, qui vous faisoient tant de peine, reviendront necessairement & infailliblement. Voulez-vous simplement un Ami, égal à vous en toutes choses? Les Devoirs de l'Amitié sont réciproques: ne prétendez pas que cet Ami vous les rende, si vous croyez pouvoir vous en dispenser. Voulez-vous un Domestique pour vous servir? N'en attendez point les services nécessaires, si vous ne lui rendez la bienveillance, l'indulgence, le suport auquel vous êtes obligé. Souhaitez-vous une Epouse? Les devoirs d'Epoux arriveront dans votre solitude avec elle; & vous ne sauriez vous en dispenser, sans être privé des avantages, que vous attendez d'une si étroite union.

X. IL EST si certain, que les avantages, dont nous jouïssons sur la Terre, dépendent des devoirs réciproques ausquels les Hommes sont obligez les uns envers les autres; que, quelque imparfaits que puis-

puissent être ces avantages, dans la situation où sont les choses, nous n'en jouïssons, que parce qu'on ne néglige pas entiérement de s'aquitter de ces devoirs. C'est parce que les Souverains les plus négligens n'abandonnent pas tout-à-fait la conduite de leurs Peuples, & que les Sujets les plus portez à la rebellion exécutent encore ou volontairement ou par force les ordres de leur Souverain : c'est parce que dans les Mariages les moins heureux, il reste encore quelque union entre l'Epoux & l'Epouse : c'est parce que les Péres & les Meres ont encore quelque soin de leurs Enfans; & que les Enfans n'ont pas encore tout-à-fait perdu le respect & l'obéïssance, qu'ils doivent à leurs Péres; c'est parce qu'il y a encore quelque fidélité dans les Domestiques & quelque douceur dans les Maîtres; c'est parce qu'il y a encore quelque constance dans les Amitiez, quelque fidélité dans le Commerce, quelque bonne foi, quelque vérité dans la Societé: c'est parce que les Pauvres trouvent encore quelque secours dans la bourse des Riches; & les Riches quelque soumission & quelque obéïssance dans les Pauvres : pour tout dire en un mot, c'est parce qu'on ne néglige pas encore entiérement, ni les Devoirs communs de l'Humanité ausquels

sont

ſont obligez tous les Hommes, ni les devoirs particuliers des Rélations différentes qu'on a les uns avec les autres; que la Societé civile ſubſiſte encore, que les Hommes jouïſſent encore de quelque eſpêce de bonheur ſur la Terre.

Les lumiéres de la Raiſon, qui ne ſont pas encore tout-à-fait éteintes; une eſpêce d'inſtinct naturel, qui porte les Péres à aimer leurs Enfans, les Enfans à avoir de la déférence pour leurs Péres; les Hommes à avoir des ſentimens d'Humanité pour les Hommes; l'Amour propre, qui nous porte à ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait à nous-mêmes, de peur que les autres ne nous traitent, comme nous les traiterons; des principes d'orgueil & de vanité; le déſir d'être eſtimé & aimé des autres Hommes; la crainte des peines que le Souverain inflige à ceux qui violent les devoirs les plus importans de l'Humanité; quelque légére ſemence de Religion, qui agit quelquefois ſur nous d'une maniére imperceptible; tous ces motifs ou ſéparément, ou combinez différemment enſemble portent les Hommes à exécuter encore en quelque maniére foiblement, imparfaitement, les Devoirs réciproques auſquels la Religion nous oblige les uns à l'égard des autres: & c'eſt

ce

ce qui produit toute cette douceur, que nous ſentons encore dans la vie ; tout le bonheur, quelque imparfait qu'il ſoit, que nous poſſedons ſur la Terre.

XI. Concluons de tout cela, que nous ſommes infiniment redevables à la Religion, qui comme une tendre Mére, a pourvû d'une maniére ſi efficace à notre repos & à notre bonheur ſur la Terre, en nous expliquant d'une maniére ſi claire, ſi étenduë, ſi parfaite les Devoirs auxquels nous ſommes obligez les uns envers les autres, en nous en montrant d'une maniére ſi évidente la juſtice & l'utilité, en nous propoſant des motifs ſi puiſſans & en ſi grand nombre, pour nous porter efficacement à les obſerver.

## CHAPITRE X.

*Réflexions ſur ce qui a été dit dans les deux Chapitres précédens.*

I. Il n'y a rien qui ſoit plus propre à bien faire voir l'aveuglement des Hommes, & l'injuſtice de leurs paſſions, que ces obſtacles perpétuels & preſque inſurmontables, que l'on rencontre, ces oppoſitions opiniâtres, que l'on trouve, quand

quand il eſt queſtion de les porter à ſe rendre les uns aux autres les devoirs auſquels ils ſont obligez.

On diroit à les entendre, que c'eſt pour leur propre intérêt, que les Prédicateurs parlent, & que ce qu'ils exigent eſt entiérement oppoſé aux avantages de ceux à qui ils parlent. Veut-on recommander à un Marchand la fidélité dans le Négoce; à un Epoux ou à une Epouſe les devoirs auſquels ils ſont réciproquement obligez; aux Péres & aux Méres d'avoir ſoin de leurs Enfans: aux Enfans d'obéïr à ceux à qui ils doivent la naiſſance, à tous les Hommes, de parler en vérité châcun à leur Prochain, de ſe rendre réciproquement les Devoirs de l'Humanité; on diroit que ce n'eſt pas pour eux, mais pour ceux qui leur parlent, qu'on leur recommande ces Devoirs, & qu'on leur fait un grand tort. On regarde ces Prédicateurs comme des Pedans importuns & chagrins, qui ne ſont nez, que pour tourmenter les autres Hommes. Mais, peut-être, ne ſauroit-on mieux ſe venger de toutes ces Perſonnes rebelles à la Loi de l'Evangile, qu'en les abandonnant à leur obſtination & à leur ſens reprouvé; comme des Malades déſeſpérez, qui ne veulent prendre ni remêdes, ni alimens.

II.

II. INSENSEZ & aveugles ! n'ouvrirez-vous jamais les yeux ? Ne deviendrez-vous jamais sages? Ne verrez-vous, ne penserez-vous jamais, qu'en vous recommandant les devoirs de l'Humanité, qu'en vous exhortant à faire aux autres Hommes, ce que vous voulez que les autres vous fassent; on vous exhorte à bien connoître vos interêts, à vous procurer du repos, à vous rendre solidement heureux? Nous croyons l'avoir démontré, la Societé ne sauroit subsister, sans la pratique de ces Devoirs; & aucun Homme ne sauroit vivre sans la Societé.

* Il y a des gens, par exemple, qui ne se font aucun scrupule de voler les Droits de l'Etat, & qui, abusant criminellement de l'indulgence du Souverain, n'ont pas de honte de se vanter de leurs fraudes. On dit qu'il y a certains Métiers particuliers à qui cette belle manœuvre est très-ordinaire. On compte cela pour rien. On ne veut pas qu'on l'apelle un péché. A peine le met-on au nombre des fautes les plus legéres. On s'emporte contre nous, quand dans le particulier, nous disons notre pensée sur une semblable conduite; peu s'en faut

* Il faut remarquer que ceci regarde particuliérement la Hollande & ce qui s'y passe.

faut qu'on n'éclate de rire, quand on en parle dans des Sermons. On ne voit point que ce Crime tend directement à la ruine de l'Etat & de la Societé. Car, si vous vous dispensez de payer les Impôts, pourquoi tous les autres Sujets ne s'en dispenseront-ils pas comme vous? Pourquoi n'auront-ils pas le même droit? Et si cela est, que deviendrez-vous? Que deviendra l'Etat? Aura-t-il de quoi fournir à tous ces frais, qu'il est obligé de faire pour votre défense? Pourra-t-il résister dans les occasions à des Ennemis puissans, qui, s'ils vous assujettissent, semblables à *Roboam*, mettront un joug plus pesant sur vos épaules, que celui dont vous vous plaignez; au lieu des Verges communes, vous châtieront avec des Verges de fer?

III. QUE diriez-vous, si votre Souverain, au lieu d'entretenir ces Troupes nombreuses, qui font la sureté de l'Etat, laissoit avancer les Ennemis sur vos frontières, enlever vos Places fortes, & venir ravager votre Pays. Combien de murmures, combien de séditions, combien de rebellions ne verroit-on pas dans le Pays? Cependant si tout le monde imitoit ces Malheureux, qui ne se font aucune conscience de frauder les Impôts de l'Etat, nous en serions reduits à cette dure extrémité,

mité, & le Souverain hors d'état d'entretenir des Troupes, auroit le cruel déplaisir de voir ces Provinces-Unies la proye d'un cruel Ennemi. On en pensera ce qu'on voudra. On en rira, si on le trouve bon; mais c'est dans mon esprit un plus grand crime de voler l'Etat, que de voler le Particulier; parce que les conséquences en sont plus terribles, & qu'on doit plus de respect au Souverain qu'au Particulier. Qu'il me soit permis de le dire avec tout le respect; qui est dû au Magistrat, il paroit trop bon & trop indulgent à cet égard. Ces Pestes publiques, qui ne veulent pas payer les Impôts établis pour des causes si légitimes, ne méritent pas de jouïr de tous les avantages, dont on jouït dans ces heureuses Provinces. L'exil est la moindre peine, qu'on puisse leur faire soufrir. Est-il juste qu'ils jouïssent des doux priviléges de la liberté; puis qu'ils ne veulent pas contribuer à la maintenir; puis qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour la renverser?

IV. Ce qu'il y a de surprenant & à l'égard de ces Personnes & à l'égard de tous ceux, qui sont le moins scrupuleux à s'aquitter des devoirs auxquels ils sont obligez envers leur Prochain; c'est qu'il n'y a pas d'ordinaire de gens plus exacts à exi-

ger

ger des autres, ce qu'ils prétendent leur être dû ; & qui se plaignent plus haut, quand on y manque. Les Personnes les plus infidelles dans le négoce, sont d'ordinaire celles qui exigent des autres le plus de fidélité. Les Menteurs de profession ne peuvent soufrir qu'on leur mente. Les Médisans & les Calomniateurs crient dès qu'on les touche. Les Péres les plus sévères sont ceux qui exigent le plus d'amour & le plus d'obéïssance de leurs Enfans. Les Maîtres les plus rudes, & qui payent le moins libéralement leurs Domestiques, sont ceux qui en veulent de plus fidelles & de plus soumis. Les Epoux les plus infidelles sont ceux qui veillent avec le plus de soin sur leurs Epouses, & qui leur pardonnent le moins la plus légére galanterie. Cela est-il bien juste? Y a-t-il dans ces prétensions la moindre ombre de bon sens? Tous les Devoirs des Hommes sont reciproques ; & c'est pousser la vanité & la présomtion jusqu'à la folie, que de prétendre être soi-même au dessus de toutes sortes de Loix ; pendant qu'on veut y assujettir les autres.

V. Je l'ai remarqué ci-dessus ; la faute de notre Prochain ne justifie pas la nôtre, & s'il se soustrait aux Loix du devoir, il ne s'ensuit pas qu'il nous soit permis de

nous y soustraire. Mais c'est avoir trop bonne opinion de l'Homme, c'est en exiger trop, que de prétendre, qu'il sera toujours exact observateur de tout ce à quoi il est obligé envers nous ; pendant que nous ne nous ferons aucune peine de violer tous les Devoirs auxquels nous sommes obligez envers lui. Dans l'état où sont les choses, vû la corruption de la Nature humaine, il n'y a point de métier, dont on se lasse si-tôt, que de celui d'être Homme de bien envers les Méchans. L'expérience justifie tous les jours cette vérité. Il n'y a rien, dont on se fasse un si grand plaisir, que de tromper ces Trompeurs de profession, qui ne se font aucun scrupule de tromper les autres, & il faut qu'avec leur penchant à la fraude, ils ayent la plus grande présomtion du monde, s'ils croyent être assez habiles, pour n'être jamais trompez. Ces Marchands avides de gain, qui achétent à vil prix, qui cherchent à ne payer jamais les choses ce qu'elles valent, & à les vendre bien chérement, sont les plus sujets à avoir de fâcheuses banqueroutes. L'avidité du gain les aveugle, & pour vouloir trop gagner, il arrive très-souvent qu'ils perdent tout. Les Menteurs de profession sont d'ordinaire les gens du monde les plus crédules. Prenant le reste

reste des Hommes pour des dupes & ne se défiant point d'eux, ils en deviennent les dupes eux-mêmes. On se fait un plaisir de leur mentir; parce qu'ils ne se font point de scrupule de mentir aux autres. Les Personnes médisantes sont les plus exposées à la médisance & à la calomnie. On étudie toute leur conduite; on empoisonne toutes leurs actions; on découvre toutes leurs fautes. Quand on n'en trouve point de véritables, on en invente. Les Maîtres les plus injustes & les plus méfians, sont ceux qui sont le plus cruellement trompez par leurs Domestiques. Ainsi le plus sûr, le plus avantageux pour nous c'est de suivre la voye royale, c'est d'observer exactement le précepte de *Jesus-Christ. Ce que vous voulez que les Hommes vous fassent, faites-le leur aussi semblablement, car c'est la Loi & les Prophètes.*

VI. MAIS souvenons-nous, dans la pratique de ce Devoir, d'une observation, que j'ai faite & qui est de la dernière importance. C'est que nous commerçons avec des Personnes infirmes & malades, & que nous sommes malades & infirmes nous-mêmes. Ne croyons pas nous être bien aquittez de ce devoir, si nous nous contentons de rendre à notre Prochain, ce que la Justice veut que nous lui rendions.

Il faut écouter ici les règles de la Charité, & non seulement celles de la Justice. Nous avons affaire à des Hommes, qui ne sont pas toujours raisonnables; à des Hommes, qu'il faut suporter dans leurs foiblesses, à qui il faut pardonner des fautes & des fautes considérables. Je parlerai plus bas de ces Préceptes de l'Evangile, qui paroissent si durs à l'Homme, tels que sont ceux de bénir ceux qui nous maudissent, de tendre la jouë gauche à celui qui nous frape à la droite. Je remarquerai seulement ici, que la Raison même veut, que nous suportions les défauts des autres Hommes, & que nous leur pardonnions leurs fautes; D'un côté, parce qu'il est sûr que la rudesse & la vengeance sont capables de troubler notre repos, & de nous exposer à de nouvelles injures. Il en est d'une Personne, qui nous a offensé, comme d'un Débiteur insolvable; le plus sûr est de pardonner à l'un & de quitter la dette à l'autre. Le plaisir de la vengeance ne nous dédommage pas assez de la peine de nous venger, & des fâcheuses suites qu'elle entraîne après elle.

D'ailleurs nous devons bien nous souvenir, que, si les autres sont capables de faire des fautes, nous ne sommes pas impeccables: si les autres nous choquent ou nous of-

offenſent ; nous les offenſons & nous les choquons à notre tour. Il n'y a rien de ſi propre à nous faire ſuporter les autres Hommes, que de travailler à nous bien connoitre. Le plus ſaint, le plus parfait des Chrétiens, j'en ſuis ſûr, s'il veut bien ſe connoitre, trouvera en lui encore tant de défauts ; reconnoitra ſi bien qu'en mille occaſions, il a beſoin du ſuport & du pardon des autres Hommes, qu'il ne ſe fera aucune peine de les ſuporter & de leur pardonner.

VII SUR le tout, ſouvenons-nous que nous ſommes Diſciples de *Jeſus-Chriſt*, de ce Maître doux & débonnaire, qui, non ſeulement en qualité d'Homme, s'eſt aquitté de tous les devoirs de l'Humanité ; mais, qui, quoi qu'il n'eût beſoin du ſuport & du pardon de qui que ce fût ; puis qu'il ne commit jamais aucune faute ; ne laiſſa pas de ſuporter tous les Pécheurs, & de pardonner à tous ceux qui l'offenſerent : *Qui*, comme l'aſſure S. *Pierre* *, *quand on lui diſoit des outrages n'en rendoit point ; quand on lui faiſoit du mal n'uſoit point de menaces ; mais ſe remettoit à celui qui juge juſtement.* Ce n'eſt qu'en imitant ſa douceur, que nous pouvons eſpérer d'avoir part à ſes promeſſes.



* I. Pierre II. 23.

## CHAPITRE XI.

*Des Devoirs de chaque Homme en particulier, à l'égard de lui-même. Explication des principaux de ces Devoirs.*

I. On pourroit dire à tous ceux qui ont été guéris de quelque Maladie, quelle qu'elle soit, ce que *Jesus-Christ* dit au Malade, qu'il avoit guéri au lavoir de Bethesda *. *Voici, vous avez été rendu sain, ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive pis.* Il est certain, du moins, que les péchez des Hommes sont la cause de leurs maux, ou, pour parler plus juste, que leurs maux sont des suites naturelles de leurs péchez. Je dis *des suites naturelles*, non seulement parce qu'il est naturel que Dieu punisse les Pécheurs; mais aussi parce que les Péchez sont des causes naturelles des maux des Hommes, comme le feu est la cause naturelle de la chaleur, & le Soleil la cause naturelle de la lumiére. Aussi est-il certain que d'habiles Médecins ont reconnu qu'une partie considérable de leur Art consistoit à bien connoitre

* Evang. Jean V. 14.

tre les inclinations & les paſſions des Hommes, & à leur donner des règles pour les modérer, & pour les guérir. Mais ce que la Médecine toute ſeule ne pourroit faire, que d'une maniére très-imparfaite, la Religion l'exécute très-parfaitement. Elle modére toutes les paſſions des Hommes, elle leur preſcrit les juſtes bornes dans leſquelles ils doivent les renfermer, & leur fournit des moyens efficaces pour les règler, conformément aux lumiéres de la plus parfaite Raiſon. Il n'y a rien, par conſéquent, de ſi utile à l'Homme que les devoirs qu'elle leur preſcrit à cet égard, & j'oſe bien aſſurer que ceux qui la regardent comme une Diſcipline rude, comme une Maîtreſſe chagrine, par raport à cet Article, ne la connoiſſent point du tout. C'eſt ce que nous allons montrer préſentement. Nous ferons voir l'utilité des préceptes, que la Religion nous donne par raport à nous-mêmes, & combien elle eſt aimable par cet endroit. On peut reduire tous ces préceptes à ces ſeules paroles de S. *Pierre.* * *Soyez ſaints, car je ſuis ſaint.*

II. IL LES a empruntées du Livre du Lévitique, où elles ſe trouvent trois fois, ou

* I. Pierre I. 16.

ou en propres termes, ou en termes, qui signifient la même chose. Il est vrai, que S. *Pierre* se sert de cette autorité, pour porter les Chrétiens à être saints *dans toute leur conversation*; & que la conversation ou la conduite de l'Homme, renferme généralement tous ses devoirs, soit ceux qui se raporten à Dieu, soit ceux qui se raportent au Prochain, soit ceux qui le concernent lui-même; & la Sainteté renferme aussi tous ces devoirs. Mais il est vrai aussi, que cet Apôtre a exhorté un peu auparavant, à la Sobrieté ou à la Tempérance, qui concerne chaque Homme en particulier. * *Vous donc*, a-t-il dit, *en ayant les reins de votre entendement ceints, avec sobrieté, espérez parfaitement en la grace, qui vous est présentée, jusques à ce que* Jesus-Christ *soit révélé, & cela comme enfans obéïssans, ne vous conformant point à vos convoitises de par-ci devant en votre ignorance; mais comme celui qui vous a appellez est saint, vous aussi semblablement soyez saints dans toute votre conversation; car il est écrit, soyez saints, car je suis saint.* Ce qui fait voir que S. *Pierre* raporte le précepte d'être saint particuliérement aux devoirs auxquels l'Homme est obligé envers lui-même,

* I. Pierre I. 13-16.

me, qu'il apelle du nom de ſobrieté, & qu'il décrit, par *ne ſe point conformer aux Convoitiſes précédentes*; conformément au ſtile de S. *Paul*, qui renferme tous ces Devoirs ſous le mot de *vivre ſobrement*, quand il dit dans ſon Epître à *Tite* *, que *la Grace ſalutaire à tous Hommes nous eſt clairement aparue, nous aprenant qu'en renonçant à l'impieté, & aux convoitiſes du Monde, nous vivions en ce préſent ſiécle ſobrement, juſtement, & réligieuſement.* D'ailleurs, il eſt bien certain, que, ſelon les Idées, que nous attachons au mot de Sainteté, elle renferme, à la vérité, tous nos devoirs; mais elle ſe raporte plus particuliérement à ce que nous nous devons à nous mêmes.

Quoi qu'il en ſoit, & du deſſein de S. *Pierre* & de la ſignification des mots de *Saint* & de *Sainteté*; nous comprendrons ici ſous ces mots généralement tous les devoirs auxquels châque Homme eſt obligé envers lui en particulier: & nous commencerons par en faire voir l'utilité en particulier. Après quoi nous paſſerons à des Réflexions générales ſur ces Devoirs. Un Lecteur intelligent verra bien les raiſons, qui nous obligent à ne raporter les Réflexions générales, qu'après avoir parlé de ces devoirs particuliers. III.

* Chap. II. ℣. 12.

III. On peut reduire assez commodément tous les Préceptes, ausquels nous sommes obligez envers nous-mêmes, au seul Commandement, que nous donne S. *Jean* dans sa premiére Epître *, de *n'aimer point le Monde.* Et si nous voulons savoir, quel est ce Monde, que nous ne devons point aimer, il nous l'enseigne luimême, & il le reduit à trois chefs principaux, *la Convoitise de la Chair*, *la Convoitise des yeux*, & *l'Orgueil de la Vie*; par où généralement tous les Interprêtes conviennent qu'il faut entendre, les Voluptez, les Richesses, & les Honneurs, ou les Dignitez.

La Religion ne veut point que nous aimions ces choses, c'est-à-dire que nous y attachions notre cœur, que nous y cherchions notre bonheur. Or que le Lecteur en juge. Sont-ce là les ordres d'un Maître ou les Conseils d'un tendre Ami? Qui est-ce qui peut s'attacher à toutes ces choses, y mettre son cœur, en faire dépendre son bonheur, si ce n'est celui qui ne les connoit point, celui qui est bien déterminé à être un jour malheureux? Tous ces biens ont trois caractéres, qui devroient nous détourner de leur Amour. Le premier, c'est

* Chap. II. vs. 15. 16.

c'est qu'il est très-difficile de les aquérir, & quoi que tous les Hommes les recherchent, il y en a très-peu qui les obtiennent. On peut dire à leur égard ce que S. *Paul* dit sur un autre sujet. * *Tous courent bien ; mais un seul remporte le Prix.* Que de peines, que de soins, que d'inquiétudes, que de troubles, pour aquérir quelques-uns de ces faux biens! La partie la plus considérable de notre vie se passe d'ordinaire, avant que nous les ayons obtenus; quand même nous aurions bien pris nos mesures; quand nous n'aurions point trouvé d'obstacle dans notre chemin; quand tout auroit favorisé nos recherches. Un Homme, qui a bien goûté ce que c'est que la tranquilité de l'esprit, ne s'embarquera point sur une Mer si orageuse, si pleine d'écueils, où le calme ne regna jamais, où les tempêtes sont perpétuelles, & qui n'est fameuse que par les naufrages qu'on y fait tous les jours.

IV. CE NE sont point là de vaines déclamations, ce sont des choses sensibles, qui se passent tous les jours devant nos yeux; & si nous ne nous en apercevons point, c'est que ce sont des choses trop com-

* I. Corinth. IX. 24. Pour ôter l'équivoque, il vaut mieux traduire : *Il est bien vrai que tous courent.*

communes. Jettons les yeux ſur nos Voiſins & ſur des Perſonnes de notre connoiſſance. En connoiſſons-nous beaucoup, qui ſoient arrivez au but, qu'ils ſe ſont propoſé, qui ayent l'accompliſſement de tous leurs déſirs? En avons-nous entendu beaucoup en notre vie, qui ayent dit, *c'eſt aſſez travaillé, jouïſſons.* Et ſi nous en avons oüi quelcun, qui tînt ce langage, à quel âge l'a-t-il tenu? Ceux même qui liront ceci, & qui s'y oppoſeront, peut-être, ceux-là même, dis-je, ſont-ils au bout de leur travail? Ont-ils penſé à dire avec le Riche de l'Evangile; * *mon Ame, tu as des biens amaſſez pour beaucoup d'années, mange, boi, fai bonne chére.*

V. Je compare tous les Hommes à des Voyageurs, qui ſachant qu'il y a au bout du Monde un riche tréſor, s'embarqueroient avec empreſſement, pour l'aller chercher. Ils partent tous avec joye. Mais à peine ſont-ils ſortis du Port, qu'ils ſe voyent expoſez à une infinité de travaux & de périls. D'abord ils doivent réſiſter à de cruels Pirates, qui les attaquent violemment, qui en tuent une partie, & dont l'autre n'échape de leurs mains qu'avec peine. La tempête les accueille au ſortir du

* Luc. XII. 19.

du combat. Leur vaisseau délabré a besoin qu'ils travaillent nuit & jour, pour ne périr point. Les fatigues font mourir une bonne partie de ceux que les Pirates avoient épargnez. A peine en échape-t-il deux ou trois, qui arrivent, enfin, après des fatigues incroyables, au lieu, où se trouve le Trésor, qu'ils cherchent. Ils s'en emparent. Ils le partagent. Mais la Mort arrive au moment, qu'ils vont l'employer à leurs usages; & il ne leur reste pour tout fruit de leurs travaux, qu'un sensible déplaisir de n'avoir pas mieux sû employer leur vie.

VI. LE second caractére du Monde & des choses, qui y sont, c'est que la possession diminuë toujours l'idée, que nous nous en étions formée. Rien n'est plus capable de nous faire sentir leur peu de mérite que leur présence & leur possession. On voit des gens riches & puissans; on en voit d'élevez aux suprêmes dignitez, on en voit de plongez dans les plaisirs; on en trouve qui ont eu le secret de réunir ensemble tous ces biens; mais combien en voit-on de contens? Est-ce leur faute? Point du tout. C'est la faute des biens, qui ont fait l'objet de leur recherche. Ces biens sont limitez, ils ne possédent que quelques legers crayons des perfections de l'Etre

ſouverain & infini; ils ne peuvent remplir le vuide du cœur de l'Homme, ni ſes déſirs, qui ſont infinis.

Voulez-vous une preuve de cette vérité? La voici: Examinez de quelles parties eſt compoſée la félicité du plus heureux Mondain, qu'il y aît ſur la Terre. Vous verrez que les projets pour l'avenir, l'eſpérance d'un autre état, que celui où il ſe trouve, forment plus des trois quarts de ſa félicité préſente. Une Alliance à laquelle il aſpire; des Enfans ou des Petits-fils, qu'il veut établir, un Domicile, qu'il a réſolu de ſe conſtruire; un plus gros revenu, qu'il veut ſe faire; une Charge plus honorable, que celle qu'il poſſède, & qu'il brigue; tout cela entre dans ſa felicité préſente; c'eſt là, pour ainſi dire, le plus beau fleuron de ſa Couronne. Otez-lui ſes projets, éteignez ſes eſpérances, vous le rendez malheureux, dans le ſein même de la Volupté, au milieu de l'abondance, comblé d'honneurs & de dignitez.

Ce n'eſt donc ni les honneurs, ni l'abondance, ni les voluptez, qui peuvent remplir le cœur de l'Homme, & le rendre parfaitement content, puis qu'il faut qu'il apelle l'avenir à ſon ſecours, qu'il ſe forge de belles chiméres, pour ſatisfaire ſes déſirs & tranquilliſer ſon eſprit. Il eſt moins heu-

heureux par les choses qu'il a que par celles qu'il espére. Il compte pour rien tout ce qu'il posséde, & pour tout un vain fantôme, après lequel il se morfond. Heureux ! si l'expérience du passé le rendoit sage pour l'avenir. Mais à peine ses espérances seront-elles remplies, à peine ses projets seront-ils executez ; que, peu satisfait de ses nouveaux biens, il ne se trouvera point heureux, si de nouveaux projets & de nouvelles espérances ne viennent remplir le vuide, qui se trouve encore dans son cœur.

VII. Le troisiême caractére du Monde & de ses biens, c'est qu'ils ne sauroient garantir l'Homme de la Mort à laquelle son péché l'a assujetti. Qu'il s'éblouïsse, tant qu'il voudra, du faux éclat de tous ces biens trompeurs, qu'il les mette au plus haut prix, que son imagination pourra lui suggérer ; qu'il leur attribuë mille perfections, qu'ils ne possedérent jamais ; il ne peut entiérement s'aveugler sur ce point, & il est difficile qu'il s'empêche de dire quelquefois, * *quand les biens abondent à quelcun, il n'a pourtant pas la vie par ses biens*. † La Rédemtion de sa vie est trop chére, il ne la fera jamais à ce prix. Vo-

* Luc XII. 15. † Pseaum. XLIX. 9.

Voyez-vous ce puissant Prince, qui n'a rien refusé à ses yeux, qui a commis des gens exprès, pour lui inventer de nouveaux plaisirs, qui a reduit à la mendicité une infinité de malheureux, pour remplir ses cofres; qui a saccagé des Provinces entiéres & dépouillé ses Alliez, pour se faire un vaste Empire. Toute cette grandeur, tout ce faste, toutes ces richesses ne sauroient reculer d'un seul moment la venuë de l'Executrice inexorable des ordres de Dieu, qui vient le coucher dans un Tombeau, & le faire retourner dans la poudre, d'où il a été tiré: son Diadême & sa Couronne, ses Armées innombrables, ce nombre prodigieux de serviteurs prêts à executer tous ses ordres; les trésors immenses, qu'il a amassez, le Monde entier & tous ces biens ne pourront l'arracher à la Mort, ni en reculer l'heure fatale d'un seul moment. Qu'est-ce donc que le Monde & tous ses biens? Ce sont de vaines aparences, dificiles à aquérir, qui ne répondent point à l'espérance, qu'on en avoit conçuë, quand on les posséde; & qui ne peuvent garantir de la Mort. C'est un vain fantôme, dont l'aquisition coûte infiniment, qui produit le dégout, dès qu'on en jouït, & qui ne peut être d'aucun secours pour l'avenir.

VIII.

VIII. FAISONS ici une Remarque en passant sur le précepte de S. *Jean*. Il nous parle du Monde & des choses, qui y sont. Peut-être ne faut-il pas beaucoup subtiliser sur ces deux expressions; puisque le Monde & ce qui y est, ne sont, à proprement parler, qu'une seule & même chose. Cependant ne pourroit-on point dire, que S. *Jean* a voulu caractériser deux sortes de Personnes, dont les uns aiment le Monde, & les autres les choses du Monde. Dévelopons un peu cette pensée.

Il y a de certaines gens, qui n'ont point de passion violente & déterminée pour aucun objet. On ne peut les accuser à parler proprement, ni d'être avares, ni d'être ambitieux, ni d'être voluptueux; parce qu'il n'y a aucune passion en eux qui domine & qui l'emporte par dessus les autres. On les accuse d'ordinaire de ne rien aimer; parce qu'ils n'aiment rien bien fortement; mais on pourroit plutôt les accuser d'aimer tout. Ils passent incessamment d'objet en objet, sans s'arrêter sur aucun. Ils se repaissent de tout; tout les acommode. Ils préviennent le dégout, qu'une seule Passion inspire souvent, en goutant un peu de tout. Ils éfleurent les objets des Passions, s'il faut ainsi dire; mais ils ne les aprofondissent point. Ils s'acommodent d'une Char-

Charge, si elle se présente ; ils la briguent même, quoi que foiblement. Ils ne rejettent pas les plaisirs, & ne négligent point les occasions de les goûter ; quoi qu'ils ne voulussent pas les acheter aux dépens de leur propre repos. Ils ne méprisent point les richesses ; ils les estiment même ; ils les aiment, quoi qu'ils ne voulussent pas sacrifier les objets de toutes leurs autres passions, pour satisfaire celle-là. Ce sont là véritablement des Mondains, qui n'aiment pas les choses du Monde, c'est-à-dire, qui n'en aiment aucune par préférence ; mais qui aiment le Monde tout entier & en sont tout possedez. C'est à ces sortes de gens à qui l'Apôtre dit, *n'aimez point le Monde.*

Il y a d'autres gens, au contraire, qui, quoi qu'ils soient assujettis à toutes les Passions, en ont pourtant une certaine favorite, qui les domine, qui prend le dessus, qui maîtrise toutes les autres & qui les fait servir tyranniquement à son intérêt. A celui-ci c'est l'Avarice, à celui-là c'est l'Ambition ; les Voluptez dominent ce troisiême. C'est à ces Pécheurs qu'on donne le nom particulier d'Avares, d'Ambitieux, de Voluptueux. C'est à ces sortes de gens, que l'Apôtre dit, *n'aimez point les choses, qui sont au Monde.*

Quoi

Quoi que ces deux eſpêces de Mondains paroiſſent fort différens, ils ſont pourtant parfaitement ſemblables. Ces derniers croyent n'aimer pas le Monde; parce qu'il y a une infinité de choſes dans le Monde, pour leſquelles ils ont de l'indifférence, & à l'égard de quelques-unes même de l'éloignement. Mais qu'importe que ces objets ſenſibles n'occupent aucune place dans leur cœur, s'il y en a un ſeul, qui le rempliſſe entiérement ? Les premiers croyent n'aimer point le Monde; parce qu'on auroit de la peine à leur marquer un ſeul objet ſenſible, qu'ils aiment d'un amour de préférence. Mais leur cœur en eſt-il moins rempli, parce qu'il n'y a rien dans le Monde, qui n'y occupe quelque place ? Répandez l'unique paſſion, qu'a l'Avare pour les tréſors, ſur tous les objets de la Terre; vous en ferez un véritable Mondain de la premiére claſſe. Ramaſſez ſur un ſeul objet les Paſſions répanduës du Mondain du premier ordre, vous en ferez ou un Avare, ou un Ambitieux, ou un Voluptueux parfait. Ces deux caractéres ſont donc également condamnables.

IX. POUR revenir à notre ſujet; puis que les biens du Monde ſont tels, que nous venons de les repréſenter, nous plaindrons-nous de la Religion, qui nous crie, qui

qui nous sollicite, qui nous presse de ne point attacher notre cœur à des biens si faux & si trompeurs; de ne point nous apuyer sur ces roseaux cassez, qui ne peuvent que nous percer la main? Mais entrons un peu dans le détail, & parcourons ces trois parties du Monde, que la Religion nous défend d'aimer.

X. La premiére, ce sont les Plaisirs, qu'on peut reduire à ces trois espêces; les plaisirs de la Chair, les plaisirs de la bonne chére & du vin, & les plaisirs du Jeu; trois hydres afreuses, d'où sortent des déluges de maux, qui inondent tout l'Univers. Ils ont ceci de commun, qu'ils font perdre le tems, négliger les affaires les plus importantes, & qu'ils ruinent les Familles. Ce sont les causes funestes & des disputes domestiques, & des querelles entre les particuliers, & des guerres entre les Princes. Les plaisirs de la Chair en particulier, hors des Loix d'un mariage légitime & de la tempérance, que la Nature même nous prescrit, sont une peste si funeste à la Societé, que les Peuples, qui n'ont point été éclairez des lumiéres de l'Evangile, ont été obligez de faire des Loix de tempérance à cet égard, de règler les droits & les privileges du Mariage, sans quoi il eût été impossible de maintenir

la

la Societé. Leurs Loix, je l'avouë, ne sont pas si exactes & si sévères, que les Loix de l'Evangile; parce que l'Homme n'a pas si bien sû ce qui lui est utile, que celui, qui l'a formé. Mais ces Loix, quelque imparfaites qu'elles soient, suffisent pour faire voir, que la Societé civile même ne peut subsister, si on lâche la bride à l'Incontinence. Abolissez les saintes Loix du Mariage; l'Amour conjugal, le plus fort, le plus nécessaire de tous les liens sera éteint. Les Péres n'auront plus soin de l'éducation de leurs Enfans; les Enfans ne se mettront plus en peine d'obéïr à leurs Péres. N'y ayant plus d'éducation, l'Etat n'aura plus de bons Sujets. La Societé civile sera entiérement bouleversée, & deviendra un Cahos afreux. Les Hommes seront avilis au dessous des Bêtes, entre plusieurs desquelles il y a une espêce de Mariage, dont elles observent mieux les devoirs, que mille Hommes, qui n'ont point de honte de prendre le nom de Chrétiens. Que dirai je, & de tant de maladies, qui ont encore des noms honorables, & de tant d'autres, qui ont des noms infames, & qui, les unes & les autres, sont également les suites de l'impureté & de l'incontinence?

XI. A L'ÉGARD de la débauche, soit des

des Viandes, soit du Vin; & des excès dans la Mondanité & dans des dépenses inutiles; il n'est pas nécessaire de dire que ce sont les causes les plus communes de la ruine des Familles. Tout le Monde le sait aussi bien que moi. La débauche en particulier fait perdre la Raison, abrutit l'Homme, le rend incapable de s'aquitter des devoirs de la vie. Un Homme plein de viande & de vin, doit être relegué avec les Pourceaux, qu'on engraisse pour les tuer. Ces sortes de vices ne nous rendent pas seulement odieux à Dieu, ils nous rendent encore méprisables aux Hommes. Les Juifs, qui n'étoient rien moins que sévères sur la Morale, voulant rendre *Jésus-Christ* méprisable, l'apelloient faussement, un *mangeur*, un *buveur*, un *ami des Publicains & des gens de mauvaise vie*. Combien d'Hommes a-t-on vû tenir un rang distingué parmi leurs Compatriotes, en être estimez avec raison, que la débauche du vin a rendus ensuite tout-à-fait méprisables? D'ailleurs combien de maladies la débauche n'entraine-t-elle pas après elle? La goute, la gravelle, la pierre, la foiblesse du corps, les tremblemens, une vieillesse précipitée, une mort prématurée n'en sont-elles pas les funestes suites? Si on ne veut pas m'en croire, que l'on con-

ſulte les Médecins. Ils diront que l'intempérance eſt la cauſe des trois quarts des maladies, & qu'ils n'ont point de rente plus aſſurée, que celle qui leur eſt aſſignée ſur les Cabarets. Nous plaindrons-nous donc de la Religion, qui a pourvu ſi efficacement à nos intérêts, en nous faiſant concevoir de la haine pour la débauche, & en nous recommandant la Tempérance?

XII. JE N'AI qu'un mot à dire ſur la paſſion du Jeu, parce que toutes les Perſonnes raiſonnables en connoiſſent aſſez les funeſtes ſuites. On dit d'ordinaire, que l'on connoit les Perſonnes au Jeu. Cela eſt aſſez vrai. Mais on devroit ajouter, que ſouvent auſſi le Jeu change les Perſonnes. Tel Homme ſait ſe modérer partout ailleurs, qui ne ſe poſſéde pas dans le Jeu. La paſſion de gagner, ou ſimplement la paſſion de vaincre, comme un fatal levain, aigrit le temperament, corromt toute la maſſe, & d'un Homme modeſte, doux, civil, complaiſant, fait ſouvent un Homme emporté, dur, brutal, intolérant. Combien de querelles, combien de diſputes, combien de haines, combien de bateries ne voit-on pas naître tous les jours du Jeu? Lors que tous ces funeſtes fruits ne paroiſſent pas au déhors; ils ſe fomentent, ils germent, ils ſe nourriſſent au dedans; & le

le moindre mal qui arrive à un Homme, qui ne se fait pas posséder dans le Jeu, c'est que par ses actions il perde une bonne partie de l'estime, qu'on avoit conçuë pour lui.

On voit bien, que je ne parle, que des personnes, qui joüent encore avec quelque modération, avec quelque sagesse. Mais je n'aurois jamais fait, si je voulois parler de toutes les funestes suites, que la passion du Jeu a produites à l'égard de ceux qui en font leur métier & leur occupation la plus ordinaire. Peut-être n'y a-t-il aucun Homme, qui aît tant soit peu d'expérience, qui ne puisse citer divers exemples de Familles ruinées, de meurtres, d'assassinats, qui ont été les funestes suites du Jeu; personne, qui ne pût nommer quelcun, que la passion du Jeu a conduit au gibet, ou sur un Echafaut. Un bel Esprit * du Siecle passé l'a dit avec raison; quoi qu'on aît un bon cœur, il se corromt par le Jeu, & il arrive qu'en s'abandonnant à ce malheureux Métier, on commence par être dupe, & on finit d'ordinaire par être fripon

XIII. Je conviens que le Jeu considéré en lui-même est une chose indifferente. Je

* Madame des Houliéres.

Je suis persuadé, qu'il n'est défendu en termes exprès dans aucun endroit de l'Ecriture; & je ne le défendrois pas absolument, en y observant les conditions, qu'un Habile Homme * croit nécessaires, pour le rendre innocent. Il n'y a que l'abus & l'excès, qui en soient blâmables. Mais il faudroit bien peu connoître le génie de la Religion Chrétienne, pour ne pas voir qu'elle nous défend absolument cet abus, & cet excès. Je n'en raporterai pas ici la raison. Je renvoye sur cet Article à ce que le savant Mr. *de la Placette* & le judicieux Auteur, que je viens de citer, en ont dit dans les Livres qu'ils ont écrits exprès sur cette matiére.

XIV. JE VIENS à la seconde Partie de la Division de S *Jéan*, qui est la Convoitise des yeux, c'est-à-dire, l'Avarice, ou l'Amour excessif des Richesses. Qui connoîtra un peu les effets funestes de ce vice honteux, souscrira sans peine à la sentence que S. *Paul* a prononcée sur ce sujet dans sa premiére à *Timothée* †. *Ceux qui veulent devenir Riches, tombent dans la tentation, & dans le piége du Diable, & en divers desirs inutiles & pernicieux, qui précipi-*

* Mr. *Barbeyrac* dans son *Traité du Jeu*.
† Chap. VI. 9. 10.

*pitent les Hommes dans l'abyme de la perdition & de la damnation. Car la paſſion pour le bien eſt la racine de tous les maux : & quelques-uns en étant poſſedez, ſe ſont égarez de la Foi, & ſe ſont embarraſſez en une infinité d'aflictions & de peines.* Un Avare n'eſt pas ſeulement une Plante inutile ſur la Terre, c'eſt une Plante vénimeuſe, qui fait ſecher & mourir toutes celles, qui ſont autour d'elle, & qui ne ſont pas hors d'atteinte à ſes dangereuſes influences. C'eſt un malheureux, qui ne fait du bien ni à autrui, ni à ſoi-même. Si tous les Particuliers d'un Etat lui reſſembloient, non ſeulement le Pauvre, mais l'Artiſan même mourroient de faim. L'argent ne circulant plus dans le commerce, l'Etat périroit infailliblement.

Je ne dirai point ici, que l'Avarice eſt la cauſe de mille injuſtices, de mille faux contracts, de mille procès, de mille crimes. Un Avare eſt un cœur de bronze, qui ſe met peu en peine de tous ces desordres. Mais je le prierai de conſidérer, qu'il eſt généralement mépriſé ou haï de tout le monde ; qu'il paſſe une vie dure, ſans plaiſir & ſans joye, qu'il conſerve des tréſors, pour n'avoir jamais le tems d'en jouïr ; qu'il fait déſirer ſa mort à ceux qui ſont naturellement ſes héritiers ; qui le vo-

voyant couché dans un lit, n'auront pas même le ſoin de le ſoulager de ſes biens, de peur qu'il ne reléve de ſa Maladie. Que l'Avarice engendre mille ſoupçons inquiétans, mille envies rongeantes, mille paſſions tumultueuſes, qui mettent un Avare à la torture, & qui lui font paſſer une vie très-cruelle. Un Avare ne dort pas une ſeule nuit en repos, de peur qu'on ne lui enléve ſes richeſſes, pendant qu'il dort. Le jour il voudroit être & au champ & à la ville, & dans ſa Maiſon, & à ſes affaires. Il voudroit être partout en même tems; parce qu'il ne ſe fie qu'à lui-même. Combien d'obligations t'avons-nous, divine Religion, de travailler ſi efficacement à notre repos, en nous défendant ſi expreſſément l'Avarice; en nous recommandant d'être contens de notre condition! Que tu ès bien vengée, par tous les tourmens, que cet Avare ſe cauſe à lui-même, pour ne pas vouloir profiter de tes ſalutaires avis!

Il ne faut être ni Théologien, ni Philoſophe, pour juſtifier la Religion en ce point. N'eſt-il pas vrai que l'or, l'argent, & tous les autres biens, après leſquels l'Avare aſpire avec tant d'avidité, ne ſont des biens, qu'autant qu'on en jouït; & qu'ôté l'uſage, qu'on en fait, un monceau de pierres & un monceau d'or, auquel on ne

touche point, c'eſt à peu pres la même choſe. Or l'avare, qui trouve toujours le tems d'amaſſer, & qui ne trouve jamais le tems de jouïr, rend par là ſes tréſors entiérement inutiles, & auſſi mépriſables que les Pierres. Il ſe procure d'ailleurs mille inquiétudes, il ſe refuſe les choſes néceſſaires. Eſt-ce donc un commandement bien pénible, eſt-ce un précepte bien dur, que celui que nous donne la Religion, & qu'elle accompagne de ſi magnifiques promeſſes? ***Que vos mœurs ſoient ſans avarice, étant contens de ce que vous avez préſentement, car Dieu même a dit, je ne te délaiſſerai point, je ne t'abandonnerai point.* † *Voyez & gardez-vous d'avarice; car quoi que les biens abondent à quelcun; il n'a pourtant pas la vie par ſes biens.*

XV. Il reste la derniére partie de la diviſion de S. *Jean*, qui eſt *l'orgueil de la vie*; & cette Partie a deux branches, l'envie d'être eſtimé & honoré des autres Hommes, & l'ambition de parvenir aux Charges & aux Dignitez. Or toutes ces choſes me paroiſſent ſi peu de véritables biens, que, quand la Religion nous défend de les chercher avec trop d'empreſſement, il me ſemble qu'elle nous crie, *gardez-*

* Ebreux XIII. 5. † Luc XII. 15.

*dez-vous de devenir insensez, ou, si vous l'étes devenus, jusques à quand aimerez-vous la folie?* Comme la Religion est sage, elle n'outre point ses préceptes. Elle ne nous défend point de chercher l'estime des autres Hommes, pourvû que nous ne la cherchions que par de bonnes voyes, & que nous ne l'estimions que ce qu'elle vaut. Il en est de même des emplois & des dignitez. Elle ne nous défend point de les rechercher; pourvû que nous ne recherchions que ceux, dont nous nous sentons capables, que nous ne les recherchions que par de bonnes voyes, & que nous ne les estimions, que ce qu'ils valent. Ce qu'elle nous défend, c'est d'y attacher notre cœur, c'est de les regarder comme des choses, dont dépend notre bonheur, & par la possession desquelles nous esperions être fort heureux. „ Hommes vains, Hommes ambitieux, *nous dit la Religion*, montrez-moi quelcun dans le Monde, qui aît l'estime des autres Hommes; quelque Homme élevé aux plus hautes Dignitez, qui posséde les plus éminentes Charges de l'Etat, & qui soit heureux, & je vous permets d'être vains & ambitieux. Mais puis que celui qui s'aquiert de la reputation s'aquiert de l'inquiétude; puis qu'il n'y a point de vie plus

„ tumultueuſe que celle d'un Ambitieux,
„ qui, à quelque degré qu'il ſoit élevé,
„ fait tous ſes efforts, pour monter plus
„ haut, & qui étant le premier de l'Etat,
„ ſemblable à *Alexandre*, pleureroit enco-
„ re, non de ce qu'il y a pluſieurs Mon-
„ des, mais de ce qu'il n'y a pas d'autres
„ Charges plus élévées, auſquelles il puiſſe
„ aſpirer, pourquoi vous tourmenter après
„ toutes ces choſes?

XVI. Il y a peu de gens, qui ignorent l'Hiſtoire du Roi *Pyrrhus*. Ce Prince ambitieux, Maître d'un Etat, où il pouvoit vivre en repos, animé d'un déſir inſatiable d'aſſujettir ſes Voiſins, & d'étendre ſon Empire, mit la main à l'œuvre, pour exécuter ſes vaſtes deſſeins. *Cyneas*, un de ſes Confidens, plus ſage que lui, le queſtionna par degrez ſur toutes ces Conquêtes, en lui demandant toujours ce qu'il feroit, après avoir conquis tel & tel Pays. Juſques à ce que n'y ayant plus rien à conquérir, & ce Sage Confident continuant à lui demander ce qu'il feroit après cela, *Pyrrhus* ſe vit contraint de lui répondre, qu'alors il ſe repoſeroit, & ſe donneroit du bon tems. Sur quoi, *Cyneas* lui répondit, *hé! Seigneur, dès maintenant, ſans ſortir de l'Epire, qui vous empêche de jouïr de ce repos & de ce bon tems, que vous regardez com-*

*comme la fin & le but de tous vos travaux.* C'eſt là préciſément ce qu'on peut dire aux Hommes vains & ambitieux. „ Que „ ferez-vous, quand vous aurez aquis „ l'eſtime de tous les Hommes, quand „ vous aurez obtenu la Charge la plus é- „ minente de l'Etat ? Vous vous repoſe- „ rez, dites-vous, vous jouïrez de votre „ état. Eh ! aujourdhui, aujourdhui mê- „ me, qui vous empêche de vous repoſer, „ de jouïr de l'état où vous êtes ; ſans „ vous embarquer ſur une Mer orageuſe, „ qui eſt pleine d'écueils, & qui n'a point „ de Port aſſuré." C'eſt ce que nous dit la Religion, c'eſt ce dont elle nous fait un devoir. „ Aprenez, *nous dit-elle*, a- „ prenez à être content de votre condi- „ tion ; poſſedez votre Ame tranquile- „ ment, * *ſoyez toujours joyeux.* Pouvons-nous nous empêcher d'aimer une Religion, qui s'intéreſſe ſi puiſſamment à notre repos, qui travaille ſi efficacement à nous rendre heureux dès-à préſent ?

XVII. QUI ſauroit bien ſur quoi eſt fondée l'eſtime des autres Hommes, la peine qu'il faut prendre pour l'aquérir, les ſoins qu'il ſe faut donner pour la conſerver, pourroit ſentir vivement l'obligation qu'il a à

* I. Theſſ. V. 16.

a à la Religion, qui lui conseille de ne point courir apres une telle Chimére. Combien de soins ne se donne pas un Homme de Lettres, que de peines, que de veilles, que de douleurs de tête, combien même de maladies ne contracte-t-il pas, pour se faire une réputation dans le Monde? Combien un Homme vain ne fait-il pas de folles dépenses, combien n'entretient-il pas de Domestiques incommodes, d'équipages somtueux, de meubles riches, quel soin n'a-t-il pas d'avoir une Maison qui aît beaucoup d'aparence, & qui soit en place, & combien l'entretien de tout cela ne demande-t-il pas de soins & d'inquiétudes? Et le tout pour faire du bruit dans le Monde.

Combien de fatigues n'essuyent pas les Généraux d'Armée & les Officiers, à combien de dangers ne s'exposent-ils point, combien de fois ne hazardent-ils pas leur vie, pour avoir une vaine réputation de bravoure & de courage? Quels soins une Femme mondaine ne prend-elle point, quelle gêne, quelles fatigues pour paroitre parée dans le Monde, & pour attirer les yeux de ceux qui voudront bien se donner la peine de la regarder? La Religion nous délivre de tous ces travaux, elle nous dispen-

penſe de toutes ces inquiétudes, en nous défendant le faſte & la vanité.

XVIII. ENCORE, ſi les jugemens des Hommes étoient équitables, s'ils ne donnoient jamais leur eſtime qu'au mérite; s'ils ne l'ôtoient jamais ſans fondement; on pourroit, peut-être, ſe donner la peine de l'aquérir & de la conſerver. Mais il y a tant de gens ſans mérite, qui ont eu l'art de dérober l'eſtime du Public; il y a tant de gens de mérite, qui ont perdu cette même eſtime pour un rien & ſans ſujet, que ce n'eſt pas la peine de ſe tourmenter à aquérir un bien, qui eſt en même tems & ſi peu eſtimable & ſi fragile. Je compare ces perſonnes, qui courent après la réputation & après l'eſtime des Hommes, à ceux qui dépenſent des ſommes immenſes à remplir leurs maiſons d'un grand nombre de vaſes inutiles & fragiles, pour avoir de quoi être dans de perpétuelles inquiétudes, & ſujet de quéreller tous les jours des Domeſtiques. La Religion nous permet donc de vivre en ſorte, que nous ſoyons dignes de l'eſtime de notre prochain; mais elle ne veut pas que nous troublions notre repos, pour l'aquerir autrement, qu'en pratiquant la vertu, & nous aquittant avec exactitude & avec ſoin des devoirs de notre vocation.

XIX. L'Ambition a quelque chose de plus réel, que la Vanité. Elle aspire à des Emplois ou à des Charges, qui donnent souvent des revenus considérables, & toujours de l'autorité. Aussi ai-je dit, que la Religion ne défendoit pas de rechercher les Charges & les Dignitez, aux conditions, que j'ai expliquées. Mais il faut remarquer, que, d'ordinaire, les dépenses augmentent avec les revenus. En sorte que, si on ne recherche les emplois, que pour les revenus, qui y sont attachez, on court proprement après une Chimére. Cela est si vrai que, d'ordinaire les Personnes, qui possédent les plus éminentes dignitez, sont les moins pécunieuses, les plus affamées d'argent. Un bon Artisan, qui sait proportionner ses dépenses à ses revenus, est plus riche, que la plupart des Princes de l'Europe; parce que, s'il fait son compte à la fin de l'année, il trouvera qu'il a quelque chose de reste; au lieu qu'un Prince ne trouve d'ordinaire à la fin de l'année, que de nouvelles dettes, qu'il a contractées. D'ailleurs, les soins augmentent avec les dignitez. Un Pensionnaire de Hollande est plus esclave, qu'un Pensionnaire d'une Ville particuliére; parce qu'un plus grand nombre d'afaires & plus importantes passe par ses mains. Le

Ma-

Magiſtrat d'une Ville eſt plus eſclave que celui d'un Village, par la même raiſon. Enfin, il eſt ſûr que de toutes les Paſſions, il n'y en a point de plus inſatiable, que l'Ambition. Le degré où l'on eſt monté ne ſatisfait jamais, ſi ce n'eſt pas le plus haut. Et, quand on eſt au plus haut, encore n'eſt-on pas content. On ſent un certain vuide, qui prouve, qu'il n'y a aucun honneur, qui puiſſe parfaitement ſatisfaire l'Homme. Je ne ferai pas conſidérer ici, que, quand on s'eſt élevé, on veut élever ſa Famille, ſes Parens, ſes Amis. Il faudroit un tems infini, pour bien faire ſentir toutes les inquiétudes, qui tourmentent un Ambitieux, tous les ſoucis, qui le rongent jour & nuit, les peines infinies, qu'il ſe donne, pour s'élever, ou pour ſe maintenir. Ce que je viens de dire ſufit, & je crois être en droit de pouvoir conclurre, que nous ſommes très-obligez à la Religion, qui nous recommande avec tant d'empreſſement de ne point aimer le Monde; de nous garantir ou de nous défaire de la Concupiſcence de la Chair, de la Concupiſcence des yeux, & de l'Orgueil de la Vie; & que, par conſéquent, elle eſt très-aimable, par cet endroit-là. Mais c'eſt ce qu'il faut confirmer par quelques Réflexions générales.

## CHAPITRE XII.

*Réflexions générales, sur les Devoirs de chaque Homme en particulier, à l'égard de soi-même.*

I. LA premiére Réflexion, que je dois faire, c'est que la Religion nous oblige à refléchir sur trois tems différens, sur le passé, sur le présent, & sur l'avenir. A l'égard du passé, ou nous nous sommes aquittez des devoirs, que Dieu exige de nous, ou nous ne nous en sommes pas aquittez. Si nous nous en sommes aquittez, quoi que d'une maniére foible, languissante, imparfaite, elle ne nous propose que de la joye & de la satisfaction. Elle veut que nous ne regrettions point ce tems passé; elle veut que nous le regardions comme un tems bien employé, comme un trésor précieux, que nous avons mis entre les mains de Dieu, pour le faire profiter; comme une semence, que nous avons jettée en terre dans sa propre saison, & qui nous promet infailliblement une abondante moisson.

Et c'est ici un des avantages de la Religion, tout propre à en faire voir l'excellence;

lence. Supposé, si cela se pouvoit, qu'un Homme hors de la Religion eût vécu moralement bien, eût observé les préceptes de la plus exacte Vertu; ce seroit pourtant un bien perdu pour lui. Ce seroit avoir labouré sur le sable, avoir jetté sa semence dans la Mer. Le tems passé dans l'esprit des Payens étoit un tems perdu. C'est proprement à leur égard, que se vérifie cette Maxime du Sage, * *qu'est-ce qu'a l'Homme de tout son travail, & du rongement de son cœur, dont il se travaille sous le Soleil.* Mais un Chrétien, qui a fait son devoir, jouït déja dès à présent, avant le tems de la Moisson, du fruit de son travail. Il goûte une satisfaction inexprimable; parce que la Religion l'assure par la bouche d'un Apôtre, que † *son travail n'est point vain au Seigneur.* Remarquez, que je ne parle point de la récompense avenir, à la considérer en elle-même; j'en dois parler dans un autre endroit. Je ne parle que de la satisfaction présente, que produit le souvenir d'avoir bien fait son devoir par le passé.

II. S'IL est arrivé par malheur au Chrétien de ne s'être pas aquitté de ce que la Religion exigeoit de lui par le passé; la mê-

* Ecclésiaste I. 3. † I. Corinth. XV. 58.

même Religion lui aprend, que ce passé est réparable, & qu'il l'est par une Repentance présente. Et c'est encore ici un des avantages propres à la Religion. La Philosophie Payenne enseignoit, que le passé ne pouvoit en aucune maniére se rapeller. Qu'on eût bien ou mal fait, tout cela n'étoit plus entre nos mains. La Religion nous aprend, au contraire, qu'on peut réparer le tems passé; que la Repentance est un moyen sûr d'effacer tous les péchez, qu'on a commis. J'avouë, que la Repentance ne paroit pas par elle-même * *être de joye mais de tristesse*, pour m'exprimer avec un Apôtre. De-là vient qu'un Impie † de notre siécle, qui a composé en Flamand un Livre détestable sous le tître spécieux du *Ciel sur la Terre*, ne veut pas que l'Homme soit fâché du mal, qu'il a fait. Mais ce principe malheureux est aussi contraire à la Raison qu'à l'Ecriture, qui nous recommande la Repentance en mille endroits. Il est certain qu'il en est de la Repentance comme des larmes. En certaines occasions les larmes sont si naturelles, qu'en répandre c'est se soulager. Il y a du plaisir à pleurer, quand on a quelque

* Ebreux XII. 11.

† *Frederic van Leenhof*, ci-devant Ministre à Zwol.

que raiſon de le faire; & défendre les pleurs à une perſonne à qui quelque malheur eſt arrivé, c'eſt lui défendre de ſe ſoulager.

III. J'AVOUE que, ſi les devoirs de la Religion étoient auſſi durs & pénibles, que la Chair & le Sang les repréſentent, la Repentance, c'eſt-à-dire, le déplaiſir de ne les avoir pas obſervez, ſeroit une œuvre fort pénible. Mais c'eſt tout le contraire. Tous les préceptes de la Religion, ſoit qu'ils regardent Dieu, ſoit qu'ils concernent notre Prochain, ſoit qu'ils ſe raportent à nous-mêmes, tous ces préceptes ſont pour notre bien. Nous prétendons l'avoir démontré. Qu'y a-t-il donc de plus naturel, que de ſentir du déplaiſir d'avoir mal connu ſes intérêts, & de s'être nui à ſoi-même en cherchant à s'être utile? A parler proprement, la Repentance eſt moins un devoir de la Religion qu'un mouvement naturel. Commander à un Homme ſage de ſe repentir de ne l'avoir pas toujours été, c'eſt commander à un Avare, qu'il aît du déplaiſir d'avoir mal employé ſon argent; à un Ambitieux, qu'il ſoit fâché d'avoir négligé une occaſion importante d'obtenir un emploi conſidérable. D'ailleurs il eſt moralement impoſſible de porter efficacement un Homme à changer de conduite, & à pratiquer les de-

devoirs de la Religion, que nous avons démontré lui être si utiles, sans lui faire sentir le tort qu'il a de ne les avoir pas observez par le passé, c'est-à-dire, sans produire dans son cœur des mouvemens de Repentance. Ainsi la Repentance est utile en tout sens, & nous ne saurions nous plaindre de la Religion, qui nous recommande un devoir si utile & si important.

IV. A l'égard du présent, outre tous les Devoirs, dont nous avons parlé, & certains autres, qui feront le sujet de la Réflexion suivante; la Religion ne nous en prescrit point d'autre, que d'être contens de notre condition, de vivre dans le repos & dans la joye. * *Soyez toujours joyeux*, dit S. *Paul*. Voila ce que la Religion nous recommande. Ce seul précepte sufit, pour la décharger de toutes les fausses accusations, dont on la charge; pour effacer ces traits hideux avec lesquels on la représente. Il n'y a point d'Homme plus content, plus satisfait qu'un Homme de bien. Ni le présent, ni le passé, ni l'avenir ne sont capables de l'inquiéter. Il a bâti sa maison sur le roc. Que les vents souflent avec impétuosité; que les flots viennent la heurter de toutes leurs for-

* I. Thess. V. 16.

forces, elle ne sauroit être ébranlée; parce qu'elle est bâtie sur le roc.

V. A L'EGARD de l'Avenir, la Religion nous aprend, qu'il y a un double avenir, l'un qui commence dès le moment, qui succédera au moment présent, & qui se terminera à la mort. L'autre qui commencera à la mort & qui ne finira jamais. A l'égard du premier Avenir; après avoir pris tous les soins, que la prudence nous prescrit pour y pourvoir, elle nous défend de nous en tourmenter. Elle veut, au contraire, que nous vivions en repos & sans inquiétude, persuadez qu'il y a une Providence, qui a soin de nous, & qui pourvoira à l'avenir. Elle dit en un sens général à tous les Chrétiens, ce qu'elle disoit en un sens particulier aux Apôtres, * *ne soyez point dans l'inquiétude, disant, que mangerons-nous? que boirons-nous? de quoi serons-nous vêtus? puis que les Payens recherchent toutes ces choses: car votre Pére céleste connoit que vous avez besoin de toutes ces choses.* Chrétiens! la Religion vous fait-elle bien du tort, de vouloir que vous viviez tranquiles & en repos: que vous vous défassiez de tous ces soucis rongeans, qui rendent la vie amére à ceux qui en sont tourmen-

* Matth. VI. 25. 32.

mentez ; ſurtout puis qu'en même tems elle vous aſſure des ſoins de la Providence. Si vous vous plaignez de la Religion en ce point, il ne tient qu'à vous de ne point obéïr. Inquiétez-vous, tourmentez-vous, ne vous donnez du repos ni le jour, ni la nuit, qui eſt-ce qui en ſoufrira? Qui eſt-ce qui ſera malheureux? Sentons donc encore ſur cet Article les obligations infinies, que nous avons à la Religion.

VI. Quant à cet autre Avenir, qui doit commencer à la mort, & qui ne finira jamais; la Religion veut qu'en obſervant les devoirs qu'elle nous preſcrit, nous charmions toutes nos inquiétudes par l'eſpérance d'une félicité éternelle, qui nous eſt promiſe après la mort. Peut-être n'y a-t-il que la Religion Chrétienne, qui aît fait un devoir de l'Eſpérance, parce qu'il n'y a eu qu'elle auſſi qui aît eu quelque choſe à promettre après la mort. L'Eſpérance eſt un bien ſi doux pour l'Homme, que la lui ôter, c'eſt le rendre malheureux, dans le ſein même de la Volupté, au milieu des monceaux d'or & d'argent, au comble des plus éminentes dignitez. Recommander donc à l'Homme l'Eſpérance & l'Eſpérance des biens infinis, c'eſt lui recommander la paſſion la plus douce

&

& la plus agréable, dont il puisse charmer tous les maux & tous les ennuis de la vie présente.

VII. NOTRE seconde Réflexion nous aprendra, que l'Homme peut se trouver dans deux états différens; un état de prospérité & un état d'adversité; & selon ces deux états différens la Religion exige de nous des devoirs différens par raport à nous. Dans la prospérité, elle veut que nous n'en devenions point fiers. Or qu'y a-t-il de plus juste? L'Homme, qui a le plus travaillé à se procurer la prospérité, dont il jouït, peut-il bien s'assurer, qu'il la doit toute à sa propre industrie? Pour peu qu'il aît de pénétration ne verra-t-il pas, que, sans compter, que son industrie même est un don de Dieu, la Providence a la meilleure part à la prospérité, dont il jouït? Mais ce qu'il y a surtout à remarquer, c'est que le moyen le plus sûr, pour conserver la prospérité, c'est de ne s'en point enorgueillir. Un Homme enflé de lui-même fait mille fausses démarches. Croyant que rien ne lui peut manquer, il néglige mille soins nécessaires. D'ailleurs son orgueil lui attire l'envie & la haine des autres Hommes, qui n'oublient rien pour le précipiter du lieu éminent, où ils le voyent élevé. La Prospérité est une espè-

ce

ce de trésor, qui attire les yeux de mille envieux, & qu'il ne faut pas moins tenir caché que les Perles & les Diamans. Il n'y a rien de si sûr que la Maxime du Sage, * *l'Orgueil va devant l'écrasement, & la hautesse d'esprit devant la ruine.* C'est un avis, qui n'est pas moins nécessaire à l'égard des biens de la Nature, qu'à l'égard de ceux de la Grace, que l'avis que S. *Paul* donne dans l'une de ses Epîtres, † *que celui qui est debout prenne garde qu'il ne tombe.*

VIII. Dans l'Adversité, la Religion veut, que nous considerions, qu'elle nous est arrivée par notre propre faute, & que, par conséquent, nous rentrions dans notre devoir. Or qu'y a-t-il de plus nécessaire pour nous que cette obligation? D'où vient qu'il y a tant de personnes dans le Monde, qui d'un malheur tombent dans un autre, d'un précipice dans un autre précipice? D'où vient que les maux, attachez, s'il faut ainsi dire, à leur personne, ne les abandonnent point, dès qu'une fois ils les ont attaquez, s'enracinent, au contraire, tous les jours davantage, & prennent à toute heure de nouvelles forces? N'est-ce pas d'ordinaire parce qu'ils ne connoissent point les fautes qu'ils ont commises, ou qu'ils

* Proverb. XVI. 18. † I. Corinth. X. 12.

qu'ils n'en veulent pas convenir, ou qu'ils en commettent tous les jours de nouvelles? La Repentance eſt donc une ſage Conſeillére; qui, dans nos maux, nous en fait découvrir la cauſe, afin qu'y aportant du remêde, nous nous retirions du fâcheux état, dans lequel nos fautes nous ont jetté.

IX. LA Religion veut encore que, dans l'Adverſité, nous nous humiliïons & nous prenions patience. Nous avons beſoin de nos Amis, de notre prochain. Rien n'eſt plus capable de les faire voler à notre ſecours que l'Humilité. La Charité la plus tendre & la plus empreſſée ſe rebute par l'orgueil des malheureux, ce n'eſt qu'avec peine qu'elle ſe reſout à les ſecourir.

Quant à la Patience; c'eſt le remêde le plus ſalutaire des malheureux. Les inquiétudes, les agitations, les murmures ne ſoulagent point. Tout ce fracas ne fait qu'aigrir le mal. Les Philoſophes Payens ont recommandé la Patience; mais ils ne pouvoient la produire, parce que leurs raiſons n'avoient nulle force. L'Evangile nous aprend, que tout eſt dirigé par une ſage Providence, qui aime les Hommes & ſurtout ceux qui travaillent à faire leur devoir: que les maux de la vie ſont courts, & ſont terminez par une vie éternelle. Auſſi voyons-nous que les Fidelles armez d'une

d'une ſainte Confiance, non ſeulement ont eu de la patience, mais de la joye même dans leurs afliƈtions.

X. Il faut remarquer en troiſiême lieu, qu'en obéïſſant au précepte de S. *Jean*, de ne point aimer le Monde, nous reprimons toutes nos Paſſions, nous les retenons dans les bornes, que la Religion nous preſcrit, à leur égard. C'eſt parce que l'on aime le Monde plus qu'on ne doit, qu'on s'abandonne à ſes Paſſions plus que la Religion ne le permet; & on ne ſauroit s'y abandonner, ſans ſe rendre malheureux. L'Amour, la Haine, la Colére, les Déſirs, l'Eſpérance folle, la Crainte, & mille autres ſemblables Paſſions tumultueuſes, ſeront retenuës dans de juſtes bornes: elles ne maîtriſeront pas l'Homme; mais l'Homme en ſera le Maître, lors que l'Homme n'aimera le Monde, qu'autant que la Religion lui permet de l'aimer. La Jalouſie, l'Envie, le Déſeſpoir, & quelques autres Paſſions ſemblables qui ſont toujours mauvaiſes, & qui ne peuvent jamais être bonnes, ſeront entiérement bannies de notre cœur, ſi nous obéïſſons à la Religion dans ce qu'elle nous preſcrit ſur l'Amour du Monde.

Que n'aurois-je pas à dire, ſi je voulois m'étendre, ſur les malheurs, que cauſent les

les Passions, sur les afreux désordres, qu'elles produisent, & combien tout cela ne serviroit-il point à rehausser le prix de la Religion & à la rendre aimable, de la Religion, dis-je, qui nous exhorte si fortement à modérer nos Passions, & qui nous fournit des remêdes si efficaces, pour suivre les exhortations, qu'elle nous fait sur ce sujet? Mais je laisse tout cela à la Méditation de mon Lecteur. Je n'ai nullement envie d'épuiser la matiére, que je traite.

XI. JE NE ferai plus donc qu'une Réflexion sur une vérité, que je ne dois pas suprimer, de peur qu'on ne m'accuse de prévarication, si je cachois les endroits foibles de la Religion. Je l'avouë donc de bonne foi, Elle ne veut pas seulement, que nous n'aimions les biens du Monde, qu'autant qu'ils le méritent. Elle exige quelque chose de plus de nous. Elle veut qu'en mille occasions nous nous abstenions de certains plaisirs innocens en eux-mêmes, que nous nous sevrions de certaines choses, dont la jouïssance considérée en elle-même, est très-permise. Tout Chrétien doit imiter jusques à un certain degré l'exemple de S. *Paul*, * *je matte*, dit-il, *ma Chair*, &

* I. Corinth. IX. 27.

*& je la reduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois trouvé moi-même non recevable. Tout m'est permis*, dit ailleurs le même Apôtre, & tout Chrétien peut le dire après lui, * *tout m'est permis; mais tout n'est pas avantageux; tout m'est permis; mais tout n'édifie pas*

Mais, loin de nous plaindre de la Religion en ce point, il n'y en a point où elle fasse mieux paroître la tendresse & les égards qu'elle a eus pour les Hommes. On en conviendra aisément, si l'on fait attention à ces trois raisons.

La premiére, c'est que nous ne sommes pas saints, mais pécheurs; nous ne jouïssons pas de la santé, nous sommes malades. La Religion nous tromperoit, si elle en usoit avec nous, comme avec des personnes saines. Elle ne produiroit aucun effet. Les choses permises sont tout près des défenduës. Aimez un certain bien jusques à un certain degré, il vous est permis. Aimez-le un peu plus, il vous en coute, vous tombez dans le crime & dans les suites fâcheuses, qu'il a toujours. Que fait la Religion? Précisément ce qu'on dit que firent les Juifs, lors qu'ils ne furent pas au second Temple distinguer les bornes, qui séparoient

* I. Corinth. X. 23.

roient le lieu ſaint du lieu très-ſaint. Ils mirent deux voiles dans une certaine diſtance l'un de l'autre, & voulurent que l'eſpace qui étoit entre deux n'apartînt proprement ni à l'un, ni à l'autre de ces lieux. De peur que nos Paſſions, qui ne ſont jamais ou bien éteintes, ou tout-à-fait dans l'ordre, ne paſſent de ce qui eſt permis, juſques à ce qui eſt défendu & nuiſible, la Religion veut que nous demeurions un peu en deça de ce qui nous eſt permis. Elle en uſe comme les Médecins à l'égard des perſonnes infirmes, malades, ou convaleſcentes. Ils ne leur permettent ni la même quantité d'alimens, qu'à ceux qui ſe portent bien, ni même certains alimens, qui, en pleine ſanté, ne peuvent faire aucun mal. Il vaut bien mieux ſortir de table avec apetit; que de courir riſque de ſe faire malade. Il vaut mieux ſe refuſer des choſes permiſes, que de s'expoſer à toutes les funeſtes ſuites des Paſſions, lors qu'on leur accorde tout ce qu'elles demandent.

La ſeconde raiſon à laquelle nous devons faire attention, c'eſt que celui qui nous a donné la Religion connoit infiniment mieux que nous la brieveté de notre vie, l'amour, que nous avons pour elle. Il nous exhorte à nous priver des biens de la Terre, autant que nous pouvons, à

nous en détacher, à nous fevrer même des plaifirs permis, afin que nous voyions aprocher la mort, & que nous quittions la vie avec moins de regret, avec moins d'apréhenfion. Il eft impoffible qu'un Mondain, qui a fon cœur rempli des biens de la Terre, qui s'eft enyvré des plaifirs du Monde, ne foit poffedé d'une efpêce de défefpoir a ce moment fatal, où il doit quitter toutes ces chofes; qu'il ne foit faifi de frayeurs mortelles à la feule penfée de ce moment, qu'il ne fauroit éviter.

La Religion prudente & fage travaille à nous ôter ces inquiétudes de la vie, à nous faire éviter ces défefpoirs aux aproches de la Mort, en nous exhortant continuellement à vuider notre cœur de l'Amour du Monde, & à nous fevrer des plaifirs temporels, autant qu'il nous eft poffible. Ce Précepte & la raifon de ce Précepte nous font fournis par S. *Paul.* * *Que ceux*, dit-il, *qui ont une femme foient comme n'en ayant point, & ceux qui pleurent comme ne pleurant point: ceux qui fe réjouïffent, comme ne fe réjouïffant point, ceux qui achétent comme ne poffédant point, &, enfin, ceux qui ufent de ce Monde, comme n'en ufant point; car la Figure de ce Monde paffe.* Je veux que ce Pré-

* I. Corinth. VII. 29. 30. 31.

Précepte ait lieu particuliérement dans les tems de persécution, tels qu'étoient ceux où vivoient les prémiers Chrétiens ; mais on en peut faire un précepte général ; puisque la raison qu'allégue S. *Paul* est une raison de tous les tems.

Enfin la derniére raison à laquelle je souhaite qu'on fasse attention, c'est que la Religion nous propose d'autres biens que ceux de ce Monde, & de tout une autre nature après cette vie. Elle veut nous préparer à goûter ces nouveaux biens, & nous ne saurions le faire, tandis que nous aurons le cœur rempli des biens du monde, & que nous y serons attachez. J'insisterois davantage sur ces raisons, que je viens de raporter dans ma derniére Réflexion, si je ne craignois d'empiéter sur les sujets, que je dois traiter dans la suite. Mais je ne saurois m'empêcher de répondre aux plaintes perpétuelles des Hommes, dût-on m'accuser de faire le Prédicateur. C'est une suite naturelle de ce que j'ai dit dans ce Chapitre & dans le précédent.

## CHAPITRE XIII.

*Les Hommes, qui ne veulent pas obéïr à la Religion, se plaignent injustement des maux qu'ils soufrent.*

I. Tout ce que les deux Chapitres précédens contiennent est de pratique; & si je voulois m'étendre, il me seroit facile d'en tirer des motifs très-puissans, pour porter les Hommes à se défaire de tous les vices particuliers auxquels ils sont adonnez. Je ferois voir les malheureuses suites de châcun de ces vices, même par raport à cette vie, à de certains maux, que craignent tous les Hommes, à de certains biens pour lesquels ils ont tous de l'attachement. Mais cela me meneroit trop loin. Je me contenterai de dire en général, que c'est très-injustement, que les Hommes se plaignent de divers maux, qui les afligent, puis qu'eux-mêmes se les sont attirez, pour ne pas vouloir suivre les conseils, que donne la Religion.

II. On se plaint beaucoup, par exemple, de la briéveté de la vie. Le moins éloquent de tous les Hommes le devient, lors qu'il veut parler sur ce lieu commun.

Il

Il est vrai, ô Homme, la vie est courte, mais, si vous l'aimez cette vie, si vous y êtes si fortement attaché, pourquoi l'acourcissez-vous encore si considérablement par vos excès, par vos débauches, en vous abandonnant à vos passions sans aucune retenuë. Croyez-vous que la Colére, la Haine, la Jalousie, l'Envie, & mille autres Passions tumultueuses, qui causent tant de désordres dans votre Raison, n'en causent point dans votre corps? Croyez-vous que ces excès dans le manger & dans le boire, ces ragouts que vous inventez tous les jours, pour aiguiser votre apetit, qui ne l'est déja que trop, & pour surcharger votre estomac, n'abrégeront pas vos jours, ne hâteront pas le tems de la vieillesse & votre mort?

III. ON se plaint de ce grand nombre de maladies, auxquelles on est exposé, on les regarde comme sorties de la boëte de *Pandore*, ou, pour parler un peu plus véritablement, comme produites par une justice de Dieu trop sévére; & on ne prend pas garde, que la plûpart de ces maladies, les plus dangereuses, les plus incurables, sont des suites naturelles & nécessaires de notre intempérance & de nos désordres. Vous vous plaignez de l'indigestion de votre estomac, pendant que vous vous cre-

vez de viande. Vous vous plaignez des ardeurs de la fiévre, des douleurs de la pierre, ou de la goute, & vous vous adonnez perpétuellement à la débauche, vous vous rempliſſez de vin ou de liqueurs fortes. Voyez, je vous prie, votre injuſtice. Plaignez-vous de vous-même & non pas de la Providence; plaignez-vous de vos excès, & non pas de la dureté d'un Dieu toujours bon, toujours bien-faiſant. Il y a beaucoup de maladies aujourdhui, qui étoient inconnues aux Anciens; parce qu'il y a une infinité d'excès aujourdhui, qu'on ne connoiſſoit point. On ſe plaint que la Médecine ne fait point de progrès; qu'elle ne guérit pas plus de maladies, qu'elle en guériſſoit, il y a deux ou trois mille ans. On ſe plaint ſans raiſon. La Médecine a fait des progrès; mais les maladies en ont fait auſſi. Elle eſt plus occupée qu'elle n'étoit autrefois; les vices des Hommes ont plus été féconds à produire de nouveaux maux, que la Médecine à inventer de nouveaux remêdes.

IV. On se plaint de mille malheurs, qui arrivent dans la vie, de mille accidens imprévûs, qui la traverſent, & on ne voit pas, que la plûpart de ces maux ſont effectivement produits par le peu de ſoin qu'on a pris d'obéïr aux ordres de la Religion. Si

Si on observoit réligieusement ce seul précepte de *Jesus-Christ*, * *soyez prudens comme des Serpens & simples comme des Colombes*, on éviteroit une grande partie de ces malheureux accidens, qui bouleversent toutes nos affaires, & qui nous jettent dans de fâcheux détroits, dont il nous est impossible de sortir. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'après avoir été les Ouvriers, les propres Ouvriers de nos maux; nous en accusons ou une Fortune aveugle, ou la Providence divine, sans savoir ce que nous disons. „ Le bonheur, *disons-nous*, ne „ nous en a pas voulu; nous ne sommes „ pas heureux; il n'y a du bonheur que „ pour nos Voisins." Mais qu'est-ce que ce malheur, dont vous vous plaignez? Je vous défie de me l'expliquer. Ce sont des mots, qui n'excitent aucune idée dans l'esprit; des mots, que jamais personne n'a pû expliquer; des mots, qui ne signifient rien.

Ceux qui sont un peu plus familiarisez avec le stile de la Religion, ceux qui veulent paroître avoir un peu plus de pieté disent: „ C'est Dieu, qui le veut; la Pro„vidence en a ainsi disposé." En un sens, cela est vrai, rien n'arrive que parce

* Matth. X. 15.

ce que Dieu le veut. Mais Dieu le veut, comme il veut que cet Homme, qui se jette dans un précipice se tuë; comme il veut que celui qui manie mal-adroitement un couteau ou un rasoir se blesse. Dieu le veut; mais vous le voulez aussi; puis qu'il est sûr que, supposé même qu'il n'y eût point de Dieu, ou qu'il ne se mêlât point des affaires du monde; la même chose arriveroit, supposé que vous en usassiez, comme vous faites.

V. Que conclurrons-nous de toutes ces Réflexions? Il n'est pas difficile de le voir. La conséquence en saute aux yeux. Puis que Dieu a fait la Religion pour notre bien; puis que tous ces préceptes de la Religion ont en vuë notre intérêt; puis qu'ils sont très-propres à nous faire éviter dès cette vie, tous les maux, dont nous sommes menacez, & à nous faire joüir des plus grands biens, dont l'Homme puisse joüir sur la Terre; notre affaire, notre grande affaire, c'est d'étudier avec soin les préceptes de cette Religion, & de les observer exactement. N'écoutons point nos Passions corrompuës, ces Maîtresses impérieuses, qui parlent toujours, qui parlent si haut, & qui ne disent presque jamais la vérité. Ecoutons la voix de la Religion, c'est une Maîtresse éclairée, une Maîtresse des-

desintéressée, qui ne nous parle, que pour notre avantage. Ecoutons-la dans la Parole de Dieu, où elle nous est révélée, écoutons-la dans le secret de notre Raison, où il y a une Conscience, qui nous dictera dans les occasions ce que nous devons faire. Ecoutons-la, lors qu'elle nous parle par ses Ministres. Souvenons-nous bien, qu'ils n'ont aucun intérêt particulier à nous recommander le détachement du monde, la Tempérance, la Sobrieté, & toutes ces autres Vertus si utiles & pour le tems & pour l'éternité. N'imitons point ces Malades, ou trop délicats, ou trop opiniâtres, qui apellent le Médecin; qui écoutent avec soin ce qu'il prescrit; qui reçoivent ses remêdes; mais qui n'en font aucun usage. Soyons bien persuadez, que le moyen, le seul moyen de gouter quelque repos sur la Terre, & d'obtenir une félicité éternelle après cette vie, c'est d'obéïr exactement aux Préceptes de *Jesus-Christ*.

---

## CHAPITRE XIV.

### *Des Préceptes pénibles de la Religion en général. De ceux qui regardent Dieu en particulier.*

I. LA MORALE Chrétienne a ses Mystères, de même que les Dogmes de la

Religion. J'apelle de ce nom, non ces Cas de Conscience difficiles, que les plus habiles Casuistes ont de la peine à decider, & qui, pour la plupart, sont si rares, qu'il n'étoit pas nécessaire, que l'Evangile se déclarât fort clairement sur ce sujet. J'apelle ici Mystères de la Morale Chrétienne, ces Commandemens, qui paroissent durs & difficiles, & que l'Homme a bien de la peine de se resoudre à observer. Les simples lumiéres de la Raison semblent s'opposer aux Mystères spéculatifs de la Religion, & le Cœur s'oppose à ces Mystères de la Morale, dont je parle. La Raison s'écrie sur les uns, * *cette parole est rude, qui la peut ouïr?* Et le Cœur s'écrie sur les autres, † *qui est suffisant pour ces choses?* Or, quelque grande que soit l'opposition, que les Mystères spéculatifs de la Religion trouvent, de la part de la Raison humaine; les oppositions, que les Mystères de la Morale trouvent de la part du Cœur, sont tout autrement difficiles à surmonter. Le Cœur a infiniment plus de force que l'Esprit. Nous en faisons tous les jours une funeste expérience. Le Cœur triomphe tous les jours des lumiéres les plus claires, & des plus fortes résolutions de l'Esprit; &, comme le dit l'Auteur des *Réflexions*

* Jean VI. 60. † 2. Corinth. II. 16.

*flexions Morales; nous n'avons pas assez de force, pour suivre toute notre Raison.*

D'ailleurs les Mystères spéculatifs de la Religion, n'ont d'ordinaire pour Ennemis, que deux sortes de personnes. Les stupides, qui ne veulent recevoir, que ce qu'ils comprennent, & qui ne comprennent rien; & ce qu'on apelle les beaux Esprits, qui veulent tout pénétrer, & qui ne veulent rien admettre, que ce qui se trouve au Niveau de leur foible Raison. Mais pour les Mysteres de la Morale Chrétienne, ils trouvent tout autant de Contredisans, qu'il y a de Cœurs charnels & corrompus, c'est-à-dire, tout autant qu'il y a d'Hommes. Il n'y en a aucun, qui, naturellement, a l'ouïe de ces Mystères, dont je parle, ne s'écrie, *qui est suffisant à ces choses?*

II. Si donc nous avons pris soin de montrer, que les Mystères spéculatifs de la Religion, loin d'être une raison, qui doive nous la rendre moins aimable, sont un des sujets, qui doivent nous porter à l'aimer; nous devons surtout nous employer à faire voir la même chose, à l'égard de ces préceptes de la Morale Chrétienne, qui soûlévent naturellement la volonté & le cœur, & qui font regarder la Religion, comme une Maitresse rude & sévére.

III. Pour exécuter ce dessein, je pour-

rois faire ici ce que j'ai fait à l'égard de quelques autres Articles du Plan, que je me suis proposé, c'est à-dire, que je pourrois par quelques Réflexions générales disposer favorablement mon Lecteur, à l'égard de ces Préceptes rudes de l'Evangile. Mais, outre qu'une méthode trop uniforme ennuye ou fatigue un Lecteur, je me hâte de fournir la Carriére dans laquelle je suis entré. Me contentant donc d'indiquer en passant quelques-unes de ces Réflexions générales, quand l'occasion s'en présentera, j'entrerai d'abord dans le détail, & conformément à la division, que j'ai faite à l'égard des autres Préceptes de l'Evangile, je diviserai en trois Chefs ces Preceptes pénibles de la Morale de *Jesus-Christ*. Les premiers se raportent à Dieu. Les seconds concernent le Prochain. Les troisiêmes nous regardent nous-mêmes.

IV. A L'ÉGARD de Dieu, il est très-certain, que la Religion nous oblige à perdre nos biens, nos parens, notre vie même, à suporter les plus rudes tourmens, plutôt que d'abandonner la Verité, dont nous faisons profession. * *Qui me confessera devant les Hommes*, dit *Jesus-Christ*, *je le confesserai devant mon Pére, qui est aux Cieux*. † *Qui aime Pére ou Mére, plus que moi*,

* Matth. X. 32. 33. † Là-même vs. 37. 39.

*moi, n'est pas digne de moi; ou qui aime Fils ou Fille, plus que moi, n'est pas digne de moi. Qui aura trouvé sa Vie la perdra, & qui aura perdu sa Vie pour l'amour de moi la trouvera.* Qui peut s'empêcher à l'ouïe de Préceptes si rudes & si pénibles; qui peut s'empêcher de s'écrier? *Qui est suffisant pour ces choses?* J'ai bien des Réflexions à faire sur ce sujet; & qui, si je ne me trompe, sont dignes de toute l'attention du Chrétien.

V D'ABORD, je prie mon Lecteur de considérer, que ce n'est pas à la Religion, que nous devons imputer toutes ces souffrances, ausquelles nous sommes exposez quelquefois, parce que nous en faisons profession. Cela est si vrai, que ce n'est que parce que tous les Hommes n'embrassent pas la véritable Religion, que ceux qui la professent sont exposez à la persecution. N'est ce pas une injustice extrême d'attribuer à la Religion ce qui ne procede que de ceux qui en sont ennemis? Que tous les Hommes embrassent la Vérité, & on ne parlera jamais de persecution. Quelle ingratitude, quelle injustice d'attribuer à la Religion les effets de l'Impiété, & de la rendre responsable des maux que causent ses Ennemis! Rendons la chose sensible par un exemple familier. Un Homme choisit

la profession de Marchand, pour gagner du bien Pour cela il est obligé de voyager & par Mer & par Terre. Sur Mer, il trouve des Pirates, ou il est accueilli de la Tempête Sur Terre, il est exposé aux Brigands & aux Voleurs. Les denrées, dont il négocie, se gâtent par mille fâcheux accidens; il est sujet à des pertes, & à des banqueroutes. Accuse-t-il de tous ces malheurs la profession, qu'il a embrassée? Renonce-t-il, à cause de cela, au Négoce? Point du tout. Il employe toute sa prudence à éviter ces accidens; il les soufre le plus patiemment qu'il peut; il met tous ses soins à y remédier & à les reparer, quand ils sont arrivez. La Religion est un Négoce. C'est une idée, que l'Ecriture nous en donne. Il s'agit de gagner, non quelques biens temporels, mais des biens infinis; non la Terre, mais le Ciel. Pour obtenir ces biens, on voyage tantôt sur Mer, tantôt sur Terre; on est exposé à la Tempête, aux Pirates, aux Voleurs, à la malice des Hommes. Pour tout cela reculerons-nous en arriére? Perdrons-nous de vuë ces biens infinis, dont la possession nous est assurée? serons-nous assez injustes pour imputer à la Religion ce à quoi elle n'a nulle part?

VI. La Religion, dites-vous, veut quel-

quelquefois, que nous perdions tous nos biens. Il est vrai. Mais ne les hazardez-vous pas tous les jours entre les mains de vos Correspondans, pour un profit très-modique? Elle veut que nous exposions quelquefois notre vie. Hé! Malheureux que nous sommes, ne l'exposons-nous pas mille fois davantage, en nous embarquant sur la Mer; en voyageant la nuit & le jour, en subissant mille fatigues, pour nous acquitter des devoirs, que notre Negoce exige de nous? Il est inconcevable, combien peu nous sommes portez à rendre justice à la Religion. Nous lui imputons tous les maux, dont elle n'est point la cause; nous comptons pour beaucoup les dangers ausquels elle nous expose, pour obtenir une vie éternelle: & nous ne comptons pour rien les dangers ausquels nous sommes exposez tous les jours, en nous employant aux œuvres de notre vocation.

VII. REMARQUONS, en second lieu, que ces persécutions ausquelles la Religion nous expose, sont des cas rares & extraordinaires, qui ne regardent qu'un petit nombre de personnes. Mettez, d'un côté, tous ceux qui ont perdu, ou leur bien, ou leur liberté, ou leur vie, pour conserver leur Religion; & de l'autre, je ne dirai pas tous les Hommes, mais ceux d'u-

ne feule profeffion, les Marchands, par exemple, à qui des malheurs imprevûs ont fait perdre tous leurs biens; que les défordres de leurs affaires ont jettez dans une prifon; ou qui, pour le bien de leur Négoce, font peris dans des Voyages fur Mer ou fur Terre. Croit-on que le nombre en foit égal? Je pofe en fait que, depuis le commencement du Monde, l'amour de la Vérité n'a pas fait perdre les biens, la liberté, ou la vie, à tant de perfonnes, qu'il y en a qui depuis cent ans ont été expofez aux mêmes malheurs, en fuivant les devoirs de leur vocation. Trouverons-nous bien étrange, que la profeffion de la Religion foit expofée, à peu près, aux mêmes accidens, que toutes les autres profeffions de la vie; furtout puis qu'il eft certain, que dans la Religion il y a beaucoup moins de perfonnes, qui foient expofées à ces accidens, que dans toutes les autres profeffions de la vie?

VIII. D'AILLEURS, fi en fecoüant le joug de la Religion, nous nous délivrions de toutes les peines de la Vie, & nous nous affurions ces biens, que nous ne voulons pas facrifier à la Religion, peut-être y auroit-il quelque efpêce de raifon de fecouër ce joug importun. Mais combien d'exemples pourroit-on alleguer, de gens, qui ont

ont perdu, ſans en retirer aucun profit, des biens qu'ils n'avoient pas voulu ſacrifier à l'honneur de la Verité? De gens, qui ayant conſervé leur liberté aux dépens de leur conſcience, l'ont perduë par quelques autres accidens, ou ont été expoſez à des maux, qu'ils euſſent évitez, s'ils euſſent été en priſon? Combien de Malheureux, qui ſacrifient leur Religion pour conſerver leur vie, n'ont pas eu le tems de joüir de cette vie, qu'ils ont voulu conſerver; & qui ayant traité avec les Perſécuteurs, n'ont pas pû en même tems contracter avec la Mort?

IX. APRE'S tout, les maux auſquels expoſe quelquefois, mais aſſez rarement, la Religion, ne ſont ni plus rudes, ni ſi longs, que ceux auſquels ou la Nature ou les débauches expoſent une infinité d'Hommes tous les jours. Les ſoufrances, que la Religion fait quelquefois endurer aux Fidelles, & dont la fin eſt ſi glorieuſe & ſi utile pour eux, ne ſont pas plus cruelles, & ſont rarement auſſi longues, que les douleurs de la goute, de la pierre, de la gravelle, & d'une infinité d'autres maux violens, auxquels, ou aux uns ou aux autres ſont expoſez plus des trois quarts du Genre Humain, & dont toute la recompenſe, à les conſiderer en eux-mêmes, ne peut

peut être que la Mort, qui nous délivre de tous ces maux. Un Homme croit avoir agi prudemment, quand il a conservé sa vie aux dépens de sa Conscience, & traite d'Insensez tous ceux qui ont eu une autre conduite. Mais le voila couché dans un lit criant nuit & jour des douleurs, qu'une violente maladie lui cause, & apellant vainement à son secours la Mort, qu'il a voulu éviter aux dépens de son salut.

A juger des choses sainement, je ne trouve qu'une seule sorte de personnes, qui eussent sujet avec quelque aparence de raison de se plaindre des soufrances auxquelles la Religion expose quelquefois ceux qui en font profession. Ce sont celles qui seroient bien sûres de pouvoir éviter la Mort, & tous les accidens, qui la précédent, & auxquels les Hommes sont naturellement sujets. Mais, puis qu'il faudroit être insensé, pour se flater de telles espérances; puis qu'il n'y a personne, qui puisse s'assurer d'obtenir les biens après lesquels il travaille, ou de conserver ceux qu'il posséde; puis qu'il n'y a personne qui soit hors d'atteinte à ce nombre infini de maux, que le péché a introduits dans le Monde; puis surtout qu'il est ordonné à tous les Hommes de mourir une fois, que la Mort est certaine, qu'elle n'est pas éloignée de châ-

cun

cun de nous, avoüons que c'eſt bien être injuſte, que de ſe plaindre des maux auxquels la Religion expoſe ceux qui la profeſſent; & bien imprudent que de l'abandonner, pour vouloir ſe délivrer de ces maux.

X. Je ne ferai plus qu'une Réflexion ſur ce ſujet, mais une Réflexion, que j'ai gardée pour la derniére, parce qu'elle ſeule peut lever cet obſtacle, qui empêche tant de gens d'aimer la Religion. Je dois parler dans le Livre ſuivant des Promeſſes, qu'elle nous fait; mais il m'eſt impoſſible de me diſpenſer d'y faire attention pour un moment dans cet endroit. Souvenons-nous donc bien, que Dieu promet un ſecours extraordinaire & des joyes inexprimables à ceux qui ſoufriront pour ſa querelle. Comme il n'y a rien qui faſſe tant d'honneur à la Religion, rien qui ſoit ſi propre à lui gagner des Sujets, que la conſtance, que les Martyrs & les Confeſſeurs font paroitre au milieu des plus rudes tourmens, auſſi eſt-il bien ſûr que Dieu les ſoutient dans ces momens, par une force extraordinaire, & répand dans leur Ame une joye, que les gens du Monde ne connoiſſent point. Qu'un Homme, qui n'eſt qu'Homme, couché dans un lit & tourmenté des violentes douleurs de la pierre, crie, s'agite, ſe tourmente, ſe déſeſpére, a-

apelle la Mort, le Ciel, & l'Enfer à ſon ſecours; je n'en ſuis point ſurpris; parce que je ſai que l'Homme n'eſt que foibleſſe, & qu'il ne trouve en lui-même dans un tel état, que des ſujets de déſeſpoir. Mais qu'un Chrétien animé de l'Eſprit de Dieu, non ſeulement ne pouſſe aucune plainte au milieu des plus violens tourmens; mais chante même les loüanges de Dieu, & témoigne une ſainte joye, j'en ſuis encore moins ſurpris. Il eſt animé d'une force divine; le Conſolateur eſt avec lui; il voit des biens infinis, dont ſes ſoufrances lui aſſurent la poſſeſſion. Les Perſonnes, qui ne portent pas les Armes, ſont ſurpriſes, d'aprendre qu'il y aît des Officiers & des Soldats, qui s'expoſent tous les jours courageuſement à la Mort, ou dans une bataille ou dans l'attaque d'une Place; mais, peut-être, n'y a-t-il pas tant de lieu d'en être ſurpris; ces gens ont un courage, que les autres Hommes n'ont pas; un courage, qui eſt une eſpêce de métier, que les autres n'ont jamais apris: &, peut-être, ne doit-on être guéres plus étonné, de voir qu'un Soldat brave ainſi la Mort; que de voir un habile Horloger, qui fait une bonne Montre; ou un Architecte, qui conſtruit une Maiſon avec ſymmétrie. Les Martyrs ont apris l'Art de ſoufrir. La Parole de Dieu & le S. Eſprit ont été leurs Maîtres. XI.

XI. CES Réflexions suffisent, je pense, pour faire voir qu'on n'a aucun sujet de se plaindre de la Religion, de ce qu'elle expose quelquefois à la soufrance & à la persécution ceux qui la professent. Mais cela ne sufit pas, & nous n'exécuterions pas notre plan, si nous n'allions un peu plus loin, & si nous ne faisions voir, que la Religion est même aimable par cet endroit-là, & qu'elle seroit moins parfaite, si cette partie n'entroit dans son plan. Or cela est bien facile. Si la Religion n'étoit jamais persécutée, il en arriveroit deux grands inconvéniens. Le premier, c'est que les Hypocrites se trouveroient perpétuellement confondus avec les Fidelles, la paille avec le bon grain, les personnes saines avec les personnes malades & infectées. Cela feroit que les Fidelles même viendroient à se corrompre. On concevroit de l'indifférence pour la Religion. On se persuaderoit facilement, que la connoissance des veritez salutaires, la pratique des devoirs, que Dieu nous prescrit, sont des choses assez indifférentes. Une triste expérience ne prouve que trop cette vérité. La corruption des mœurs, les Hérésies, l'esprit d'indifférence ont toujours été dans l'Eglise de funestes suites d'une trop longue prospérité. Il est nécessaire que, de tems en tems,

&

& de loin à loin, Dieu prenne son Van en main, qu'il nettoye son Aire, qu'il assemble le bon grain dans son grenier, & qu'il jette la paille dans le feu. Il est nécessaire que ce divin Vigneron retranche dans sa Vigne tout Sarment, qui ne porte point de fruit, & qu'il émonde celui qui porte du fruit, afin qu'il en porte davantage.

XII. Le second inconvénient, qui arriveroit, si la Religion n'étoit jamais persécutée, & si elle ne l'avoit jamais été, c'est que nous serions privez du plus fort argument, & du plus puissant motif, que la Providence pût nous procurer, pour nous porter à la recevoir. Si les Apôtres étoient morts tranquilement dans leur lit, ou si, comme tant de lâches Chrétiens de nos jours, ils avoient succombé à la violence de la persécution, & renié *Jesus-Christ*, toutes les fois, qu'il leur en eût couté de le confesser; quelle pensée n'aurions-nous pas du témoignage, qu'ils ont rendu à la Résurrection de *Jesus-Christ*, à son Ascension dans le Ciel, & aux autres Miracles, qui sont la confirmation de notre Foi? Si, encore aujourd'hui, après que les Apôtres & tant d'autres Martyrs ont scellé la vérité de la Religion de leur propre sang, il y a encore tant de personnes, qui doutent de ces véritez importantes; que seroit-ce si nous n'étions pas * *environnez* *d'u-*

* Ebreux XII. 1.

*d'une si grande nuée de Témoins* ? Ces lâches Chrétiens, qui trahissent la Religion pour leurs intérêts temporels, auront à se reprocher pendant toute leur vie le tort, qu'ils ont fait à la Religion; le scandale, qu'ils ont causé à ceux de déhors, les funestes conséquences, qu'ils en ont tirées contre la Réformation. „ Il faut, *ont-ils dit*, il faut, que cette pré-„ tenduë Réformation, que l'on vante tant, „ soit bien peu estimable; il faut que ceux „ qui en font profession, en ayent été bien „ peu persuadez, pour l'avoir abandonnée „ si facilement. Se moque-t-on donc de „ Dieu de cette maniére, & change-t-on de „ Religion aussi facilement que d'habit? On voit donc que la persécution, à laquelle la Religion expose quelquefois, mais assez rarement, ne doit pas nous la rendre moins aimable; que nous devons, au contraire, l'aimer par cet endroit là; puis que cette Persécution est si nécessaire, & qu'elle produit des fruits si avantageux. Je passe aux devoirs pénibles de la Religion, qui concernent le Prochain.

---

## CHAPITRE XV.

### *Des Dévoirs pénibles de la Religion, qui concernent le prochain.*

I. CES Devoirs paroissent si surprenans que, dans le sein même du Chris-tia-

tianiſme, il y a des Chrétiens, qui témoignent ouvertement en être choquez, & quoi qu'ils ſoient partis de la bouche de notre grand Maître, nous avons le cruel déplaiſir de voir tous les jours des perſonnes, qui s'en moquent, & qui n'ont pas même de honte de les tourner en ridicule. Voyons s'ils ont bien ſujet de s'en éfaroucher & de s'en moquer.

II. Ces Devoirs ſont preſque tous renfermez dans ces paroles du Sermon de *Jeſus-Chriſt* ſur la Montagne. * *Ne réſiſtez point au Méchant; mais ſi quelcun te frape en la jouë droite, tourne-lui auſſi l'autre. Si quelcun veut plaider contre toi & t'ôter ton ſaye, laiſſe-lui encore le manteau. Donne à celui qui te demande, & ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi. Aimez vos Ennemis, beniſſez ceux qui vous maudiſſent, faites du bien à ceux qui vous haïſſent, & priez pour ceux qui vous courent ſus & qui vous perſécutent. Afin que vous ſoyez les Enfans de votre Pére, qui eſt aux Cieux; car il fait lever ſon Soleil ſur les méchans & ſur les bons, & il envoye ſa pluye ſur les juſtes & ſur les injuſtes.* S. *Paul*, le fidelle Diſciple de *Jeſus-Chriſt*, donne les mêmes préceptes dans ſon Epître aux Romains †. *Ne rendez à perſonne mal pour mal. S'il ſe peut,*

*au-*

* Matth. V. 39--45. † Chap. XII. 17--21.

*autant qu'il dépend de vous, ayez la paix avec tous les Hommes. Ne vous vangez point vous-mêmes, mes bien-aimez, mais donnez lieu à la colére; car il est écrit, à moi apartient la vengeance; je le rendrai, dit le Seigneur. Si donc ton Ennemi a faim, donne-lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire; ne sois point surmonté du mal; mais surmonte le mal par le bien.* Ajoutons ce que dit le même Apôtre dans sa premiére aux Corinthiens *. *Déja certainement il y a du défaut en vous, de ce que vous avez des procès entre vous. Pourquoi n'endurez-vous pas plutot que l'on vous fasse tort? Pourquoi ne recévez-vous pas plutôt de la perte?* Voila ce qui scandalise les demi-Chrétiens. Voila ce qui met en belle humeur nos Profanes, & qui les porte à railler & de *Jesus-Christ* & de sa Morale. Voila ce qui oblige presque tous les Hommes à s'écrier, *& qui est suffisant pour ces choses?*

III. JE N'ENTRERAI point dans l'examen particulier de tous ces passages: cela me meneroit trop loin Je dois me contenter de certaines Réflexions générales, qui justifieront *Jesus-Christ* à cet égard. Remarquons donc, en premier lieu, que la Loi de *Jesus-Christ* est une Loi générale, qui regarde tous les Hommes. Le



* Chap. VI. 7.

Seigneur n'exige rien de moi, par raport à mon Prochain, qu'il n'exige de mon Prochain par raport à moi. Or cela met une parfaite équité dans la Loi. J'avouë que, si les Loix étoient faites pour les uns & non pour les autres, il y auroit quelque espêce d'injustice. Mais, quand tous sont assujettis aux mêmes Loix; & que ceux qui les violent s'exposent nécessairement à la peine imposée par le Législateur, il n'y a personne qui puisse s'en plaindre. J'avouë que, si mon Prochain se dispense d'obéïr à ces Loix, je n'en suis pas dispensé pour cela. Il s'expose à la peine, dont le Législateur a menacé les desobéïssans; mais il ne me dispense pas de mon devoir, & je n'en serai pas moins exposé à la peine, si j'y manque.

IV. Remarquons en second lieu, qu'il ne faut pas prendre à la lettre, & expliquer selon la rigueur des termes quelques-uns de ces préceptes de *Jesus-Christ*. Par exemple, il ne veut pas dire que positivement & à la lettre, nous tournions la jouë gauche à celui qui nous frape à la droite; nous laissions notre manteau à celui qui nous veut ôter notre tunique; nous allions deux lieuës avec celui qui nous veut contraindre d'en aller une. Nous ne voyons pas que *Jesus-Christ* lui-même, qui a tou-

jours

jours observé si exactement les préceptes, qu'il a donnez aux autres, aît observé ceux-là à la lettre. Quand on le frapa en présence du Souverain Sacrificateur; loin de s'exposer à de nouveaux coups, il censura celui qui l'avoit frapé, & lui fit connoître son injustice. * *Si j'ai mal parlé*, dit-il, *rens témoignage du mal*; *& si j'ai bien dit, pourquoi me frapes-tu?* S. *Paul* ayant été frapé au visage, par ordre du Juge devant lequel il répondoit, loin de tourner l'autre jouë, il fit sentir vivement à ce Juge, l'injustice de son procedé. † *Dieu te frapera, Paroi blanchie, puis que tu ès assis pour me juger suivant la Loi, & qu'en violant la Loi, tu commandes que je sois frapé.* Quand il fut conduit & accusé devant les Magistrats, loin de se laisser condamner sans se défendre, il employa tout ce que la sagesse & la prudence lui suggerérent, pour faire paroître son innocence & pour échaper à la fureur de ses Ennemis.

V. QUE veut donc dire *Jesus-Christ* dans des Préceptes, qui paroissent si extraordinaires? Rien que ce que la prudence & la sagesse, ce que notre propre intérêt nous devroient suggerer, si nous l'entendions bien. C'est que, dans les injures suportables, telles que sont celles de recevoir un



* Jean XVIII. 23. † Actes XXIII. 3.

ſouflet, de perdre ſa Tunique, de faire une lieuë avec ſon Prochain; loin de nous venger, loin d'uſer de tous nos droits, loin de nous engager dans des procès; il vaut mieux s'expoſer à recevoir encore de nouvelles injures.

Or je ſoutiens, que la Prudence & l'amour de notre repos, doivent nous ſuggerer la même choſe, que ce que nous recommande la Religion. Vengez-vous des injures, que vous avez reçuës de votre Prochain, vous troublez votre repos, vous éterniſez les querelles; vous vous engagez dans une guerre, où celui qui a le plus d'avantage perd toujours conſidérablement. Il eſt très-conſtant, au contraire, que la modération apaiſe les Eſprits les plus farouches, domte les courages les plus cruels, & finit plutot les querelles, que toutes les peines que les Magiſtrats infligent, ſelon les Loix. La vengeance, que l'on exerce par leur moyen, eſt ſouvent une ſource d'animoſité éternelle entre les Familles. Le moyen le plus ſûr de faire ceſſer les injures tolérables, qu'on reçoit du Prochain, c'eſt de les négliger. A l'égard des Procès, conſultez les perſonnes les plus ſages; elles vous aprendront que le plus ſûr eſt de les éviter; qu'un homme prudent préfére toujours une perte courte, à un long procès.

Les

Les chagrins, les inquiétudes, la perte du tems, la peine des sollicitations, la longueur, les dépenses, qu'on est obligé de faire; tout cela, mis dans une balance, l'emporte de beaucoup sur le profit qu'on en peut retirer; quand on auroit sur sa Partie les avantages les plus considérables.

VI. A L'ÉGARD des Ennemis, c'est encore une maxime du bon sens, que de tâcher de s'en faire des Amis. Il n'y a point d'Ennemi, quelque foible qu'il nous paroisse, qui ne soit en état de nous nuire. Quand il n'auroit d'autres armes contre nous que la Langue; c'est une arme terrible, & que tout Homme doit apréhender. La Médisance & la Calomnie sont plus à craindre, & ont des suites plus funestes, que les voyes de fait les plus violentes. Un coup de Langue peut ruiner les Familles, & ternir la réputation la mieux établie, d'une maniére à n'en revenir jamais. Nous ne saurions donc rien faire de plus prudent & de plus sage, que d'éviter de nous faire des Ennemis, & de tâcher de gagner ceux qui le sont par toutes sortes de moyens.

Or, sans contredit, il n'y en a point de plus efficace, que celui de rendre le bien pour le mal. Voulez-vous imposer silence à un Homme, qui médit de vous? Faites en sorte qu'il sache que vous ne vous lassez

de dire du bien de lui, & dites-en, en effet, autant que vous pouvez le faire, sans blesser la vérité. Voulez-vous fermer la bouche à celui qui vous calomnie? Tâchez de connoître ses bonnes qualitez & ses vertus secrétes, & mettez-les au grand jour. Voulez-vous arrêter un Homme, qui vous fait du mal? Cherchez toutes sortes d'occasions de lui faire du bien. Je sai qu'un Vindicatif ne s'acommodera pas de ces Maximes, & qu'il écoutera bien plutôt la fougue de sa Passion. Mais un Vindicatif ne passa jamais pour un Homme prudent & sage: & l'expérience de tous les jours nous aprend, que ces Hommes peu endurans, qui ne peuvent soufrir ni la moindre injure, ni le moindre tort, sont généralement haïs de tout le monde, vivent perpétuellement dans les querelles, & ne jouïssent d'aucun repos.

VII. Quand je vois ces jeunes Fous, qu'on laisse passer cette Epithète, ils la méritent bien, quand je vois ces jeunes Fous, ces Professeurs en étourderie, qui n'ont ni esprit, ni sens, ni expérience, ni prudence, folatrer sur les préceptes de *Jesus-Christ*, se moquer de ce que la Sagesse éternelle nous recommande, d'aimer nos Ennemis, de benir ceux qui nous maudissent, de tendre la jouë gauche à celui qui

qui nous frape à la droite; je crois que c'est alors le véritable tems de mettre en pratique cet autre précepte du Seigneur; * *ne donnez point les choses saintes aux chiens, ne jettez point les perles devant les pourceaux; de peur qu'ils ne les foulent aux piés, & que se tournant ils ne vous déchirent.* Je garde un profond silence; je me contente de déplorer en secret leur aveuglement; & je laisse au tems & à l'expérience à leur aprendre l'utilité des préceptes de *Jesus-Christ*, dont ils se sont tant moquez. Ils sauront avec le tems par ce qu'il leur en coutera, qu'il n'est rien de si imprudent, rien de si mal-habile, que de vouloir exiger tous ses droits à la rigueur: que, par cette méthode, de personnes indifférentes, on se fait d'ordinaire des Ennemis; & d'Hommes, qui ne nous haïssoient que médiocrement, des Adversaires implacables, qui conjureront notre ruine, & qui ne se donneront aucun repos, jusques à ce qu'ils l'ayent procurée. † *Qui est-ce qui vous fera du mal, si vous suivez le bien*, dit S. *Pierre*. Ajoutons, „ qui est-ce qui „ pourra continuer à être votre Ennemi; „ si vous lui rendez exactement tous les „ offices d'un véritable Ami?

Il

* Matth. VII. 6. † I. Pierre III. 13.

Il n'y a que ceux, qui peuvent s'assurer qu'ils n'ont besoin de personne; qu'ils peuvent se passer de tout l'Univers; que personne ne leur peut nuire; il n'y a, dis-je, que ces sortes de gens, qui puissent exiger leurs droits à la rigueur, & donner * *dent pour dent; œil pour œil; playe pour playe; meurtrissure pour meurtrissure*. Pour moi, qui sens très-bien, que l'Univers n'a pas besoin de moi; que, quand je le quitterai, je n'y laisserai aucun vuide; qui sens vivement que j'ai besoin de tous les Hommes, qu'il n'y en a aucun qui ne me puisse faire du bien ou du mal, je regarderai toujours le précepte de *Jesus-Christ*, comme un des plus utiles pour la vie présente, qu'il pût me donner; & son exacte observation, comme l'effet de la prudence la plus parfaite.

Je puis, au reste, avoir oublié quelques-uns de ces Préceptes, qui concernent le Prochain, & qui paroissent durs à la Chair: mais je suis certain que, si on les examine avec quelque soin, on trouvera, qu'il n'y en a aucun, qui ne tende à notre avantage pour la vie présente; & qu'à cet égard, j'ai raison de conclurre, que la Religion, qui nous les prescrit est infiniment aimable. Je passe, enfin, aux Devoirs durs & difficiles, qui nous concernent nous-mêmes.

CHA-

* Exode XXI. 24.

## CHAPITRE XVI.

*Des Devoirs pénibles de la Religion, qui concernent châque Homme en particulier.*

S. PAUL nous aprend ces Devoirs, en nous aprenant ce qu'il a fait lui-même. Car on sait assez son exhortation aux Corinthiens, * *soyez mes Imitateurs, comme je le suis de Christ.* Or voici ce qu'il disoit à ces mêmes Corinthiens: † *je matte & je reduis mon corps en servitude, de peur qu'en quelque sorte, après avoir prêché aux autres, je ne sois trouvé moi-même non recevable.* A l'exemple de S. *Paul*, on peut ajouter le précepte exprès de *Jesus-Christ*, qui nous ordonne de renoncer à nous-mêmes & de charger sur nous notre croix. ‡ *Si ton œil droit te fait tomber, arrache-le, & le jette loin de toi; car il t'est plus utile, qu'un de tes membres périsse, & que tout ton corps ne soit point jetté dans la gêne. Si ta main droite te fait tomber, coupe-la, & la jette loin de toi; car il t'est plus utile qu'un de tes membres périsse, & que tout le corps ne soit pas jetté*

* I. Corinth. XI. 1. † I. Corinth. IX. 27.
‡ Matth. V. 29. 30.

*jetté dans la gêne.* Qui peut excuser ou pallier la sévérité de ces préceptes?

II. Pour reconnoitre l'utilité de la Religion à cet égard, & pour sentir combien elle est aimable, il faut établir quelques Principes, & rapeller quelques véritez, que nous avons raportées ci-devant. La Religion est donnée à des Pécheurs, qui ont un penchant à toutes sortes de vices; &, quand même elle les a guéris, ils ne sont jamais guéris parfaitement. Ce sont, tout au plus, des Convalescens, qui doivent se choyer eux-mêmes, être incessamment sur leurs gardes, s'abstenir de mille choses, qui ne seroient point nuisibles, dont l'usage seroit très-permis, s'ils se portoient parfaitement bien. Un Homme desintéressé, & qui n'a pas le moindre penchant à l'injustice, peut, sans peine, se trouver seul, au milieu de monceaux d'or & d'argent, qui ne lui apartiennent point; sans craindre qu'il soit seulement tenté d'y toucher. On peut lui confier en toute sureté la conduite de ses biens, sans l'obliger à rendre compte. Mais, pour peu qu'on soit intéressé, pour peu qu'on aît de penchant à l'injustice, une telle situation est très-dangereuse, de telles circonstances exposent à de violentes tentations.

Un Homme, qui n'a aucun penchant à

la

là débauche, ou, qui en eſt parfaitement guéri, & qui a aquis une habitude affermie de tempérance & de pureté; peut regarder les objets les plus beaux & les plus touchans, ſans en rien craindre. Il peut ſe trouver dans les feſtins les plus magnifiques, voir les mets les plus exquis, & les vins les plus délicieux, ſans la moindre tentation. Mais un Homme, qui n'eſt pas parfaitement tempérant, qui ſent en ſoi-même quelque penchant au luxe & à la débauche, ne regarde jamais ces objets, ne ſe trouve jamais dans ces feſtins impunément.

III. NE NOUS plaignons donc point de la Religion, qui ne faiſant point de fauſſes ſuppoſitions, nous regarde tout tels que nous ſommes & non tels que nous devrions être; nous traite, ou comme des malades ou comme des convaleſcens; nous défend, non ſeulement les choſes, qui ſont actuellement mauvaiſes; mais celles-là même, qui étant en ſoi indifférentes, nous ſont mauvaiſes par le mauvais état de nôtre conſtitution. Les Maladies de l'Ame reſſemblent ici parfaitement aux Maladies du Corps. Il n'en eſt pas des Remêdes, comme des Alimens. Les Alimens étant faits pour nourrir & entretenir le Corps, & le ſuppoſant en ſanté, ſont agréables au goût.

Les Remêdes le suppôsant malade, & étant faits pour le guérir, sont d'ordinaire très-desagréables à prendre.

Mais vous plaindrez-vous de votre Médecin, parce que ses remêdes ne sont pas si agréables, que les Alimens ordinaires? Plaignez-vous plutôt de vous-même. Portez-vous bien, & vous n'aurez besoin ni de lui, ni de ses remêdes. Voila précisément le portrait de la Religion. C'est un Médecin employé à guérir des Malades spirituels. Ses remêdes ont quelque chose, qui nous paroit amer. Prenons-nous-en à nous-mêmes, qui sommes malades. Si elle nous traitoit comme des personnes en parfaite santé, elle nous tromperoit, elle ne produiroit aucun effet. Recouvrons, si nous pouvons, une parfaite santé, & alors la plupart des remêdes de la Religion deviendront inutiles pour nous. Il ne faudra plus arracher nos yeux, couper nos mains, charger notre croix, matter notre corps, renoncer à nous-mêmes. Mais, s'il est vrai que, pendant que nous sommes sur la Terre, nous ne pouvons jamais recouvrer entiérement notre santé spirituelle; concluons que nous avons de l'obligation à la Religion, qui a pitié de nos maux; qui nous fournit des remêdes salutaires pour nous guérir; & loin de nous plaindre d'elle,

le, plaignons-nous de nous-mêmes, qui avons besoin de ces remêdes.

IV. IL N'Y A qu'une seule raison, qui pût justifier nos plaintes. Ce seroit si les devoirs, dont la Religion veut nous faciliter la pratique par ces remêdes, qu'elle nous donne, ce seroit, dis-je, si ces devoirs eux-mêmes ne nous étoient pas avantageux. Mais nous avons prouvé le contraire dans les Chapitres précédens. Nous avons montré, que le plus grand bonheur, dont nous puissions joüir sur la Terre même, c'est de rendre à Dieu, à nôtre Prochain, à nous-mêmes, tous les devoirs, que la Religion nous prescrit; c'est de vivre * *en ce présent siécle sobrement, justement, & réligieusement* Puis donc que ces Préceptes, que la Religion nous prescrit, & qui nous paroissent pénibles, sont absolument nécessaires, à cause de notre corruption; pour nous faire pratiquer ces autres devoirs, de l'observation desquels dépend la félicité de notre vie; autant que nous aimons cette félicité, autant devons-nous aimer la pratique de ces commandemens, qui nous paroissent pénibles; puisque notre félicité en dépend.

V. AURESTE, mon Lecteur juge bien,

* Tite II. 12.

bien, qu'on ne doit pas prendre à la lettre, les expressions, dont se sert l'Ecriture, pour nous recommander les devoirs, dont nous parlons. Arracher son œil, couper sa main, c'est renoncer aux inclinations les plus chéres, que l'on a, si elles jettent dans le crime. C'est renoncer au jeu, quelque passion qu'on ait pour le jeu, c'est même ne se trouver pas dans les lieux, où l'on joué, si on ne peut jouër, sans commettre diverses fautes considérables, sans s'emporter, sans tromper, sans s'exposer à ruiner sa famille, sans négliger les devoirs de sa vocation. C'est s'absenter des festins, des lieux, où l'on boit; si on ne peut s'y trouver, sans s'abandonner à l'intempérance. C'est s'abstenir de fréquenter des personnes d'un autre sexe, si on ne peut les fréquenter, sans avoir des tentations criminelles. C'est même se sevrer de certaines choses entiérement indifférentes en elles-mêmes, si on ne peut en user, sans être exposé à la tentation de mal faire.

Or, pourquoi trouverions-nous mauvais, que la Religion exige de nous ces devoirs, pour conserver la santé de l'Ame, d'où dépend notre bonheur & pour le têms & pour l'éternité? Un Homme sage n'en use-t-il pas de même pour conserver la santé du Corps? Qu'un habile Médecin lui dise

qu'u-

qu'une certaine viande, qu'il aime beaucoup, eſt contraire à ſa ſanté; non ſeulement il s'en abſtiendra avec ſoin; mais, pour n'être point expoſé à la tentation, il ne permettra pas qu'on en ſerve ſur ſa table, & il ne ſe trouvera point aux feſtins, où il y en aura.

VI. Le commandement de renoncer à ſoi-même, eſt, dans le fond, la même choſe, que celui d'arracher ſon œil & de couper ſa main. Je ſai que les Myſtiques, toujours obſcurs, toujours outrez dans leurs ſentimens, expliquent fort à la lettre ce précepte, & que quelques-uns en ſont venus jusques à dire, que la Religion nous obligeoit à nous haïr nous-mêmes. Mais tous ces excès ſont auſſi cruels en eux-mêmes qu'impoſſibles dans la pratique. *Jeſus-Chriſt* eſt un Maître doux & débonnaire, qui n'a eu garde de commander de telles abſurditez à ſes Diſciples.

Chacun ſait, que l'Ecriture nous parle de deux ſortes d'Hommes. Le Vieil Homme, abandonné à ſes Paſſions, corrompu & vicieux, aveugle & connoiſſant très-mal ſes véritables intérêts. Le nouvel Homme *créé ſelon Dieu en juſtice & en vraye ſainteté*; dégagé des Paſſions, en étant devenu le Maître, éclairé ſur ſes véritables intérêts, & obſervant exactement les maximes, qui peuvent le rendre actuellement heureux.

Re-

Renoncer à soi-même, comme l'Evangile nous le commande, c'est renoncer au Vieil Homme, qui est notre premier nous-mêmes, qui est né avec nous; & avoir à cœur les intérêts de cet autre nous-mêmes, de ce nouvel Homme produit par la grace. Renoncer à soi-même, c'est n'avoir de l'attachement pour les biens, pour les plaisirs, pour nos parens, pour ce que nous avons de plus cher dans le Monde, qu'autant que cela se peut accorder avec l'observation des préceptes, que la Religion nous prescrit, & qui est absolument nécessaire, pour être véritablement heureux. Qu'on juge, si on a à se plaindre de ce qu'elle nous donne un précepte si juste & si utile.

VII. Le Commandement, qui nous ordonne de matter notre Corps & de le reduire en servitude, a, à peu près, le même sens. On matte son Corps par le travail, par le jeûne, par la retraite, & par l'abstinence de plusieurs plaisirs permis: Or il n'est pas nécessaire d'employer de nouveaux raisonnemens, pour montrer combien ces quatre choses sont utiles, pour procurer la pratique des devoirs de la Religion. Le travail nous occupe & nous retire de l'Oisiveté, qui est la Mére de tous les Vices. Le jeûne mortifie la Chair, qui est une source féconde de mille désordres.

La

La retraite nous fait penſer à nous-mêmes, elle nous fait éviter mille occaſions d'offenſer Dieu, en manquant à notre devoir. Enfin, les plaiſirs ont tant de ſuites funeſtes par raport à la pieté, qu'on ne ſauroit trop ſentir, combien on eſt obligé à la Religion, qui nous recommande de nous en ſevrer le plus qu'il nous eſt poſſible. Je conclus de tout ce que je viens de dire dans ce Chapitre & dans les deux précédens, que, loin de nous plaindre de la Religion, à cauſe de ces commandemens, que nous apellons pénibles, & qu'elle nous preſcrit, nous avons tout ſujet de l'aimer par cet endroit-là, & de témoigner notre reconnoiſſance à Dieu, qui nous a confié un ſi précieux talent.

---

## CHAPITRE XVII.

### *Concluſion de ce troiſième Livre.*

I. ON L'A dit il y a longtems, *les Arts ſeroient heureux, s'il n'y avoit que les Maîtres, qui ſe mêlaſſent d'en juger.* Je n'excepte point la Religion de cette Règle. Elle ſeroit heureuſe, s'il n'y avoit que les perſonnes, qui la connoiſſent bien, qui en portaſſent leur jugement. Le malheur eſt,

qu'il

qu'il y a une infinité de gens, qui en ſavent à peine le nom, qui ne ſavent pas bien, du moins, ce qu'il ſignifie, qui ſe piquent pourtant d'ailleurs de la bien connoître, & qui en jugent tout de travers. Le mal eſt, que les jugemens, qu'ils en portent, ſont de véritables blaſphêmes, qui, en faiſant un tort inexprimable à la Religion, attirent ſur leurs têtes les plus ſévéres châtimens du Ciel: quoi que ces châtimens tardent quelquefois, & ne ſuivent pas immédiatement leurs crimes. On voit tous les jours de jeunes débauchez, qui n'ont ni lumiére, ni prudence, ni expérience, & dont tout l'eſprit conſiſte à railler ſur ces préceptes de la Religion, qui leur paroiſſent difficiles, & qui ne ſont pas de leur gout. On diroit que c'eſt pour notre intérêt, que nous étalons ces préceptes à leurs yeux, & que nous en preſſons la pratique. On diroit, à les entendre, que, quand nous leur défendons le jeu, la débauche, la diſſipation, l'oiſiveté, c'eſt, ou par envie, ou parce que nous ne pouvons pas courir avec eux * *au même abandon de diſſolution*, ou, parce que nous voulons pour nous ſeuls, les plaiſirs, dont nous les exhortons d'uſer avec diſcretion & avec pru-

* Epheſ. IV. 19.

prudence. En vérité, si nous étions mûs de quelque esprit de vengeance, de ce qu'on méprise nos avis, nous en trouverions une très-cruelle dans ce mépris même; puis qu'ayant fait notre devoir, quant à nous, & n'ayant rien à nous reprocher, ils sentiront seuls toutes les funestes suites de leur négligence.

II. VOUS vous plaignez de ces préceptes de la Religion, vous les apellez durs & pénibles. Savez-vous bien qui est celui qui nous les a donnez? C'est celui qui dit, qu'il est doux, débonnaire, humble de cœur; celui qui assure, que son *joug est aisé* & son *fardeau leger*; &, qui plus est, c'est celui qui a donné sa vie pour nous; celui qui a subi la malediction divine, pour nous aquerir le salut & la vie. Pouvons-nous seulement penser, qu'il aît voulu nous arracher d'une main, ce qu'il nous a donné de l'autre? Croyons-nous, que nous ayant ouvert la porte du Ciel, il aît voulu nous en rendre l'accès impossible, par la sévérité de sa Loi, & par le joug insuportable, dont il nous charge?

Mais vous, vous-même, qui vous plaignez si hardiment de la dureté des préceptes de *Jesus-Christ*; vous qui êtes si prêt à faire de froides railleries de ceux qui en pressent la pratique; avez-vous bien médi-

té

té ſur ces commandemens dont vous vous plaignez ? en comprenez-vous le ſens ? Voyez-vous le motif de celui qui vous les donne ? En connoiſſez-vous les ſalutaires effets ? Je ſuis parfaitement convaincu, que tous ceux qui ſe moquent des préceptes de l'Evangile, qui ont fait le ſujet des trois Chapitres précedens, que tous ceux qui ſe plaignent de leur ſévérité, n'ont jamais connu quelle en étoit la nature, & quelles en étoient les ſalutaires ſuites.

III. Cela eſt ſi vrai, que nous avons vû des gens de bien, qui avoient de la pieté & de la vertu, qui obſervoient les préceptes de *Jeſus-Chriſt*, ſans en excepter même ceux qu'on apelle des préceptes pénibles, qui ne laiſſoient pas de trouver peſante cette partie du joug de *Jeſus-Chriſt*. Quand nous leur en repreſentions la néceſſité, elles nous répondoient qu'elles en étoient très-perſuadées, qu'elles étoient convaincues qu'on ne pouvoit obtenir le ſalut, ſans les obſerver, & que le ſoin qu'elles prenoient de le faire, étoit une bonne preuve de leur perſuaſion; puis qu'autrement elles ne vivroient pas dans une telle contrainte. Plut-à-Dieu, que tous ceux qui liront ceci fuſſent dans de ſemblables diſpoſitions! Cependant j'oſe dire, que ces perſonnes vertueuſes & pieuſes, pour leſquel-

quelles on ne pourroit avoir trop d'eſtime, étoient encore dans l'erreur, par raport à ces préceptes, qui leur paroiſſent durs & difficiles. S'ils en euſſent bien examiné la nature, s'ils euſſent jetté les yeux ſur les heureuſes influences qu'a leur obſervation par raport à la vie préſente ; ils en euſſent penſé tout autrement, & les euſſent obſervé avec joye, indépendemment même de la vûe du ſalut.

IV. JE CROIS, que c'eſt principalement à cette erreur, qu'on doit attribuer la négligence dans laquelle ſont la plûpart des gens à l'égard de l'obſervation des préceptes de l'Evangile. Je ſai bien que le Pécheur n'agit pas par des vuës claires, par principes, & par raiſonnement. Mais il y a des raiſonnemens, qui ſe font ſi vite, où la conſéquence ſuit de ſi près les principes dont on la tire, qu'on les fait ſans s'en apercevoir. Dévelopons un peu ces raiſonnemens envelopez. Il n'y a que des Hommes impies, & en quelque ſorte deseſpérez, qui perdent entiérement de vuë le ſalut éternel. Rendons juſtice à tous ceux, qui font profeſſion du Chriſtianiſme, ils veulent tous ſe ſauver. Voila leur premier Principe. Il y en a bien peu, qui ſe perſuadent, qu'on puiſſe ſe ſauver, ſans ſe reconcilier avec Dieu, ſans rentrer dans l'o-

l'obéïssance, qu'on lui doit. Ils en prennent même la résolution. C'est leur second principe. Mais cette obéïssance est pénible. On ne sauroit y entrer sans renoncer à tous les avantages de la vie présente. C'est un troisième principe. Jouïssons donc de ces avantages pour le présent, & renvoyons cette obéïssance à l'avenir. Voila la conséquence.

V. Que ferons-nous, pour empêcher que les Hommes ne tirent une conséquence si fatale, une conséquence pourtant si universellement tirée; une consequence qui est le fondement de toute la conduite du commun des Chrétiens? Voici ce qu'on doit faire. Il faut s'étudier à voir les avantages présens, qui nous reviennent de l'observation des préceptes de *Jesus-Christ*. Il faut faire voir au Chrétien, que, dès à présent même, il trouvera plus d'avantages en toutes maniéres à observer ces préceptes de *Jesus-Christ*, qu'à en négliger la Pratique. C'est ainsi qu'il faudroit étudier toutes les parties de la Religion. Il faudroit dans toutes occasions, chercher pourquoi *Jesus-Christ*, qui est si bon, qui ne nous a rien ordonné que pour notre bien, nous a donné tel ou tel précepte. Je suis sûr, que nous trouverions toujours que la pratique en est utile pour le tems & pour l'é-

l'éternité. Après cela, je ne vois rien, qui fût capable de nous empêcher de les observer.

Par exemple, de tous les préceptes pénibles de l'Evangile, celui qui le paroit le plus, c'est celui qui nous commande, d'aimer nos Ennemis, de prier pour eux, de leur faire du bien. Cependant, si on pénètre un peu dans les vuës de ce précepte, on trouvera que la pratique en est très-utile, pour la vie présente. On se délivre par là de toutes les fâcheuses inquiétudes de la haine. Dans le besoin perpétuel, où l'on est des autres Hommes, on se fait d'un Ennemi, un Ami, qui peut nous être utile dans le besoin, & dont l'amitié sera d'autant plus ferme, que les biens en seront plus singuliers. Ou, du moins, on desarmera sa fureur, on le rendra plus traitable; on aura moins à craindre pour l'avenir. Haïssez-le, au contraire, & cherchez à lui temoigner votre haine, vous lui rendez mal pour mal. Il retourne à la charge; vous y retournez aussi; & vous passez une courte vie à vous rendre malheureux, en vous occupant à satisfaire votre haine.

VI. EXAMINONS de même; mais examinons dans le tems, que nos Passions sont un peu calmées, examinons alors tous ces autres préceptes de l'Evangile, qui

nous

nous paroissent les plus rudes & les plus difficiles; consultons, si nos lumiéres sont trop courtes, des personnes plus éclairées que nous; mais des personnes, qui ayent pénétré la Religion, & qui l'ayent examinée par ses beaux endroits; & je suis sûr que nous ne trouverons aucun de tous ces préceptes, qui ne soit très-fertile en biens excellens, & pour la vie présente, & pour la vie avenir; aucun qui ne nous oblige à nous écrier avec le Psalmiste, * *ô Eternel, la Loi, que tu as prononcée de ta propre bouche m'est meilleure, que mille piéces d'or ou d'argent.* † *O Eternel, j'observerai ta Loi, car ton Serviteur est rendu prudent par elle, & il y a une grande récompense à l'observer.*

* Ps. CXIX. 72. † Pseaum. XIX. 12.

*Fin du troisiéme Livre.*

